00100407

BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY.
TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 25 June, 2016

ŒUVRES

COMPLETTES

DE

M. DE MARIVAUX.

TOME VI.

ŒUVRES

COMPLETTES

DE

M. DE MARIVAUX,

De l'Académie Françoise.

100407

TOME SIXIEME.

Vol VI

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXXI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

00100407

LES EFFETS
SURPRENANTS
DE
LA SYMPATHIE,
OU
LES AVENTURES DE...

LES EFFETS *SURPRENANTS* DE LA SYMPATHIE, *OU* LES AVENTURES DE...

SECONDE PARTIE.

QUELQUE extraordinaire que dût me paroître cet expédient, je le trouvai excellent. Dans un grand malheur on ſaiſit, pour en ſortir, tout ce qui ſe préſente.

Nous ſommes ſeuls à préſent, lui dis-je, perſonne ne m'a ſuivie ; profitons de ce moment, & mettez-moi dans ce ſouterrain. Mais, Ma-

dame, me dit-il, au moins ſoyez ſans frayeur dans cet endroit, & marchez en aſſurance juſqu'au bout : vous y trouverez un ſiége de marbre ſur lequel vous vous repoſerez en attendant que je revienne.

Après ces paroles, ſans perdre de temps, il me conduiſit à la petite porte, & regardant de tous côtés à travers les arbres dont le jardin étoit plein, ſi perſonne ne venoit, il m'enferma dans ce ſouterrain où régnoit une obſcurité effroyable. La joie que me donnoit l'eſpérance d'être bientôt en liberté, me fit avancer d'un pas aſſuré juſqu'au bout du ſouterrain ; je rencontrai le ſiége, comme ce jeune homme me l'avoit dit ; je m'y aſſis.

A peine m'y fus-je miſe, que l'horreur de ce lieu me fit faire les plus triſtes réflexions. Où ſuis-je, grands Dieux ! m'écriai-je ? quelles nouvelles alarmes ſaiſiſſent mon cœur ! J'ai remarqué que ce jeune homme m'aime ; le ſeul amour peut faire entreprendre ce qu'il fait pour moi ; il me rendra ma liberté : mais, ô Ciel ! en jouirai-je ? Et des mains de Tormez, du moins juſqu'ici reſpectueux, ne retomberai-je pas entre les mains d'un homme de vile naiſſance, qui n'aura le frein ni de l'éducation, ni de l'honneur ?

Ces penſées me firent frémir; je me repentis preſque de ma facilité. Cependant il y avoit bien trois heures que mon eſprit s'égaroit dans ces alarmes, quand j'entendis comme un bruit ſourd ſur ma tête. Je prêtai l'oreille pour ſçavoir ce que c'étoit: à chaque inſtant ce bruit redoubloit; enfin il devint ſi violent, & je l'entendis ſi près de moi, que je ne doutai point que je n'en ſçuſſe inceſſamment la cauſe. Je penſois juſte; deux grandes pierres de la voûte de la grotte tombèrent par bonheur auprès de moi. Le jour éclaira l'obſcurité de la grotte; &, levant les yeux, j'apperçus deux hommes qui ſauterent avec chacun une bêche qu'ils tenoient. Vous pouvez juger quelle fut leur ſurpriſe de trouver en cet endroit une femme comme moi, car j'étois aſſez magnifiquement habillée: d'abord ils eurent quelque frayeur; mais, d'une voix foible, je les raſſurai, en les priant de me ſecourir. A peine prononçai-je ces mots, que je vis Tormez qui, tenant un flambeau & un poignard d'une main, & de l'autre le fils du geolier, s'avançoit vers nous: ces hommes le virent les premiers. Ah! m'écriai-je alors, voici mon ennemi; veuillent les Dieux que vous m'en délivriez!

A ces mots, Tormez s'arrêta de frayeur, &

lâcha le fils du geolier qui recula : mais ces hommes le voyant armé d'un poignard, & craignant sans doute plus pour leur vie que pour la mienne, ils jugerent bien que Tormez auroit le temps de les percer, s'ils prenoient le parti de repasser par le trou qu'ils avoient fait: c'est pourquoi ils s'avancerent avec leur bêche à la main.

Tormez, qui n'en avoit vu qu'un, perdit courage à la vue d'une aventure si surprenante; il recule en se mettant toutefois en défense avec son poignard; mais d'un coup du tranchant de la bêche, un de ces hommes le blessa mortellement, & le renversa par terre. Ils se hâterent aussi-tôt de sortir, & peu s'en fallut que, dans leur désordre, ils ne me laissassent dans la grotte; mais les retenant de mes bras (car Tormez fesoit des cris de furieux) les retenant, dis-je, de mes bras, pour les engager à m'emporter avec eux, un des deux, touché de mes prieres & de mes larmes, persuada à son camarade de l'aider à m'enlever; ils me prirent: le grand air que je respirai d'abord, après avoir été enfermée dans un lieu où l'on n'en recevoit point, m'éblouit; je ne pouvois me soutenir: ils avoient deux chevaux attachés à deux arbres de la forêt, car ce lieu en étoit une; ils me mirent sur un, & s'en

retournerent le plus vîte qu'ils purent chez eux.

Je restai donc chez ces hommes qui étoient de simples paysans, qui gagnoient leur vie à vendre aux villages prochains le bois qu'ils coupoient dans la forêt. Mes habits leur persuadèrent aisément que j'étois une personne de distinction ; ils regarderent même mon aventure comme un sûr témoignage que dans les suites la peine qu'ils avoient prise seroit bien récompensée : dans cette pensée ils me traiterent le plus honnêtement qu'il leur fut possible.

A la fin du jour, quelle fut ma surprise ! quand je vis le fils du geolier qui, descendant de cheval, pria ces bucherons de lui donner retraite jusqu'au lendemain. J'eus quelque frayeur de le voir, parce que je lui avois connu de l'amour pour moi ; il m'apperçut & vint avec joie me témoigner le plaisir que lui avoit donné ma fuite. Et voici comment il me dit que Tormez vint dans le souterrain : deux heures après que je vous y eus enfermée, Madame, Tormez arriva & monta dans votre chambre pour vous voir ; ne vous y trouvant point, il descendit & parcourut le jardin inutilement. Il revint alarmé & furieux, & vous demanda à tous ses domestiques ; pas un seul ne put lui dire de vos nou-

velles. Ah Ciel ! s'écria-t-il, quelque lâche, quelque traître parmi vous a trahi son maître & a caché sans doute Parménie. Ah cruelle ! vous confiez votre sort à un vil domestique, plutôt que de récompenser la tendresse d'un homme tel que moi !

Après ces mots, il voulut qu'on lui donnât toutes les clefs de la maison. Chacun lui apporta celles qu'il avoit; je lui donnai celles du jardin que j'avois toujours. Il en manque une, me dit-il; donnez-moi celle du souterrain de la tour; je veux visiter tout, & si je ne retrouve point Parménie, votre sang à tous me vengera de sa fuite. A la demande qu'il me fit de la clef du souterrain, je changeai de couleur; je crois qu'il s'en apperçut: je l'ai perdue, Seigneur, lui dis-je, n'osant pas la lui donner. Tu l'as perdue, me répondit-il en tirant son épée avec colere ? Rends-la moi sur le champ, traître, ou tu meurs. En prononçant ces mots, il me tenoit la pointe de son épée sur la gorge. La crainte me saisit, je lui donnai cette clef; & la difficulté que j'avois faite de la lui rendre d'abord, ne lui laissa pas douter un moment que vous n'y fussiez : viens, traître, me dit-il alors en prenant un flambeau; viens, suis-moi, &

que l'ingrate, en te voyant, rougiſſe de la confiance qu'elle a eue à un malheureux qui peut-être l'eût outragée. Suis-moi.

Là-deſſus il me ſaiſit & me force de marcher avec lui; il ordonne aux autres de ne le pas ſuivre: il ouvre la porte du ſouterrain & reçut un coup mortel de ceux qui s'y trouverent avec vous.

Pour moi, ſaiſi de frayeur, à mon tour, je courus avertir mon pere & les autres domeſtiques, de l'accident ſurprenant & funeſte qui venoit d'arriver. Ils allerent tous relever leur maître, qui, tout mourant qu'il étoit, expiroit plus d'amour & de déſeſpoir que du coup mortel qu'on lui avoit porté. Il ordonna qu'on m'arrêtât, & qu'on courût après vous. Mon pere alors ſe hâta de me faire partir: va, malheureux, me dit-il, pars, fuis la colere de Tormez; prends cet argent & diſparoîs. Je le fis, & prenant le premier chemin qui s'offroit, je ſuis arrivé ce ſoir ici. Comme la nuit vient & que je ne connoîs pas le pays, j'ai jugé à propos de m'arrêter dans cette maiſon, & je bénis le Ciel de vous y avoir auſſi fait arriver pour vous mettre à l'abri des fureurs de votre ennemi. Je ſuis, comme a dit Tormez, le fils d'un vil geolier; mais enfin, Madame, je ſens que je vous

ſouhaite dans le cœur plus de bonheur qu'à moi-même, & que je riſquerois encore ma vie pour vous le procurer. Je ſuis bien malheureux de ne pouvoir rien pour vous, que vous offrir tous mes ſervices.

Après ce diſcours, ce jeune homme me demanda chez qui j'étois, & je lui appris que j'étois chez mes libérateurs. Ah ! Madame, me répondit-il, ſouffrez que je vous ſuive; c'eſt pour moi le bonheur le plus grand. Non, répartis-je, non : je vous le défends; je manquerois de reconnoiſſance, ſi je vous le permettois ; le malheur me ſuit. Eh bien ! Madame, repliqua-t-il, je ſerai plus content d'être malheureux à votre ſuite qu'heureux ailleurs. Il inſiſta encore : mais je lui répondis toujours que je ne le voulois pas, que je l'eſtimois, & que je priois le Ciel de le partager ſuivant la générosité de ſon cœur. Je l'obligeai à partir, le lendemain ; au moins, Madame, me dit-il, que je ſçache, avant de partir, ſi vous êtes contente de moi, & ſi vous ne m'avez jamais haï, à cauſe que je ſervois Tormez. Je mourrois de chagrin, ſi je vous avois déplu.

A cette demande, j'admirai la bonté du cœur de ce jeune homme, qui, avec tout l'amour

possible qu'il expliquoit à sa maniere, avoit en même temps une si tendre docilité, tant d'obéissance à mes ordres, que je fus comme maitresse de son sort. Non, lui dis-je, je ne vous ai jamais haï, vous n'êtes point fait pour cela; d'ailleurs vous ne m'avez fait que du bien. Je vous le répete encore, j'ai de l'estime & de l'amitié pour vous, & je m'intéresse véritablement à votre sort. Adieu, généreux jeune homme; que la vertu vous accompagne toujours. Après que je lui eus dit ces derniers mots, il partit, & je ne le revis plus.

Vous êtes sans doute curieux de sçavoir par quel hasard j'avois été tirée du souterrain: mes paysans l'étoient aussi de sçavoir pourquoi je m'y étois trouvée; je leur appris là-dessus ce que je jugeai à propos de mon histoire, en leur cachant cependant mon nom & celui des personnes qui y avoient part. Ils me demanderent d'où j'étois, & la crainte que j'avois de retomber entre les mains de Tormez me détermina à leur céler aussi ce que j'étois: j'ignore, leur dis-je, le nom de mes parents & le lieu de ma naissance; je fus enlevée de chez mon pere dans mon enfance. Depuis ce temps, mille accidents me sont arrivés, qui m'ont enfin conduite au

malheur de tomber entre les mains de celui dont vous m'avez défendue. Il n'eſt cependant pas juſte que vous m'ayez ſervie ſans être récompenſés ; il me reſte une bague & un collier de prix que je vous donne. En diſant ces mots, je leur préſentai l'un & l'autre ; je ne me réſerve là-deſſus, ajoutai-je, que la valeur d'un ſimple habit d'homme que je vous prie de m'acheter ; je le mettrai pour cacher un ſexe qui m'attireroit de nouveaux malheurs.

Ces hommes me promirent tout ce que je voulus, & tinrent auſſi fidèlement leur parole. Ils vendirent les bijoux, dont la valeur étoit un vrai tréſor pour eux ; ils m'acheterent auſſi tout l'habillement d'un homme, & pouſſerent par reconnoiſſance la généroſité juſqu'à me donner un cheval, que je ne leur demandois pas. Mais voici de leur côté ce qu'ils m'apprirent.

Un de nous deux, me dirent-ils, en déracinant un arbre hier au ſoir, trouva quelques pieces d'argent ; il vint m'en avertir, & nous jugeâmes à propos de bêcher plus avant, dans l'eſpérance d'en rencontrer davantage. Il y a ſans doute, diſions-nous, quelque tréſor caché dans cet endroit ; avant qu'un autre nous l'enleve,

prenons de juſtes meſures pour l'avoir. Après ces mots, nous réſolûmes dès le lendemain d'y retourner avec chacun une bêche.

Nous avons donc travaillé à creuſer la terre, & après nombre de coups de bêche, nous avons ſenti quelque choſe qui nous réſiſtoit; vous pouvez juger que cela n'a fait que nous exciter davantage à continuer; enfin nous avons vu que ce qui nous réſiſtoit étoit une pierre de taille. Je ne doute point, ai-je dit à mon camarade, que ne ce ſoit ici l'endroit où le tréſor eſt enfermé; travaillons à lever les pierres. Nous l'avons fait tous deux avec certitude d'être bien récompenſés de notre peine: mais lorſque les pierres ont été ébranlées, elles ſont tombées dans le ſouterrain où vous étiez; le jour nous a fait voir que tout étoit bâti de pierres de taille. Quoique ſurpris de cette profondeur, nous ſommes paſſés dans le ſouterrain, & vous ſçavez le reſte. O Ciel! m'écriai-je, que tu confonds par des coups bien ſuprenants les injuſtes actions des hommes! Tormez eſt puni de la violence qu'il me feſoit, dans le temps où ſans doute il croyoit avoir le moins à craindre, & je ſuis délivrée comme dans les entrailles de la terre dont m'arrachent des efforts inſpirés & conduits par des

resſorts tout divins. Quand j'eus un habit d'homme, je quittai mes payſans ; il étoit impoſſible de me reconnoître dans la figure où j'étois, & ce ne fut point auſſi cet accident que j'appréhendai le plus.

Mais il eſt temps à préſent de vous parler de Mériante. La Princeſſe l'avoit laiſſé dans la chambre où il s'étoit évanoui ; dès ce moment il tomba dangereuſement malade. Pour avoir la liberté de le voir quelquefois, & dans l'alarme qu'elle eut pour ſes jours, elle le fit conduire à un quart de lieue du palais, dans une de ſes maiſons de plaiſance ; & tout cela ſe paſſa preſque en même temps qu'on me conduiſoit à mon château.

Elle ne fut pas plutôt informée de l'accident tragique qui fit mourir Adiſlas mon pere, que dans les premiers moments du chagrin qu'elle en eut, elle fit des réflexions qui tendoient toutes à ne plus troubler l'amour qu'elle s'imaginoit que nous avions l'un pour l'autre, Mériante & moi : mais la tendreſſe pour ce jeune homme fut encore victorieuſe. Elle ne put ſe déterminer à le perdre avant d'avoir tenté de nouveaux efforts ; elle me laiſſa donc priſonniere, ſe flattant peut-être que le fils du Seigneur chez qui je demeurois, me plairoit, & que d'ailleurs je me

résoudrois à l'épouser pour regagner sa bienveillance.

Tout cela n'arriva pas. Ce fils ne me vit qu'une fois. L'incertitude de mon pere me fit tomber malade; Mériante l'étoit toujours. Elle le venoit voir quelquefois secrettement, accompagnée seulement d'une de ses filles, sa confidente; & cette Princesse n'oublia rien de ce qui pouvoit toucher Mériante, & le rendre sensible. La connoissance qu'il avoit de son caractere vif l'inquiéta pour moi; il demanda où j'étois. Mériante, lui répondit-elle, usant d'artifice, elle est dans le train de se marier avec un autre. Apparemment qu'elle n'est point aussi digne de votre tendresse que vous le pensez, elle ne parle point de vous, n'y songe pas; & mon amour pour vous veut se déterminer à tout, malgré le rang qui nous sépare, si je puis me flatter que vous m'aimerez. N'êtes-vous pas fatigué de votre indifférence pour moi? Songez combien ma fierté a souffert avec vous. Ma tendresse n'a rien laissé à faire, j'en rougis; mais tel est mon malheur de connoître, de sentir toute ma foiblesse & ma honte sans pouvoir en profiter. Revenez, Mériante, d'un aveuglement que la raison condamne. Je vous donne mon rang; je ne manque ni de jeunesse, ni de beauté. Je n'a-

joûte pas à cela que je vous aime. Ma foibleſſe à votre égard en eſt un témoignage qui, en me feſant rougir, devroit vous rendre ſenſible. Comparez le ſort qui vous attend avec celui qui.... Mériante l'interrompit à ces mots: mais, Madame, lui dit-il, ſi la raiſon gouvernoit le cœur, malgré mon amour pour Parménie, fût-elle pour moi auſſi ſenſible que vous l'êtes, m'offrît-elle ſa main, ſans doute vous l'emporteriez ſur elle. Je vois tous les avantages dont je jouirois avec vous: mais je les vois même ſans aucune envie. Je ſens que je meurs, ſi je ne vois Parménie; ſon abſence, l'incertitude de ce que vous en avez fait (je ne vous cele point que j'en ai) m'inſpirent une douleur qui va finir mes jours. N'exigez plus, Princeſſe, de retour d'un malheureux, dont le cœur, par ſon étrange foibleſſe, n'eſt plus digne du vôtre. Cette raiſon dont vous parlez, ſervez-vous-en pour m'abandonner avec indifférence à tous mes malheurs; vengez-vous par un mépris légitime. Ah cruel! répartit la Princeſſe, vous me renvoyez aux triſtes conſeils d'une raiſon dont vous devriez profiter plus que moi: mais enfin c'en eſt fait, c'eſt aſſez ſignaler ma honte & ma jalouſie. Ma paſſion, ſi je l'écoutois, auroit des ſuites dangereuſes; mon

cœur

cœur n'auroit pas franchi les loix de sa fierté, pour s'en tenir à gémir. Je surmonte toute cette passion, j'en mourrai: mais du moins avec la consolation d'avoir arrêté peut être des fureurs, & de ne vous avoir fait encore que des maux légers. Puisque la vue de Parménie vous est nécessaire pour éviter la mort, soyez content, Mériante; vous la verrez. Je ne vous le cache point je la retiens prisonniere dans un endroit qui n'est pas éloigné d'ici; sa peine est bornée à l'ennui de sa prison. Il est vrai que le fils d'un des Seigneurs de ma Cour devoit lui rendre de fréquentes visites. J'espérois que Parménie se détermineroit à l'épouser. Je le lui avois fait dire: mais elle a toujours résisté. D'ailleurs la mort de son pere l'a jettée dans une situation si triste, qu'elle en est malade. Hélas! malgré mon amour & ma jalousie, elle m'a fait pitié. J'ai été la voir, je l'ai consolée, je lui ai promis la liberté & mon amitié (car mon cœur incertain a toujours jusqu'ici flotté entre l'amour & la honte): mais enfin je veux signaler cet amour par un coup avantageux qui répare les traverses que vous avez souffertes de ma part.

Après ces mots, la Princesse le quitta, & donna ordre qu'on le transportât le lendemain dans

l'endroit où j'étois. C'étoit ſincèrement qu'elle réſolut cette fois de ne nous plus contraindre ni Mériante ni moi.

Les ordres de la Princeſſe furent exécutés; on tranſporta Mériante au château. Tormez venoit de m'en enlever, & l'alarme étoit encore ſi récente dans la maiſon, que ceux qui conduiſoient Mériante, firent entrer la litiere dans laquelle il étoit porté ſans rencontrer perſonne. Ils monterent en ſoutenant le malade; traverſerent quelques chambres, dans leſquelles ils rencontrerent des femmes fuyantes, épouvantées, qui ſe remirent de leur frayeur, quand on leur eut dit que c'étoit de la part de la Princeſſe qui ordonnoit que Mériante vît Parménie. Hélas! vous n'avez qu'à y entrer; la voici, répondit une d'entr'elles; & vous verrez le ſujet de nos frayeurs. Mériante, à ces mots, ſent palpiter ſon cœur, il entre; quel ſpectacle pour lui! le ſang que j'avois répandu ruiſſeloit juſqu'à terre, les draps du lit en étoient baignés; j'y avois laiſſé un mouchoir enſanglanté. A cet aſpect, le déſeſpoir rend à Mériante des forces que la maladie lui avoit ôtés; il ſe jette d'abord à terre dans mon ſang, ſe ſaiſit du mouchoir qu'il porte à ſa bouche. Ah Ciel! s'écrie-t-il, comment les Dieux ont-ils permis

qu'on ait versé ce sang? Sang précieux, qui coulâtes dans les veines de Parménie, on vous a répandu! Vous inondez à présent la terre, & ces lieux n'ont point été foudroyés, & la Princesse vit encore! car il s'imagina alors que la Princesse, sous une feinte douleur, lui avoit réservé ce dernier trait de fureur. Ceux qui l'avoient conduit, émus de compassion pour ce qu'il souffroit, & versant presque des larmes au triste spectacle dont gémissoit Mériante, voulurent l'arracher de cette chambre. Les femmes de la maison lui crierent en vain que ce sang ne pouvoit venir que d'une saignée qu'on m'avoit faite, & qui s'étoit apparemment r'ouverte. Il est vrai qu'on nous l'a enlevée, ajouterent-*elles*; mais nous ne croyons pas que ceux qui l'ont enlevée aient pu verser son sang.

Mais Mériante, prévenu de la jalousie de la Princesse, n'écoutoit rien; & quand on voulut le tirer de la chambre: retirez-vous, malheureux; dit-il; monstres de la nature. Vous n'avez ni le cœur ni le sentiment du moindre des barbares; le sang de Parménie, si vous étiez hommes, vous feroit verser jusqu'à la derniere goutte du vôtre. Parménie est morte! C'est donc là, cruelle Princesse, le spectacle dont tu t'attendois de repaî-

tre mes yeux! Ce ſont donc-là les épouvantables effets de cette bonté qui devoit me rendre heureux! Cher ſang, par quelle infernale penſée a-t-on pu s'imaginer qu'en te voyant, je puſſe garder encore quelque ménagement pour la vie? Ah! de quels miniſtres s'eſt-on ſervi pour te répandre? Comment n'ont-ils point été glacés & d'horreur & d'effroi? Qui leur a fourni des forces pour ſortir après ce coup terrible? Mais pourquoi perdre en cris ſuperflus des moments dont je puis mieux profiter? Vous ne m'aimâtes jamais, chere Parménie! Votre modeſte indifférence me fit du moins ſupporter patiemment le malheur de ne vous point plaire. Hélas! vous ne vous attendiez pas que jamais Mériante fût réduit à la triſte douleur d'unir ſon ſang au vôtre. Quelle union! juſtes Dieux, quelle union! dont le tranſport & la fureur compoſent tout le charme.

Après ces mots, il cherche ſon épée, ſans penſer qu'il eſt ſans armes : ne la trouvant point, il ſe jette encore à terre; il apperçoit un morceau de verre qui ſe trouvoit là par haſard : ſon ingénieuſe douleur lui fait ſaiſir ce verre, en cachant ſon action, & lui en apprend en même temps l'uſage; & comme il étoit teint de mon ſang : va, dit-il, en s'ouvrant la veine, que le ſang dont

tu es encore teint précipite la ſortie du mien.

Déjà la plaie eſt faite, ſon ſang qui coule augmente les ruiſſeaux du mien : la chambre en eſt inondée. Ses conducteurs voient avec ſurpriſe la quantité de ſang s'accroître à chaque inſtant. Mériante ne prononce plus aucune parole ; il ſemble qu'ils craignent de troubler la douleur qu'il goûte à mourir. On voit ſes tranſports calmés ; on ſe défie d'un ſilence qui a quelque choſe de terrible ; on s'approche de lui ; ſa foibleſſe eſt déjà ſi grande, qu'il ne peut preſque plus prononcer une parole : c'en eſt fait, dit-il, je meurs, & mon déſeſpoir eſt ſatisfait.

A ces mots, qui préſagent quelque choſe de ſiniſtre, il eſt relevé par ſes conducteurs ; & malgré le ſang dans lequel il s'eſt roulé, & qui devoit les tromper, ils apperçoivent la plaie qu'il s'eſt faite au bras ; ils s'écrient à cette vue, tremblant qu'il ne ſoit plus temps d'y porter remede. Ils ſe hâtent cependant de la bander le mieux qu'ils peuvent, & ſortent avec précipitation de ces funeſtes lieux, pour remettre Mériante dans la maiſon de plaiſance, & pour avertir la Princeſſe de ces nouveaux accidents.

La Princeſſe étoit revenue pour attendre effectivement le retour de Mériante, & pour goûter

la satisfaction de le voir content : ses conducteurs entrerent dans la chambre où elle étoit, avec Mériante qu'ils portoient, & dont les habits & le visage ensanglantés présentoient un objet effrayant.

A cet aspect la Princesse pâlit, elle chancelle; une de ses filles la soutient. Cependant les conducteurs de Mériante le mettent sur un lit, presque sans force & sans vie. La Princesse regarde ce jeune homme avec des yeux où la douleur est peinte ; un mouvement de fureur la saisit contre ceux qui viennent de le rapporter en cet état ; mais la tendre foiblesse que cet état lui inspire, ralentit cette douleur : qu'avez-vous fait de Mériante, leur dit-elle ? Est-ce là, malheureux ! ce Mériante que je vous ai confié ?

L'état où vous le voyez, répondit un de ces hommes, n'est point un effet de notre négligence à observer vos ordres. Parménie n'est plus dans le château ; au lieu d'elle nous n'avons trouvé qu'un lit dont les draps sont ensanglantés, & une quantité de sang répandu. Quand Mériante a vu ce sang, il a été agité d'une fureur dont nous avons frémi, aussi-tôt il s'est jetté dans ce sang. Nous nous sommes approchés de lui pour l'en tirer : mais, reculant avec une action menaçante, il nous a dit tout ce que le désespoir a pu lui sug-

gérer de plus vif, & s'eſt encore jetté au milieu du ſang, qu'un moment après nous avons été ſurpris de voir augmenter à vue d'œil. Nous l'avons relevé; il avoit une plaie au bras qu'il n'a pu ſe faire qu'avec un morceau de verre qui étoit encore dans ſa main; & dont il s'eſt ſans doute ouvert la veine, ſans que nous ayons pu nous en appercevoir. Retirez-vous, leur dit la Princeſſe; & puis levant les mains au Ciel: grands Dieux! dit-elle, quelques moments de jalouſie qui n'eurent aucun deſſein barbare devoient-ils me rendre coupable de tant de malheurs? Parménie, ſi vous ne vivez plus, belle Parménie, que vous êtes heureuſe!

Après ces mots, elle s'approcha de Mériante, dont le viſage mêlé de ſang & d'une pâleur mortelle, n'offroit plus que des traits méconnoiſſables. Hélas! dit la Princeſſe, un ſort cruel, ſans doute, arrête l'effet des bonnes actions; j'allois rendre Mériante heureux, & il meurt. Là-deſſus elle ordonne qu'on le couche; &, laiſſant une de ſes filles auprès de lui, elle part, la douleur dans le fond de l'âme, pour retourner à la Cour.

Un moment après ſon départ, Mériante ouvrit les yeux: où ſuis-je, dit il en ſoupirant? vois-je encore la lumiere du jour? Une des filles s'ap-

prochant alors de lui ; Seigneur, lui dit-elle, calmez la douleur de votre âme ; n'avez-vous point assez satisfait à votre désespoir ? Ah ! s'écria Mériante, dont les sens & la raison étoient dans un si grand désordre, qu'il doutoit de la vie dont il jouissoit encore ; ah ! ce que je viens d'entendre m'apprend que Parménie est morte seule.

Cependant, malgré son extrême foiblesse, on eut de lui un si grand soin, qu'il commençoit à se rétablir. La Princesse envoyoit vingt fois par jour demander de ses nouvelles : elle vint elle-même, sur une alarme qu'on lui donna de la vie de ce jeune homme ; car soit que la perte de son sang eût épuisé ses forces sans retour, soit que sa tristesse l'eût mortellement saisi, il lui prit une foiblesse si grande, qu'on commença à désespérer de sa vie.

La Princesse parut donc ; ah ! Mériante, lui dit-elle, souffrez que je vous voye encore. Mon malheur, & non pas ma volonté, a causé tout le vôtre & celui de Parménie ; je ne sçais moi-même ce que cette infortunée est devenue, & ce sang répandu dont la vue vous a si fort attristé, est l'effet, dit-on, d'une saignée qui s'est r'ouverte : que ne puis-je lui rendre la vie, si elle n'est plus ? ou que ne puis-je la trouver, si

elle vit encore? Mes intentions étoient sinceres Mériante; je suis moi-même au désespoir de l'accident qui vous l'enleve; ne me haïssez pas. Hélas! qu'a tant fait ma jalousie? Je vous ai séparés pour quelques jours l'un de l'autre, il est vrai : tous vos maux viennent de-là; mais il y auroit de l'injustice à m'imputer les crimes du hasard. Vivez, mon amour n'exige rien de votre cœur : soyez désormais tranquille. Il n'est plus de vie pour moi, répondit Mériante, d'une voix basse; Parménie ne vit plus, son sang est un fidele témoin de sa mort, & je sens que la mienne s'approche. Votre jalousie n'a fait qu'occasionner tout ce qui est arrivé, je l'avoue. Malgré mes chagrins, je ne suis point injuste; c'est moi véritablement qui ai fait perir Parménie. Sans l'amour que j'eus pour elle, vous ne l'auriez point éloignée, elle vivroit encore; il est juste que ma mort la venge. En finissant ces mots, sa foiblesse augmenta. Je me meurs, dit-il d'une voix expirante : adieu, Madame; je ne vous haîs point, je vous plains seulement; trois innocents périssent : les Dieux sont irrités contre vous, songez à les calmer. Au défaut de l'amour que je n'ai pû sentir pour vous, mon âme fait des vœux au Ciel pour votre fé-

licité. Adieu, Madame, je meurs; Princesse infortunée, oubliez-moi pour votre repos.

Mériante expira là-dessus. La Princesse poussa des cris qui attirerent toutes ses filles dans la chambre : elle redemandoit Parménie & Mériante, testoit les Dieux de son innocence, & les prioit de la prendre pour quatrieme victime de leur colere. On la mit au lit; la nuit qu'elle y passa fut cruelle; elle prononçoit sans cesse les noms de Mériante & de Parménie; elle leur parloit, croyoit les voir, leur demandoit pardon; leur offroit son sang.

Tant d'agitation se calma pourtant : elle se fit emporter à la Cour; elle y fut près d'un mois sans paroître, passant les nuits & les jours dans les larmes. Le temps, qui détruit tout, dissipa sa douleur; elle fut informée de quelle maniere j'avois été enlevée. Les domestiques de Tormez revinrent chez son pere, à qui ils apprirent la mort tragique de son fils, car il mourut : le vieillard ne survécut que deux jours à son fils, & dans sa douleur, le secret de l'enlevement de Parménie, qu'il n'avoit pas sçu lui-même, & qu'il n'apprit que par les domestiques de son fils, lui échappa devant quelques amis; ces amis le ré-

péterent, & cette histoire fut bientôt divulguée, & parvint jusqu'à moi par le frere de la Princesse qui l'avoit sçu aussi.

Maintenant il faut vous dire ce que je devins, après que j'eus quitté les paysans chez qui j'avois logé, je suivis la premiere route qui s'offrit à mes yeux. Ennuyée d'une vie que traversoient tant de malheurs, je n'eus d'autre dessein que de m'éloigner d'un pays qui m'étoit si fatal.

Je marchai près de quatre heures de temps sans sçavoir où j'allois. Cet endroit de la Province étoit affreux; les yeux n'y découvroient par-tout que de hauts rochers, & des vallons qui présentoient des abîmes. J'arrivai cependant, après avoir traversé ces affreuses solitudes, dans une vaste forêt où le soleil luisoit à peine. Ce lieu m'inspira je ne sçais quel plaisir de m'y voir seule à l'abri de la fureur de mon ennemi.

J'étois dans cette disposition d'esprit, quand j'entendis marcher derriere moi; je retournai la tête, & je vis un homme qui tenoit un livre. Cet homme, quoiqu'âgé d'environ cinquante ans, étoit encore d'une assez bonne mine, pour faire juger qu'il avoit été un des beaux hommes qu'on pût voir: ses habits étoient simples; mais au travers de cette simplicité d'habits, on découvroit en

lui un air qui témoignoit quelque chose de grand Le séjour de ce lieu barbare n'avoit pu efface de ses traits une certaine politesse qu'on y voyoi encore. Je le regardai long-temps avec attention il s'arrêta pour me considérer à son tour. Seigneur me dit-il après, je ne sçais où vous allez : mai il est tard & vous ne trouverez d'aujourd'hui u asyle ; je vous offre un logement : ma maison n'el point superbe, mais je m'efforcerai, pendant qu vous y serez, de vous y faire trouver le plus d'a grément que je pourrai. Vous me l'offrez d'un maniere si obligeante, lui répondis-je, que je l préfere dès-à-présent aux Palais les plus magnifiques ; & puisque vous m'assurez, Seigneur, que je ne trouverai d'aujourd'hui de maison, j'accepte l'offre que vous me faites avec toute la reconnoissance possible. En disant ces mots, je descends de cheval, & nous prîmes, l'inconnu & moi, le chemin de sa maison ; c'étoit un petit bâtiment dont les appartements étoient commodes, les meubles en étoient simples & modestes ; mais la tranquillité qui régnoit dans le lieu, prêtoit à cette demeure un charme plus sensible que tout ce que la magnificence peut offrir de plus brillant aux yeux.

Nous trouvâmes à la porte de cette maison un

jeune homme environ âgé de quinze ans, & ce n'eſt point ſans raiſon que je parle de ſon âge. Il ſe récréoit à jouer d'un inſtrument champêtre : il fut ſurpris de me trouver avec l'inconnu ; ſa ſurpriſe n'en diminua pas les honnêtetés pour moi, & nous entrâmes tous trois. Jamais on ne témoigna d'empreſſement plus obligeant que celui que mes hôtes eûrent pour moi. Ils s'apperçûrent cependant de la mélancolie de mon eſprit : Seigneur, me dit le plus âgé des deux, vous avez ſans doute des chagrins, & l'air diſtingué que je vois en vous, me fait préjuger que ces chagrins ſont conſidérables. La maniere dont je vous ai rencontré m'eſt encore une forte preuve de vos malheurs. Hélas ! eſt-il autre choſe dans le monde ? Et dans la ſociété corrompue des hommes, trouva-t-on jamais une tranquillité durable ? Vous avez raiſon, lui répondis-je, de penſer que je ſuis malheureux ; peu de mortels ont éprouvé les maux que j'ai ſoufferts, je ne crois pas qu'il en ſoit de plus grands. Que vous êtes heureux dans cette ſolitude ! Vos jours ici ne ſont qu'un tiſſu de calme & d'innocence ; ici l'âme toujours tranquile n'eſt occupée que d'une douce admiration pour les ouvrages des Dieux, tout préſente leur pouvoir aux

yeux; pourquoi n'ai-je pas toujours vécu comm vous?

Hélas! Seigneur, répartit l'inconnu, ne pensez pas que j'aie toujours vécu de même. L'état où vous me voyez, je n'en ai joui qu'aprè l'expérience la plus funeste des accidents qui arrivent dans le monde. Jamais l'homme ne choisit d'abord l'état le plus sage; ce choix est presque toujours l'effet tardif de ses infortunes. Les Dieux le permettent sans doute, puisqu'on n'est jamais plus occupé d'eux que quand on est détrompé de la vanité du monde. Pendant que l'inconnu prononçoit ces mots, le plus jeune nous préparoit un repas champêtre. Que ces moments me semblerent doux, après en avoir passé de si tristes! Nous mangeâmes, & après une sobre réfection: je ne sçais, Seigneur, me dit-il, si vous pensez comme moi; mais j'ai toujours senti de la douceur à raconter mes peines, & je souhaiterois si ardemment de pouvoir soulager les vôtres, que je vous prierois de me les confier, si le récit que vous en feriez les calmoit aussi un peu. Mais, Seigneur, pour vous y engager, je vais vous faire un court récit des miennes; vous y verrez la raison du séjour solitaire que je fais dans ces lieux.

Mon nom eſt Merville; je ſuis né François, d'une maiſon illuſtre & connue ; mon pere ſignala ſa valeur pendant vingt années dans les guerres de ſon France; il fut tué au ſiége d'une ville : j'étois alors dans ma huitieme année. Les différentes armées que le Roi étoit obligé d'entretenir contre différents ennemis, occupoient preſque tous les jeunes gens que leur naiſſance deſtinoit au ſervice de leur Prince. J'étois alors ſur mer avec une flotte que le Roi avoit armée contre les Anglois. Nous nous rencontrâmes les ennemis & nous ; & comme leur flotte étoit auſſi forte que la nôtre, ils ne refuſerent point le combat que nous leur préſentâmes : les nôtres, après des actions de valeur inouie de part & d'autre, reſterent les vainqueurs. Je ne partageai point le plaiſir de la victoire avec mes camarades; je reſtai dans un vaiſſeau des ennemis, où accompagné de pluſieurs autres, je me battois contre une troupe de braves Anglois, ſans penſer au ſuccès du combat général.

Les ennemis défaits mirent au large & s'enfuirent pêle-mêle dans leurs vaiſſeaux. Celui dans lequel nous combattions mes camarades & moi ſuivit les autres, & nous diſparûmes en un inſtant de la vue des nôtres : alors le nombre de nos ennemis nous accabla ; tous mes camarades

furent renversés à mes pieds, & je me trouvai seul contre tous percé de plusieurs coups.

Le Capitaine du vaisseau ennemi, touché de quelque valeur que j'avois témoignée, ordonna qu'on m'épargnât & qu'on se contentât de me désarmer: j'entendis cet ordre généreux, & cessant de me défendre, je rendis les armes. Le sang que je perdois de tout côté m'auroit sans doute mis bientôt au nombre des morts, si ce Capitaine, par des soins obligeants, n'eût lui-même conservé ma vie. Il me fit mettre dans sa tente; un Chirurgien mit l'appareil à mes blessures, & quand nous fûmes arrivés en Angleterre, ce Capitaine, que je nommerai Hosbid, m'emmena avec lui, & acheva dans sa maison de me remettre en parfaite santé.

Hosbid étoit un homme de quarante ans; sa maison étoit une des plus nobles du pays: il avoit été marié deux fois. Sa seconde femme qui vivoit encore, joignoit une beauté ravissante à la jeunesse la plus brillante. Hosbid, de sa premiere femme, avoit eu une fille qui étoit alors à-peu-près de mon âge. Ces deux dames entendoient & parloient parfaitement le françois. La fille d'Hosbid avoit non-seulement une beauté singuliere; mais tout ce que la nature peut assembler de douceur

douceur & de majesté dans des traits, on le voyoit dans les siens. Hélas! je guéris de mes blessures; mais de celle que cette fille fit à mon cœur, à [illegible] en suis-je en ce moment guéri.

Je la vis, quand je commençai à me lever, & cette premiere vue m'inspira une passion qui dissipa de mon esprit toutes les idées de gloire & d'ambition que mon âge & ma naissance pouvoient me donner alors : cependant, quoique jeune, je ne laissai pas que de faire de sages réflexions sur l'amour qui se formoit dans mon cœur; mes biens n'étoient pas considérables, ou, pour mieux dire, ils étoient médiocres. Mon pere, par divers accidents où l'avoient entraîné ses plaisirs ou sa fortune, avoit consommé celui qu'il devoit naturellement me laisser. La fille d'Hosbid, disois-je en moi-même, ne sera point le partage d'un homme qui n'a presque pour tout bien que ses espérances. Que prétends-je faire en l'aimant? payer de mille chagrins les obligations que j'ai à son pere, si mon amour engage sa fille à quelque folle démarche? Non, non : il vaut mieux me retirer avant que ma passion devienne insurmontable. La raison peut la régler encore. Profitons des moments qui me la font sentir. Partons.

Après cette résolution, je parlai à Hosbid, &

lui dis qu'il étoit temps de le remercier de ses bontés, que je le priois de faire en sorte que je fusse échangé avec quelques prisonniers. Vous vous ennuyez donc bien chez moi, me dit-il? Non, Seigneur, lui répartis-je. Si j'en croyois la douceur que j'y trouve, j'oublierois facilement que je suis hors de mon pays: mais je ne veux point abuser de votre générosité; j'en ai déjà reçu assez de marques, & ma reconnoissance ne peut augmenter. Puisque vous m'en pressez, dit-il, je songerai à ce que vous me dites, & je ferai même en sorte de vous renvoyer en France sur votre parole.

On ne pouvoit avoir, comme vous voyez, un procédé plus généreux; cette maniere ne servit encore qu'à redoubler la crainte que me donnoit mon amour. Me voilà, dis-je en moi-même, obligé de demeurer encore ici du temps; Hosbid agira lentement pour ma liberté. Ah, Ciel! préservez-moi du malheur de devenir ingrat.

Le jour de ma conversation avec Hosbid, je descendis avec lui dans un jardin; nous nous promenâmes long-temps dans une allée touffue. Là, le généreux Hosbid m'entretenoit du gouvernement du royaume; ensuite il parla du combat que nous avions gagné sur les Anglois; il

remarquoit les fautes que les ſiens avoient faites ; il vint enſuite à la fuite des vaiſſeaux ennemis, & me dit que, malgré le malheur arrivé à la flotte, il croyoit n'avoir pas un petit ſujet de se conſoler, puiſqu'il avoit eu occaſion de me connoître, & d'obliger un homme dont la valeur & le mérite devoient attirer l'eſtime de tout le monde. Hosbid, lui répondis-je, ne parlons que de vos bontés, & non du peu que je vaux.

Nous en étions à ce diſcours, quand nous apperçûmes ſa fille qui ſe promenoit un livre à la main. Elle nous aborda d'un air charmant ; car, dans les moindres actions, elle avoit une grâce inimitable.

Je remarquai qu'elle rougit, & depuis elle me dit qu'elle avoit fait ſur moi la même remarque.

Les manieres d'Hosbid étoient franches en tout, les bienſéances exactes : les attentions d'étiquette cédoient chez lui à une certaine liberté dans les actions, qui lui étoit naturelle, & qui venoit ſans doute d'une confiance en la probité des autres.

Quand il eut été un peu de temps avec nous, il ſe reſſouvint de quelques lettres qu'il avoit à écrire, il nous quitta ſans façon : Seigneur, me dit-il, je vous laiſſe un moment avec ma

fille; la promenade eſt belle, profitez-en, en attendant le ſouper: je viendrai vous rejoindre dans quelques moments.

Hélas! mes malheurs ont commencé par ces funeſtes moments.

Quand il nous eut quittés, inquiet & ravi tout enſemble d'être ſeul avec l'aimable Miſrie (c'étoit ainſi qu'elle s'appelloit) je ſentis mon cœur palpiter: ma langue immobile ne put prononcer un mot; mes regards incertains s'attachoient avec crainte ſur elle. Elle fut long-temps auſſi ſans parler. Enfin, honteux du ſilence impoli que je gardois, je tâchai de rappeller dans mon âme un peu d'aſſurance, & ſoupirant à moitié: Hosbid apparemment, lui dis-je, ne connoît pas le danger qu'il y a d'être ſeul avec vous, belle Miſrie; car il n'y expoſeroit point un homme à qui ſes bontés ont ſauvé la vie. A ce diſcours, répondit-elle, je reconnoîs la politeſſe de votre nation, &..... Non, non, répartis-je avec promptitude & d'un ton de voix cependant égal, l'homme le moins poli ſentiroit, auprès de vous, ce qui me fait parler, & la politeſſe de mon pays ne me donne, de plus qu'il n'auroit, que l'avantage peut-être de mieux exprimer ce que je penſe. Mais, Seigneur, répondit-elle, il ne faut pas toujours ex-

primer tout ce que l'on penſe. Le plus grand mal eſt fait, répartis-je, quand on a penſé; & il y a long-temps que je ſuis criminel. Ne parlons point de crime, dit-elle : mon pere nous a recommandé de profiter de la promenade; ce n'eſt pas la goûter que d'avoir une converſation triſte. Ah! Madame, m'écriai-je, que vous êtes heureuſe de pouvoir à votre gré en choiſir les objets, & que je ſuis à plaindre d'avoir ici perdu la liberté que j'en avois! Votre malheur, répondit-elle, n'eſt point ſans remede, & la triſteſſe qui dérange la ſituation de votre eſprit, ne doit point durer. Si vous regrettez votre pays, vous n'en aurez que plus de plaiſir, en le revoyant. Mon pays n'eſt pas ce qui m'occupe, Madame, répartis-je; & je ne l'ai que trop oublié chez vous. Vous plaignez-vous des efforts que l'on fait pour vous ôter toute inquiétude, dit-elle? On réuſſira mal à vouloir la bannir du cœur de ceux qui vous verront, belle Miſrie, répondis-je; vous m'en inſpirez une mortelle, & je paierai bien cher le plaiſir que mes yeux ont pris à vous regarder. Seigneur, me dit-elle, en vérité, permettez-moi de vous dire que vous êtes un ingrat. Non, Madame, m'écriai-je; non, je ne le ſuis point; je vous aime. On n'eſt point le maître de ſes

ſentiments : mais on fuit ; j'ai voulu le faire, Hosbid me retient. Ah ! Seigneur, dit-elle alors, pourquoi ne l'avez-vous pas quitté plutôt ? & ne pouviez-vous pas ailleurs qu'ici attendre l'occaſion de partir ? Vous ſerez bientôt contente, répondis-je ; quoi qu'il m'en coûte, je vous prouverai mon amour, du moins par les ſoins que je prendrai pour vous épargner la peine de me voir. Je ne vous preſſerois pas de partir, ſi vous ne m'en faiſiez, dit-elle ; mais il s'en faut bien que cette peine finiſſe, quand je ne vous verrai plus. Ah Dieux ! qu'entrevois-je dans ce diſcours, m'écriai-je, aimable Miſrie ? Ah ! Seigneur, dit-elle alors, ne pénétrez pas une réponſe que m'arrache une foibleſſe que je veux combattre.

Nous vîmes alors ſon pere qui revenoit nous joindre ; nous nous promenâmes avec lui quelque temps. Le jour baiſſoit, & nous nous en revînmes à la maiſon. Je ne vous ferai point le détail des converſations que j'eus encore avec Miſrie. Elle m'aima, elle m'abandonna ſon cœur ; je perdis le mien avec mes réflexions ; je ne vécus plus que pour elle. Je ne preſſai point Hosbid de ménager ma liberté ; il fut long à agir ; qu'il vous ſuffiſe de ſçavoir que je crus m'appercevoir que la femme d'Hosbid me regardoit d'un air qui mar-

quoit de la tendresse. Je ne me trompois point ; cette dame étoit prévenue pour moi de la passion la plus vive. Mille choses me l'auroient appris plutôt, si je n'avois été tout occupé de la mienne. Elle n'attendoit que le moment favorable pour me faire parler, s'imaginant à mon air confus que la timidité seule m'empêchoit de répondre aux marques de son amour. Elle étoit si belle, qu'il lui étoit permis de se persuader que la conquête d'un cœur comme le sien charmeroit celui qui l'auroit faite.

Un jour que, me promenant encore dans le jardin avec Misrie, je lui donnois des assurances d'une éternelle tendresse, & que cette fille, dont la vivacité naturelle augmentoit la violence de ses sentiments, que cette fille, dis-je, y répondoit par de semblables, & me témoignoit qu'elle étoit si fort attachée à moi, que la mort seule pouvoit faire cesser son amour, nous fûmes tout-d'un-coup abordés par la femme d'Hosbid, qui sortoit d'une petite allée touffue où nous n'avions pu l'appercevoir. Le dépit & la colere étoient empreints sur son visage; elle lança sur nous des regards agités, en se contraignant cependant malgré son agitation. Il me paroît, dit-elle, si j'en crois l'action avec laquelle vous parliez tous

deux, que le ſujet de votre converſation vous intéreſſe beaucoup. On peut parler de bien des choſes avec action, Madame, lui répartit Miſrie, ſans que le ſujet en ſoit intéreſſant. La vivacité de ceux qui parlent, eſt ſouvent la ſeule cauſe du feu qui paroît dans leurs geſtes ; & comme Merville eſt fort vif, vous vous y êtes aiſément trompée. Il faut donc, répondit Guirlane (c'eſt le nom de cette dame) ſuppoſer que vous êtes vive auſſi ; car vos geſtes ne cédoient en rien aux ſiens : ne vous en défendez point, ajouta-t-elle ; Merville vous parloit d'amour. Les François ſont galants, & leurs déclarations d'amour ſont rarement d'une eſpece à faire rougir ; car ils en font à toutes les belles. J'aurai donc, quand il vous plaira, l'honneur de vous en faire une, Madame, répondis-je à mon tour, puiſque les François ſont ſans conſéquence. Non, non, dit-elle : Miſrie vaut bien la peine qu'on ſe fixe à elle, du moins pour quelque temps. Tout François que je ſuis, répartis-je, je crois que, s'il m'arrivoit de l'aimer, le génie de la nation m'abandonneroit, ou du moins que j'en aurois tout le feu ſans en avoir l'inconſtance. A vous dire vrai, dit-elle, vous prononcez ces paroles d'une maniere à me faire penſer que vous le ſentez, & je me trompe fort,

si Misrie n'a du plaisir à les entendre. Je vous laisse penser tout ce qu'il vous plaira, puisque cela vous divertit, répondit Misrie assez froidement : mais, Madame, parlons d'autre chose ; la même matiere ennuie, quand on la traite trop long-temps. C'est bien dit, répartit Guirlane, aussi bien un tiers n'est-il pas ce qu'il faut pour la continuer avec agrément.

Comme je m'apperçus que Misrie souffroit beaucoup de cette conversation, je ne répondis plus rien. Nous fûmes encore quelques jours ensemble, mais tous trois d'un air contraint & gêné. De temps en temps Guirlane nous regardoit d'un air où brilloit la joie de nous être à charge. Misrie ne put soutenir davantage la présence de sa belle-mere ; elle nous quitta même avant que nous sortissions ensemble.

Vous pouvez aisément vous imaginer de quels mouvements devoit être agitée Guirlane qui m'aimoit, & qui s'étoit persuadée que je l'aimois. Avouez, Merville, me dit-elle alors, que je suis arrivée bien mal-à-propos pour l'intérêt de vos cœurs. Raillerie à part, répondis-je, je vous assûre qu'il ne s'agissoit de rien moins que de ce que vous pensez entre nous. Misrie est trop sage pour parler d'amour avec un étranger qui doit la quitter incef-

ſamment, & dont elle ne ſçait que le nom. L'amour n'a point tant de prudence, & j'en ſçais qui en ont encore moins qu'elle; que je ſuis malheureuſe!....

Guirlane s'arrêta là en ſoupirant. Je ne lui répondis rien, feignant de ne point comprendre ce qu'elle diſoit. Merville, continua-t-elle après, je ne ſçais ſi vous vous êtes apperçu du penchant que j'ai pour vous. Moi, Madame! répondis-je; à quoi voulez-vous que je m'en ſois apperçu? A quoi, répartit-elle d'un ton de voix languiſſant? Ah! Merville, il eſt inutile de vous rapporter les marques qui m'en ſont échappées; ma foible raiſon m'avoit preſqu'abandonnée : juſqu'ici ma vie a été ſans tache; il faut qu'un étranger arrive du fond de ſon royaume pour me faire démentir en un inſtant toute la ſageſſe que j'ai gardée juſqu'ici; mais enfin les Dieux, pour m'y rendre, oppoſent ſans doute votre indifférence à ma foibleſſe; & je vous parle de ce penchant malheureux pour toujours; de l'aveu honteux que je vous en fais, je dois tirer des forces pour le combattre. J'ai entendu votre converſation avec Miſrie; quelle triſte ſurpriſe pour moi! car enfin j'avois cru remarquer que vous m'aimiez; qu'allois-je devenir, ô Ciel! ſi mes remarques avoient

été juftes? Je fens que ma paffion m'eût tout fait oublier, elle eût été victorieufe de tout. Quel égarement, grands Dieux! Dans quel précipice ce funefte penchant ne m'eût-il point conduite! Que fçais-je à quoi j'aurois pu me réfoudre? Si vous étiez parti, qui m'auroit pu retenir en ces lieux? La vertu m'eût envain avertie, la crainte de vous perdre eût prévalu fur toutes mes réflexions : mais vous êtes un ingrat, & cette ingratitude eft un remede à ma paffion. Mais je m'oublie encore, je ne fuis point affez forte pour foutenir votre préfence, l'amour fe mêle encore à mes remords; n'en appréhendez cependant rien, Merville : je veux l'étouffer; j'y renonce. Ah! Madame, lui répondis-je, penfez-vous qu'il n'en coûte point au cœur d'un honnête-homme de fe voir réduit à n'avoir que de la reconnoiffance pour les tendres fentiments de vos pareilles : mais vous fçavez par votre expérience, fi nous fommes les maîtres de nos cœurs. Après cela, Madame, la raifon & l'honneur, tout me défendroit de vous aimer. N'êtes-vous pas la femme d'Hosbid à qui je dois la vie? Quelle récompenfe, ô Ciel! des fervices qu'il m'a rendus, fi je n'employois cette vie qu'il m'a fauvée, qu'à lui voler le cœur d'une époufe qu'il chérit autant qu'elle eft aimable.

Quand même toutes ces considérations ne m'arrêteroient pas, je pars incessamment. Eh! partirez vous moins, quoique vous aimiez Misrie, me répondit Guirlane...? Mais que vais-je vous dire? Partez, Merville : pour toute reconnoissance au malheureux amour que j'eus pour vous, partez; je ne vous demande que cela seul : épargnez-moi la peine de vous voir sans cesse & de combattre toujours; donnez-moi cette marque de générosité.

Elle me quitta après ces mots, & me laissa dans une véritable compassion pour elle; je l'estimois & je la plaignois. Deux jours entiers se passerent sans que je pusse me résoudre à parler de mon départ à Hosbid. Hélas! me disois-je, Guirlane m'a pressé de partir; les efforts qu'elle fait contre moi, sa tendresse, sa vertu qui cherche à se sauver, méritent bien de ma part le secours qu'elle me demande. Fuyons, je remplis tout ici d'un malheureux amour, qui ne peut avoir enfin que de fâcheuses suites : mais hélas! que, quand on aime, les réflexions ont peu de force! J'étois comme enchaîné; je ne parlois point de partir; Guirlane m'évitoit : quelques regards lui échappoient sur moi; il sembloit que c'étoit pour me dire que j'étois indigne & de son amour & de

ſon eſtime, puiſque je n'avois pas le courage de ſervir ſa vertu; je baiſſois les yeux, & n'oſois la regarder. Il eſt temps de vous dire à préſent que dans ce temps Hosbid ſongeoit à marier ſa fille; il y avoit ſept ou huit jours qu'elle lui avoit été demandée par un Seigneur très-riche & de bonne mine : toutes ces qualités ne laiſſerent pas douter Hosbid qu'il ne fût du goût de ſa fille; ainſi il ne ſe détermina à parler de cette affaire, que quand elle ſeroit conclue entre lui & le Seigneur Anglois. Ce mariage étoit conſidérable pour les intérêts mêmes d'Hosbid; car ce Seigneur avoit des parents à la Cour qui y tenoient le premier rang, & dont la faveur rejailliroit ſur lui.

Ce fut donc deux jours après ma converſation avec Guirlane qu'Hosbid parla de ce mariage à ſa fille & à ſa femme. Que l'amour, malgré toute ſa réſiſtance, a de retours ſubtils & puiſſants! Guirlane ſentit intérieurement du plaiſir à traverſer nos feux; elle approuva fort ce mariage : à l'égard de Miſrie, que j'avois avertie du penchant de Guirlane pour moi, elle répondit à ſon pere, qu'à moins qu'il ne la contraignît, elle n'étoit point réſolue à ſe marier ſitôt.

Malgré le caractere franc & généreux d'Hosbid il étoit obstiné dans ses sentiments, & quand on lu résistoit il ne mettoit presque plus de frein à ses emportements; il témoigna à sa fille qu'il falloit qu'elle changeât de résolution; que ce mariage étoit un bonheur pour elle qu'il ne vouloit pas qu'elle perdît par un caprice sans fondement. Après quelques discours pareils, il la quitta dans le dessein de la faire obéir. J'entrai dans la chambre de Misrie, au sortir de la conversation qu'elle venoit d'avoir avec son pere. Merville, me dit-elle, tout est perdu pour nous; mon pere veut que je me marie. Quelle nouvelle pour moi, grands Dieux! je pensai m'en évanouir. Je me jettai aux pieds de mon aimable Misrie; je lui dis tout ce que l'amour, dans une occasion qui le redouble, peut inspirer de plus vif & de plus doux: dans mon désespoir je lui proposai mille partis extravagants qu'elle rejettoit avec sagesse; enfin je la pressai tant que je lui fis promettre qu'en cas de violence elle me donneroit sa foi, & qu'après nous être liés l'un à l'autre par des nœuds éternels, je sortirois secrettement de la maison de son pere, à qui elle avoueroit tout quand je serois parti. Je m'assurois que la bonté d'Hos-

bid, qui aimoit beaucoup ſa fille, feroit qu'après quelque courroux, il ſe réſoudroit à ſouffrir notre mariage.

Je la remerciois donc par des remarques de ſatisfaction infinie de la promeſſe qu'elle venoit de me faire, quand le jeune Seigneur, à qui Miſrie étoit promiſe, entra dans la chambre au moment qu'aux genoux de cette fille je lui baiſois une main qu'elle abandonnoit à mes careſſes, pendant qu'elle appuyoit l'autre ſur ma tête. Ce jeune Seigneur avoit donné parole à Hosbid de venir ce jour-là chez lui ſur le ſoir, pour y voir ſa fille & la préparer à le recevoir pour époux; il n'avoit vu Miſrie que trois ou quatre fois, mais cela avoit ſuffi pour lui donner un amour extrême; & l'impatience qu'il avoit de la revoir, fit qu'il hâta ſa viſite.

Vous pouvez vous imaginer ce qu'un amant devient à la vue des tendres careſſes que ſe font & un rival & ſa maitreſſe: celui-ci ne ſe connut plus; il tira ſon épée dans le moment que je me levois avec précipitation & avec ſurpriſe. Meurs, rival trop heureux, me dit-il en ſa langue; meurs: tu périras trop glorieux pour regretter la vie. A ces mots, qu'il accompagna d'un ſoupir, il s'élança ſur moi avec tant de té-

mérité, qu'il ſe perça de mon épée lui-même, & qu'il tomba bleſſé d'un coup mortel. Notre combat fit du bruit; Miſrie, plus tremblante pour mes jours que pour les ſuites, fit des cris qui attirerent bientôt Hosbid & ſa femme.

Ah Ciel ! s'écria-t-il, que vois-je, Merville? Vous ôtez dans ma maiſon la vie à un homme que je deſtinois pour époux à ma fille ! Lâche que vous êtes, après les obligations que vous m'avez, & que vous vantiez tant ! Seigneur, lui répondis-je, je ne cherche point à me juſtifier; ce cavalier attaquoit ma vie, je l'ai défendue ſans en vouloir à la ſienne; & il s'eſt plongé lui-même mon épée dans le cœur.

A ces mots, le Seigneur Anglois, la tête appuyée ſur un fauteuil, m'entendant parler françois, dit en la même langue: je ne tenois à la vie que par l'eſpérance d'être aimé de Miſrie. Je devois l'épouſer ; & puiſque tu m'as enlevé ſon cœur, ſans lequel il n'étoit plus de bonheur pour moi; ton bras, qui hâte la fin de mes jours, m'épargne une mort plus cruelle que ma douleur m'auroit donnée avec lenteur. Seigneur, ajouta-t-il, en s'adreſſant à Hosbid, Miſrie aime ce cavalier, j'en ai des preuves. Ne les ſoupçonnez cependant pas plus grandes qu'elles ne ſont;

la

la ſageſſe les régloit : je ne te demande en mourant qu'une grâce ; puiſque ma juſte colere n'a pu entraîner mon rival à la mort avec moi, du moins, Hosbid, qu'il ne jouiſſe pas de l'impuiſſance où je ſuis de traverſer le bonheur auquel il aſpire & qu'il m'enleve. Non, Seigneur, répondit Hosbid, l'ingrat n'en jouira pas, & je ne bornerai pas à cela ma juſte vengeance.

Pendant tout ce qui ſe paſſoit, Miſrie gardoit le ſilence : elle n'oſoit lever les yeux ſur perſonne. Le jeune Seigneur voulut parler encore, mais il expira aux premiers mots qu'il prononça. Ah ! juſtes Dieux, quel étrange aventure ! Eſt-il de trahiſon plus noire que celle dont le malheur déſole aujourdhui ma famille, dit Hosbid? Et toi, fille ingrate, que mon cœur ſe repent d'avoir trop aimée, ne rougis-tu pas d'être de ſociété avec ce lâche dans ſa perfidie ? Ce nom ne me convient pas, Seigneur, répondis-je alors avec une fierté que ce terme m'inſpiroit : ma naiſſance ne me défendoit pas d'élever mes deſirs juſqu'à Miſrie ; cependant ſi je l'ai aimée, un deſſein formé n'y a point de part. J'ai cédé à un penchant invincible. Il n'a pas tenu à moi de vous épargner les accidents qui arrivent : vous le ſçavez, Seigneur ; j'ai preſſé mon départ, & je n'en eus pour

motif qu'un amour que je voulois fuir. Misrie, je l'avouerai, puisqu'on vient de vous le dire, Misrie est sensible à ma tendresse; & si vous regardez ses sentiments comme un crime, c'est à moi qu'il le faut imputer, moi qui n'ai rien oublié pour l'engager à vous résister, moi qui ai abusé de la liberté que j'avois de lui parler à chaque instant. Ma juste colere, répondit Hosbid, sçaura vous partager les peines que vous méritez; j'oublie qu'elle est ma fille, & je ne vois plus en elle qu'un monstre d'ingratitude qui me fait horreur.

Qu'on l'enferme, continua-t-il, en parlant de sa fille; j'ordonnerai du reste: pour toi, Merville, quitte cette épée dont ton bras est envain armé; ta résistance ne tarderoit que de quelques moments le sort que je te destine. Hosbid, lui répondis-je, si j'étois d'humeur à me servir de l'épée que je tiens, peut-être par des coups plus hardis que vous ne pensez, ce bras pourroit-il justifier le triste sort que vous me réservez, & vous faire repentir, vous, ou ceux qui m'approcheroient, de l'audace de me menacer; mais je respecte en vous le pere de Misrie, & mon amour me fait préférer une mort innocente aux funestes effets d'un ressentiment qui ne signa-

roit que ma valeur ſans me ſauver de la mort, & que Miſrie pourroit me reprocher. La voilà donc cette épée que vous me demandez, ajoutai-je, en la jettant à terre; exécutez ſur moi tout ce que vous inſpireront d'injuſtes motifs de vengeance.

Après ces mots, les domeſtiques d'Hosbid, qui étoient préſents, me ſaiſirent & m'enfermèrent dans une chambre d'un appartement éloigné.

Hosbid fit emporter le jeune Seigneur, & ſa fille fut enfermée dans la ſienne. Je paſſai trois jours entiers ſans qu'il m'arrivât rien de funeſte. Je jugeai après qu'apparemment Hosbid avoit été long-temps à ſe déterminer ſur le genre de mort qu'il vouloit me faire ſouffrir; car quand il ſe voyoit outragé, il étoit vindicatif juſqu'à l'excès.

C'eſt trop long-temps, dit-il le quatrieme jour à ſa femme, laiſſer vivre un ingrat; qu'il n'ait pas la douceur de penſer que je puiſſe lui pardonner; qu'il me rende cette vie que mes ſoins lui avoient conſervée, & que je ne m'attendois pas à lui voir employer à porter le déſordre dans ma famille. Le poiſon ou le fer m'offrent leur ſecours; mais ma maiſon n'a déjà que trop été enſanglantée: que le poiſon m'en délivre. A ces mots Guirlane pâlit: Seigneur, lui dit-elle, il

ſuffit de le renvoyer ; il eſt aſſez puni de perdre pour jamais la vue de ce qu'il aime. Non, non, Madame, dit-il, ce n'eſt point ainſi qu'Hosbid ſe venge après un outrage pareil ; votre pitié pour lui eſt ſuperflue, ne m'en parlez pas davantage. Il s'éloigna là-deſſus, & ordonna qu'on préparât du poiſon. Ses ordres furent exécutés. Un vieux domeſtique fut chargé d'aller chercher tout ce qu'il falloit pour le rendre prompt & violent ; & Hosbid, ſe défiant de la complaiſance qu'il avoit pour ſa femme, ſortit de chez lui pour n'être point expoſé à la foibleſſe d'accorder ma grâce à ſa compaſſion. Il s'en alla chez un de ſes amis qui demeuroit à un quart de lieue de ſa maiſon, après avoir ordonné, avant de partir, au vieux domeſtique chargé de préparer ma mort, qu'il fît en ſorte qu'à ſon retour il me trouvât expiré.

La viſite qu'il rendit à ſon ami me ſauva la vie, mais d'une maniere qui penſa m'expoſer à de nouveaux malheurs.

Le domeſtique à qui Hosbid avoit ordonné de préparer mon poiſon, revint le même jour de l'endroit où il étoit allé le chercher.

Ce domeſtique avoit accompagné ſon maître dans le temps que notre flotte avoit été victorieuſe de celle des ennemis ; il m'avoit vu com-

battre dans le vaiſſeau d'Hosbid : un peu de valeur, ou je ne ſçais quelle affection qu'il avoit conçue pour moi, faiſoit alors qu'il plaignoit mon ſort, & il auroit bien ſouhaité que je fuſſe ſauvé ſans que ſon maître pût lui imputer ma fuite & mon ſalut. Guirlane, tremblante pour mes jours, profita de la diſpoſition où il ſe trouvoit pour moi. Elle avoit toujours diſtingué ce domeſtique des autres, & ſes bontés avoient donné à cet homme tant de reſpect & d'amitié pour elle ; ajoutez à cela qu'elle étoit belle (qualité qui donne un empire ſur tous les cœurs) qu'il ſe détermina à faire tout ce qu'elle voulut. Puiſque mon mari n'eſt point ici, lui dit-elle, ſauvons ce malheureux de ſon courroux. Hosbid paſſera la nuit chez ſon ami ; mon deſſein eſt de cacher le François chez un payſan qui demeure ici près. Cet homme fera ce que je voudrai. Et pourquoi cette précaution, dit le domeſtique ? ſans nous donner tant de ſoins, il n'y a qu'à lui rendre la liberté. Tu n'y ſonges pas, dit Guirlane ; c'eſt pour nous deux que je la prends cette précaution : ne pourroit-il pas arriver que, ne ſçachant pas les chemins, le haſard ou ſon infortune le conduiroit dans l'endroit où eſt mon mari. Je vois, Madame, répondit le domeſtique,

que vous avez plus de prudence que moi; conduisez la chose. Que faut-il à présent que je fasse? Aller trouver le paysan, répartit-elle; lui dire de venir me parler; tu sçauras après comment nous exécuterons le reste.

Là-dessus le domestique part, va trouver le paysan: c'étoit un jardinier qui travailloit souvent au jardin d'Hosbid. Guirlane aimoit les fleurs, il avoit le secret de lui en conserver en tout temps. Cette dame, naturellement généreuse, le payoit de ses peines & lui faisoit tant de bien que cet homme eût aveuglément fait ce qu'elle eût exigé de lui.

Tout favorisoit le dessein de sa compassion pour moi; d'un côté celle du domestique, & de l'autre la reconnoissance aveugle du jardinier, l'assuroit du secret & du succès.

Le jardinier vint & lui parla. Enfin, Seigneur, elle profita si bien des bonnes dispositions de cet homme, qu'elle l'engagea à me cacher chez lui pour deux jours. Une seule difficulté arrêta le jardinier, c'est qu'il n'avoit que deux chambres & un endroit qui ne recevoit le jour que par une lucarne, où ses enfants & lui, dans l'hiver, s'enfermoit avec quelques troupeaux qu'il y mettoit dans cette saison; mais elle leva bientôt

cette difficulté, en l'aſſurant que ce lieu me conviendroit mieux que tout autre. Au reſte, jardinier, ajouta-t-elle, cet homme eſt un Seigneur étranger que mon mari a fait priſonnier dans un combat ſur mer. Miſrie reſſent pour lui la compaſſion la plus vive, ce Seigneur a pour elle un amour égal: cette tendreſſe mutuelle a mis obſtacle à un mariage qu'Hosbid a voulu faire de ſa fille avec un Seigneur Anglois. L'étranger a tué l'Anglois, & Hosbid, après ce coup, a fait enfermer ſa fille, & a condamné ſon priſonnier à la mort; il eſt parti en donnant ordre qu'il fût ſans vie à ſon retour; ainſi tu vois qu'en m'obligeant tu ſers Miſrie, qui, un jour, reconnoîtra le ſervice que tu lui rends en ſauvant un homme qu'elle aime; &, de ma part, tu te reſſentiras tous les jours de ta vie du plaiſir que tu me fais, en me donnant celui de ſatisfaire ma compaſſion: j'irai peut-être demain lui rendre une viſite, & tu ſeras comblé de mes bienfaits. Au reſte, ce ſoir, quand le ſommeil aura endormi tous les domeſtiques de la maiſon, je t'enverrai chercher par celui qui a été t'avertir. Tiens-toi prêt pour ce temps-là. Adieu, n'oublie rien de ce que je viens de te dire.

Après ces mots elle quitta le jardinier qui s'en

retourna chez lui, charmé de l'argent qu'il poſſédoit & des promeſſes qu'on venoit de lui faire encore; & dans la précaution que Guirlane avoit de me faire reſter deux jours chez le jardinier, l'amour y avoit autant de part que la prudence; cette dame vouloit avoir du moins la ſatisfaction de me voir une fois avant de me perdre. Je n'en jugeai pas de même, comme vous verrez dans la ſuite.

Le domeſtique revint parler à Guirlane, & lui dit que ſes camarades qui ſçavoient le courroux d'Hosbid, étoient abuſés autant qu'il le falloit, & penſoient que je ſerois empoiſonné le ſoir même.

La nuit vint; le domeſtique, ſuivi du jardinier, entra dans ma chambre en tenant un gobelet rempli du poiſon qu'il avoit préparé devant ſes camarades, & me dit : Seigneur, ce gobelet vous montre ce qu'Hosbid avoit deſſein de faire de vous, ſi la pitié que votre ſort m'a donnée ne m'eût engagé à vous ſauver. Après ce diſcours il renverſa le poiſon à terre, & ajouta : je viens ſeulement pour vous avertir que cette nuit, quand tout le monde ſera couché & endormi, je viendrai, accompagné de ce payſan, vous enlever de ce lieu; je ne vous

demande, pour ma ſûreté, que de vouloir bien vous tenir caché chez lui un jour ou deux. Hosbid n'eſt point ici, il ne doit revenir que demain; que ſçait-on? vous pourriez le rencontrer, & je ſerois perdu. Je promis alors à cet homme tout ce qu'il voulut, & j'attendis avec impatience le moment de ma délivrance, méditant ſur mon amour mille deſſeins confus. L'heure en arriva; le domeſtique alla chercher le payſan; ils entrerent dans ma chambre & me dirent, en parlant bas, de les ſuivre; je le fis. La maiſon du jardinier étoit près de celle d'Hosbid, & j'y entrai, ſuivant la parole que j'en avois donnée à ce domeſtique.

Le jardinier me conduiſit dans l'endroit dont il avoit parlé à cette dame, & me laiſſant après: Seigneur, me dit-il, repoſez-vous juſqu'à demain, que je vous apporterai de quoi manger. Il ſortit avec le domeſtique, qui revint dire à Guirlane qu'enfin elle n'avoit plus rien à craindre pour mes jours.

Cependant Hosbid revint le lendemain matin de chez son ami. A peine entroit-il chez lui, qu'il demanda ce qu'on avoit fait de moi. Il eſt expiré, Seigneur, lui dit ce domeſtique; j'ai exécuté les ordres que vous m'aviez donnés. Je

ſuis content, répartit Hosbid : ma fille l'oubliera, & ne s'obſtinera plus déſormais à me déſobéir; & en me diſant ces mots, il entra dans la chambre de Guirlane, qui affecta d'être mécontente qu'il m'eût fait mourir au mépris de ſes prieres. L'ingrat ne le méritoit pas, répondit Hosbid; ſa trahiſon, la mort qu'il a bien ôſé chez moi donner à l'époux que je deſtinois à ma fille, ne le rendoient-elles pas indigne d'une vie que j'avois bien voulu lui conſerver? Oubliez cette mort, Madame; elle étoit néceſſaire. Sans elle ma fille auroit pu s'emporter à des extrémités fâcheuſes. Cependant Miſrie reſtoit toujours enfermée : on l'informa de ma fauſſe mort; ſa douleur devint ſi dangéreuſe qu'enfin elle alarma ſon pere, à qui on vint rapporter qu'elle ne vouloit point manger, & qu'elle ſe mouroit.

A cette nouvelle Hosbid fut au déſeſpoir d'en avoir cru ſa colere; il alla voir ſa fille pour la calmer; il la trouva méconnoiſſable. Cette beauté qui me l'avoit fait aimer étoit diſparue; la pâleur & la douleur la défiguroient entièrement. Ce pere, à cet aſpect, gémit, & eût ſouhaité racheter ma vie de la ſienne. Ah! diſoit-il au domeſtique qui avoit préparé mon poiſon, que tu aurois bien mieux fait de déſobéir! Ces pa-

roles lui échapperent si souvent, que ce domestique fut tenté de lui avouer que je n'étois point mort. Misrie se mouroit. Cruel ! disoit ce pere, repens-toi maintenant à loisir d'un mouvement de vengeance injuste. Merville, j'avois sauvé vos jours, ne devoient-ils pas m'être respectables ? Quel mal avoit-il fait en aimant ma fille ? Hélas ! l'infortuné ne la reconnoîtroit plus, & la mort qu'il a soufferte épargne à ses yeux l'horreur de voir mourir ce qu'il aimoit.

Il réitéroit si souvent ces lamentables plaintes, qu'enfin le domestique, sans avertir Guirlane, résolut de détromper son maître. Il le vint trouver agité de son désespoir ; il s'égaroit dans les allées de son jardin, & marchoit sans sçavoir ce qu'il faisoit. Seigneur, lui dit ce domestique.... Va, lui répondit Hosbid en l'interrompant, ne te présente plus à mes yeux ; sans ta funeste obéissance, ma fille ne feroit pas dans les bras de la mort, & Merville vivroit. Si je l'avois sauvé, ce Merville, répondit-il, peut-être m'eussiez-vous fait repentir de ma compassion. Ah ! que mes sentiments sont changés, dit Hosbid ! La douleur de voir mourir à chaque instant ma fille, se joint aux remords de l'action la plus barbare. Mais, Seigneur, répondit le

domestique, vous seriez donc bien-aise que Merville vécût encore? Eh bien! consolez-vous, il vit, & je puis vous le montrer en ce moment même. Ah Ciel! s'écria Hosbid, que dis-tu là? Où est-il? En quel lieu l'as-tu mis? Parle. Courons-y de ce pas. Suivez-moi, lui dit le domestique. A ces mots, il conduit son maître chez le jardinier. Le hasard voulut qu'il ne se trouva pas alors chez lui. Le domestique, qui n'y rencontra qu'un petit garçon, visite avec son maître les deux chambres, en l'appellant; il entre enfin dans l'endroit où il sçavoit que j'étois. Justes Dieux! quel spectacle pour Hosbid! il me vit assis, & Guirlane auprès de moi, qui venoit d'entrer: elle fondoit en larmes du chagrin de me voir partir; elle me disoit les derniers adieux, & m'offroit des bijoux de prix qu'elle vouloit que je prisse pour me servir dans l'occasion.

A cette vue, Hosbid fit un cri, & tomba comme évanoui entre les bras du domestique. Ma surprise fut extrême, comme vous le pouvez penser. Guirlane de son côté épouvantée, s'enfuit avec précipitation. Hosbid fut long-temps comme sans reconnoissance, soutenu de son domestique qui le remit sur une chaise. Le jardinier arriva sur ces entrefaites; &, jugeant

par l'évanouiſſement d'Hosbid que la choſe étoit de conſéquence, abandonna ſa maiſon, muni de quelque argent que Guirlane lui avoit donné le jour d'auparavant. Cette dame, connoiſſant ſon mari, & n'eſpérant point de pardon de lui, ſe hâta, pendant ſon évanouiſſement, de courir chez elle, prit toutes ſes pierreries, engagea le ſeul domeſtique qui ſe trouvoit à la maiſon (car ils étoient tous à leurs ouvrages & diſperſés) elle engagea, dis-je, ce domeſtique, à force d'argent & par l'eſpoir d'une récompenſe conſidérable, à prendre deux chevaux & à partir avec elle. Cette fuite fut exécutée ſi promptement, qu'elle étoit loin, avant que ſon mari ſe reconnût.

Pour moi, dans ce déſordre, je ſortis de chez le jardinier auſſi, & ne penſai plus qu'à revoir Miſrie. Je me hâtai donc de paſſer dans la maiſon d'Hosbid avant qu'il pût y venir lui-même. Je vous ai dit que les domeſtiques étoient diſperſés.

Je parcourus tous les appartements en appellant Miſrie. Je l'entendis qui s'écrioit : ô Ciel! qu'entends-je? A ſa voix je jugeai de la chambre où elle étoit, j'y entrai. Que le changement où je la vis me donnoit un éloquent témoignage de

l'amour qu'elle me conſervoit encore, quoiqu'elle me crût mort! Je me jettai à ſes genoux, que j'embraſſai avec des tranſports qui paſſent toute expreſſion. Nous ſentîmes en ce moment tous deux tout ce que la ſurpriſe la plus douce, la douleur & la paſſion peuvent compoſer de mouvements différents. En peu de mots je lui racontai toute mon aventure, & l'état où étoient les choſes.

Ah! Merville, s'écria-t-elle, après mon récit, puiſque mon pere a pu ſe déterminer à vous faire mourir pour m'avoir aimée, que ne fera-t-il point quand il peut vous ſoupçonner d'avoir aimé Guirlane? Elle s'arrêta à ces mots, comme une perſonne qui médite un grand deſſein. Ah! Madame, lui dis-je à mon tour, le Ciel apparemment approuve l'union de nos cœurs; profitons des moments qu'il nous donne pour la goûter toujours; fuyons enſemble, donnez-moi votre foi. A ces mots, tranſporté d'amour, je tirai un anneau de mon doigt que je mis au ſien: & après les ſerments les plus inviolables, je la priai & la preſſai ſi tendrement de ſuivre ſon époux, qu'enfin nous ſortîmes tous deux de la chambre, ſi-tôt qu'elle ſe fut chargée d'une petite boîte dans laquelle étoient des pierreries. J'ouvris une petite

porte qui donnoit derriere la maiſon, & nous nous éloignâmes, ſans aucun obſtacle, avec une viteſſe dont l'amour ſeul pouvoit rendre Miſrie capable.

Il eſt inconcevable de comprendre le chemin que nous fîmes, Miſrie & moi, dans l'eſpace de quelques heures. La nuit, qui nous ſurprit, nous obligea d'arrêter dans une chaumiere où logeoit un vieillard avec ſa femme. Ces bonnes gens nous reçurent le mieux qu'ils pûrent. J'inventai une fauſſe aventure que je leur dis. Nous leur demandâmes, s'ils ne pouvoient pas nous trouver des chevaux; car Miſrie étoit ſi fatiguée qu'il n'y avoit point d'apparence que nous puſſions continuer notre chemin, comme nous l'avions commencé. Le bon vieillard nous dit qu'à moins de reſter juſqu'au lendemain, il ſeroit difficile d'en avoir; mais que, ſi nous voulions attendre, il enverroit le matin ſon fils avertir un homme qui demeuroit à un village prochain, & qui en avoit à vendre. Nous y conſentîmes par néceſſité: mais le fils qui devoit arriver le ſoir chez ſon pere, ne vint point. Ce jeune payſan étoit amoureux d'une fille qui demeuroit au village où il travailloit ordinairement, à ce qu'il nous apprit, & ſon retardement leur fit penſer qu'il pourroit bien

paſſer la nuit dans ce village avec quelques autres payſans de ſon âge.

Quel contre-temps ! il ne me préſagea rien que de funeſte. Dans cet embarras qui alarmoit Miſrie, je me déterminai à me déguiſer moi-même en payſan. Ces bonnes gens me donnerent un habit. Miſrie s'oppoſoit à mon deſſein ; mais je lui fis ſi bien comprendre que notre ſûreté pouvoit dépendre d'une demi-journée de plus, ou de moins ; que d'ailleurs mon déguiſement me mettroit à couvert de tout accident, qu'elle conſentit à mon deſſein, quoiqu'à regret. Le lendemain matin, inſtruit par le vieillard de l'endroit où demeuroit celui qui avoit des chevaux à vendre, je partis, en aſſurant Miſrie qu'elle me reverroit dans quelques heures, quoique je duſſe paſſer, apres avoir été au village, dans une petite ville prochaine, dont le vieillard me dit auſſi le chemin, & dans laquelle je devois acheter des habits d'homme à Miſrie qui en avoit beſoin, & que le payſan m'aſſura que je trouverois.

Tous ces ſoins ne devoient conſumer tout au plus que trois ou quatre heures de temps, & la crainte de perdre Miſrie m'engageoit à des précautions funeſtes que cette même crainte devoit m'empêcher de prendre moi-même : mais on

on ne peut éviter les accidents que le deſtin a réſolus.

Pendant l'eſpace de ce temps que j'employois à mes deſſeins, cinq cavaliers paſſerent, & comme ils avoient marché toute la nuit, ils s'arrêterent pour ſe repoſer dans la chaumiere où m'attendoit Miſrie : elle trembla de la frayeur qu'elle eut que ces hommes ne fuſſent envoyés par ſon pere, & qu'il ne fût lui-même du nombre ; elle courut avec précipitation ſe cacher dans un petit bois qui étoit derriere la chaumiere ; elle ne put fuir avec tant de promptitude, qu'un de ces cavaliers, qui entroit dans ce moment, ne l'apperçût, lorſqu'elle ſortoit de la chaumiere. Ah Ciel ! s'écria-t-il en anglois, c'eſt elle-même. Après ces mots, il courut dans le bois, accompagné des autres qui étoient des gens à lui. Au cri que Miſrie entendit faire à cet inconnu, & à ſes paroles, elle ne douta plus que ſon pere n'eût envoyé courir après elle. Les forces l'abandonnerent, elle chancelle, tombe ; enfin le cavalier anglois, ſuivi des ſiens, arrive : je ne me trompois pas, continua-t-il ; c'eſt elle, les Dieux la rendent à mon amour : mais hélas ! dans quel état la retrouvé-je !

Après ces mots, qui firent comprendre à Miſrie

que ce cavalier se trompoit, elle lui dit en anglois, d'une voix languissante : Seigneur, je ne suis point celle que vous cherchez ; je ne vous vis jamais, & vos yeux vous abusent. Non, non, Madame, répondit-il : en vain vous dites que vos yeux ne me virent jamais, vous me connoissez, & vous n'en êtes pas moins celle que je cherche & que j'aime. Là-dessus il la releve, &, malgré sa résistance, remonte à cheval avec ses gens sans vouloir se reposer davantage, & l'enleve, pendant que le vieillard & sa femme épouvantés n'osoient prononcer un seul mot.

Il faut maintenant que vous sçachiez que l'endroit où j'avois laissé Misrie étoit près du rivage de la mer. Apparemment que l'inconnu qui enlevoit Misrie avoit ses raisons pour sortir d'Angleterre ; car ayant été informé par hasard, en venant à la chaumiere, qu'un vaisseau marchand devoit partir le même jour, pour porter des marchandises dans une des isles appartenantes au Roi d'Angleterre, il prit le chemin du rivage, résolu d'y passer avec Misrie, ce vaisseau n'étoit point encore parti. Je revenois alors de la ville, où j'avois acheté des habits ; mon chemin me conduisit à celui que tenoit l'inconnu. J'étois accompagné d'un jeune paysan que j'avois pris

pour conduire un des deux chevaux que l'homme auquel on m'avoit adressé, m'avoit vendus. Avant que j'approchasse de l'inconnu, je le vis de loin venir avec ses gens. Les cris que ne cessoit de faire Misrie frapperent mes oreilles. Ces cris, quoiqu'entendus d'assez loin pour ne rien connoître à la voix de celle qui les poussoit, m'intéresserent cependant, & me remuerent jusqu'au fond du cœur. Je me hâtai d'avancer, pour voir de plus près ce que c'étoit. Que devins-je! (j'en frémis encore) quand je reconnus Misrie qui se débattoit entre les bras de l'inconnu. Hélas! je me trouvois sans armes contre cinq hommes; quel fruit pouvois-je tirer d'un désespoir inutile? Je fis à mon tour des cris affreux, & m'avançai sans connoître le danger auquel je m'exposois contre celui qui tenoit Misrie. Cet homme, surpris de l'audace que montroit un simple paysan, tire son épée & m'en porte un coup qui arrête mon transport & me renverse de mon cheval. Je me relevai presque dans le même moment, mais sans avoir la force de remonter à cheval. Celui qui conduisoit l'autre avoit d'abord pris la fuite, & je ne le revis plus. L'inconnu continua de s'éloigner avec vitesse, soup-

çonnant dans cette aventure plus de myſtere qu'il ne lui en avoit d'abord paru.

De l'endroit où j'étois reſté bleſſé, on découvroit le rivage ; l'inconnu y fut preſque ſur le champ ; il eut aſſez de bonheur pour y arriver juſtement dans l'inſtant que le vaiſſeau marchand alloit partir. Il parla à celui qui commandoit le vaiſſeau ; je le vis entrer dedans, & le vaiſſeau fendit auſſi-tôt les ondes. Quel ſpectacle pour un amant ! Deſtins cruels, m'écriai-je, raſſemblez-vous à l'inſtant de ma mort tout ce qui pouvoit la rendre la plus affreuſe ? Mais de quoi me ſervoient & mes gémiſſements & mes larmes ? Je nâgeois dans mon ſang ; Miſrie s'éloignoit de moi ; mes forces, le Ciel & les hommes m'abandonnoient tout-à-la-fois.

Dans cet état : c'eſt de moi ſeul, ajoutai-je, que je puis donc attendre du ſecours ! je dois à mon amour le ſoin de le prolonger autant que je pourrai, puiſqu'il ne me reſte que la ſeule douceur d'aimer encore, elle doit ſuffire pour m'engager à ménager ma vie. Oui, Miſrie, mon cœur eſt un bien à vous : qu'il n'expire que par des coups inévitables. Après ces mots, je contraignis, pour ainſi dire, la nature à rappeller

ses forces ; je bandai ma plaie le mieux que je pus, mon sang cessa de couler ; & après quelques moments de repos, je fis tant d'efforts que je remontai à cheval. Je m'avançai vers le rivage, dans le dessein de demander à quelques gens que j'y voyois encore, s'ils ne sçavoient pas où s'en alloit le vaisseau que je venois de voir partir, & s'il n'en devoit pas partir encore quelqu'un.

Ceux à qui je m'informois de cela me répondirent assez indifféremment qu'ils croyoient que ce vaisseau s'en alloit aux isles, sans me spécifier dans laquelle, & que le lendemain il en devoit partir un autre pour le Pérou. Et dans quel lieu ce vaisseau est-il donc, leur répondis-je ? Ils me montrerent alors une montagne, derriere laquelle il étoit, & qui me l'avoit caché. Ceux qui me parloient étoient des matelots de ce vaisseau. Je demandai à voir celui qui le commandoit. Et que lui voulez-vous dire ? me répondirent-ils, regardant mon habit de paysan qui ne leur préfageoit pas que je dûsse avoir des secrets fort considérables. Je vous prie, leur répartis-je, de me présenter à lui. Un d'eux se détacha & me conduisit dans une tente où je trouvai le Capitaine. Voilà, Seigneur, lui dit le matelot, un paysan qui veut vous parler. Eh !

bien, mon ami, dit-il alors en langage françois, que me voulez-vous? Seigneur, lui répondis-je en même langage, vous voyez devant vous un malheureux François, d'une maison assez illustre dans ce royaume. Après ces mots j'achevai de lui faire le récit de mes aventures, en lui cachant cependant les noms de ceux qui y avoient part.

Quand j'eus fini: je m'adresse, à vous, continuai-je, pour vous prier de me donner une place dans votre vaisseau; puisque celle qui emporte mon cœur est à présent sur la mer, un hasard peut me la rendre: cet élément en fait naître de prodigieux; & quand je ne la retrouverois pas, j'aurai du moins la consolation de passer, à la chercher, une vie qui prolonge l'amour que j'ai pour elle.

Seigneur, me répondit ce Capitaine, je n'aurai pas grand mérite à vous accorder ce que vous me demandez; & dans un pays étranger il doit m'être doux d'obliger un homme de ma nation dont le nom m'est connu. Commencez par quitter cet habit qui ne vous convient pas. Si le Ciel vous est aussi favorable que je le souhaite, vos malheurs seront bientôt effacés de votre mémoire par mille plaisirs.

Après ces mots, il me fit donner des habits qu'il voulut que je misse sur le champ. Mais mon discours m'avoit si fort occupé, en lui faisant le récit de mes aventures, que, malgré la foiblesse que je me sentois, j'avois oublié de lui dire que j'étois assez dangereusement blessé; car, sans lui parler du combat que j'avois eu contre l'inconnu, je m'étois contenté de lui dire, pour abréger, qu'il avoit, à mes yeux, enlevé Misrie.

Quand il sçut que j'étois blessé, je le vis s'alarmer pour moi, & se donner tous les soins les plus obligeants. Il me fit coucher; car à peine pouvois-je me soutenir. On mit un appareil à ma blessure. Le Capitaine continua toujours d'avoir à mon égard les mêmes honnêtetés : il m'apprit qu'effectivement il partoit pour le Pérou, qu'il y conduisoit des troupes pour les Anglois qui en avoient besoin pour garder divers cantons qu'ils y possédoient.

Nous partîmes le lendemain. Il n'y a qu'un amour violent qui puisse justifier les espérances que je concevois. Tout ce que j'avois entendu d'aventures particulieres me revint dans l'esprit; & le Ciel sans doute versa, pour diminuer mes maux, cet espoir dans mon cœur.

Il y avoit déja long-temps que nous étions

sur mer, & j'étois entièrement guéri de ma blessure, quand notre Pilote nous avertit qu'il découvroit un nombre de vaisseaux qui venoient à nous. Le Capitaine fit alors armer tous ses soldats pour se tenir sur ses gardes. Nous découvrîmes bientôt ces vaisseaux que notre Pilote nous avoit annoncés : ils avoient le vent pour eux, & fendoient les ondes avec une rapidité qui les approcha de nous en un instant.

Ils étoient au nombre de quatre ; ceux qui les composoient nous parûrent tous armés à l'avantage. Quoique nous eussions de braves gens dans le nôtre, le nombre en étoit si inférieur que nous ne devions pas espérer d'être vainqueurs, si nous étions contraints de nous défendre ; ce qu'il fallut faire, car les ennemis nous firent signe de nous rendre.

Notre Capitaine, qui étoit un des braves hommes qu'on pût voir, pour réponse, fit sur eux tirer son canon, & fit faire à son vaisseau la manœuvre la plus adroite pour tâcher d'échapper & pour éviter l'abordage, mais nous fûmes entourés. Le Capitaine, désespéré, résolut d'ensanglanter du moins la victoire de ses ennemis. Nous nous battîmes. Je ne quittai point le Capitaine, à qui je sauvai plusieurs fois la vie. Enfin, Seigneur,

après des efforts ſuperflus; nous fûmes vaincus. J'eus le chagrin de voir périr ce Capitaine à mes côtés; je tombai moi-même ſur un tas d'hommes morts, & je fus, un moment après, mis à fond de cale avec les autres priſonniers que nos ennemis firent ſur nous. Ces gens étoient des corſaires puiſſants, le gendre & le beau-pere; ils avoient été aſſez riches pour armer ces quatre vaiſſeaux avec leſquels ils couroient les mers, & feſoient un ravage affreux.

Je fus panſé de mes bleſſures avec tous mes compagnons d'infortune; on avoit même d'ailleurs un aſſez grand ſoin de nous. Nous étions au nombre de quarante-deux, tous jeunes-gens; & nos corſaires ſe promirent de faire de nous une ſomme conſidérable: voilà pourquoi on nous traita doucement, afin que nous paruſſions tels qu'ils nous avoient pris.

Deux mois après ils relâcherent dans un pays habité par des Turcs; on nous fit mettre pied à terre. Quelques jours enſuite on nous expoſa aux yeux de pluſieurs patrons, & je fus vendu à un jeune renégat, que la fille de ſon propre patron avoit rendu extrêmement riche en l'épouſant.

Ce fut alors que je perdis mes eſpérances, &

que l'esclavage me parut vraiment affreux, puisqu'il m'ôtoit les idées flatteuses qui fesoient tout mon bien. Je fus destiné à travailler aux vastes jardins de mon jeune patron. Malgré mes chagrins, je ne laissai pas que de faire mon ouvrage d'une maniere qui le contenta. Sa femme venoit de temps en temps se promener dans ces jardins; & comme il manquoit encore quelque chose aux malheurs qui devoient me mériter la rencontre de ma chere Misrie, cette jeune femme jetta par hasard les yeux sur moi; elle y lut l'affliction où j'étois; une tendre compassion s'empara de son âme; l'amour s'alluma de cette compassion, & je la vis, sans en pénétrer la cause, se promener tous les jours dans l'endroit où je travaillois. Elle avoit sçu de son mari que j'étois François; elle ne le parloit & ne l'entendoit même pas; cependant sa passion redoubloit tous les jours. Son mari, qui fesoit un commerce de toutes sortes de marchandises, lui donnoit par ses absences toute la liberté dont elle pouvoit jouir.

Elle s'arrêtoit souvent pour me regarder d'un air dont mes chagrins me déroberent long-temps le véritable motif. Quand elle vit que ses regards ne m'instruisoient pas assez de ce qu'elle sentoit pour moi, elle confia son amour à une jeune fille,

lui, de toutes ses esclaves, étoit celle qu'elle aimoit le plus. Cette jeune fille étoit Françoise; elle avoit été prise sur mer presque dès le berceau, & le pere d'Halila, qui étoit la femme de mon patron, l'avoit élevée dans sa maison depuis son enfance, dans le dessein de la donner à sa fille, quand elle seroit devenue grande. La mere de cette jeune esclave, qui avoit été prise avec elle, n'étoit morte que depuis quelques années; de sorte que le commerce qu'elles avoient eu ensemble avoit suffisamment appris la langue françoise à la jeune fille.

Ce fut donc sur elle qu'Halila jetta les yeux pour ménager les intérêts de son amour. Frosie (c'étoit ainsi qu'elle s'appelloit) au-lieu de la détourner d'une passion qui ne pouvoit avoir que des suites fâcheuses, flatta sa foiblesse par une lâcheté de cœur digne d'une esclave, & lui promit qu'elle en agiroit avec tant d'adresse & de succès pour elle, qu'elle auroit bientôt le plaisir d'être aimée autant qu'elle aimoit.

Frosie n'avoit presque pas encore fait d'attention à moi, & quoiqu'elle accompagnât souvent sa maitresse dans les jardins, rarement ses yeux avoient jetté quelques regards sur moi.

Elles y vinrent un soir toutes les deux. Il avoit

fait extrêmement chaud dans la journée, je m'étois alors mis à l'ombre sous un arbre touffu; mon air fatigué, la pâleur de mon visage arracha presque les larmes des yeux d'Halila. Frosie, lui disoit-elle, examine cet esclave; ne lis-tu pas dans ses traits je ne sçais quoi de noble? Ah! ne conviens-tu pas qu'il ne paroît point fait pour l'esclavage!

En prononçant ces mots elles approcherent de moi: Merville, me dit Frosie (car j'avois conservé mon nom) vous me paroissez bien abattu. Je me levai à ce discours, & saluant Halila avec un respect sans timidité, je répondis à Frosie: l'abattement du corps n'est pas ce qui me fatigue le plus; & quoique je ne sois point né pour des ouvrages serviles, ils me sont bien plus supportables que mes chagrins. Peut-être le Ciel les adoucira-t-il, Merville, me répartit Frosie; & si vous sçaviez tout le bien qu'on vous veut, vos chagrins seroient bien vifs, s'ils ne cédoient à la joie. Un infortuné tel que je suis, répondis-je, n'intéresse assez personne, pour prendre la peine de soulager ses malheurs. Pendant que je parlois, Halila jettoit sur moi des yeux où toute la tendresse imaginable étoit peinte. L'état où je me trouvois perçoit son cœur. Lui apprends-tu

Que je l'aime? dit-elle, avec une eſpece d'ennui de nous entendre parler, ſans comprendre ce que nous diſions. Il ne le ſçait point encore, répartit Froſie; mais je le préparois au plaiſir qu'il en aura. Ne tarde pas davantage, repliqua Halila; il y auroit déjà long-temps qu'il ne l'ignoreroit plus, ſi je ſçavois ſa langue. Vous allez être contente, répondit Froſie; car je ſçais toute cette converſation de Froſie même, qui me la rendit dans le moment. Merville, continua-t-elle, après avoir répondu à ſa maitreſſe, avez-vous bien conſidéré Halila? ne la trouvez-vous pas aimable? Mes yeux, répondis-je, ſeroient à préſent de très-mauvais juges de ſa beauté; je ne ſuis pas dans une ſituation d'eſprit qui puiſſe les rendre curieux; mais il ne faut pas l'examiner beaucoup pour juger qu'elle eſt belle.

Halila nous interrompit là-deſſus, ſe tournant du côté de Froſie: tu lui apprends ſans doute que je l'aime, dit-elle en rougiſſant; que te répond-il? Un moment, Madame, répartit Froſie; nous n'en ſommes point encore là. Ah Ciel! s'écria-t-elle; que mon cœur s'accommode mal de ta prudence! ſers mon amour, & ne t'embarraſſe point du reſte.

Froſie jugeant, ſi elle tardoit davantage à

m'apprendre ce qu'Halila reſſentoit pour moi, qu'elle la déſobligeroit, continua de me parler.

Je vous ai dit, Merville, qu'on vous vouloit beaucoup de bien ; il faut vous développer cette énigme. Halila, la belle Halila vous aime ; & la baſſeſſe dans laquelle le ſort vous plonge, n'a point arrêté l'invincible penchant de ſon cœur : c'eſt elle-même qui me preſſe de vous le dire ; & ſi vous entendiez ſa langue, il y auroit long-temps, dit-elle, que vous ſçauriez ſa tendreſſe. Je vois, répondis-je, frappé d'étonnement, combien de pareils ſentiments m'honorent ; il me doit être bien doux, dans mes malheurs, de trouver un cœur qui les partage & qui les plaigne : mais, Froſie, Halila eſt la femme de mon patron ; je ſuis un eſclave ; ſa tendreſſe lui coûteroit peut-être bien cher un jour, & ce ne ſeroit pas répondre à la bonté de ſon cœur, que de l'engager dans un amour que nous ne pourrions entretenir ni l'un ni l'autre.

Quand j'eus ceſſé de parler, Halila, qui m'avoit examiné tant qu'avoit duré ma réponſe, demanda ce que je diſois avec un empreſſement inquiet. Froſie lui parla long-temps, & je vis Halila qui faiſoit des geſtes de la main que je ne ſçus comment expliquer. Froſie m'en donna

ſens, en diſant qu'Halila répondoit que je ne l'aimois guères, puiſque je n'avois que des frayeurs pour elle à lui rendre, au lieu de l'amour aveugle qu'elle avoit pour moi ; qu'on ne réfléchiſſoit point tant quand on aimoit, qu'elle en étoit l'exemple ; qu'au reſte, je ne devois m'embarraſſer de rien ; qu'elle avoit du pouvoir ſur l'eſprit de ſon mari, & que, ſans qu'elle parût s'intéreſſer beaucoup pour moi, elle feroit en ſorte qu'on me partageroit d'une occupation moins pénible que celle que j'avois, & qui lui donneroit la liberté de me voir, ſans que ſon mari pût y trouver à redire ; que je pouvois être aſſuré que mon ſort changeroit dès le lendemain.

Quelques-uns de mes camarades qui travailloient dans les jardins, s'approchoient alors de nous. Froſie avertit Halila, qu'il étoit temps de ſe retirer ; & cette dame, avant de le faire, me tendit la main en ſouriant obligeamment.

Si j'avois été ſans amour, cette marque de tendreſſe m'auroit véritablement touché ; cependant je mis un genou en terre, & lui baiſai la main avec un air de reconnoiſſance qui ſuppléoit au défaut d'une tendreſſe qu'on me demandoit vainement. J'avouerai que j'eus moins

de peine à me contraindre pour elle, que je n'en avois eu pour Guirlane ; & j'avois remarqué tant de douceur dans ses manieres & sur son visage, que mon cœur fut pénétré d'une certaine compassion que m'inspiroient des sentiments de sa part que je ne pouvois récompenser que d'indifférence.

Quand elles se furent éloignées, je refléchis plus à loisir sur mon aventure, & je pris le parti de me ménager, de maniere que, sans chagriner Halila, je ne fisse rien aussi qui put m'accuser en secret de perfidie envers Misrie, que tous les obstacles qu'on voudroit mettre à ma fidélité ne serviroient qu'à me rendre plus chere.

La lendemain, comme Frosie m'en avoit assuré, je ressentis les marques de la bonté d'Halila. J'ai oublié de vous dire, continua l'inconnu, que dans la conversation que j'avois eue avec Frosie, elle m'avoit demandé si je ne sçavois rien à quoi l'on pût m'employer, & qui m'épargnât la fatigue d'un travail aussi pénible que celui que je fesois. Comme elle me fit cette demande avant de m'informer des sentiments de sa maitresse, ne soupçonnant pas ce qu'elle me disoit un motif en faveur duquel je n'aurois point voulu apprendre ce que je sçavois effecti-

vement

ſement faire, je répondis que je peignois un peu en mignature. C'étoit un amuſement que j'avois toujours aimé, & dans lequel j'excellois même quelquefois, par le ſecours des bons maîtres de qui j'avois appris.

Halila, que Froſie avoit avertie de ma réponſe, n'oublia pas cet article; dès le ſoir même elle dit à ſon mari que, ſe promenant avec Froſie, cette fille s'étoit divertie à parler avec moi, & que je lui avois dit que j'étois bien malheureux d'être occupé à des ouvrages pénibles, pendant que j'en ſçavois de plus doux & de plus beaux; que là-deſſus je l'avois aſſurée que je peignois fort bien en mignature. Vous ſçavez, Seigneur, ajouta-t-elle, que je vous ai dit cent fois que j'avois envie d'apprendre cet Art; permettez que cet eſclave quitte les jardins & m'apprenne ce qu'il en ſçait; vous ne ſçauriez vous imaginer le plaiſir que cela me fera.

Mon patron, qui aimoit ſa femme, lui répondit qu'elle ſeroit bientôt contente, puiſque ſon plaiſir dépendoit de ſi peu de choſe, & le lendemain il me chargea lui-même d'apprendre à peindre à ſa femme. On me donna même un habit très-propre, parce qu'il ne falloit pas, dit Halila, que ſon maître lui fît déshonneur.

L'amour de cette dame la rendit impatiente

de recevoir la premiere leçon; on m'avoit fourni tout ce qu'il falloit pour lui apprendre à deſſiner & à manier le pinceau.

Dès le matin Froſie vint m'avertir qu'Halila m'attendoit: mais elle m'en avertit d'une maniere qui me parut extraordinaire. Froſie étoit bien faite & jolie; elle avoit l'eſprit enjoué, mais ſervile, dangereux & capable des dernieres perfidies. Je ne ſçais ſi, comme on dit ordinairement, il eſt vrai que l'amour ſe prenne en le voyant dans les autres; Froſie me parla dans ce moment d'un air qui ſignifioit preſque que le rôle de confidente qu'on lui feſoit faire la mettroit, ſi elle continuoit, dans la néceſſité de parler pour elle: je ne veux plus, dit-elle en badinant, vous répéter vos diſcours; il me ſemble depuis hier qu'il eſt dangereux d'expliquer les ſentiments tendres des autres, quand on a ſoi-même un cœur ſuſceptible de tendreſſe. Je répondis à ces paroles à-peu-près de la maniere dont elle les prononçoit. Enfin, continua-t-elle, je viens vous dire, Merville, que ma maitreſſe veut vous voir. Vous ſeriez bien ſurpris, ſi je vous diſois auſſi que je n'ai pas moins d'envie de vous voir qu'elle. Je ne ſerois point ſurpris lui répondis-je, & je penſerois que vous avez

quelqu'amitié pour un malheureux esclave que vous jugez avoir besoin de la compassion de tout le monde. Ce malheureux, répartit-elle, tout esclave qu'il est, ne perd pas le pouvoir de se faire aimer, comme il a perdu celui de faire ce qui lui plaît; tout le monde se ressent de le connoître, & j'ai bien peur que Frosie ne soit même plus enchaînée par l'esclave que par son maître. Moi, Frosie, lui répondis-je, feignant de ne la point entendre & de badiner! & quel mal puis-je vous faire? Quel mal, répartit-elle? celui que vous avez fait à ma maitresse. Frosie, dis-je, aime à se divertir; elle est à présent dans son humeur enjouée. Non, non, je vous le dis sérieusement, Merville, continua-t-elle; il me semble que je vous aime; je m'explique assez clairement. Adieu, ma maitresse attend; je vais lui dire que vous allez venir. Mais que me dirai-je à moi? Que vous avez de l'esprit infiniment, répondis-je, & qu'une autre fois vous modériez un peu votre enjouement avec un esclave aussi mélancolique que je le suis. Merville, si vous me répondez toujours de même, vous me rendrez plus esclave que vous ne l'êtes, dit elle en me quittant; mais il ne tiendra pas à moi de mériter que nous ne le soyons ni l'un

ni l'autre. Adieu, ſongez à me ſuivre de près. Elle me quitta là-deſſus. Je reſtai comme interdit ; je voyois bien que Froſie n'en demeureroit pas là : la maniere dont elle venoit de s'expliquer avec moi feſoit démêler une partie de ſon caractere ; & comme le cœur, quoique prévenu pour un autre, ne laiſſe pas que d'être capable de ſentiments d'amitié pour ceux dont le caractere eſt eſtimable, il haît avec bien plus de facilité ceux dont le caractere n'eſt point aimable. Je ſentois cette eſpece d'amitié que je viens de dire pour Halila, & je conçus en ce moment de la haîne pour Froſie.

Cependant je pris mes crayons & m'en allai trouver Halila, qui, ne m'ayant vu qu'avec un miſérable habit qu'on m'avoit donné pour travailler au jardin, dit, en me voyant dans un habit plus propre, qu'elle n'avoit pas avant ce moment connu toute ma bonne mine ; ce ſont les termes que me répéta Froſie de ſa part. Après quelques diſcours expliqués de part & d'autre, j'étalai mes crayons ſur une table, & je commençai à tracer quelques figures ſur du papier : pendant que je m'y occupois avec aſſez d'attention, je m'apperçus qu'Halila refriſoit avec ſes doitgs les boucles de mes cheveux que

j'avois très-longs. Cette dame fesoit cette action d'un air de tendresse si touchant, que je me rappellai, dans ce moment, de pareils instants, où Misrie, comme Halila, me donnoit cette marque d'amour. J'achevai cependant ce que j'avois à dessiner, c'étoient des yeux. Halila jetta la vue sur mon papier, & s'appercevant de ce que j'y avois tracé, elle prit le crayon elle-même, pendant que Frosie, derriere elle, me prit la main qu'elle me serra, en disant : ne dessinez jamais des yeux, à moins que vous n'y peigniez vos regards ; alors on pourra s'appliquer à les étudier. Je souris simplement à ce discours, sans vouloir y répartir. Vous êtes un ingrat, Merville, me dit-elle ; vous ne répondez ni à mes actions ni à mes paroles. Mais, Frosie, on ne peut, comme vous sçavez, bien faire deux choses à la fois ; ce que je montre à Halila a besoin de toute mon attention. Vous êtes bien de mauvais goût, dit-elle malicieusement au sujet de cette dame, si vous préférez ses tendres contorsions aux discours les plus vifs. Vous m'avez cependant dit hier, répondis-je, de considerer combien elle étoit aimable. Frosie rougit à ces paroles, & me regarda d'un air de dépit sans me répondre. Tous ces discours se passerent

pendant qu'Halila dessinoit des figures sur le papier, que je n'avois point encore regardées. Quand elle eut finie, elle me donna de sa main un petit coup sur l'épaule, en me marquant du doigt de jetter les yeux sur deux figures qu'elle venoit de dessiner: la premiere étoit un cœur qu'on distinguoit, quoique mal fait; elle l'avoit mis immédiatement à côté des deux yeux que j'avois dessinés, tâchant de me faire entendre par signe que cela signifioit que son cœur avoit, en me voyant, suivi ses yeux; qu'elle ne m'avoit pas plutôt vu, qu'elle avoit perdu son cœur; & ce penchant si prompt étoit marqué par une petite ligne dont elle avoit joint & le cœur & les yeux ensemble.

Elle parla là-dessus à Frosie, apparemment pour lui dire de m'expliquer ce qu'elle vouloit me marquer par-là: mais la fourbe, au-lieu de lui obéir, me dit que, puisque je trouvois Halila si aimable, & que j'étois son maître, je devois bien entendre ce qu'elle vouloit dire. Cette perfidie, ou plutôt ce manque de respect pour sa maitresse, me piqua, peut-être plus par un sentiment de l'aversion que cette fille m'inspiroit pour elle, que par attention à sa malice contre sa maîtresse, de l'ignorance de laquelle elle pro-

fitoit pour parler contre elle. Je lui répondis qu'Halila étoit bien malheureuſe d'avoir un truchement comme elle, puiſqu'il ne lui ſerviroit de rien de penſer auſſi ſpirituellement que je m'appercevois qu'elle venoit de faire. Hé bien! répondit-elle, puiſque vous lui trouvez tant d'eſprit, elle ſera ſon truchement à elle-même; car je vous déclare, Merville, que vous vous entendrez bien mal, ſi vous ne vous entendez que par moi.

Après ces mots, elle parla à ſa maitreſſe, qui parut ſi mécontente de ce qu'elle lui diſoit de moi, qu'elle jetta d'un air chagrin le crayon ſur la table, & paſſa preſqu'en pleurant dans une autre chambre. Je vous avoue que ce que je crus devoir penſer de Froſie, après cette action d'Halila, me mit contre elle dans une vraie colere; elle étoit reſtée avec moi. Froſie, lui dis-je, vous abuſez de l'impuiſſance où nous ſommes de nous faire entendre Halila & moi: mais écoutez, je trouverai les moyens de la détromper ſur mon chapitre & de l'inſtruire ſur le vôtre, ſi vous continuez. Je crains peu les moyens dont vous parlez, Merville, me répondit Froſie, qui ſans doute, autant que j'en pus juger, s'imagina que j'aimois Halila; & vous avez, Halila & vous, tous deux plus à craindre de moi que

je n'ai de vous. Ah, perfide ! m'écriai-je. Entre les mains de qui vous trouvez-vous, malheureuſe Halila ! Je prononçai ces paroles d'un ton de voix ſi haut, qu'Halila l'entendit de la chambre où elle étoit paſſée.

Comme elle étoit naturellement douce, l'amour ſuccèda bientôt au dépit dans ſon cœur ; elle rentra dans celle où nous parlions Froſie & moi, & dans le temps que cette fille perfide me diſoit les choſes les plus alarmantes & pour Halila & pour moi.

Je me ſentis vivement attendri d'un mouvement de compaſſion pour cette dame infortunée. Froſie ne me cachoit point ſes funeſtes deſſeins ; elle menaçoit d'abuſer de la confidence d'Halila. Je levois les mains au ciel, comme pour prier les Dieux de détourner le coup qui menaçoit cette dame. Quand elle rentra, mon action la ſurprit. Auſſi-tôt que je l'apperçus, je m'approchai d'elle, & fis mille geſtes qui marquoient l'horreur que j'avois du procédé de Froſie. Cette fille rougit & juſtifia ſa perfidie par ſa contenance. Halila donnoit à tous mes geſtes une attention d'étonnement ; elle parla à Froſie qui lui répondit ; & je redoublai mes ſignes pour faire comprendre à Halila que Froſie étoit dans de mauvais deſſeins contre elle. La colere eſt élo-

quente, de quelque maniere qu'elle s'explique; je ne sçais si Halila m'entendit, mais je la vis regarder Frosie avec des yeux de courroux; elle y ajouta plusieurs paroles qui acheverent de confondre entierement Frosie: mais ce fut une confusion dangereuse, & qui formoit dans son cœur des desseins de vengeance. Halila, se retournant après de mon côté, me tendit la main comme pour me remercier de l'avis que je lui donnois, ou pour me témoigner qu'elle n'en croyoit plus à l'indignité que Frosie avoit mise dans mes discours. Quelles extrémités, grands Dieux! Au milieu de tout cela j'adorois Misrie, & je voyois que par le désordre où nous jettoit l'impuissance de nous faire entendre Halila & moi, elle avoit occasion de penser que je l'aimois, qu'il m'étoit comme impossible de distinguer dans mes gestes le courroux que m'inspiroit le procédé de Frosie, les alarmes qu'elle me donnoit pour cette dame, d'avec des marques équivoques d'une tendresse que je ne sentois pas. Halila me quitta après m'avoir, comme j'ai dit, tendu la main, & je m'en allai dans la chambre qu'on m'avoit donnée, rêver aux malheurs que pourroit causer l'artificieuse Frosie.

Sur la moitié du jour, Halila envoya une

autre esclave à sa place me dire que je vinsse dans la chambre au dessin; je suivis sur le champ cette esclave & m'y rendis. Halila m'y attendoit en dessinant encore sur son papier: elle sourit en m'appercevant, & en me faisant comprendre par un signe qu'elle ne vouloit plus de Frosie. Après ce signe, elle me montra deux cœurs unis, & qu'un soleil entouroit, comme pour me faire connoître que deux cœurs bien unis lisoient tout ce qui se passoit l'un dans l'autre, & qu'ils n'avoient pas besoin d'interprète. Cette maniere de déclarer nos sentiments me parut assez favorable pour ceux que j'avois pour Misrie; elle m'épargnoit le chagrin d'assurer de vive voix Halila que mon cœur ne pouvoit sentir que de la reconnoissance. Nous fîmes encore plusieurs figures par lesquelles Halila me témoigna toujours un amour excessif & beaucoup d'esprit; à mon égard j'éludois le plus que je pouvois d'y répondre.

Nous en étions-là tous les deux, quand Halila, tirant un bracelet de ses cheveux, orné de petits diamants, me prit les deux mains qu'elle feignit de m'enchaîner avec ce bracelet, me marquant par cette action qu'elle vouloit que je n'eusse plus d'autres fers que ceux de l'amour. La perfide

Frosie lui avoit vu prendre ce bracelet d'un petit coffre : l'imprudente Halila n'avoit point eu la précaution de se cacher d'elle. Frosie préjugea qu'elle avoit envie de me le donner ; elle profita de cette malheureuse aventure, & voici comment.

Dans le dépit qu'elle avoit de n'être point aimée, & de la colere que j'avois inspirée à Halila contre elle, perdant non-seulement l'espérance de toucher mon cœur, mais même toute la confiance de sa maitresse, & plus piquée encore du procédé que j'avois eu avec elle, elle trouva moyen, le lendemain de notre querelle, de parler à mon patron.

L'esclave, lui dit-elle, à qui vous avez ordonné d'apprendre à peindre à Halila, a bien osé devant moi lui témoigner une tendresse perfide & téméraire ; il l'adore. Que me dis-tu ? répartit le mari d'Halila. Et de quel air a-t-elle reçu l'outrage que ce malheureux me fait ? Seigneur, répondit-elle, Halila ne s'en trouve point offensée ; j'en ai rougi pour elle. Mais, Seigneur, vous jugerez bien mieux des choses, quand vos yeux en seront témoins. Ils se verront sans doute tous deux tantôt ; attendez ce moment. Vous sçavez que dans la chambre où il a porté ses pinceaux

& ſes crayons, eſt un petit cabinet dans l'enfoncement de la muraille par où l'on entre en-dehors de la chambre; cachez-vous-y, Seigneur, quand je vous avertirai.

Mon patron aimoit trop ſa femme pour ne ſe ſentir pas outré d'une infidélité pareille, ſi ce que lui diſoit Froſie étoit vrai. Il la chargea de l'avertir, quand Halila m'auroit envoyé chercher. Froſie prit ſi bien ſes meſures, qu'elle ſçut le moment de ma converſation avec Halila. Son maître l'attendoit, elle alla le trouver, & lui dit qu'il étoit temps d'entrer dans le cabinet; il y courut, & nous vit au travers d'une porte vitrée qui donnoit dans la chambre. Hélas! malheureuſement pour nous, il arriva avant le funeſte don du bracelet. La maniere dont Halila me le mit au bras lui perça le cœur.

L'époux d'Halila pouſſa la porte avec fureur, & entra le ſabre à la main. Halila fit un cri effrayant, & ſe déroba à la fureur de ſon mari, en paſſant avec précipitation dans l'autre chambre. Je n'eus pas la même précaution; la ſurpriſe où je me trouvai glaça mes ſens, & je ſongeois à me retirer auſſi, quand il me déchargea un coup de ſabre ſur la tête. Je tombai; ce furieux ne redoubla pas, il cherchoit une autre victime. Il courut après

ſa femme pour la traiter de même : mais en ſortant la porte s'étoit refermée ſur elle. Elle eut le temps de fuir de la maiſon par un degré dérobé, pendant les efforts violents qu'il fit pour ouvrir cette porte. Elle s'ouvrit, il courut, mais trop tard; Halila étoit déja ſortie de la maiſon, & paſſoit dans celle d'un oncle qui demeuroit auprès de ſon mari. Cet oncle alors ſe trouva chez lui. Halila, les cheveux épars, la frayeur ſur le viſage, ſe jetta à ſes genoux, & y demeura quelques moments ſans avoir la force de parler. Il la releva, ſurpris de cet étrange ſpectacle, & lui demanda ce qui lui étoit arrivé. Cette dame infortunée, quand elle eut repris haleine : j'implore votre ſecours, lui dit-elle, contre un mari furieux qui veut me donner la mort. Ecoutez-moi, je ne vous cacherai rien de ce qui cauſe ſon juſte emportement contre moi.

Après ces mots; elle fit un récit de ſon malheur, du penchant qu'elle avoit eu pour moi, & de la fatale aventure qui en avoit inſtruit ſon mari. Ce parent fut touché des larmes qu'elle verſoit, & du repentir qu'elle témoignoit; il la conſola, & lui dit qu'il alloit à l'inſtant chez ſon mari; qu'en attendant elle reſtât chez lui, qu'elle y ſeroit toujours en ſûreté. Il la quitta là-deſſus

& s'en vint chez mon patron. Il cherchoit sa femme dans tous les appartements de sa maison, toujours le sabre à la main, & s'emportant dans des menaces terribles. Quel violent transport t'agite, lui dit le Turc? Remets ton sabre dans ton fourreau, & calme un peu tes mouvements. Halila n'est point chez toi; l'infortunée a fui dans ma maison, & je sçais les raisons que tu as de te plaindre d'elle; mais, Méhémet, les choses ne sont pas arrivées à un point qui doive t'inspirer des emportements si violents. Ecoute-moi. Quoi! répartit Méhémet (car c'étoit ainsi qu'il s'appelloit) l'infidelle, au mépris de la foi qu'elle m'a jurée, ouvre son cœur à des sentiments de tendresse pour un vil esclave! Non: quoique tu dises, elle mérite la mort. Le repentir qu'elle a de ces sentiments que tu lui reproches, répondit le Turc, doit t'engager à lui pardonner. Nous ne sommes pas toujours les maîtres de ne faire que notre devoir. Tous tes discours sont inutiles, répartit Méhémet; l'outrage qu'elle m'a fait ne peut s'oublier que lavé dans tout son sang. Tu risques donc de ne l'oublier jamais, répondit le Turc. Ne te souviens-tu plus, Méhémet, que c'est à ma nièce que tu dois les biens que tu possèdes? Sans elle, languissant, enchaîné, tu n'aurois pour compagnons

que de malheureux esclaves, dont tu partagerois l'infortune & la peine. Le mariage de ma nièce t'affranchit de ce sort; ressouviens-t-en du moins, pour que cette considération balance dans ton cœur l'injure qu'elle se repent de t'avoir faite, & dont elle s'accuse elle-même. J'avoue, répartit fièrement le mari d'Halila, que sans ta nièce je serois dans l'esclavage : ma reconnoissance n'a point été bornée, pendant qu'Halila ne m'a pas donné de justes sujets de plaintes contre elle : mais ressouviens-toi à ton tour que, quelque obligation que je puisse avoir à ta nièce, ce qui m'arrive aujourd'hui de sa part efface non-seulement ce souvenir que tu me recommandes, mais me fait encore regretter ces fers que j'ai quittés, mille fois moins affreux que l'affront dont elle me couvre. Cependant je veux bien encore oublier sa perfidie, plus par amour pour elle que par aucun devoir de reconnoissance. Qu'elle revienne, & je te jure par le grand Prophète Mahomet, qu'elle n'a plus rien à craindre.

Le Turc à ces mots l'embrassa, & lui dit que désormais Halila, par un respect & une tendresse éternelle, répareroit le crime qu'une trop grande jeunesse lui avoit fait commettre. Mais, ajouta-t-il, qu'as-tu fait de l'esclave téméraire dont l'a-

mour perfide a porté ma nièce à faire ce qu'elle a fait ? Il expire sans doute en ce moment, répartit Méhémet ; j'ai frappé ce traître d'un coup de sabre, & je l'ai vu tomber dans la chambre où ils se parloient Halila & lui. Conduis-moi dans cette chambre, dit le Turc ; une mort pareille est trop peu pour ce monstre, elle ne punit point son audace : il peut réchapper du coup que ton bras lui a porté. Livre-moi ce malheureux ; je l'enverrai dans des lieux où le traître aura tout le temps de gémir de sa perfidie.

Ils vinrent après ce discours dans la chambre où j'étois, étendu dans mon sang. Ils s'apperçûrent que je respirois encore. Ils appellerent quelques esclaves, à qui ils ordonnerent d'avoir soin de moi, & de tâcher de me rappeller à la vie.

Ces esclaves obéirent. Quelque temps après je fus guéri de ma blessure, & chargé de chaînes. Un vieux esclave, que je n'avois jamais vu chez mon patron, vint me prendre, & après m'avoir lié sur un cheval, il me conduisit à quelques lieues de la maison de mon patron. Il me fit arrêter dans un endroit que je jugeai être un pays de mines. Là, on m'attacha avec des cordes, & je fus descendu dans la plus profonde de ces mines, où l'on travailloit à tirer le vif-argent.

Ce lieu étoit affreux; plusieurs lampes en éclairoient l'obscurité : une quantité de malheureux esclaves, presque tout nuds, y travailloient sous la conduite de deux Turcs, qui étoient le pere & le fils. On n'entendoit dans ce lieu terrible que les menaces que faisoient ces deux Turcs à ceux que la langueur & la foiblesse empêchoient de travailler aussi vîte qu'ils le vouloient. A chaque instant les coups pesants dont ces cruels frappoient ces malheureux, les fesoient trébucher; leur maigreur étoit si épouvantable, qu'on eût cru voir des squélettes mouvants au lieu d'hommes: ce n'étoient que gémissements, que plaintes lamentables, que larmes. Quel fut mon désespoir, quand je me vis destiné à passer ma vie comme ces infortunés! Je n'y fus pas plutôt que le fils du Turc, s'avançant, m'ordonnna de le suivre, d'une voix qui sembloit m'annoncer toutes les peines que j'allois souffrir. J'étois averti de ton arrivée, me dit-il, & l'on m'a chargé d'avoir soin de te faire travailler plus qu'un autre. Après ces mots, il me montra un côté de la mine où je devois me mettre. Cet endroit étoit le plus reculé. Hâte-toi de faire ton ouvrage, ajouta-t-il, & prends garde à ne point perdre de temps; car je te ferois passer bien plus mal les instants que tu n'emploierois pas. Il

me fit après apporter les outils néceſſaires pour mon travail. Il m'ordonna d'ôter mes habits & de mettre une mauvaiſe chemiſe qu'il me donna; après quoi je commençai un travail pénible que je ne ſçavois point faire, & qu'on ne m'avoit pas donné le temps de regarder faire aux autres. Ce jeune Turc s'éloigna de moi pour aller examiner mes camardes. Il avoit un fouet à la main, dont il frappoit ſans pitié ceux qu'il s'appercevoit manquer à la moindre choſe. A quelques pas de moi étoit un eſclave très-vieux, à qui le pere du jeune Turc, avoit donné tant de coups d'un peſant bâton qu'il portoit toujours, que ce vieillard étoit étendu à terre, meurtri, le viſage plein de ſang, ſans avoir la force de remuer ſon corps. Ses gémiſſements m'inſpiroient une pitié dont je ſouffrois plus que de mon travail. Hélas! mes maux égalerent bientôt les ſiens. Le ſort ſemble épuiſer ſes fureurs ſur ceux que le malheur accable. Il m'arriva de rompre un outil de fer qui me ſervoit à creuſer la mine; le jeune Turc, qui revint alors auprès de moi, s'en apperçut : t'a-t-on placé dans cet endroit pour ne travailler qu'à rompre les outils qu'on te donne, me-dit-il? A ces mots, il m'arracha ma chemiſe, &, me renverſant à terre, il me donna mille coups du fouet

qu'il tenoit. Son pere arriva dans l'inſtant, qui, informé de la raiſon qui faiſoit que ſon fils me maltraitoit, ſe joignit impitoyablement à lui, & me déchargea un nombre infini de coups de bâton.

En un inſtant des ruiſſeaux de ſang coulerent de mon corps & de mon viſage, le fouet m'emportoit même des lambeaux de chair; ma tête fut meurtrie, & je demeurois preſque mourant ſur la place. Ils recommencerent, pour m'obliger à me relever, mais mes forces ne me le permirent pas; ils me réduiſirent dans un état pitoyable, & je fus ſur le champ traîné par les cheveux, dans une eſpece de petite caverne qu'ils avoient ménagée dans la mine, & qui joignoit deux ou trois enfoncements pareils.

C'étoit-là où l'on mettoit ceux que leurs bleſſures empêchoient de travailler. Une lampe éclairoit chacune de ces cavernes, & l'on y panſoit d'une maniere cruelle, ceux qu'on y avoit enfermés, en attendant qu'ils fuſſent en état de ſe remettre à leur travail. On m'y apportoit de temps en temps, pour toute nourriture, du pain avec un peu d'eau, & chaque jour on venoit y panſer mes plaies.

Dans la caverne jointe à la mienne, j'entendis les gémiſſements d'une perſonne dont il me ſembloit que je connoiſſois la voix; j'entendois même aſſez diſtinctement les paroles qu'après mille ſoupirs elle prononçoit quelquefois : malheureuſe, diſoit-elle, les Dieux m'ont-ils faite pour ſervir d'exemple des maux qu'une mortelle peut ſouffrir. O jour funeſte de ma naiſſance! O Dieux, dont je ne connoîs le pouvoir que par mes malheurs!

Elle s'arrêta à ces mots, les ſanglots interrompirent ſes plaintes, & ce qu'elle dit après fut ſi interrompu, que je n'y pus rien comprendre.

Cette voix portoit dans mon cœur mille mouvements confus : il étoit des moments où je croyois entendre le ſon de la voix de Miſrie; & le peu d'apparence que je trouvois que ce fût elle, me faiſoit penſer que mes oreilles m'abuſoient. Cependant le jeune Turc paſſoit ſouvent de ma caverne, dans celle où j'entendois gémir cette infortunée, que je compris par ſes diſcours devoir être une femme. Mais, diſois-je en moi-même, pourquoi, dans des lieux où ne peuvent être que des hommes, s'y trouve-t-il auſſi une

femme? que signifie ce mystere? & quelle est cette femme dont la voix a tant de rapport à celle de Misrie?

Ces réflexions me plongerent dans une inquiétude mortelle; ce son de voix avoit frappé mon cœur, je ne pouvois l'oublier, ma tendresse pour Misrie redoubloit dans ces moments.

Je prêtai l'oreille aux discours que j'entendis alors faire à l'esclave. Laisse-moi, disoit elle au jeune Turc, infâme qui profites de l'abandon où je suis & des hommes & des Dieux: ta passion détestable ôse-t-elle me menacer de violence; va, lâche, la mort est toujours entre les mains de ceux qui ont besoin de son secours, & malgré l'esclavage où je suis, mon désespoir sçaura me la fournir, si tu te résous à m'outrager.

Ah Ciel! m'écriai-je alors, je n'en puis plus douter, c'est Misrie, j'entends sa voix. Ah Dieux! puisque votre foudre ne vient point au secours de l'innocence, donnez-moi du moins la force de porter au cruel qui l'outrage le coup mortel qu'il devroit recevoir de vous.

Après ces mots, je voulus me lever pour entrer dans l'autre caverne: mais je ne fis que de vains efforts.

Cependant le jeune Turc en sortit: il avoit en-

100407

tendu le cri que j'avois fait en parlant. Quelles paroles viens-tu de prononcer, me dit-il en s'arrêtant auprès de moi ? Des paroles, lui répondis-je d'une voix désespérée, dont tu ne me demanderois pas à présent le sens, s'il m'étoit aussi facile d'agir que de parler. Malheureux ! ajoutai-je, tu fais bien de choisir des lieux où regne une affreuse nuit pour tes desseins criminels ; ils souilleroient le jour ; & l'enfer, dont ces lieux sont l'image, n'a point de monstre plus épouvantable que toi. Misérable ! répondit-il, d'où te vient l'audace de me parler de cette maniere ? ne crains-tu pas les maux dont je puis t'accabler ? & quelle est la raison qui te fais prendre le parti de cette femme que j'aime ? Tu l'aimes, m'écriai-je encore ! ah ! barbare, dans le cœur de tes pareils la tendresse peut-elle avoir quelque place ? Tu l'aimes, & tu l'outrages ! non, infâme, Misrie n'est point capable d'allumer l'amour que tu ressens. Si tu l'aimois, ton respect feroit sa sûreté ; tu renoncerois au jour toi-même, plutôt que de l'en arracher, & de la retenir dans ces lieux ; mais tu ne connoîs que des desirs infâmes. Malheureux ! me répondit-il, je ne retiens ma colere que pour t'en accabler plus long-temps ; sors de ces lieux ; & te remets à ton travail ; tes

plaies ſont aſſez guéries pour être renouvellées bientôt.

Après ce barbare diſcours, il me traîna hors de la caverne, de la même maniere dont il m'y avoit fait entrer.

J'avoue que jamais je n'ai ſenti de douleur plus vive, que lorſque je me vis arracher de cette caverne, où je croyois avoir reconnu la voix de Miſrie, & où j'avois la triſte conſolation de pouvoir m'imaginer quelquefois que c'étoit elle. Ce lieu, tout affreux qu'il étoit, m'étoit devenu cher par la douce incertitude, ou, pour mieux dire, par les ſoupçons que mon cœur y avoit pris, & que m'avoit donné la voix de cette perſonne qui ſe plaignoit dans la caverne; je fis des cris épouvantables, j'implorai le ſecours du Ciel. Le barbare, ſe moquant de ma douleur, m'entraîna auprès de la mine. Attends en cette place, ajouta-t-il, qu'on te rende tes outils pour travailler. Il me quitta après ces mots; on me rapporta de quoi continuer mon travail; il fallut me réſoudre à m'y remettre, & quelques réflexions que je fis ſur l'aventure qui m'avoit fait entendre cette voix dont j'ai parlé, me déterminerent à ménager ma vie. Si les Dieux, diſois-je, ont pu ramener Miſrie ſi près de moi, (m'ima-

ginant toujours que c'étoit elle) malgré le malheur qui nous a séparés ; ces mêmes Dieux me la rendront peut-être un jour d'une maniere plus favorable, & détruiront tous les obstacles que le sort semble apporter à notre union.

Je passai quelques mois à travailler dans ces espérances, quand je fus tiré de ces lieux avec tous mes camarades, par une aventure très-funeste à bien des personnes.

Halila, sur la parole que son mari avoit donnée au Turc, revint dans sa maison. Quelque ressentiment qu'il eût contr'elle, les soumissions de sa femme & sa beauté le toucherent ; il reprit tout l'amour qu'il avoit eu pour elle, & oublia notre aventure. Dans ce temps, un Marchand étranger avec lequel il trafiquoit, le convia avec sa femme à venir prendre un repas sur son bord. Il y consentit ; on s'y divertit avec toute la joie que peut inspirer un repas magnifique. Après qu'on eut mangé, nombre d'instruments firent retentir l'air de sons harmonieux : les trompettes & les hautbois succédoient au doux son d'une quantité de flûtes.

Le mari d'Halila se livra tout entier au plaisir, & but en quantité des vins exquis & des liqueurs dont le Marchand les régaloit. Dans la joie, il

proposa au Marchand de prendre des barques pour se promener sur mer ; nous y joindrons vos musiciens, ajouta t-il ; & ce divertissement aura mille charmes.

Le Marchand ravi d'augmenter la joie, accepta la partie : trois barques sont tirées ; Halila & son mari entrent dans l'une avec le Marchand, le reste de la compagnie dans une autre, & les musiciens se mettent dans la troisieme. On se promena de cette maniere le long du bord. Les fumées du vin se joignant aux charmes de la musique provoquerent le mari d'Halila à un léger assoupissement, qui le surprit enfin si fort, qu'étant assis sur le bord de la barque, le mouvement le renversa dans la mer. Sa femme, qui s'apperçut qu'il tomboit, fit un cri terrible, & voulant le retenir, fut emportée avec lui, & tomba de son côté. Son mari lutta long-temps contre les vagues, mais dans l'endroit où ils étoient tombés, l'eau fesoit comme un tourbillon, qui les engloutit tous deux. Quelques rameurs se jetterent dans la mer ; mais inutilement ; cette malheureuse aventure fit faire des cris aux deux autres barques, qui éveillerent le Marchand, qui s'étoit aussi endormi ; on lui dit ce qui venoit d'arriver : il en fut touché, & ordonna sur

le champ à ſes rameurs de le mener à bord, afin de ſe hâter de partir, prévoyant bien que leurs parents s'imagineroient qu'il y avoit du deſſein de ſon côté dans cet accident, parce que ſur des marchandiſes livrées, il devoit encore au mari d'Halila des ſommes conſidérables.

Quand il fut à bord, les eſclaves qui avoient accompagné Halila & ſon mari, ne les voyant point revenir avec le reſte de la compagnie, les demanderent; le Marchand leur raconta ce qui venoit d'arriver. Un de ces eſclaves, qui ſçavoit les affaires de ſon maître avec le Marchand, ne douta point qu'il n'eût fait périr l'un & l'autre, pour ne pas payer l'argent qu'il devoit à Méhémet pour des marchandiſes dont avant le repas le Marchand avoit ſigné une reconnoiſſance que Méhémet avoit miſe dans ſa poche, & qui ſe trouvoit maintenant perdue par l'aventure qui feſoit périr ſon maître, & dans laquelle on avoit enveloppé Halila, afin qu'elle n'accusât point l'auteur de la mort de ſon mari. Cet eſclave étoit fort affectionné à Méhémet; il médita de faire en ſorte que le Marchand ſe repentît d'un crime qu'il n'avoit point commis, mais il avoit réſolu de profiter de la mort de Méhémet, pour ne pas payer ce qu'il devoit. L'eſclave ſe retira, & ſe

hâta d'aller trouver l'oncle d'Halila, qui, plein de tendresse pour sa nièce, fut outré de la prétendue perfidie du Marchand, que l'esclave chargea. Il faut vous venger, lui dit-il. Ma vengeance est résolue, répartit le Turc; la mort de ma nièce entraînera la mienne. Je n'avois point d'enfants, je la regardois comme ma fille, elle m'aimoit tendrement aussi. Ah, barbare! tu ne jouiras pas du fruit de ton crime, & tu éprouveras bientôt que le Ciel ne permet l'exécution des forfaits, que pour en confondre avec plus d'éclat les auteurs.

Après ces mots, il ordonna à son esclave de le suivre & de s'armer d'un poignard qu'il cacheroit sous ses habits. Le Turc en prit un aussi; avec ces armes ils monterent tous deux à cheval, & s'en-allerent trouver le Marchand.

L'oncle d'Halila, d'un air triste, lui dit que ses esclaves venoient de lui apprendre la funeste nouvelle de la mort de sa nièce & de son mari; & que, comme il sçavoit que Méhémet avoit des affaires avec lui, il venoit voir quel ordre il avoit envie d'y mettre.

Seigneur, répondit le Marchand, qui, comme j'ai dit, avoit résolu de profiter de la mort de Méhémet, je ne lui dois pas grand'chose, & la

ſomme eſt ſi peu de conſéquence, que je vous la donnerai, quand vous voudrez. En parlant ainſi il s'éloignoit de ſon bord, & continuoit la converſation avec l'oncle d'Halila, qu'accompagnoit de près ſon eſclave. Cet oncle adroit feignit d'exiger un détail des affaires que le Marchand avoit faites avec Méhémet. Celui-ci lui dit là-deſſus ce qu'il voulut, & s'éloignoit toujours ſans ſe défier de rien, & trompé par la triſteſſe paiſible du Turc, qui ne lui parut pas auſſi vindicatif que l'aventure de Méhémet & de ſa femme auroit pu le rendre.

Quand le Turc jugea que le Marchand étoit aſſez éloigné des ſiens, pour qu'il eût le temps d'exécuter ſon coup & de remonter ſur ſon cheval, que l'eſclave, qui marchoit derriere, tenoit avec le ſien par la bride; il tira ſon poignard & le plongea dans le cœur du Marchand; l'eſclave s'approcha, qui le frappa du ſien. Le Marchand tomba en appellant à ſon ſecours, & le Ciel, ennemi des trahiſons, quoiqu'elles puniſſent les fourbes, (car le Marchand en étoit un de n'avoir pas envie de payer,) ne laiſſa pas impuni le violent procédé du Turc.

L'eſclave, en frappant le Marchand, lâcha la bride des chevaux qu'il tenoit, & quand le Mar-

chand fut tombé, l'efclave tâcha, mais en vain, de reprendre les chevaux; il ne put en approcher. Les gens du Marchand, qui l'avoient vu tomber de loin & qui avoient entendu fa voix, accoururent, les uns avec des épées, les autres avec des armes à feu; & le Turc & l'efclave furent affaffinés.

La mort du Turc, à qui appartenoient les mines après lefquelles nous travaillions, mit fa femme dans l'impuiffance de continuer des travaux qui confommoient un argent confidérable. Hors d'état d'entretenir le commerce que fefoit fon mari, & par conféquent de venir à bout des entreprifes qu'il avoit faites, elle abandonna les mines & convint avec un autre patron du prix de tous les efclaves qui y travailloient. L'affaire fut bien-tôt conclue; elle en fçavoit le nombre, & ils furent tous conduits chez leur nouveau patron. J'étois dans ce temps-là malade; les maux continuels que m'avoit fait fouffrir le jeune Turc ne m'avoient, pour ainfi dire, laiffé que l'ombre de la vie. Je fus cependant compris dans le marché que l'on avoit fait de mes compagnons.

Pour me rétablir, on me laiffa quelque temps fans me donner d'occupation: je me vis même traiter avec quelque douceur, dont le fort, juf-

ques-là toujours attaché à me pourſuivre, me menaça de me priver encore.

Notre patron mourut d'une débauche qu'il pouſſa juſqu'à l'excès avec quelques-uns de ſes amis. C'étoit un homme d'environ cinquante ans, extrêmement puiſſant, & qui avoit épouſé une de ſes eſclaves deux mois avant que nous entraſſions chez lui. Sa veuve, ſe voyant maîtreſſe d'un bien conſidérable dans un âge favorable pour en jouir, prit, après la mort de ſon mari, tous les ſoins qu'il falloit pour ſe maintenir dans la même opulence.

Elle nous vint voir un jour, & nous examina tous l'un après l'autre. Quand ce fut à mon tour à paroître, je jettai les yeux ſur elle, dans le temps que je m'apperçus qu'elle me regardoit avec attention. Cette femme me parut reſſembler à Guirlane, la femme du Capitaine Anglois; mais je ne pus m'imaginer que ce fût elle. L'attention que je témoignai en la regardant augmenta la ſienne. Elle me demanda d'où j'étois; je ne lui cachai pas le lieu de ma naiſſance : elle rêva quelque temps; & comment vous appellez-vous du nom de votre famille, ajouta-t-elle? A cette ſeconde queſtion mes ſoupçons ſe réveillerent; je la regardai encore, & j'héſitai à lui répondre.

Vous ne dites rien, continua-t-elle : votre nom n'eſt-il pas Merville? Je rougis m'entendant nommer, ne doutant plus que ce ne fût Guirlane elle-même. Il ne m'en faut pas davantage, répondit-elle; je vous connoîs; mais regardez-moi, me reconnoiſſez-vous à votre tour? Je crois, Madame, lui dis-je, vous avoir vue quelque part. Puiſque vous ne me reconnoiſſez pas encore, ajouta-t-elle, je vous donnerai des marques certaines pour juger qui je ſuis. Elle paſſa aux autres après ces mots, & ſortit en ordonnant qu'on eût un grand ſoin de nous.

Quand chacun de nous eut fini ſon ouvrage, une eſclave, ſur le ſoir, vint me prendre ſans me rien dire, & me fit ſigne de la ſuivre; je le fis. Elle me conduiſit dans un petit cabinet éclairé de bougies, où je vis Guirlane, (car c'étoit elle) couchée ſur un lit de repos, qui, quand je fus entré, ordonna à l'eſclave de ſortir & de tirer la porte ſur nous.

Merville, me dit-elle, je n'ai point voulu vous preſſer tantôt; mais à préſent il ne vous eſt plus permis de me méconnoître. L'aventure eſt aſſez ſurprenante, Madame, lui répondis-je, pour m'avoir fait douter d'abord. Oui, ſans doute, répondit-elle, & plus ſurprenante que vous ne

penſez encore ; mais, Merville, parlons d'autre choſe : une autre fois vous ſçaurez comment il eſt poſſible que je me trouve la maitreſſe de ces lieux. Etes-vous toujours le même à mon égard ? Hélas ! Madame, répartis-je, quelle inquiétude pouvez-vous maintenant avoir des ſentiments d'un malheureux perſécuté des Dieux & des hommes, qui depuis un temps infini languit d'eſclavage en eſclavage, dont la vie n'eſt qu'un tiſſu de maux, dont l'eſprit & le corps ſont accablés, & dont la bouche même n'eſt ouverte qu'aux ſoupirs ; dont les yeux ne voient le jour qu'à regret ? Voyez l'état où je ſuis ; je ne ſçais même comment vous avez pu me reconnoître à travers la pâleur & l'affliction peinte ſur mon viſage. Le cœur, répartit-elle, n'eſt jamais trompé ; je vous ai trop aimé, Merville : votre image a dans le mien été gravée avec des traits ineffaçables ; en vous approchant même j'ai ſenti une émotion qui m'avertiſſoit que vous m'étiez cher. L'état où je vous ai vu m'a fait ſoupirer, & j'ai repris enfin tout l'amour que vous m'avez donné ; vous ſçavez ce que cet amour a mis de changement dans ma deſtinée. J'ai quitté mon pays, mes parents : j'ai fui de la maiſon de mon mari, que ſes chagrins ont fait courir à la mort ; car

j'ai ſçu, par les ſoins que j'ai pris, qu'il s'étoit fait tuer à l'aſſaut d'une Ville. Une infinité de malheurs ont depuis achevé de combler toute l'horreur de mon ſort. C'eſt vous, Merville, c'eſt vous à qui je dois le dérangement de ma vie; ſans vous, aimée d'un mari tendre, chérie des miens, eſtimée par-tout, jouiſſant de la vie la plus heureuſe, je goûterois en repos tout le charme dont l'innocence & la vertu ſont accompagnées dans un cœur qui les poſſede. Hélas! Merville, les remords les plus affreux me perſécutent & me dévorent; je vous retrouve enfin, n'aurai-je que ces remords en partage? De quels mouvements n'ai-je point été agitée depuis que je vous ai vu? Un moment avant de vous retrouver je vous ſouhaitois encore avec ardeur. Enfin je vous retrouve, rendez-moi le repos, la vie, dont je ne jouirois que pour la haïr; rendez-moi à moi-même: vous me conſolerez; car vous ſeul pouvez calmer le déſeſpoir qui s'éleve ſouvent dans mon âme.

Après ce diſcours Guirlane s'arrêta, les larmes lui vinrent aux yeux. Qu'exigez-vous de moi, lui dis-je, Madame? Ma vie va peut-être bientôt finir. Les remords que vous venez de me montrer me perſuadent que vous ne voudrez pas

en persécuter le reste. Vous le sçavez, j'adore Misrie : je l'ai perdue pour jamais, jugez de moi par vous-même. Hélas ! malgré les malheurs où vous entraîna un funeste amour, vous n'avez pu m'oublier; ai-je plus de pouvoir sur mon cœur, qu'un engagement innocent captive, que ne vous en devoient donner sur le vôtre des remords qui vous ont forcée à condamner une passion malheureuse ? Laissez-moi, Guirlane, laissez-moi finir des jours languissants, dont vous commençâtes l'infortune; que ce misérable esclave que vous voyez devant vous ne soit plus pour vous qu'un objet de compassion. Il est dans un état qui ne doit inspirer que ce sentiment, tout vous y invite, votre repentir même combat pour moi dans votre cœur. Les fautes que le repentir efface valent une vertu, une innocence sans interruption. Livrez-vous à ce sentiment généreux; forcez vos mouvements de désespoir à se taire, par des actions qui rendent le calme à votre âme.

Ce discours que je prononçois à genoux avec vivacité, & en tenant une des mains de Guirlane, lui fit verser une abondance de larmes. Je connus que mes paroles l'avoient touchée. Ah ! Guirlane, ajoutai-je, quel plaisir pour Merville de voir enfin la sagesse de retour dans votre âme !

Si mon cœur n'a pu répondre à votre amour pour moi, j'y ſens en cet inſtant naître une amitié qui ne finira jamais. Oui, Guirlane, vous m'êtes à préſent chere, puiſque la vertu vous l'eſt. Répondez-moi, Guirlane, me trompé-je ? Ah ! Merville, s'écria cette dame en levant les yeux au ciel, qu'il eſt bien vrai que cette vertu a des charmes puiſſants dans un cœur qui l'écoute ! Ce que vous venez de me dire m'a fait prendre une réſolution qui a verſé dans mon âme un plaiſir que les crimes les plus heureux ne ſçauroient donner. Oui, Merville, vous m'avez vaincue : jouiſſez de la ſatisfaction de le penſer. Je cède à ce repentir ; je cède à vos larmes ; je cède aux dieux, que je n'ai que trop irrités contre moi & qui m'inſpirent. Je ſuis contente de cette amitié que vous me promettez ; je vous en jure une éternelle, au lieu de cet amour qui fit vos malheurs & les miens : mais avec cette amitié mon cœur vous prépare d'autres biens que vous n'attendez pas. O ciel ! s'écria-t-elle après, que tes deſſeins ſont incompréhenſibles ! Quel enchaînement de malheurs ! quels évènements pour nous conduire à l'union la moins attendue & la plus ſurprenante !

Ces paroles, que je ne compris pas, me prou-

verent du moins que le changement de Guirlane étoit ſincere. Elle ſe leva, pour appeller l'eſclave qui m'avoit conduit dans le cabinet. Elle parut; Guirlane lui demanda des clefs, que cette eſclave lui donna dans le moment. Prends un flambeau, continua-t-elle, & nous éclaire.

J'étois inquiet de tout ce que cela ſignifioit; Guirlane ne m'inſtruiſoit de rien, & ſoupiroit. Je flottois entre la crainte & certain ſentiment de plaiſir qui ſe combattoient. L'eſclave marcha devant nous. Suivez-moi, Merville, me dit alors Guirlane, & ſoyez ſans inquiétude. Je le fis; elle me prit par la main : nous deſcendîmes un petit degré qui nous conduiſit dans un appartement reculé, compoſé de chambres baſſes, éclairées par de petites fenêtres très-hautes, dont le jour qu'elles donnoient devoit être obſcur & triſte. L'humidité rendoit ces chambres mal-ſaines & dangereuſes. C'étoit où le mari de Guirlane enfermoit les eſclaves, ou qui tomboient malades, ou dont il étoit mécontent. Nombre de morceaux d'habits épars, des bâtons, des fouets & d'autres inſtruments des ſupplices de ces malheureux, marquoient encore la cruauté dont on uſoit à leur égard. Nous en traverſâmes trois, & l'eſclave ouvrit la derniere, où je vis un homme enchaîné

étendu à terre. A cet aſpect je reculai d'horreur. O ciel! Guirlane, où me conduiſez-vous, & de quel ſpectacle affligez-vous mes yeux? A ces paroles le malheureux tourna la tête, qu'il tenoit appuyée ſur une de ſes mains, & me regarda. Nos yeux ſe rencontrerent, & je ſentis que nous nous regardions tous deux de la maniere du monde la plus touchante. Approchez, me dit Guirlane : craignez-vous de voir des fers, vous qui en avez porté? Il n'étoit pas beſoin de me preſſer davantage; je me ſentois entraîné à m'approcher de cet inconnu par un charme ſecret. Quand nous fûmes aſſez près; vous reconnoiſſez-vous, nous dit Guirlane? Ah ciel! quel moment & quel reconnoiſſance! Il n'en fallut pas davantage pour inſtruire & mon cœur & mes yeux. C'étoit ma chere Miſrie que je voyois, & qui me tendoit les bras avec une vivacité que l'amour ſeul peut donner. Je me jettai à genoux; mes tranſports furent inconcevables; toute mon âme ſuffiſoit à peine pour y fournir; je voulois parler, mes ſoupirs confondoient mes paroles. Ma chere Miſrie, m'écriois-je en baiſant ſes mains enchaînées, mes yeux ne m'abuſent-ils point? Ah! Guirlane, que les Dieux vous récompenſent.

Pendant que je diſois ces mots, Miſrie m'ar-

rosoit le visage de ses larmes & me serroit entre ses bras. Guirlane laissa d'abord satisfaire l'ardeur de nos premieres caresses ; & jettant après ses bras sur nous deux : le plaisir que je vous fais aujourd'hui à tous deux, dit-elle la larme à l'œil, peut-il me faire espérer que vous aurez de l'amitié pour moi? Ah Ciel! m'écriai-je, je ne vous aimerois point, Guirlane, quand ma reconnoissance est aussi vive que mon amour, quand vous me rendez un bien si précieux, un bien qui me comble d'une félicité qui passe le sort d'un mortel! Ah! Guirlane, dit alors Misrie qui n'avoit point encore parlé, quoi! vous brisez des fers dans lesquels vous m'avez dit aujourd'hui que je devois expirer! Me livrerai-je sans crainte à toute la joie que ressent mon cœur? Non-seulement je romps vos fers, répartit Guirlane, aimable Misrie: mais je me sens encore une tendresse infinie pour vous. Jouissez de la liberté, je vous la donne avec tous les biens que je possede; goûtez désormais en paix le plaisir d'être aimé de Merville; il vous conserve un cœur fidele, & le mien n'exige de vous deux que votre amitié. Mais sortons de ces lieux, ils ne conviennent plus à la joie qui remplit vos cœurs.

Après ce discours, elle voulut elle-même rom-

pre les fers de Misrie, qui l'embrassoit avec tendresse; & nous sortîmes de ces tristes chambres, pour remonter dans l'appartement de Guirlane. Là, je sçus que Misrie n'avoit été chargée de fers que le jour même, & que Guirlane n'avoit feint de la traiter si cruellement, que parce que m'ayant reconnu, elle vouloit du moins avoir le plaisir de nous surprendre agréablement, si elle n'avoit pas celui de m'attendrir pour elle. Vous sçaurez, par la suite, comment Misrie se trouvoit chez elle.

Guirlane ne se démentit point, elle nous accabla des caresses les plus obligeantes. Nous attendîmes le lendemain pour nous raconter par quels évenements le Ciel avoit amené cette aventure surprenante; & le matin, Guirlane se leva, me fit avertir de m'habiller, & alla elle-même éveiller Misrie, qui ne l'appella plus que du doux nom de mere. Ma fille, lui dit Guirlane, Merville va venir nous trouver, nous irons nous promener dans les allées du jardin; & là, couchées sur le gazon, nous nous apprendrons mutuellement tout ce qui nous est arrivé. Je vins, comme elle achevoit ces mots; & nous nous rendîmes dans le jardin. Elles voulûrent que je leur rapportasse d'abord mes aventures. Misrie en igno-

toit le commencement; je le paſſai le plus légè-rement que je pus. Quand j'en vins aux maux que j'avois ſoufferts aux mines, je fis un récit exact des ſoupçons que j'avois eues, que Miſrie étoit enfermée dans la caverne auprès de la mienne. Je répétai tout ce que mon amour alarmé m'avoit fait dire au Turc: & Miſrie, quand j'eus parlé, me dit que c'étoit elle-même que le jeune Turc menaçoit d'outrager. Elle m'avoua que, ſouvent à mes ſoupirs, elle avoit ſenti les mêmes émotions que moi; & je finis mes aventures au changement de patron qui m'a-voit fait paſſer dans la maiſon de Guirlane.

Après mon récit, Guirlane pria Miſrie de prendre la parole; & voici ce qu'elle nous ap-prit, en peu de mots, après qu'elle eut informé Guirlane du commencement de nos aventures. Je compris bien que l'inconnu qui m'enlevoit, me prenoit pour quelque Dame qu'il aimoit, & qui me reſſembloit: mais trompé par cette reſſem-blance que j'avois avec elle, en vain, par mes cris & mes larmes, m'efforçai-je de lui faire com-prendre que je n'étois point celle qu'il cher-choit: il n'écouta rien, & m'emporta ſur ſon cheval. Nous nous rençontrâmes alors près du rivage de la mer, me dit Miſrie, en s'adreſſant

à moi, & je pensai mourir de douleur, de cet autre accident, où vous fûtes blessé, & que le sort sembloit n'avoir fait naître que pour redoubler la douleur que j'avois de vous perdre.

L'inconnu, quand nous fûmes arrivés à la mer, parla au Capitaine d'un vaisseau marchand, qui partoit sur le champ pour quelques Isles appartenantes aux Anglois. L'inconnu me força d'y entrer avec lui : de quoi m'auroit servi ma résistance ? nous fûmes bientôt en pleine mer.

La douleur m'accabla d'une langueur si grande, que je me couchai sur un lit, où l'inconnu me laissa reposer. Après un léger assoupissement, il entra dans la chambre où l'on m'avoit mise. Quel mal vous ai-je fait, lui dis je, alors en versant des larmes, vous qui m'enlevez avec violence, vous que je n'ai vu de ma vie ?

Quand j'eus prononcé ces mots, cet homme s'arrêta devant moi, & m'examina avec une attention qui m'auroit épargné bien des malheurs, s'il se l'étoit donnée plutôt. Il s'approcha plus près de moi, & levant alors les mains au Ciel : Grands Dieux ! s'écria-t-il, qu'ai-je fait ? Je me suis mépris ; un trop grand amour m'a séduit. Ah, Madame ! éclatez contre moi en

toute liberté, je mérite votre haîne; vous n'êtes point Oſtiane.

La douleur que je vis que lui donnoit ſa mépriſe, retint mon emportement. Si je ne ſuis point celle que vous cherchez, répondis-je, voyez dans quels malheurs me plonge votre erreur. Vous m'avez arrachée de ce que j'avois de plus cher au monde, & vous portez la mort dans mon cœur. Ce que vous avez de reſſemblance avec celle que j'adore, répliqua l'inconnu, me punit aſſez, Madame, du mal que je vous ai fait: je partage avec vous la douleur qui vous preſſe, elle pénetre dans le fond de mon cœur: ce cœur rempli d'une image que vous lui repréſentez, s'attendrit de vos larmes, & s'en fait un ſujet de déſeſpoir. Hélas! le ſort qui me pourſuit, m'accable d'une peine peut-être juſqu'ici inconnu à tout autre; & ſans aimer que ma chere Oſtiane, je me trouve, par un effet biſarre, tendrement ſenſible aux maux de celle qui lui reſſemble. Mais, Madame, ajouta-t-il, il faut que vous ſoyez inſtruite de la cauſe de mon erreur. Oſtiane, comme je vous l'ai dit, eſt le nom de celle que j'aime. Nous ſommes tous deux Anglois, nos maiſons étoient voiſines à la campagne, ſon pere étoit brouillé avec le mien,

par d'anciennes querelles de famille, qui continuerent toujours. Il y avoit près de nos maiſons des bains où l'été ſe baignoient les Dames. Oſtiane alloit s'y baigner quelquefois. Un de mes amis la voyoit ſouvent chez ſon pere: il en devint amoureux, il la demanda en mariage: & comme il étoit en naiſſance égal à Oſtiane, que d'ailleurs il étoit riche, on ne la lui refuſa point. Je n'ai jamais ſçu quels ſentiments ſon amour & ſa recherche avoient fait naître dans le cœur de l'aimable Oſtiane: mais un jour, cet ami vint me trouver, transporté de joie d'être accepté pour époux de cette fille. Je fus le témoin de ſes tranſports; il m'en fit un portrait charmant. Je veux que tu la voyes, me dit-il, & tu jugeras par tes yeux, ſi ma joie eſt raiſonnable. Oſtiane doit ſur le ſoir s'en-aller aux bains; j'engagerai celui qui en a ſoin, à nous cacher tous deux dans un petit cabinet joignant le bain; & là, d'une petite fenêtre, nous pourrons voir arriver Oſtiane, ſans qu'elle nous voye. J'acceptai la partie, & je ſentis même de la curioſité, pour ſçavoir ſi tout ce qu'il me diſoit de ſa beauté, n'étoit point une chimere, dont ſon amour prodigieux repaîſſoit ſes yeux.

Nous paſsâmes cette journée, juſques ſur le

ſoir, enſemble. Nous étions dans les plus beaux jours de l'été. Quand il jugea que l'heure approchoit, à laquelle Oſtiane ſe rendoit aux bains : partons, me dit-il, afin d'arriver avant elle ; car il ne ſeroit plus temps de la voir, ſi elle ſe baignoit ; celui qui a ſoin des bains ne nous le permettroit pas. Je le ſuivis ; nous parlâmes à cet homme, nous lui fîmes entendre que nous ne voulions la voir qu'un inſtant, & nous en revenir. Il y conſentit, & nous dit qu'Oſtiane étoit arrivée un moment avant nous. Nous entrâmes dans le cabinet, & je jettai les yeux ſur les bains, au travers la vître de ce cabinet. J'apperçus deux femmes, que mon ami me dit être Oſtiane & ſa fille-de-chambre. Que d'appas, que de beautés frapperent mes yeux ! Non, jamais les Dieux ne formerent de plus bel ouvrage. Oſtiane étoit de votre taille, & c'eſt vous dire qu'elle en avoit une avantageuſe. Elle n'étoit habillée que d'une longue robe de chambre traînante, dont les manches relevées avec des rubans de couleur de feu, ajoutoient aux charmes de deux bras propres à ravir : un corſet qui marquoit la délicateſſe de ſa taille, délacé à moitié par-devant avec une négligence qui ſembloit un ouvrage de l'amour, laiſſoit en-

trevoir une gorge....... Ah Ciel ! que devins-je à cette vue ? J'oubliai avec qui j'étois ; mes yeux se fixerent sur Ostiane avec une application dont mon ami eut toutes les peines du monde à me tirer. Je pris à longs traits le funeste poison qu'amour versa dans mon cœur ; & je me retirai avec une distraction dont mon ami fut surpris. Il me demanda ce que je pensois d'Ostiane. Ah ! Dieux, m'écriai-je : ce que j'en pense, lui répondis-je ? que ta félicité n'a point de bornes, & que de tous les hommes qui respirent, il n'en est point dont la vie puisse avoir autant de douceur, que doit bientôt en avoir la tienne.

Nous sortîmes après ces mots, & mon ami me laissa chez moi.

Quand je me vis seul, je me représentai ce que je venois de voir ; je me sentis agité de mouvements sans nombre ; je m'écriois ; je n'étois plus le maître de moi-même, tout me montroit Ostiane, je croyois la voir à chaque instant. Que vous dirai-je ? enfin je résolus de mourir avant que de la voir passer dans les bras d'un autre. Le scrupule de l'amitié combattit vainement mon amour : je ne conçus de gloire, de bonheur qu'à posséder Ostiane, & qu'à tou-

cher ſon cœur; & malgré les difficultés qu'il y avoit dans des deſſeins que je méditois déjà, je me déterminai, à quelque prix que ce fût, de les exécuter.

Le lendemain je retournai à celui qui nous avoit introduits dans le cabinet. Il me permit encore d'y entrer ; je revis Oſtiane, & cette ſeconde vue acheva de m'ôter ce qui me reſtoit de raiſon. Je ſçavois qu'elle devoit épouſer mon ami dans huit jours. Il eſt temps, dis-je en moi-même, d'exécuter mes deſſeins. Je n'attendis que le lendemain pour le faire, & le haſard ſembla conſpirer pour moi. Je pris trois domeſtiques avec moi; ſur le ſoir nous montâmes à cheval, je les laiſſai dans une allée d'arbres que traverſoit Oſtiane, quand elle s'en retournoit chez elle en ſortant des bains. Elle en revenoit très-tard; & comme ces bains étoient près de la maiſon de ſon pere, elle n'avoit ordinairement avec elle que ſa fille-de-chambre. Cette nuit étoit obſcure ; j'attendis le moment qu'elle parût avec une impatience qui m'alarmoit ſur les obſtacles qui pourroient m'arriver. Elle vint, mes gens & moi nous étions maſqués. J'approchai d'elle ; elle eut quelque frayeur & s'enfuit. Je la rattrapai bien vîte, & ſans pro-

noncer un ſeul mot je l'enlevai malgré ſes cris. Mes gens m'aiderent à la mettre ſur mon cheval, & je l'emportai à deux lieues de chez moi, dans une maiſon qui m'appartenoit. J'ai oublié de vous dire, qu'avant de faire cet enlevement, j'avois fait transporter le jour d'auparavant dans cette maiſon tous mes bijoux, & l'argent que j'avois pu faire de mes biens. Que l'amour fait d'étranges changemens dans la conduite des hommes!

Quand je fus arrivé avec Oſtiane, je jugeai bien que je ne devois pas m'arrêter long-temps dans cette maiſon. Je me chargeai de ce que j'avois de plus précieux, & je m'éloignai de chez moi avec mes gens, dans le deſſein de paſſer dans un Royaume étranger avec Oſtiane, & d'obtenir ſa main à force de tendreſſe & de ſoumiſſions. Après avoir marché, preſque ſans diſcontinuer, le reſte de la nuit & toute la journée, nous arrivâmes ſur le ſoir à un village, où nous trouvâmes un endroit où l'on pouvoit loger. Je m'y arrêtai: je mis Oſtiane dans une chambre, & je me jettai alors à ſes genoux pour lui demander pardon de ma violence.

Quand je pourrois l'oublier, me dit-elle avec une douleur d'autant plus violente qu'elle étoit

tranquille, les dieux ne la laisseroient point impunie, & tout le fruit que tu retireras de ta lâcheté, se reduira peut-être à me rendre éternellement malheureuse.

Ostiane, ma chere Ostiane, m'écriai-je, j'ai fait un crime affreux; & quand il ne seroit point de dieux vengeurs, votre colere me puniroit bien plus qu'ils ne peuvent le faire, & la crainte de leur foudre n'a rien de comparable à celle que vous pouvez m'inspirer. Mais, Ostiane, que ne pouvez-vous comprendre combien un amour aussi violent que le mien rend pardonnable ce crime dont il m'a dérobé l'horreur? Ah! si j'avois pu la connoître telle qu'elle est cette action téméraire, le respect que vous inspirez m'auroit fait frémir de l'avoir seulement pensée: mais mon cœur est la victime d'un amour prodigieux, qui ne m'a laissé de sentiments que ceux du désespoir le plus affreux. Quand j'ai vu que vous alliez m'être enlevée, ce désespoir a tout fait; & dans ce moment même où j'avoue mon crime, je sens qu'incapable du moindre outrage envers vous, je serois encore tout prêt à vous disputer contre toute la terre. Mais enfin, belle Ostiane, je vous vois; & mon âme, délivrée de ses alarmes, vous jure un respect éternel, dont votre haîne

haîne, & vos rigueurs ne pourront jamais triompher, content de ne vous point voir dans les bras d'un autre. Faites contre moi éclater votre courroux, c'est une vengeance dont je ne murmurerai point; & ma main, quand vous le voudrez, armera la vôtre, si vous souhaitez ma vie.

Ostiane à ces mots ne répondit que par des soupirs. Je lui fis encore mille discours : mais ses seuls gémissements continuerent; & craignant d'irriter sa douleur, je la laissai avec sa fille-de-chambre, que j'ai oublié de vous dire que nous avions enlevée avec elle.

J'allai m'enfermer dans ma chambre, & quoique je fusse peu disposé à prendre du repos, je me couchai pour attendre qu'il fût jour.

O ciel! c'est ici que tu justifias les prédictions d'Ostiane; c'est ici le moment où disparut le court succès de mon crime. Le lendemain je me hâtai de m'habiller, pour continuer mon chemin; je passai après dans la chambre d'Ostiane, elle étoit fermée. Je l'ouvris; & mes regards chercherent en vain Ostiane. Je ne la trouvai plus, les fenêtres étoient ouvertes. Elles donnoient sur un petit jardin. Je me désespérai, j'appellai à mon secours, mes cris retentirent dans

toute la maison. Mes gens & ceux de cette maison vinrent à moi. Je leur demandai avec fureur ce qu'ils avoient fait d'Ostiane; je tirai mon épée, & j'allois m'en percer, si l'on ne m'eût retenu le bras.

Personne ne put m'en apprendre de nouvelles; & l'on s'apperçut seulement qu'il manquoit un des domestiques de la maison. Je jugeai que ce malheureux, par l'appas de quelque récompense, auroit bien pu faciliter la fuite d'Ostiane & de sa fille-de-chambre, & qu'il s'étoit enfui de son côté, craignant qu'on ne le découvrît pour auteur de cette maheureuse aventure. Ma douleur, quoique telle que vous la pouvez juger, ne m'empêcha pas de sortir de ce lieu pour courir sur les pas d'Ostiane. J'espérai qu'un coup de hasard pourroit me la rendre, & quand je vous rencontrai, il y avoit six jours que je la cherchois.

La ressemblance prodigieuse que vous avez avec elle me frappa d'abord. Vous fuîtes avec vîtesse dans le petit bois, où je vous joignis; & cette fuite, jointe à cette ressemblance, ne me laissa point douter que ce ne fût elle-même; mais hélas! mes yeux, que l'amour abusa, sont cruellement détrompés. Ostiane avoit comme une petite tache au coin de l'œil, que vous n'a-

vez point ; votre voix est un peu différente de la sienne, & dans ces traits ressemblants je démêle à présent ce qui distingue les uns des autres.

L'inconnu s'arrêta après ces paroles, & recommença à gémir de la douleur que lui laissoit sa méprise. Vous me devenez chere, me dit-il, par cette ressemblance que vous avez avec Ostiane, & mon cœur, sans être infidèle, sent pour les maux que je vous fais un chagrin tendre, où l'amour que j'ai pour Ostiane a part.

C'est ainsi que j'appris de l'inconnu les raisons d'un enlèvement fatal, qui m'arrachoit de ce que j'aimois.

Cependant nous passâmes encore près de deux mois à nous plaindre l'un & l'autre; mais le sort me préparoit de nouveaux malheurs. Une soudaine tempête s'éleve, la foudre à tout moment menace d'abîmer le vaisseau dans le fond des mers; les vagues irritées l'élevent jusqu'au ciel, & le précipitent au même instant. Le pilote lutte en vain contre les vents & l'orage, ils rendent tout son art inutile. Des cris affreux font partout retentir le vaisseau, l'image de la mort se peint sur tous les visages. Nous approchons malgré nous de côtes dangereuses, dont les rochers s'avancent dans la mer; le vaisseau heurte & se

fend, l'onde y entre à grands flots; les uns périssent sur le champ, les autres se jettent dans la mer, & trouvent une mort certaine dans les flots, dont ils espéroient s'échapper. On en voit qui se saisissent d'une planche, & qui avec ce foible secours flottent sur la mer, dont les ondes les entraînent au hasard, & semblent souvent les submerger.

L'inconnu dans ce péril pressant est du nombre de ceux qui se sont saisis d une planche. Il me prend par mes habits, & m'arrache, pour ainsi dire, à la fureur des ondes.

Notre planche nous conduit au bord de la côte; l'inconnu saute sur le rocher, & me sauve avec lui. Déjà le vaisseau est au fond de la mer; la tempête a fait périr tout le monde; & nous sommes les seuls échappés du naufrage. Quand je fus revenue du désordre où m'avoit jetté la crainte: nous échappons, lui dis-je, à la mort, pour la retrouver peut-être d'une maniere plus affreuse. Cet infortuné me dit alors tout ce qu'il put s'imaginer pour me consoler. Nous avançâmes bien avant sur la côte, pour sçavoir dans quel endroit nous étions, & s'il étoit habité. Une vaste forêt se présenta à nos yeux, de l'autre côté des montagnes; & nous apperçûmes une troupe

d'hommes presque nuds, qui nous parûrent des Sauvages. Ils accoururent à nous, quand ils nous virent. Ah ciel! m'écriai-je, c'en est fait: périssons avant que de tomber entre les mains de ces barbares.

Ces paroles porterent le désespoir dans le cœur de l'inconnu; il avoit encore son épée. Non, Madame, dit-il en la tirant: je verserai tout mon sang avant que vous exécutiez une résolution si terrible; je ne vois plus à présent en vous que ma chere Ostiane.

Après ces mots, il attendit avec intrépidité les Sauvages, qui courant de çà & de-là l'entourerent. Un d'eux voulut approcher; l'inconnu le renversa d'un coup de son épée. A peine le coup étoit-il donné, que vingt flèches furent tirées sur l'inconnu; car ces barbares portoient un carquois en trousse. Quand je le vis tomber, je courus pour me saisir de son épée, & pour me tuer: mais les Sauvages m'en empêcherent; ils me conduisirent tous dans une cabane qui étoit au milieu de la forêt.

Celui à qui appartenoit la cabane voulut m'enfermer dedans; mais les autres dans leur langage lui firent entendre, à ce que je pus juger après, qu'il falloit tirer au sort pour sçavoir à qui je

resterois. Le Sauvage qui m'avoit enfermée s'obstinoit à ne me point rendre. Il y en avoit deux autres qui s'étoient jettés les premiers sur moi, & je vis qu'ils prétendoient que c'étoit à eux à qui j'appartenois légitimement. Chacun se fit alors un droit sur moi. Cette contestation en vint jusqu'à la colere; ils se tirerent des flèches, il y en eut beaucoup de tués. Deux de ces Sauvages se retirerent du combat, enfoncerent la porte de la cabane, & m'enleverent. Je marchai avec eux près d'une demi-heure, en côtoyant la mer. Un coup de bonheur me tira de leurs mains. La tempête avoit en cet endroit poussé un vaisseau qui n'avoit pas eu le malheur de se briser comme le nôtre. Les hommes en sortoient en foule. Un d'eux qui me parut le plus considérable, vit la violence avec laquelle les Sauvages m'obligeoient de les suivre. Il ordonna sur le champ qu'on punît ces malheureux; alors cinq ou six soldats vinrent à mon secours.

Les Sauvages ne les attendirent pas, ils me quitterent, & s'enfuirent dans le fond de la forêt. Celui à qui je devois mon salut m'aborda d'un air respectueux, & me parla dans les termes les plus obligeants sur mon malheur. Je lui répondis d'une maniere qui l'assuroit de ma reconnoissance,

& je jugeai après que cet homme étoit un marchand Turc.

Il eut de moi depuis ce moment tous les ſoins imaginables ; cependant il fit travailler à ſon vaiſſeau, & en peu de jours il ſe remit en mer.

Nous fûmes encore près d'un moins dans notre navigation. Le marchand me fit comprendre qu'il ſouhaitoit que je cachaſſe mon ſexe, & que je miſſe des habits d'homme. Je ne devinai point quel étoit ſon deſſein ; je fis ce qu'il voulut, & nous abordâmes dans ce pays.

Le Marchand Turc me conduiſit chez lui, & fit entendre à ſa femme que j'étois un jeune homme qu'il avoit ſauvé des mains des Sauvages ; que je lui avois plu, & qu'il avoit deſſein de me garder. Cette femme lui dit que je paroiſſois mériter l'amitié qu'il avoit pour moi, & qu'il falloit voir à quoi j'étois propre. On me logea dans une chambre proche de celle où logeoit le Marchand. Je ne préſageai rien de bon de cette aventure, & le déguiſement que le Marchand m'avoit fait prendre me fit aiſément juger que j'étois eſclave, expoſée aux funeſtes ſuites d'un amour que je comprenois être la cauſe de la

précaution qu'il avoit prise de cacher mon sexe aux yeux de sa femme.

Je ne me trompois point; le Marchand Turc quelques jours après me dit: vous sçavez, Madame, que j'ai sauvé votre vie & peut-être votre honneur des insultes des Sauvages; n'est-il point dans votre cœur de reconnoissance un peu tendre pour moi? Je vous avoue que l'instant où je vous vis me donna de l'amour, en m'inspirant de la compassion pour l'état où vous étiez. Me flatterai-je que vous n'en haïrez pas l'aveu?

Seigneur, lui dis-je, je vous avouerai à mon tour que je ne m'attendois pas à ce que vous me dites. Vous m'avez sauvé la vie, & peut-être l'honneur, dites-vous; ah, Seigneur! est-ce me le sauver cet honneur, que d'exiger de moi que je réponde à votre tendresse? Faites sur vous un effort plus généreux, rendez-moi à mon sexe, que je quitte ces habits, que vous ne me fîtes sans doute prendre que dans des vues que vous devez condamner vous-même. Il n'est plus temps de le faire, me répondit-il; ma femme est une jalouse qui ne manqueroit pas de soupçonner les véritables raisons de ce déguisement, & peut-être en souffririez-vous vous-même. Eh! qu'ai-je

à craindre de plus funeste que votre amour, lui répondis-je? Vous ne serez peut-être pas toujours dans les mêmes sentiments, me répartit-il en me quittant, & vous réfléchirez sur ce qui pourroit suivre des refus obstinés. Il sortit en disant ces mots, sans me donner le temps de lui répondre. Il est aisé de penser quel fut alors mon désespoir. Je ne voyois rien qui pût me tirer de l'état où j'étois : mais les Dieux peuvent tout, & les choses qui paroissent les plus impossibles à nos réflexions bornées, ne sont, pour ainsi dire, qu'un jeu pour eux. La femme du Marchand conçut, en me voyant, de tendres sentiments pour moi. Cette femme cherchoit l'occasion de me les déclarer. On ne m'avoit encore donné aucune occupation, & je passois les moments qu'on me laissoit à redoubler mes peines par les réflexions les plus sensibles.

J'étois un jour descendue dans une petite grotte, avec le Marchand, qui ne me donnoit, disoit-il, que huit jours à me déterminer sur ce que je voulois faire. Ces dernieres paroles qu'il m'avoit dites en me quittant, m'avoient jettée dans une douleur dans laquelle je souhaitois de succomber, quand la femme du Marchand entra dans cette grotte.

Elle vit les larmes que je répandois : beau jeune homme, me dit cette femme, tu pleures & tu gémis d'une maniere bien dangereuse pour ceux qui sont témoins de ta douleur ; on ne peut voir souffrir un homme fait comme toi sans s'attendrir pour lui, & s'il y avoit moyen de soulager tes peines, il n'est rien que tu ne puisses attendre de moi. Hélas ! Madame, lui répondis-je, elles sont d'une espece à ne pouvoir être guéries que par des évènements que je ne dois point espérer. Les dieux font rarement des miracles, & je ne puis cependant avoir de repos que par-là. Les dieux, répondit-elle, ne nous donnent pas toujours ce que nous demandons ; mais souvent ils adoucissent les maux les plus grands. Si tu devenois sensible aux sentiments que j'ai pour toi...... Elle s'arrêta en cet endroit & rougit. Ces paroles me surprirent extrêmement. Je ne mérite pas, répondis-je, les bontés que vous me témoignez ; il y auroit trop de danger pour moi à ressentir cette sensibilité que vous me demandez. Je dois la vie à votre époux, & les dieux, sans doute, me puniroient de ma perfidie. Nous ne fesons pas toujours ce que nous devrions faire, répartit-elle, & nous sommes sujets à tant de foiblesses, qu'il est bien

difficile de ne pas s'oublier quelquefois. Crois-tu que je n'aie pas fait les mêmes réflexions que toi ? Je sçais tous les dangers que tu cours avec moi ; par-dessus cela, les dieux m'épouvantent. J'ai combattu ; mais toujours mon penchant m'entraîne, toujours ton image se présente à mon esprit ; & dans ces moments, & les dangers, & le ciel n'agissent que foiblement sur mon cœur ; je suis entraînée malgré moi. Je te parle à présent, & t'en ai dit même plus que je n'avois résolu ; mais enfin c'en est fait, tu sçais que je t'aime : ce mot m'est échappé. Tu es malheureux, tes chaînes avec moi seront changées en chaînes d'or ; consulte-toi.

Quand je vis que cette femme continuoit toujours à vouloir m'attendrir pour elle, je pris une résolution que peut-être, dans d'autres moments, aurois-je trouvé dangereuse. Madame, lui dis-je, ce que je vais vous avouer va vous rendre à toute l'indifférence que vous voudriez avoir. Le ciel, qui, sans doute, vous aime, a mis un obstacle invincible aux foiblesses de votre cœur pour moi. Eh ! quel obstacle, dit-elle avec précipitation, peut mériter que tu le nommes invincible ? Apprenez, répondis-je, un secret que votre mari vous a célé ; cet habit cache une malheureuse fille qu'il

délivra des mains d'une troupe de ſauvages. Ah, le perfide ! s'écria-t-elle, ne lui pardonnant pas une infidélité dans laquelle elle étoit tombée elle-même, je ne m'étonne plus s'il te retient en ces lieux : ſans doute il ſçait ton déguiſement. Là-deſſus je lui avouai tout ce qui en étoit, & je finis en lui diſant : quand vous m'avez cru garçon, vous aviez de la tendreſſe pour moi ; changez la maintenant, Madame, en compaſſion ; affranchiſſez-moi des pourſuites d'un infidele dont vos charmes devroient fixer le cœur. J'aurai ſoin de t'en délivrer, me dit-elle, en ſe levant d'un air penſif & inquiet, & vous aurez bientôt des marques de mon amitié. Elle me tint ſa parole, même dès le lendemain ; mais non pas d'une maniere qui prouvât qu'elle en agît par ſentiment d'amitié, comme elle me l'avoit dit.

Le Marchand, qui m'avoit donné huit jours pour me déterminer, ne me parloit plus, pour me laiſſer le temps de me réſoudre à ce qu'il exigeoit ; & ce qui facilita à ſa femme les moyens d'exécuter ce qu'elle projettoit pour m'éloigner, fut un coup de haſard qui, pendant l'abſence de ſon mari, fit arriver un Turc pour emmener quelques eſclaves que ſon maître, quelques jours avant, avoit achetés du Marchand. Comme il n'étoit

point alors à sa maison, sa femme me substitua à la place d'un de ses esclaves, qu'elle retint, & me livra au Turc, qui m'emmena avec les autres, malgré les plaintes dont je tâchai d'attendrir cette femme, pour l'engager du moins à me donner la liberté généreusement; mais elle n'y répondit seulement pas, & je ne tirai pour tout fruit de mes plaintes, que le malheur de rendre le Turc qui m'emmenoit instruit de ce que j'étois; car j'eus l'imprudence, dans les discours que je fis à cette femme, de tenir un langage de fille. Le Turc qui m'avoit achetée étoit justement, dit Misrie en s'adressant à moi, celui que vous entendîtes me parler dans la caverne. Ce jeune homme conçut pour moi une passion violente; dont même il m'entretint en me conduisant où nous allions. L'air dont je lui répondis lui fit penser que je ne lui céderois que quand je m'y verrois absolument forcée.

Nous étions destinés à travailler aux mines où vous arrivâtes quelques jours après, & comme le jeune Turc, avec son pere, avoit charge d'avoir soin de nous faire travailler, il ne lui fut pas difficile de m'enfermer dans cette caverne, où le barbare eut l'audace de redoubler plus fortement que jamais ses odieuses importunités. J'étois dans

cette extrémité, quand la mort de notre patron m'en tira. Je fus vendue avec tous les autres au mari de Guirlane. Elle sçait le reste, & il n'est pas besoin que j'en dise davantage.

Et j'ajouterai pour vous, dit Guirlane, que je vous vis passer dans le temps que vous arrivâtes avec les esclaves que mon mari avoit achetés. Je vous reconnus malgré votre déguisement. J'obtins de mon mari que vous ne travailleriez point, je vous consolai le mieux qu'il me fut possible, & j'adoucis vos maux par tous les agréments que je pus imaginer. Mon mari mourut, je reconnus Merville par la revue que je fis des esclaves, & mon amour se ralluma pour lui; mais présageant sa constance pour vous, je vous fis enfermer hier, Misrie, chargée de chaînes, dans les chambres destinées à la punition des esclaves. Je ne parus si cruelle, que pour augmenter le plaisir de votre surprise en vous rendant Merville. Maintenant, ajouta Guirlane, il n'a plus besoin de continuer, puisque Merville a vu tout le reste, & que vous sçavez tous deux ce que je suis à votre égard. Il est temps à présent que je vous dise ce que je devins, quand j'eus fui de l'endroit où mon mari me surprit avec Merville.

Là-dessus elle raconta de quelle maniere elle

engagea un des domeſtiques de la maiſon à fuir avec elle, & continua à nous apprendre le reſte en quatre mots. Comme nous avions des chevaux, dit-elle, nous fûmes bientôt éloignés. Nous avions bien fait dix ou douze lieues, quand nous vîmes, au ſortir d'un bois, le rivage de la mer.

Le domeſtique exécuta alors un deſſein, dont ſes remords avoient peut-être retardé l'exécution, ou qu'il trouvoit alors occaſion d'entreprendre avec plus de ſûreté. Il prit la bride de mon cheval, & me fit rebrouſſer dans le bois que nous venions de quitter. L'occaſion de m'enrichir eſt trop belle, dit-il, pour que je doive l'échapper. Madame, donnez-moi tous vos bijoux, & devenez après ce que vous pourrez ; auſſi-bien ne ſuis-je plus d'humeur à vous accompagner, & à m'expoſer à être pris par ceux qui vous cherchent, & qui pourroient bien vous trouver. Il n'attendit pas que je les lui miſſe en main ; il les prit lui-même, me défit un collier que j'avois & me laiſſa dans le bois, en emmenant avec lui les deux chevaux. Va, malheureux, lui dis je ; tu es l'inſtrument de la colere des Dieux contre moi : mais ils te puniront à ton tour.

Il s'éloignoit déja, quand je prononçai ces mots, & je me vis dénuée de tout, ſans ſecours, ex-

poſée aux inſultes qu'en cet état une femme peut recevoir. Je ſortis du bois ſans ſçavoir ce que j'allois faire. Je vous ai dit que le rivage de la mer étoit près de-là. A peine eus-je quitté le bois, que j'apperçus trois hommes, qui ſe promenoient le long des arbres. Ils me virent en même temps, & s'approcherent de moi ſans aucune affectation. La douleur & le déſeſpoir paroiſſoient dans mes geſtes. Je voulus m'éloigner d'eux; mais alors ils doublèrent le pas, & jugeant bien que j'étois ſeule, ils me prirent par-deſſous les bras, en me diſant en Anglois corrompu: vous êtes trop belle pour qu'on vous laiſſe dans ce bois; ſuivez-nous & vous n'en ſerez peut-être pas fâchée. Je réſiſtai en criant, mais ils mépriſerent des cris qui ne pouvoient être entendus de perſonne; & ils me forcerent de marcher juſqu'au rivage, où je fus livrée entre les mains de leur maître, qui étoit juſtement le Turc que j'ai épouſé depuis. Je lui plus ſi fort, qu'il leur promit la liberté quand il ſeroit arrivé chez lui, pour les récompenſer du plaiſir qu'ils lui feſoient. Il jugea bien à mes larmes & à ma douleur que je ne m'étois trouvée ſeule ainſi dans ce bois que par une aventure extraordinaire. Il attendit, pour la ſçavoir, que mon déſeſpoir fût un peu calmé.

Jamais

Jamais perſonne n'en agit avec une femme plus reſpectueuſement qu'il le fit avec moi. Nous partîmes, car ſon vaiſſeau n'attendoit que les vents favorables ; nous arrivâmes chez lui. Là, il redoubla ſes reſpects & ſa tendreſſe ; il m'offrit ſa main & tous ſes biens. Mes refus l'affligeoient, ſans l'emporter à aucune violence. Je vous avoue que ſes manieres, jointes aux ſoins empreſſés qu'il avoit de moi, me touchèrent de reconnoiſſance. Sa douleur & ſon amour augmentoient à tout moment, & je conſentis enfin par compaſſion, & par réflexion à l'état où je me trouvois, à l'accepter pour époux.

Jamais homme ne fut ſi tranſporté ; mais l'infortuné n'a pas joui long-temps de ſa joie : une débauche de toutes ſortes de liqueurs, qu'il fit avec ſes amis, le fit tomber malade. Il étoit naturellement délicat, ſon foible tempérament n'a pu ſurmonter le mal qu'il s'étoit fait. Il eſt mort enfin, & m'a laiſſé comblée de biens, qui me ſont doux, parce que je veux les partager avec vous. Guirlane finit là le récit de ſon hiſtoire, & nous communiqua le deſſein qu'elle avoit de s'en retourner en Angleterre. Je ſçaurai, ſans paroître, nous dit-elle, ce qu'eſt devenu mon mari. S'il eſt mort, j'en donnerai les biens à vous & à Miſ-

rie, avec une partie de ce que je possede ici. Je ne me réserve l'autre que pour achever mes jours dans quelque solitude, où j'exige seulement que vous veniez me voir quelquefois. Quant à présent, il est temps d'achever un bonheur que vous avez mérité par tant de traverses, & de vous unir tous deux par des liens éternels. Hélas ! dit Misrie à ce discours, Merville me donna sa foi, quand nous sortîmes de la maison de mon pere ; & je ne m'attendois pas que Guirlane dût jamais confirmer notre union. Ah ! belle Misrie, répartis-je, que cette Guirlane, à qui nous avons maintenant tant d'obligations, soit encore le témoin d'une foi déjà jurée. Après ces paroles, Guirlane prit la main de Misrie & la mienne, & les joignant ensemble : que les Dieux répandent sur vous toutes les faveurs dont ils partagent ceux qui les aiment, dit-elle ; & qu'un amour éternel renouvelle à tout moment les douceurs de cette union fortunée. Après ce discours, elle nous embrassa tous deux, & nous assura qu'elle alloit mettre ordre à ses affaires. Il est inutile de vous en faire un détail ennuyant. Elle vendit ses biens, qui lui produisirent des sommes immenses, & rendit la liberté à tous ses esclaves.

Nous nous embarquâmes enfin, quelque temps après, dans un vaisseau qui partoit pour l'Angleterre, & nous arrivâmes à quelques lieues de la maison d'Hosbid, le pere de Misrie. Nous apprîmes là qu'il étoit mort au service de son Prince, dans un action de valeur infinie, qui, sans doute, étoit l'effet d'un noble désespoir. Hosbid avoit un frere, qui, ne sçachant ce qu'étoit devenue sa nièce, avoit eu soin de tous les biens depuis la mort d'Hosbid, dans le dessein de les rendre à cette fille au cas qu'elle revînt un jour. Misrie alla se jetter aux genoux de cet oncle, en me présentant à lui. Nous lui racontâmes nos aventures. Il en fut si touché, qu'il nous mit sur le champ en possession de tous les biens de Misrie. Il voulut voir Guirlane, qui n'avoit osé paroître; il alla la trouver lui-même, & l'obligea, par mille honnêtetés, à ne plus penser elle-même à tout ce qui étoit arrivé.

Nous demeurâmes Misrie & moi dans la maison d'Hosbid, & nous engageâmes Guirlane à y prendre un appartement.

Quels jours heureux n'y passâmes-nous pas, ô Ciel! Mais j'étois fait pour éprouver l'inconstance du sort. Misrie mourut en met-

tant un enfant au monde. C'étoit un garçon: & c'eſt celui que vous voyez devant vos yeux, ajouta l'inconnu, en me montrant le jeune homme qui étoit avec lui.

Après ce coup, je me trouvai dans une ſituation d'eſprit à pouvoir défier le ſort. Je demeurai encore quelque temps en Angleterre; je me brouillai avec les parens de Miſrie, qui commencerent à me perſécuter, par le chagrin de voir paſſer le bien de la famille entre les mains d'un homme qu'ils ne connoiſſoient preſque pas. Les afflictions qu'ils ajouterent à celle où m'avoit plongé la mort de ma chere Miſrie, me dégoûterent de l'Angleterre. Je repaſſai la mer, après les adieux les plus tendres entre Guirlane & moi. Le haſard me conduiſit en ce lieu; il me fit naître l'envie d'y achever mes triſtes jours. Je me hâtai d'arriver en France avec mon fils, pour y vendre le peu de bien que m'avoit laiſſé mon pere & je revins dans ces lieux, où je fis bâtir la maiſon que vous voyez. Il y a déjà bien des années que je ſuis ici; nous y vivons, mon fils & moi, dans une tranquillité dont les charmes ſont au-deſſus des plaiſirs les plus bruyans du monde. Il ignore les paſſions aveugles, qui

précipitent dans tant de malheurs, & je fortifie l'innocence de ſon cœur par le juſte mépris que je lui inſpire pour la fortune.

L'inconnu finit là le récit de cette hiſtoire, qui me parut mêlée d'événements ſi ſurprenants, que je voyois bien que je m'étois trompée, quand j'avois cru que j'étois la ſeule dont les malheurs fuſſent infinis.

Après que Merville eut fini le récit de ſes aventures, je lui dis qu'il étoit juſte qu'il ſçût à ſon tour les miennes, & qu'il jugeroit, en les apprenant, de la grandeur des chagrins dont j'étois occupée. Nous remîmes mon hiſtoire au lendemain; car il me propoſa de reſter quelques jours chez lui. J'acceptai la propoſition d'autant plus volontiers, qu'elle convenoit au dégoût que j'avois pour le monde. Nous nous couchâmes. Merville ſembloit avoir pris la précaution de meubler pluſieurs chambres, pour pouvoir recevoir ceux que le haſard conduiroit dans ſa ſolitude. Je ne pus fermer l'œil de toute la nuit; j'avois tant de ſujets de réflexion ſur les malheurs de ma vie, que je paſſai toute la nuit à me repréſenter l'enchaînement qui les avoit attachés de ſi près les uns aux autres.

Cependant, comme je me reſſouvins que le

lendemain je devois les apprendre à Merville, je lui remarquois tant de noblesse d'âme dans ce qu'il m'avoit raconté des siens, & d'honneur & de vertu dans toutes ses actions, que je ne crus rien risquer à lui avouer mon sexe. Je ne lui en donnerai, disois-je en moi-même, que plus de compassion & d'amitié pour moi, & ses conseils me détermineront sur le parti que je dois prendre.

Le jour vint, je me levai. Merville entra dans ma chambre avec son fils, & voyant que j'étois déjà habillée, il me proposa d'aller nous asseoir sur le gazon, pour jouir de la fraîcheur du jour. Je le suivis, & nous allâmes nous asseoir sur l'herbe auprès de sa maison.

Là je commençai le récit de mes aventures de cette maniere. Vous voyez, Merville, une fille infortunée, dont la vie n'est qu'un tissu d'évènements presque inouïs. Jugez de toute l'estime que m'a donné pour vous le récit que vous m'avez fait, puisque je ne crains point de vous avouer mon sexe.

Merville alors, par les discours les plus respectueux & les plus consolants, acheva de me confirmer ce que je pensois de lui.

Après ces mots, j'entrai dans le détail de toutes

mes aventures, que je finis par ma ſortie de chez les payſans, qui m'avoit conduite dans la forêt où il m'avoit rencontrée.

Vous voy[illegible]neur, continuai-je, combien juſqu'ici j'ai vécu malheureuſe. Je ne veux plus m'expoſer à retomber dans des dangers dont le ſouvenir me donne une horreur pour le commerce du monde. Dites-moi ce que vous penſez que je doive faire. Je vous déclare déjà que le genre de vie que vous avez choiſi me fait envie ; j'y trouve des charmes infinis, & ſi j'oſois me flatter que vous vouluſſiez bien me recevoir avec vous, conſervant l'habit qui déguiſe mon ſexe, j'y coulerois le reſte de mes jours.

Si cette ſolitude a de quoi vous plaire avec nous, me répondit Merville, non-ſeulement, Madame, je vous l'offre & la partage avec vous, mais encore avec elle tous les ſervices que vous pourriez attendre de moi. Il me doit être bien doux de vous les rendre, ſi l'occaſion s'en préſente, & d'employer le reſte des jours que mes malheurs m'ont laiſſés, à ſecourir & obliger une dame infortunée, que le ſort ſemble n'avoir expoſée à de ſi grands dangers, que pour prouver qu'il la reſpecte, puiſqu'elle en eſt ſortie. Vivez avec nous, Madame ; ſoyez ici la maitreſſe, &

goûtez en paix un calme que le bonheur le plus parfait ne ſçauroit vous donner dans le monde.

Après ces mots, je lui marquai ma reconnoiſſance. Nous allâmes prendre dans la maiſon un léger repas, & je me déterminai à reſter en la compagnie de ces deux ſolitaires. Mais, Frédelingue, continua Parménie, ſi le ſort eût borné les accidents de ma vie à mon arrivée dans cette ſolitude, je n'aurois jamais eu le plaiſir que goûte un cœur en aimant un homme aimable, je ne vous aurois jamais connu. Voici ce qui m'obligea de quitter Merville. Après un mois de ſéjour dans ſa retraite, ſon fils, ce jeune homme nourri dans la paiſible innocence, dont le cœur ne connoiſſoit aucun des mouvements qui troublent l'âme, ſentit le ſien s'attendrir pour moi, quand il eut appris mon ſexe. Il ſoupira longtemps ſans connoître ſon mal, il me regardoit avec crainte; je le voyois ſouvent fixer ſes regards ſur moi & les baiſſer après en rougiſſant. Tous les petits ſervices qu'il trouvoit l'occaſion de me rendre, il me les rendoit avec un empreſſement paſſionné, mais différent cependant de ces empreſſements que j'avois vus dans les autres.

Je connus ce qu'il ſentoit, avant qu'il s'en apperçût lui-même. La connoiſſance que j'en eus

m'affligea ; je me trouvois tranquille, j'étois heureuse, & je prévoyois que le fatal amour me chasseroit encore de cette retraite, qui sembloit devoir être à l'abri de ses coups.

Je m'éloignois souvent de Merville & de son fils, sous prétexte de rêver seule : mais en effet, pour tâcher d'éteindre insensiblement ce feu qui s'allumoit dans le cœur innocent de ce jeune homme. Enfin, sa passion s'augmenta ; il ne suivoit plus Merville qu'à regret. Quand il voyoit que je me séparois d'eux, il étoit inquiet, il tomboit dans une langueur qui se remarquoit sur son visage ; & souvent dans ces moments, il quittoit son pere, & me cherchoit dans la forêt, avec une ardeur dont il se sentoit dévoré. Il me rencontra un jour qu'il me cherchoit de cette maniere. Quand il me vit, il s'arrêta, en poussant un profond soupir. Il y a long-temps que je vous cherche, Madame, me dit-il. Et que me voulez-vous, lui repartis-je ? Merville souhaite-t-il de me voir ? Non, me répondit-il ; je l'ai laissé près d'ici lisant. Et pourquoi le quittez-vous, lui dis-je, d'un ton surpris ? Je ne sçais, dit alors ce jeune homme, dont le cœur étoit comme une victime innocente qu'accabloit l'amour ; je me suis ennuyé d'être avec lui. Vous vous séparez

toujours de nous, & je ne ſuis point content, quand je ne vous vois pas. Ne nous quittez plus, Madame. Quel charme trouvez-vous tant à être ſeule, & à nous chagriner, mon pere & moi ? Votre pere, lui dis-je, eſt content, pourvu que je le ſois. Vous ne voulez donc rien faire pour moi, me répondit-il ? Je ſuis bien malheureux ; car ſi je pouvois vous faire plaiſir, moi, je ſerois plus content que je ne l'ai jamais été. Mais, lui répartis-je, il ne faut point avoir un empreſſement pour les autres ſi grand, qu'on ſoit malheureux de ne pouvoir le leur témoigner, quand on le veut. Cela eſt vrai, dit ce jeune homme : mais il me ſemble qu'on n'eſt pas le maître de cela ; car ſi je pouvois m'en empêcher, je ne m'ennuierois pas autant que je le fais, depuis que je vous aime. Le fils de Merville prononça ce dernier mot, avec une naïveté qui me fit une vraie pitié ; car ſans en connoître tout le ſens, il échappoit à ſon cœur. Depuis que vous m'aimez, m'écriai-je ! Eh ! faut-il m'aimer ? Ne vous ſouvenez-vous plus de tout ce que ſouffrent ceux qui aiment ? L'hiſtoire de votre pere, & la mienne, ne vous en inſtruiſent-elles pas ? Mais, Madame, eſt-ce ma faute, ſi cela m'arrive, dit-il ? Vous n'avez qu'à m'aimer autant que je le

fais, & je n'aurai rien à craindre. Si vous vouliez, vous n'auriez pas grande peine à le faire ; car je vous aime tant, que votre cœur en ſeroit touché.

Hé bien ! lui dis-je alors, de peur d'irriter ce tranſport, dont la vive naïveté marquoit la violence, allez rejoindre votre pere, je vais vous ſuivre, & je vous promets de vous bien aimer. Ah ! Madâme, s'écria alors ce jeune homme, quand je le verrai, que j'aurai de joie ! ne me trompez pas.

Il me quitta après ces mots. Je réfléchis très-triſtement ſur tout ce que je venois d'entendre, & je joignis Merville, déterminée à lui apprendre la paſſion de ſon fils, & la réſolution où j'étois de le quitter, pour ne pas donner le temps à cet amour de ſe fortifier.

Je trouvai Merville qui liſoit ſous des arbres touffus. Son fils, inquiet & attentif, ſe levoit à tout moment pour regarder ſi je venois. Merville, en me voyant, me dit : mon fils m'a dit qu'il vous avoit rencontrée, & que vous l'aviez aſſuré que vous veniez me rejoindre ; il étoit bien impatient que vous arrivaſſiez. Je lui ſuis obligée de ſon empreſſement, répondis-je à ce pere, qui ne ſoupçonnoit les impatiences de ſon fils, que l'effet d'une bonne amitié que ce jeune homme

avoit priſe pour moi. Je m'aſſis auprès d'eux, & nous parlâmes aſſez long-temps de choſes indifférentes. Merville avoit beaucoup d'eſprit, & l'expérience que lui avoient donné ſes malheurs, feſoit qu'il parloit de tout avec juſteſſe & avec agrément. Nous nous levâmes pour nous en retourner à la maiſon, parce que le ſoleil finiſſoit. En me levant, le fils de Merville s'approcha de moi, & me dit à l'oreille: Madame, ſouvenez-vous que vous m'avez promis de m'aimer, & cependant vous ne m'avez pas regardé une ſeule fois pendant la converſation.

Toutes ces choſes acheverent de me prouver que ſa paſſion étoit extrême; & que, ſi je ne fuyois, j'allois ſans doute payer de mille chagrins les obligations que j'avois à ſon pere. Je réſolus de ne pas me coucher qu'il ne fût informé de l'amour de ſon fils. Après avoir mangé, je fis ſigne à Merville, de faire en ſorte que ſon fils nous quittât. Il entendit ce que je lui diſois, & quelques moments après: mon fils, lui dit-il, allez vous repoſer; nous pourrons encore être ici long-temps, Madame & moi. Je vous aſſure, mon pere, répondit ce jeune homme, que je n'ai nulle envie de dormir. Le ſommeil ne ſera pas long-temps à venir, dis-je

alors en prenant la parole. Demain nous nous promenerons tant ensemble, que vous serez récompensé des moments que vous ne passerez point ce soir [illegible] vous. Ce jeune homme se retira, & son pere fut surpris de lui voir, en s'en-allant, la larme à l'œil. Voici, me dit-il, la premiere fois que je lui vois quelque chagrin. Merville; lui répondis-je à ce discours, il faut enfin que je vous quitte. Vous, Madame, s'écria Merville! & que vous ai-je fait, pour vous obliger à fuir de cette paisible retraite? C'est votre fils qui me chasse, lui répondis-je; l'amour a surpris son cœur, il m'aime, mais avec une passion qui ne paroît sans emportement, que parce qu'il ne connoît point le mal qui l'agite. Hélas! mes malheurs me suivent par-tout, & la fatalité s'en répand même jusques sur les autres. O amour, s'écria Merville, en levant les yeux au Ciel! n'as-tu point assez épuisé tes fureurs sur le pere, sans prendre encore le fils pour victime? Quoi! dans une solitude affreuse, dans des bois, dans un temps où il ne connoît encore pour tous objets, presque, que les arbres & le jour qui luit! Mais achevez de me raconter sur quoi vous fondez ce que vous me dites.

Je lui appris alors tout ce que son fils m'a-

voit dit, l'inquiétude avec laquelle il m'étoit venue chercher. Je le fis ressouvenir de cette impatience qu'il témoignoit en m'attendant, de ses discours passionnés. Enfin, continuai-je, votre fils m'aime, son cœur est blessé; son mal deviendroit terrible, si je restois avec vous; & je vous quitte dès demain, pour aller dans une autre solitude, passer toute seule une vie dont la société vous devient funeste.

Merville combattit ma résolution. Je voyois qu'il étoit au désespoir de l'amour de son fils, & que, jugeant bien de la nécessité de mon départ, il avoit cependant de la peine à se résoudre à me perdre.

Le lendemain, je me levai le plus matin qu'il me fut possible, & je trouvai Merville, en sortant de ma chambre, qui se préparoit à y entrer. Il n'est pas besoin, lui dis-je, que votre fils soit averti de mon départ, Merville; & pendant que le sommeil le retient encore dans son lit, il est à propos que je vous quitte.

En disant ces mots, nous sortîmes à quelques pas de la maison: mais quel fut notre étonnement, quand nous apperçûmes son fils entre des arbres, qui tenoit entre ses mains un mouchoir, qu'il bâisoit avec une ardeur la plus passionnée!

Je jugeai auſſitôt, que c'étoit un mouchoir que j'avois perdu le jour d'auparavant. En nous en revenant le ſoir à la maiſon de Merville, ce jeune homme l'avoit râmaſſé, & ſon cœur lui apprit l'uſage que l'amour en pouvoit faire.

Je dis ce que j'en ſçavois à Merville, qui me parut au déſeſpoir de voir déjà ſon fils occupé d'une paſſion qui pouvoit avoir de triſtes ſuites. Cependant ce jeune homme retourna la tête, & nous vit; il ſe hâta de cacher le mouchoir qu'il tenoit, & nous aborda. Vous vous êtes, aujourd'hui, levé de bon matin, mon fils, lui dit ſon pere. Je me couchai hier de ſi bonne heure, répartit ce jeune homme, que je me ſuis réveillé aujourd'hui plutôt qu'à l'ordinaire. Parménie va nous quitter, lui dit alors Merville; en vain m'efforcé je de la retenir, je ne puis l'arrêter davantage en ces lieux. Parménie nous quitte, répartit ce jeune homme! Ah, mon pere! & comment à préſent pourrons-nous reſter ici tout ſeuls? Nous perdons ſans doute beaucoup, répondit Merville: mais, mon fils, nous n'avons pas toujours eu le bonheur d'avoir avec nous Parménie, & les ſituations de la vie ne ſont pas toujours égales. Pendant que Merville prononçoit ces mots, ſon fils ne put retenir ſes

lármes. Quoi ! Madame, me dit-il alors, je ne vous verrai plus ? Non, mon pere, si vous ne l'arrêtez, je mourrai de douleur, & vous serez bientôt dans ces lieux tout seul. Merville n'eut pas la force de répondre à ce discours. Saisi & pénétré du malheur de son fils, il jugea que sa réponse ne feroit qu'irriter sa douleur. Consolez-vous, dis-je alors à ce jeune homme ; si quelque temps de séjour avec vous, vous a donné l'habitude de me voir, cette habitude s'effacera par la suite, & dans la compagnie de votre pere. Ah ! Madame, répondit-il, j'aime toujours mon pere également : mais cela n'empêchera pas que je ne meure, si nous ne vous suivons pas. Nous lui dîmes encore bien des choses, pour calmer son chagrin ; & j'étois déjà prête à monter à cheval, quand, se jettant à mes genoux : vous ne partirez pas, me dit-il, que vous ne m'ayez vu expirer ; je ne puis plus vivre sans vous, je ne puis vous oublier ; vous déchirez mon cœur ; ayez pitié de moi, Madame. Et vous, mon pere, si ma vie vous est chere, ah ! que Parménie ne nous quitte point : ou, s'il faut absolument qu'elle parte, suivons-la. Que faire sans elle dans cette solitude, qui me paroît épouvantable ? Allons, mon pere, allons mourir en la servant. Les sanglots arrêterent

sa

à voix après ces paroles. Ah ! Madame, s'écria le pere, dans quel état me laissez-vous mon fils !

Pendant que le pere disoit ces mots, je me hâtai, sans répondre, de monter à cheval, & je m'éloignai avec une vitesse extrême. Ce jeune homme se jetta alors à terre, fit les cris les plus douloureux; le cruel amour lui fesoit déjà détester la vie. J'entendois qu'il appelloit la mort à son secours; il fesoit retentir la forêt de mon nom. Je soupirai des maux que j'avois apportés dans cette solitude, & je m'éloignai, sans sçavoir où me guidoient mes pas.

Je marchai toute la matinée dans cette forêt, qui étoit d'une longueur prodigieuse, & je me trouvai dans un endroit qui présentoit des allées à perte de vue, dont la nature seule avoit fait elle-même toute la symmétrie. Cet endroit me parut si charmant, que je me sentis l'envie de m'y arrêter quelques moments pour me reposer. Je descendis de cheval, & m'assis auprès d'un arbre. Dans cet état j'examinai ce que j'allois faire; mes malheurs me revinrent dans l'esprit tout d'une vue; la situation où ils me réduisoient me fit amèrement soupirer, mes yeux répandirent des larmes. Malheureuse Parménie, m'écriai-je ! à peine as-tu commencé à vivre, que déjà

la vie t'eſt importune ; le ſort te contraint à fuir, pour en aller paſſer le reſte dans d'affreuſes ſolitudes, où tu te vois condamnée, ô ciel ! à errer le reſte de tes jours. Tu portes ton infortune juſques dans les lieux les plus tranquilles, que le ciel ſemble avoir mis à l'abri des revers du ſort.

En prononçant ces mots, ma douleur s'accrût ; j'avois de la peine à reſpirer. Je défis mes habits par-devant, pour donner la liberté de ſortir à mes ſoupirs. J'étois dans cet état, quand je crus entendre la voix de quelques perſonnes qui parloient un peu plus loin de moi. Je jettai les yeux du côté dont je jugeois que venoit la voix de ceux qui parloient, & j'apperçus trois hommes, dont l'un étoit magnifiquement habillé, & que les deux autres ſembloient reſpecter par la diſtance qu'ils mettoient entr'eux & lui. Ils étoient attentifs à me regarder ; ſans doute ils avoient entendu les paroles que j'avois dites. Honteuſe & tremblante de ce qui pourroit m'arriver d'une pareille aventure qui m'avoit trahie, je cachai mon ſein avec précipitation, & je me levai pour remonter à cheval ; mais cet homme que j'avois diſtingué des autres ſe hâtant de m'aborder : Arrêtez, Madame, me dit-il : ne fuyez pas un

homme qui s'intéresse à vos maux, & qu'un coup heureux du hasard a pour jamais attaché à vous. O ciel! quelle rencontre! & quels malheurs peuvent réduire ce que j'ai jamais vu de plus aimable au monde, à soupirer dans ces affreux déserts? Puisque le hasard vous apprend qui je suis, Seigneur, lui répondis-je; puisque ma douleur vous touche, ne la redoublez pas en m'arrêtant davantage, & permettez qu'en ce moment je m'éloigne de vous. Ah! Madame, s'écria-t-il, vous pouvez quitter ces lieux; mon respect vous assûre d'une entiere liberté: mais dans quelque endroit que vous conduisent vos chagrins, je me sens forcé à vous suivre. Non, Seigneur, lui répondis-je; s'il m'est permis de vous demander une marque certaine du respect dont vous parlez, je vous prierai d'ajouter à la liberté que vous me laissez de m'éloigner, celle de partir seule. Après ces mots, je pris la bride de mon cheval, & je voulus alors absolument m'éloigner. Non, Madame, dit-il, je ne consentirai jamais à vous quitter; mon cœur allarmé des funestes accidents qui peuvent vous arriver, m'engage à vous donner les secours dont vous aurez besoin. Et ce cœur, lui répartis-je, vous engage-t-il à me faire violence? N'appellez pas de ce nom,

dit-il, les effets de la passion la plus tendre qui fut jamais. Ah, Seigneur ! m'écriai-je, vous m'arrêtez en vain ; n'affligez pas une malheureuse, dont les peines ne sont déja que trop grandes ; voulez-vous abuser de l'état où je suis ? Laissez-moi. Je m'efforçai là-dessus une seconde fois de partir ; mais enfin il me retint, & me contraignit d'arrêter. Cruelle, me dit-il, puisque ni votre intérêt ni l'empressement que j'ai ne peuvent vous engager à me souffrir avec vous, oui, j'abuserai, puisque vous parlez ainsi, du pouvoir que le ciel ne me donne que pour vous arracher aux dangers que vous alliez courir. Le ciel n'approuve pas, lui dis-je, des actions pareilles, & quand il offre des secours dans l'infortune, ces secours la finissent, & ne la redoublent pas : mais je vois bien, continuai-je, que le ciel n'est pas ce qui t'embarrasse ; ta passion est le seul Dieu qui t'inspire, & je ne dois m'attendre qu'à de nouveaux malheurs.

Il ne me répondit point, il remonta sur son cheval & me prit avec lui.

Mais, Seigneur, dit alors Parménie à Frédelingue, il me tarde d'en venir au moment qui nous a fait connoître l'un à l'autre. Sachez donc que celui qui m'enlevoit en ce moment étoit le frere

de la Princeſſe, qui voyageoit depuis long-temps dans les Cours des différents pays. Il revenoit alors de tous ſes voyages, & s'en retournoit dans les lieux où régnoit ſa ſœur.

Vous avez pu remarquer que je n'en étois point encore fort éloignée, & le Prince fit tant de diligence, que nous y arrivâmes le même jour très-tard.

Je paſſe bien des diſcours inutiles, par leſquels je lui marquai tout le reſſentiment que je conſerverois de la violence qu'il m'avoit faite. Il me mit dans cette maiſon de campagne où vous m'avez trouvée, ſans que perſonne ait jamais ſçu que j'y étois, que quelques domeſtiques à lui.

J'avois la liberté de m'y promener dans les jardins que vous avez vus. Il n'oublia rien de ce qui pouvoit m'y divertir : mais, ô ciel! dans un état pareil, quoiqu'adouci par les manieres les plus honnêtes, le cœur peut-il goûter quelque plaiſir? Il y avoit cependant ſix mois que j'y étois, quand vous m'en avez tirée. Le Prince m'y venoit voir preſque tous les jours, & m'écrivoit ſouvent. Il commençoit enfin à ſe laſſer de ma réſiſtance, & un moment avant votre combat dans le pavillon, où vous le trouvâtes avec moi, je le vis tout prêt à me faire outrage, quand

le ciel vous fit arriver assez-tôt pour m'arracher à ses desirs criminels.

Parménie finit là le récit de ses aventures, continua Isis en parlant à Clarice. Frédelingue, par ce qu'il venoit d'entendre, jugea de tous les dangers où Parménie seroit exposée, si la Princesse venoit à découvrir qu'elle fût si près d'elle. Il dit à son tour à Parménie la cause de ses allarmes, lui apprit l'amour de la Princesse, & le rendez-vous qu'il avoit sur le soir avec elle. Chere Parménie, ajouta-t-il, puisque j'ôse me flatter que vous répondez à ma tendresse, donnez-m'en des marques assurées ; recevez ma foi. Les malheurs que vous venez de me raconter doivent vous faire comprendre que le sort par mille accidents peut traverser le bonheur des moments dont je jouis maintenant avec vous. Oui, Frédelingue, répondit Parménie, j'accepte votre foi, & je vous donne la mienne. Veuille le ciel finir enfin toutes mes infortunes, & me laisser en paix la douceur de passer mes jours avec vous. Allez tantôt, Frédelingue, vous rendre où vous attendra la Princesse ; &, selon ce que vous jugerez, nous prendrons les mesures qu'il faudra pour fuir les accidents dont ce malheureux pays nous menace.

Frédelingue passa quelques moments encore

avec Parménie. Le jour commençoit à baisser; il la quitta, en l'assurant qu'il reviendroit la trouver aussi-tôt qu'il auroit parlé à la Princesse, & mis ordre à tout ce qu'il pouvoit avoir d'affaires chez lui. Car enfin, lui dit-il, si la Princesse ne me voyoit pas, que sçait-on ce que son inquiétude pourroit produire? Elle ne sera sans doute encore informée de rien; j'emporterai ce que j'ai chez moi, & quittant un pays qui vous fut si funeste, nous irons ailleurs, Parménie, jouir du bonheur de nous aimer toujours.

Après ces mots, il partit. Comme il n'y avoit pas loin au château, il y fut bientôt arrivé. Il se hâta de se trouver à l'endroit de son rendez-vous. La Princesse y vint un instant après. Je ne vous ai vu d'aujourd'hui, Frédelingue, lui dit-elle en l'abordant; qu'avez-vous fait? qu'êtes-vous devenu? Un ami, répondit Frédelingue, m'a engagé à sortir ce matin pour aller à une maison de campagne, & il n'y a pas long-temps que j'en suis arrivé. Un amant empressé, répartit l'artificieuse Princesse, n'iroit point ailleurs chercher des plaisirs, pendant qu'il pourroit avoir celui de voir ce qu'il aimeroit: mais vous n'en êtes point encore, avec moi à cette tendresse de cœur qui fait haïr tout ce qui n'a point de rapport à ce

qu'on aime. Un ami vous engage, la solitude vous plaît ; peut-être quelqu'autre femme vous amuse-t-elle ; que sçais-je enfin ? je ne sçais combien d'autres petits plaisirs que vous pouvez avoir pris, que vous fuiriez, si vous m'aimiez comme je le demande. Ce n'est point toujours cette vivacité si exacte qui est la marque la plus certaine de l'amour, répondit Frédelingue ; le cœur, au milieu de ces petits plaisirs dont vous parlez, Madame, & que le commerce de nos amis & la bienséance rendent quelquefois nécessaires ; le cœur, dis-je, peut conserver un tendre souvenir de celle qui le touche, & se prêter en même temps à une nécessité qui l'ennuie en secret. Vous avez raison, répartit la Princesse : je commence à voir que vous raisonnez plus juste. Sans doute vous me l'avez conservé ce tendre souvenir, Frédelingue ? Vous jugez bien, Madame, que puisque j'en parle, dit-il, je suis capable de l'avoir. Je dois être contente de cette réponse, dit alors la Princesse ; elle calme toutes mes inquiétudes. Adieu, je vous quitte aujourd'hui plutôt que je ne voudrois ; je sens une indisposition, pour le moins aussi pardonnable que la nécessité que vous dites où l'on se trouve souvent de suivre ses amis. Vous aurez de mes nouvelles incessamment.

La Princesse quitta Frédelingue à ces mots. Il ne sçut que penser de sa conversation extraordinaire ; il crut d'abord qu'elle étoit simplement piquée de ne l'avoir point vu ce jour-là : mais cette réflexion ne tranquillisa pas son esprit, & dans les alarmes confuses qu'il conçut, il courut chez lui se charger de ce qu'il avoit de plus précieux, pour rejoindre sa chere Parménie.

Ses alarmes étoient bien fondées. Le frere de la Princesse, que nous avons laissé blessé dans le pavillon, & que quelques domestiques avoient rapporté dans le château, malgré sa foiblesse, avoit écrit la nuit à la Princesse, & l'avoit instruite de toute son histoire avec Parménie, & de l'aventure par laquelle il l'avoit perdue. Il nommoit même Frédelingue, qu'il avoit reconnu à sa voix, malgré son masque.

De sorte qu'après la conversation que la Princesse eut avec Frédelingue, elle avoit donné ordre à des cavaliers de le suivre & de le surprendre avec Parménie. Cette Princesse cependant ignoroit elle-même ce qu'elle devoit faire de ces amants. Incertaine & flottante, irritée de l'artifice de Frédelingue, elle se préparoit un triste plaisir à le confondre : mais le sort en ordonna autrement.

Frédelingue avoit dérouté ses espions, en sortant de chez lui par une petite porte inconnue qui donnoit dans un jardin; & de ce jardin il étoit entré en pleine campagne, & avoit couru avec tant de précipitation, qu'en très-peu de temps il avoit rejoint Parménie. Il lui dit ses frayeurs; elle les trouva très-bien fondées. Ils partirent la nuit, & s'éloignerent d'un pays si funeste à Parménie.

Quand Frédelingue se vit en liberté avec elle, il jugea que le plus sûr étoit de passer en France, pour éviter de retomber entre les mains de la Princesse ou de son frere, qui, sçachant de quel pays il étoit, pourroient envoyer du monde après lui. Un coup de hasard nous perdroit même en Allemagne, dit-il à Parménie; on imagineroit mille moyens de nous surprendre, dont peut-être quelqu'un réussiroit. Que nos ennemis ignorent où nous serons. Passons en France; quand nous y aurons été un temps suffisant pour dérober à la Princesse la connoissance des lieux que nous habitons, je vous conduirai sans danger dans ma patrie. Parménie consentit à ce qu'il vouloit, & approuva ses précautions. Ils arriverent en France. Le hasard dans ce pays-ci les conduisit chez un des parents de Frédelingue, qui, cadet de sa

maiſon, étoit venu en France, où il avoit épouſé une dame qui poſſédoit de gros biens, & dont la tendreſſe avoit fait ſa fortune. Ils logerent chez ce parent, ne pouvant paſſer plus avant, à cauſe de la nuit qui les ſurprit. Il n'eut pas plutôt entendu le nom de Frédelingue, qu'il ſe reconnut. Ils s'embraſſerent. Frédelingue lui raconta ſes aventures, & ils contracterent enſemble une amitié ſi grande, que ce parent & ſa femme les engagerent à demeurer près d'une année entiere chez eux.

Cependant Parménie me mit au monde. Frédelingue mon pere, qui, depuis longtemps, avoit écrit à ſes parents & ſon mariage, & une partie de ce qui lui étoit arrivé, paſſa en Allemagne pour y vendre le bien qu'il y avoit. Il laiſſa Parménie chez ſon parent. Les larmes qu'ils verſèrent en ſe quittant furent comme les préſages du malheur qui arriva à Frédelingue. Il vint chez lui ſans aucun accident, y termina ſes affaires. Il périt, en revenant, dans une riviere, qu'il s'expoſa imprudemment à traverſer. Il n'avoit alors qu'un domeſtique avec lui, qui périt auſſi. Trois autres hommes à lui, qui conduiſoient quelques mulets chargés, étoient reſtés derriere, & ma mere l'apprit de ces hommes, qui revinrent en

France; & qui lui dirent qu'ils avoient rencontré près de la riviere les chevaux de Frédelingue & de son domestique, qui étoient encore récemment mouillés; que cela leur avoit fait juger que Frédelingue & lui s'étoient noyés.

Cette aventure funeste avança les jours de Parménie; elle ne vécut plus que d'une maniere languissante, & deux années après elle mourut. Un moment avant sa mort elle fit venir le parent de Frédelingue & sa femme, à qui elle me recommanda les larmes aux yeux, & elle expira avec la consolation de voir qu'ils avoient reçu ce qu'elle leur avoit dit à mon égard, avec autant de tendresse pour moi, que si j'avois été leur enfant. Hélas! je ne connoissois point mes malheurs alors. Je restai avec ce parent & sa femme. Quelques mois après cette dame eut un fils, qui étoit son unique enfant. Nous fûmes élevés ensemble. J'avois déjà huit ans, quand son pere mourut, & laissa sa femme qui ne lui survécut que de dix années. Après sa mort, je restai comme sous la tutelle de Périandre leur fils. Le Ciel m'avoit donné quelque beauté. L'habitude & le commerce que nous avions ensemble fit naître une passion pour moi dans son cœur.

Je m'étois bien apperçue, avant la mort de sa

mere, que ſouvent il avoit du plaiſir à être avec moi, & que même il avoit de violents dépits, quand je témoignois ne point partager ce plaiſir. Mais je n'avois garde alors de penſer que ce fût l'amour qui causât ces mouvements. Quand il ſe vit ſeul avec moi il ſe déclara ouvertement; & la connoiſſance que j'eus des ſentiments de ſon cœur, m'en inſpira de ſi contraires à ſon amour, qu'à chaque inſtant mon averſion redoubla. Quoique je ne ſçuſſe point encore ce qu'il étoit capable de faire, mon cœur ſembloit dès-lors lui rendre juſtice; car, quand il vit que ſon amour ne me touchoit point, il me déclara que, ſi je ne prenois le parti de l'épouſer, je pouvois m'attendre à un eſclavage qui ne finiroit qu'avec ſa vie; qu'il ſentoit bien que je pouvois ſeule faire ſon bonheur, & que, ſi je m'obſtinois à l'accabler de rigueur, il auroit du moins, en ſouffrant mille peines, la douceur de me faire partager ſes chagrins, puiſque je refuſois de partager ſon amour. De pareilles menaces ne ſont pas propres à allumer des feux; auſſi m'irriterent-elles ſi fort contre lui, que je réſolus de mourir plutôt mille fois de la mort la plus cruelle, que de me rendre aux deſirs d'un barbare, de qui l'amour s'expliquoit d'une maniere ſi cruelle

& ſi violente. L'inutilité de ſes menaces le détermina à les effectuer. Il me retint chez lui captive; il n'eſt point de contrainte qu'il n'inventâ pour m'obliger à céder; chaque jour il venoi m'accabler de reproches, dont les termes cruel me font encore frémir de crainte & d'horreur. Tu as réſolu ma mort, barbare, lui diſois-je quelquefois; mais ſçache qu'elle eſt dans mon cœur encore plus réſolue que dans le tien. Je l'attend cette mort comme le plus grand bien qu'on puiſſe me donner; elle eſt au-deſſus de ta tyrannie, & toutes tes fureurs ne ſervent qu'à l'avancer.

Ces diſcours l'effrayoient cependant, & modéroient ſes emportements. Dans ce temps, un des domeſtiques qui avoit ſervi mon pere, & qui s'en étoit retourné en Allemagne, arriva en France de la part des parents de mon pere, avec des lettres pour moi, par leſquelles ils me mandoient qu'il étoit temps que je vinſſe dans les lieux où mon pere avoit pris naiſſance; qu'ils m'attendoient avec des ſentiments de tendreſſe qui m'y feroient peut-être trouver quelqu'agrément; qu'au reſte, il étoit incertain que mon pere eût péri; que des étrangers arrivés en Allemagne prétendoient avoir vu un Frédelingue, qui pouvoit bien être mon pere lui-même.

Périandre défendit d'abord que cet homme me parlât; je sçus cependant son arrivée, & je m'emportai avec tant de douleur contre ce tyran, qu'enfin il consentit que je le visse, mais devant lui.

Sa présence n'empêcha pas que je ne chargeasse ce domestique d'avertir mes parents de la contrainte affreuse dans laquelle le barbare me retenoit. Mes discours furent sans ménagement. Périandre nous quitta de colere. Ah Ciel! dis-je alors, mon pere vivroit encore! & dans quel endroit, justes Dieux, le retenez-vous, pendant que sa fille est persécutée par un monstre plus horrible pour moi que la mort?

Ce domestique m'assura que je serois vengée, & que je pouvois me fier à son zèle. Mais que le cœur d'un homme sans naissance est rarement généreux! Périandre sçut l'engager par de l'argent à trahir mes intérêts, & je compris la lâcheté de ce domestique par les discours que Périandre me tint dans la suite.

Ce nouveau malheur m'accabla, je succombai sous le poids de mes chagrins, mon mal augmentoit à chaque instant. J'esperai que ma maladie finiroit enfin la peine que j'avois à voir Périandre. Ma langueur le mit au désespoir. On

m'ordonna de boire certaines eaux minérales, où il me conduisit lui-même. Dans ce voyage il devint très-respectueux; la crainte de ma mort calma son impatience ordinaire, & la jeunesse, & les remedes me rétablirent.

En cet endroit de son histoire, Caliste, que je continuerai d'appeller Isis, fit un récit de la rencontre de Clorante, & de tout ce que vous avez déjà vu, Madame; & elle finit son histoire à son arrivée chez Fétime, après qu'elle eut fui avec Dorine.

Le jour paroissoit alors; & sans doute, direz-vous Madame, le récit d'Isis avoit été assez long pour lui donner le temps de paroître: mais qu'importe, si vous ne l'avez pas attendu, & si les évènements, dont le récit d'Isis est rempli, vous font lire ces aventures qu'elle a rapportées, sans penser qu'elle a passé toute la nuit à les dire? Vous y devez trouver des situations assez surprenantes, des malheurs qui passent l'imagination. Partout vous y voyez des amants que l'amour plonge dans un abîme de supplices; les jalousies éclatent, le sang coule de toutes parts; ce n'est que désespoir: tout y est fureur, ou plaintes & gémissements, presque point de calme; la vie de ces infortunés n'est qu'un tissu d'horreurs: le Sort

& l'Amour en font successivement leurs victimes. Mais malgré toutes les infortunes dont ils les accablent, admirez ici, Madame, quel bien prodigieux ce doit être que l'amour. Ces victimes presque expirantes sous le poids de leurs maux, sentent, en un instant de bonheur, évanouir ces langueurs mortelles. La mort fuit; la joie & les plaisirs s'emparent de ces cœurs où la tristesse & le désespoir fesoient leur siége. Ce changement devient l'effet d'un instant, d'une reconnoissance; & ces affreuses situations, où leur vie avoit été comme ensevelie, ne sont plus, après cet instant fortuné, que des images présentées à leur esprit, pour redoubler la douceur qui succède à leurs maux. Au milieu de leurs malheurs l'Amour leur conserve la source de leur bonheur, cette constance inébranlable & triomphante des coups les plus affreux du hasard. Ah! si dans des chemins, pour ainsi dire, escarpés; si, malgré l'orage & la tempête; si, au milieu des foudres & des éclairs, l'Amour sçait conduire les amants dans le sentier du bonheur; si, comme le soleil, il perce les nuage affreux qui leur déroboient l'éclat du jours; si, par des routes semées d'épines, ils arrivent à cette douce volupté de cœur, dont ils sont enfin comme enivrés, concevez, Madame,

dans quelles délices il entretient le cœur de ceux dont il ne traverse jamais le bonheur; & si, après des enchaînements inconcevables d'infortune, les malheurs au moment heureux sont comme des ombres légeres qui disparoissent, que doivent, encore une fois, sentir ceux dans la mémoire desquels l'amour n'a rien de fâcheux à faire évanouir?

Au reste, Madame, si le récit d'Isis emporte la plus grande partie des aventures de Clorante, vous ne le trouverez pas si extraordinaire, quand vous ferez réflexion que dans cette histoire est mêlée celle de Caliste elle-même, & que celle de Frédelingue & de Parménie, qu'elle raconte, ont un rapport nécessaire avec la sienne; que d'ailleurs l'épisode n'est point étrangere, puisqu'elle est un récit des aventures des principaux personnages, je veux dire de Caliste & d'un autre qu'il n'est point temps que vous connoissiez encore.

J'ai dit que le jour parut, quand Isis eut fini son histoire. Il y a long-temps, dit-elle à Clarice, que je vous prive du sommeil; je ne sçais si la curiosité que mon récit a excitée dans votre esprit vous récompense un peu du repos perdu: mais enfin pendant qu'il nous reste encore quelque

moments pour en prendre, profitons-en, ma chere Clarice.

A ces mots, Clarice cacha des larmes, que la fin des aventures de Caliſte, touchant Clorante, lui feſoit verſer. Iſis avoit peint les moindres endroits de cette fin d'une maniere ſi vive, que Clarice y voyoit la preuve d'un amour, dans Clorante, le plus tendre qui fut jamais. Je ne regrette point le ſommeil que j'ai perdu, dit-elle à Iſis, & je perdrois ces moments de repos qui nous reſtent avec plaiſir, ſi vous parliez encore.

Après ce diſcours elles ſe tûrent toutes deux, & tâcherent de s'endormir.

Fétime, quelque temps après, vint dans leur chambre. Elles étoient déjà éveillées; elles s'habillerent pour jouir de la fraîcheur du jour: mais avant de ſe promener, elles paſſerent avec Fétime & Dorine dans la chambre de l'inconnu, à qui le repos de la nuit avoit rendu des forces. Alors ſçachant que Fétime étoit la maîtreſſe de la maiſon, il acheva de marquer, par la maniere reconnoiſſante dont il la remercia de ſes bontés, qu'il falloit que ſa naiſſance fût illuſtre, puiſque les ſentiments de ſon cœur feſoient éclater tant de nobleſſe. Il demanda quelles étoient les deux

aimables filles qu'il voyoit, & si c'étoient ses enfants. Fétime lui répondit qu'elles n'étoient que ses amies: mais des amies si cheres, qu'elle les aimoit autant qu'une mere aimoit ses enfants. Cette répartie attira d'autres honnêtetés de la part des deux dames.

Cependant Isis, qui d'abord n'avoit rien vu qui l'intéressât dans la physionomie de l'inconnu, sentit, après l'avoir examiné, des mouvements de compassion pour lui si vifs, qu'elle lui parla dans les termes les plus consolants, pour tâcher de calmer la mélancolie dont il paroissoit accablé. Ses discours inspirerent à l'inconnu tant de reconnoissance, qu'il dit, en s'adressant à Isis & aux autres: vous êtes sans doute surprises de l'accident qui fait que je suis ici, & je dois aux bontés qu'on a eues pour moi, le récit des malheurs qui m'ont conduit à celui qui m'est arrivé. Veuille le Ciel enfin me les faire oublier, en me rendant le seul bien qui me retient à la vie.

Après ces mots, il commença de cette maniere.

Je taîrai mon nom, non pas que je craigne de vous le confier: mais sous ce nom il m'est arrivé de si grands malheurs, que je voudrois pouvoir l'oublier moi-même, & ce sera sous celui d'E-

mander que je vais vous apprendre ce que j'ai à vous dire.

Je quittai, il y a nombre d'années une épouſe qui m'étoit chere, pour m'en aller dans mon pays recueillir des biens de patrimoine. Ma mere vivoit encore; je reſtai quelque temps chez elle, & je partis de chez moi pour aller revoir ma chere épouſe; quand, traverſant une riviere dont le cours étoit impétueux, je tombai de mon cheval, par la violence des flots qui l'entraînèrent malgré ſa vigueur. Je nageai long-temps difficilement, & contraint d'avaler beaucoup d'eau, enfin mes forces s'épuiſerent; bientôt après je ne ſçais plus ce que je devins. Un domeſtique que j'avois avec moi périt dans le même danger, dont je fus tiré par une aventure fort heureuſe.

Un bateau plein de cavaliers & de dames paſſa dans l'inſtant que l'eau commençoit à m'entraîner, & que mes forces laſſées m'abandonnoient. Ils étoient conduits par ſix bateliers. Cette compagnie généreuſe engagea par l'eſpoir d'une récompenſe conſidérable, ces hommes à ſe jetter dans l'eau pour me ſauver. Ces ſortes de gens ſont faits à la nage; trois des plus jeunes ſe hâterent d'ôter leurs habits, & s'en vinrent à grandes

brassées dans l'endroit où j'allois enfoncer. Ils me saisirent par mes habits, & me traînerent de cette maniere jusques dans le bateau, où les dames & les cavaliers s'empresserent à l'envi les uns des autres de me donner un prompt secours. On me tint long-temps suspendu, pour me faire rendre la quantité d'eau que j'avois avalée, & je donnai bientôt des marques d'un meilleur état.

Cependant je n'eus pas la force de parler; mes foibles yeux distinguerent à peine ceux qui m'entouroient, & je fus porté, quand ce bateau fut arrivé où l'on alloit, chez un des cavaliers de la compagnie, qui voulut m'avoir chez lui. Il me fit mettre au lit. Pendant la nuit je me remis beaucoup. Le matin ce cavalier entra dans ma chambre; il m'apprit de quelle maniere on m'avoit sauvé, & me dit qu'il ne tiendroit pas à lui que ma santé ne fût bientôt rétablie.

Vous pouvez juger que je lui marquai toute ma reconnoissance. Vous ne pouviez périr, me dit-il alors en riant; trop de dames s'intéressoient à votre vie, & la mort respectoit vos jours. Je répondis à ce compliment gracieux, de la même maniere. Il me quitta : je vais, me dit-il, vous envoyer compagnie, en attendant que je revienne. Quelques moments après, je vis entrer une dame

d'environ trente-cinq ou quarante ans, très-belle encore, & qu'on jugeoit aisément avoir été la plus aimable personne qu'on pût voir. Cette dame, en entrant, me dit qu'il étoit juste, puisqu'on s'étoit chargé de me guérir de mon indisposition, qu'on y contribuât par tous les endroits qui pourroient en avancer la fin. On s'ennuie souvent d'être seul, ajouta-t-elle; le mal s'aigrit, quand on y pense, & l'on vient pour tâcher de vous en dérober l'attention. Il m'est bien doux, après mon accident, lui répondis-je, de trouver des cœurs aussi généreux, & je ne puis manquer d'être bientôt en pleine santé, puisqu'on prend tant de soin de me la rendre. Il seroit difficile, répartit-elle, qu'elle ne devînt precieuse à ceux qui vous connoissent, & vous êtes de ceux pour qui même on prend souvent plus d'intérêt qu'il ne faudroit. Elle rougit un peu en disant ces mots. Quelque léger que fût l'intérêt qu'on y prendroit, dis-je, Madame, sans doute on en prendroit plus qu'il ne faut; mais si la reconnoissance acquitte en quelque maniere de tous les services qu'on peut nous rendre, & nous les fait mériter, je suis du nombre de ceux qui n'en sont pas indignes. Il est des *reconnoissances* de toute espece, me dit-elle alors: celle que vous

me devez eſt peut-être autre que vous ne penſez ; il ne m'eſt pas permis de la dire, & je ne ſçais même ſi je ne dois pas vous prier de ne la point deviner. Cependant, Seigneur, ſçachez que j'étois de la compagnie des dames qui ſe trouverent dans le bateau quand on vous ſauva ; à peine vous eut-on mis dans ce bateau, que, touchée d'une véritable compaſſion pour vous, j'excitai mon frere à vous prendre chez lui. Il le fit, & jamais mon frere n'a fait d'action qui me plût autant que celle-là.

Cette dame, en prononçant ces derniers mots, baiſſa les yeux d'un air mêlé de tendreſſe & de timidité. Aſſez ſurpris des tendres ſentiments de cette femme, qui, quoique belle encore, me ſembloit être d'un âge à ne plus penſer que férieuſement : Madame, lui répondis-je, les ſoins que chaque jour on a de moi dans cette maiſon, ſuffiſent pour m'inſpirer dans le cœur tous les ſentiments qu'un honnête-homme en pareil cas peut reſſentir ; & c'eſt vous dire que mon reſpect & ma reconnoiſſance ſont pour vous infinis.

Après ces mots, nous liâmes enſemble une converſation de choſes indifférentes : mais je remarquois que cette dame trouvoit dans chaque ſujet occaſion de me marquer de nouvelles bontés.

Elles m'embarrassoient extrêmement, d'autant plus qu'elles me paroissoient effectivement partir également & d'une vraie tendresse, & du fond d'un caractere généreux.

Je ne sçais si elle s'apperçut de mon embarras, & de la peine que se donnoit mon esprit pour lui répondre honnêtement sans m'engager avec elle: mais sur la fin de notre conversation, elle prit tout d'un coup un air beaucoup plus sérieux. Seigneur, me dit-elle en me quittant, soyez ici tranquille, & tâchez de regagner votre santé, je n'oublierai rien pour l'avancer. Vous nous quitterez, quand vous serez en état de partir : mais partez persuadé qu'il n'est ni bienfaits, ni bonheur dont je ne souhaitasse vous combler. Je ne sçais si vous avez compris le sens de mes discours; j'en aurois à rougir avec un homme moins généreux que vous ne paroissez : mais mon cœur, qui s'est d'abord intéressé pour vous, ne trouve rien que de louable dans ses sentiments, puisqu'enfin vous les méritez. Je ne vous en dirai jamais davantage, & j'aurois été au désespoir que vous ignorassiez l'estime que j'ai pour vous. L'aveu que j'en fais me satisfait, & je n'ai plus de vœux que pour votre guérison. Elle me quitta là-dessus, & me laissa presque immobile de chagrin de ne pouvoir ré-

pondre à des bontés qui portoient le caractere de la générosité, & de la tendresse la plus aimable qu'on pût s'imaginer. Je n'eus jamais la force de lui répondre; je me sentis pénétré de reconnoissance & d'estime pour cette dame, & je la vis sortir de ma chambre en la regardant avec des yeux, si non tendres, du moins tristes de ne pouvoir l'être : mais je n'avois le cœur & l'esprit remplis que de ma chere épouse. Je ne l'avois possédée qu'un an; je soupirois même plus tendrement que jamais pour elle.

L'expérience que j'avois des effets que produit un amour méprisé, ne me fit rien appréhender en cette occasion. Il est des cœurs qui ne ressentent jamais qu'une tendresse estimable & bienfaisante. Celui de la Dame qui venoit de me quitter étoit de ceux-là; ainsi je demeurai tranquille sur la foi de son caractere. Cependant la connoissance de ses sentiments me fit prendre la résolution de partir le plutôt que je pourrois.

Son frere arriva quelques moments après qu'elle fût sortie de ma chambre, qui me fit de son coté mille amitiés. Enfin ma santé revint, & je me préparai à partir.

Un jour me promenant dans un petit bois, que contenoit un assez grand jardin auprès de cette mai-

on, qui étoit à la campagne, je trouvai une petite grotte, où j'entrai par un mouvement de curiosité. Dans cette grotte, que je parcourus, je trouvai un enfoncement assez étroit, fermé d'une porte à barreaux de fer. Je poussai cette porte sans aucun dessein, ne pensant pas même qu'elle fût ouverte. Apparemment qu'on l'avoit mal fermée; elle s'ouvrit. J'entrai dans l'enfoncement, qui étoit assez long & fort étroit. Quand je fus dans le fond, je crus entendre sourdement comme les soupirs & les plaintes de quelqu'un. J'écoutai, en m'arrétant, ce que ce pouvoit être; mon attention me fit distinguer encore mieux les sourds gémissements que j'avois d'abord entendus plus confusément. Ah Ciel! m'écriai-je assez haut, & quel malheureux le sort accable-t-il dans ces lieux? A peine avois-je prononcé ces mots, que j'entendis, comme au travers de la muraille, une voix qui me prioit de m'approcher. Surpris de cette étrange aventure, je fis ce dont on me prioit, & l'on me dit alors: Seigneur, aux paroles que vous avez prononcées, & à votre voix j'ai jugé que vous êtes un étranger, & je vous appelle pour vous apprendre que je suis une infortunée, que Fermane retient dans ces lieux. Je ne puis vous en dire à présent davantage: mais par tout ce que les dieux peu-

vent imprimer de vertu dans le cœur d'un homme généreux, Seigneur, tâchez de me tirer de la captivité. Je ne sçais comment vous avez pénétré dans cet enfoncement; c'est l'endroit où sont les machines & les tuyaux qui font jouer les eaux de la grotte; Fermane est le seul qui y entre avec un domestique qui sçait le secret de ma prison; la porte en est toujours fermée; & puisque vous l'avez ouverte, les dieux semblent m'assurer que vous aurez assez de compassion & de générosité pour me secourir. Je vous parle au travers d'une porte, quoique la couleur vous fasse penser que tout est muraille : c'est une simple couverture de plâtre dont on a déguisé cette porte; & si vous regardez avec attention, vous pourrez en appercevoir la serrure. Fermane vient ordinairement ici avec une chandelle, & je n'ai point moi-même d'autre lumiere. A l'égard de la clef dont il ouvre cette porte, il a soin de la mettre dans un trou ménagé dans le coin de cet enfoncement. Il ne tient qu'à vous de sçavoir par vous-même ce que je vous dis.

Après ces mots, elle redoubla ses prieres avec mille soupirs. Je lui dis que j'avois obligation à Fermane. En peu de mots, je lui appris ce qu'il avoit fait pour moi; mais que, malgré cela, je

ne balancerois pas, avant de partir, de la tirer de son esclavage; que je ne pensois pas que la reconnoissance dût aller jusqu'à approuver le crime; que c'en étoit un que d'accabler dans une affreuse prison une infortunée, dont les Dieux sembloient me réserver la délivrance; & je lui dis que, la chambre où je couchois donnant sur le jardin, j'en sortirois la nuit, & que je viendrois avec un flambeau ouvrir la porte, & la mettre en liberté; qu'alors elle pourroit aisément sortir du jardin par une petite porte dont j'avois remarqué qu'on laissoit toujours la clef en dedans. Le Ciel, sans doute, favorisera votre retraite, ajoutai-je. Après ces mots, je me hâtai de sortir de cet endroit, & de pousser la porte comme je l'avois trouvée.

Je ne lui avois promis de venir la nuit, que parce qu'elle m'assura que Fermane ne la voyoit jamais que le jour, & qu'il n'étoit point encore arrivé qu'il fût venu la nuit, & qu'ainsi la porte de fer demeureroit toujours dans le même état. Nous étions alors sur le soir. Après le repas, je pris congé de Fermane & de sa sœur, & j'allai m'enfermer dans ma chambre.

Quand je jugeai que tout le monde reposoit, je sautai de ma fenêtre dans le jardin. La hauteur

n'en étoit point confidérable, & je jugeois qu'il me feroit facile d'y remonter quand j'aurois rendu la liberté à l'inconnue. Je tenois un flambeau à la main, & je m'avançai vers la grotte. Perfonne n'y avoit été; je repouffai la porte de fer; j'avertis, en touffant, l'inconnue de mon arrivée, qui me répondit de la même maniere, & je cherchai dans le coin de la muraille la clef de fa porte, dont j'avois déjà remarqué la ferrure. Je la trouvai comme elle me l'avoit dit; mais en enfonçant mon bras pour la prendre, mon flambeau s'éteignit en l'approchant de trop près de la muraille, qui étoit extrêmement humide. Je n'avertis point de cet accident l'inconnue, efpérant qu'en tâtant avec la main je trouverois la ferrure: mais comme je m'avançois vers cette porte, j'entendis qu'on pouffoit celle aux barreaux de fer. La perfonne qui entroit n'avoit point de lumiere; il lui étoit arrivé le même accident qu'à moi, en traverfant le jardin. Je me collai contre la muraille alors pour le laiffer paffer; mais la furprife où j'étois me troubla fi fort, que je me rangeai juftement à l'endroit où j'avois pris la clef de la porte de l'inconnue.

Celui qui avançoit vers l'enfoncement, & qui connoiffoit ce lieu, vint de mon côté pour la

prendre : il avança la main, & me sentit ; il fit un cri, & se jetta sur moi. Je me défendis ; nous nous renversâmes à terre sans que je rompisse le silence. Nos forces étoient égales, & nous n'avions l'un sur l'autre aucun avantage. Nous nous lassâmes de nous rouler à terre. Qui es-tu, malheureux, me dit alors cette homme, que je reconnus à la voix être Fermane lui-même ? C'est Émander, lui répondis-je, ne croyant pas qu'il fût possible de m'échapper sans être reconnu. Emander, s'écria-t-il ! Qui ! vous que je comble d'honnêtetés, vous venez dans ces lieux pour m'enlever tout ce que j'aime ! Ah, cruel ! Alors, en peu de mots, je lui fis un aveu de tout ce qui m'étoit arrivé, & je finis en lui disant que son action m'avoit paru injuste ; que cette infortunée m'avoit prié avec tant de larmes de la sauver, que j'avois cru être même obligé de le faire. Il se releva alors, & me dit : Émander, nous déciderons ailleurs qu'ici si j'ai tort ou non, suivez-moi. L'inconnue, qui avoit entendu le bruit que nous avions fait, & nos paroles, faisoit dans sa prison des cris affreux. Cependant je suivis Fermane, qui me dit, quand nous fûmes dans le jardin : je vous crois homme de cœur : attendez-moi dans cet endroit, je vais

prendre deux épées, & nous ſortirons d'ici pour nous aller battre plus loin ; l'injure que vous m'avez faite, & votre ingratitude, ne peuvent être vengées que par le ſang. Allez, lui dis-je, je vous attends, puiſque vous le voulez ; mais ſouvenez-vous que ce n'eſt qu'à regret que je me vois contraint de me défendre.

Il me quitta là-deſſus, & revint un moment après avec les deux épées. Choiſiſſez, me dit-il, en me les préſentant toutes deux. Les armes, lui répondis-je, ſont égales, & le courage ſeul en fait la différence. Nous ſerons donc égaux auſſi de ce côté, répartit-il, & j'aurai de plus que vous la juſtice & la raiſon. Et moi, lui dis-je, j'aurai pour moi les Dieux, qui condamnent l'action que vous faites, en retenant une infortunée dans l'eſclavage.

Pendant ces diſcours, nous ſortîmes du jardin, & nous nous arrêtâmes dans un endroit, où rien n'obſcurciſſoit la clarté de la lune. Je vis, près de cet endroit, un château : Fermane, lui dis-je, éloignons-nous davantage ; on pourroit nous entendre. Non non, répondit-il : défendez-vous ; cet endroit nous convient mieux que tout autre.

Après ces mots, il m'attaqua avec une intrépidité

trépidité ſurprenante. Je voulus, pendant quelques moments, ménager ſa vie, & ne feſois que parer ſes coups. Je me ſentis bleſſé; mon ſang qui couloit, m'irrita; je le preſſai: je reçus encore une nouvelle bleſſure: je m'affoibliſſois, & je le perçai d'un coup qui le fit tomber. Un moment après, je tombai moi-même. Ce que j'avois prévu arriva: une dame, que la chaleur exceſſive de la nuit avoit empêchée de s'endormir, au cliquetis de nos épées, parut ſur un balcon, ſur lequel elle entroit de ſa chambre. Elle vit notre combat; & comme nous avions prononcé quelques mots en nous battant, elle crut connoître la voix d'un de nous.

Elle ſortit de ce balcon, pour éveiller ſes domeſtiques, & leur ordonner de tâcher de nous ſéparer.

Ces gens arriverent après le combat; Fermane avoit perdu connoiſſance, je perdois tout mon ſang. Ils nous enleverent tous deux, & nous porterent au château, dans une chambre, où leur maitreſſe vint nous voir.

Que devint-elle, quand elle reconnut Fermane? cette Dame l'aimoit. Elle étoit extrêmement riche, & Fermane devoit l'epouſer. Ah Ciel! s'écria-t-elle, il en mourra: ſon ennemi

l'arrache à la vie. L'amour dans tous les cœurs, n'eſt pas également réglé ſur la générofité. Cette dame fut extrêmement irritée contre moi : elle eut un ſoin tout particulier de Fermane, en attendant qu'un Chirurgien, qu'elle avoit envoyé chercher arrivât. A mon égard, je fus couché ſur un mauvais lit, & l'on ne ſembloit me conſerver la vie, que pour la réſerver à la vengeance de Fermane, quand il ſeroit guéri.

Je demeurai quinze jours dans le même endroit où l'on m'avoit mis, ſans voir perſonne, que quelques domeſtiques, qui avoient ordre de n'avoir ſoin de moi, qu'autant qu'il falloit, pour que je ne mouruſſe point. Mes bleſſures n'étoient pas ſi dangereuſes que celle de Fermane ; en trois ſemaines de temps, elles furent entièrement guéries. On continuoit de m'apporter un peu de nourriture, ſans me rendre la liberté de ſortir.

Cependant, le lendemain de notre combat, Fermane apprit à la dame qui j'étois, & lui cacha le vrai ſujet de notre querelle ; car le fourbe n'avoit garde d'avouer à cette femme, qu'il feignoit d'aimer pour l'épouſer à cauſe de ſes grands biens, que nous ne nous étions battus qu'à l'occaſion de l'infortunée qu'il aimoit uniquement, & qu'il tenoit enfermée. Il pria cette Dame de

faire avertir ſa ſœur de ſon aventure, mais de lui cacher que je fuſſe encore chez elle, parce qu'il s'étoit apperçu qu'elle avoit du penchant pour moi, & qu'elle romproit le deſſein de vengeance qu'il formoit contre moi. Cette dame fit ce qu'il voulut, & ſa ſœur vint le voir dans ſon lit, ſans ſçavoir que je fuſſe ſi près d'elle. Elle demanda où j'étois, d'une maniere qui juſtifioit à la dame ce que ſon frere lui avoit dit. On lui répondit que je m'étois ſauvé, quoique bleſſé. Mais, mon frere, répartit-elle, preſque les larmes aux yeux, & comment eſt-il poſſible que vous ayez eu un ſujet de querelle avec Émander? Jamais homme ne fut, ni plus honnéte, ni plus doux. Vous ſçavez, ma ſœur, lui *répartit* Fermane, que ſouvent dans ces grandes chaleurs, je deſcends la nuit dans le jardin, pour reſpirer le frais. Hier je m'y promenois, & j'y trouvai Émander, qui, comme vous ſçavez, ne pouvoit y être entré qu'en ſautant de ſa fenêtre. Il me parut extraordinaire qu'il fût ſorti de ſa chambre de cette maniere; je ne ſçais combien de ſoupçons, me vinrent dans l'eſprit. Nous ne le connoiſſons que par ſon aventure. Il ſembla ſe cacher en me voyant. Je lui parlai d'une maniere qui ne lui plut pas; il me répondit fièrement, &

nous nous piquâmes. Sur le champ, outré de ses réponses hardies, je courus chercher deux épées, & nous vînmes nous battre auprès du château de Madame. Je le blessai d'abord : mais enfin il me porta un coup qui me jetta par terre. Il se déroba alors, voyant qu'on venoit à notre secours

C'étoit-là le discours que Fermane avoit fait aussi à la dame du château. Sa sœur retint ses larmes, cacha la douleur que lui causoit ma fuite, & blâma son frere de ses injustes soupçons. J'ai remarqué, lui dit-elle, qu'Émander avoit des chagrins ; pourquoi n'a-t-il pu, sans mystere, sauter d'une fenêtre basse dans le jardin, pour y rêver ? Ah ! mon frere, vous démentez bien cruellement pour lui les manieres obligeantes avec lesquelles vous l'avez traité d'abord. Elle se tut après ces mots, & sortit pour avoir la liberté de soupirer. La dame chez qui j'étois, ne vint point pour me voir ; Fermane l'en empêcha sans doute, craignant que je ne l'instruisisse mieux qu'il n'avoit fait. Il guérit enfin, & voici ce qu'il exécuta contre moi.

Il y avoit dans ces cantons un homme de son âge & son parent, Officier de mer, & qui devoit s'en retourner dans ce temps-là, pour commander un galion. Ce fut à ce parent que Fer-

mane s'adreſſa, pour ſe défaire de moi avec moins d'embarras & de bruit, qu'en me faiſant mourir. Ce n'eſt pas que notre querelle lui fût ſi fort à cœur : mais ce que je ſçavois de l'inconnue qu'il retenoit, joint à la crainte qu'il avoit qu'enfin la dame n'apprît de moi le véritable ſujet de notre combat, furent les ſeuls motifs qui le firent travailler à me perdre.

J'ai dit que ſon parent devoit partir : il ſçut lui faire entendre que ſa ſœur m'aimoit avec paſſion ; que j'étois un aventurier qu'on avoit ſauvé des eaux, & que je n'avois rien oublié pour engager ſa ſœur à m'épouſer. Il ſeroit fâcheux pour la famille, ajouta-t-il, que les biens paſſâſſent entre les mains de cet étranger ; cela me feroit un tort conſidérable, & j'attends de vous, que vous me ſervirez dans cette cette occaſion. Vous partez pour commander un galion ; je vous prie de l'emmener avec vous, & de le laiſſer dans quelque Iſle déſerte, auprès de laquelle vous paſſerez. Je ne vous demande pas ſa mort ; j'épargne à votre compaſſion pour lui un ſi ſanglant ſervice. Je ſuis charmé, lui répondit ſon parent, de pouvoir vous obliger. Quand il périroit un homme de plus ou moins dans le monde, ce n'eſt pas

une grande affaire, & vous avez raiſon de vouloir qu'il ſoit hors de la portée de votre ſœur ; vous pouvez être perſuadé que j'exécuterai fidèlement ce que vous me demandez ; & que dans deux mois il ne ſera plus en état de vous nuire. Je pars après-demain, prenez vos meſures pour me le livrer le jour d'auparavant.'

Quand ils ſe furent quittés, Fermane fit une fauſſe confidence à la dame chez qui j'étois, de ce qu'il avoit réſolu de faire de moi. Elle approuva ſes précautions contre le mariage de ſa ſœur, & lui dit qu'on n'avoit qu'à me venir la nuit enlever de chez elle, ſans cependant me faire aucun chagrin ; car elle s'imaginoit que Fermane avoit uniquement envie de m'éloigner. Il lui fit entendre qu'il ne falloit point qu'elle fût préſente à cette action : & le lendemain, après que Fermane eut fait avertir ſon parent de lui envoyer du monde, on vint ſe ſaiſir de moi, & je me trouvai chez le Capitaine, dans une chambre, d'où l'on me tira de très-grand matin, pour me faire partir avec le reſte de l'équipage. Nous arrivâmes à l'endroit où l'attendoit le galion. On me mit ſur le champ dans un lieu ſéparé des autres, & j'eus le malheur de ne pou-

voir dire un mot à cet Officier. Peut-être mes discours l'auroient-ils fait renoncer à l'exécution d'un si barbare dessein.

Nous fûmes près de deux mois sur mer, sans qu'on me tirât de l'endroit où j'étois. Après ce temps, on me força de passer dans un esquif, qui me conduisit dans une Isle, qu'apparemment le Capitaine jugea propre à faire réussir son dessein. Attendez là, me dirent ceux qui m'y laisserent : que le Ciel daigne vous envoyer du secours. Quel sort affreux envisageai-je alors ! Je les vis se remettre dans l'esquif, & joindre le Capitaine, dont je perdis bientôt le galion de vue.

Cependant cette Isle ne présentoit à mes yeux que des rochers ou des abîmes. Je marchai longtemps sans rencontrer rien qui m'apprît si elle étoit habitée ou non; je remarquai seulement que les arbres étoient chargés de fruits que je ne connoissois pas. Fatigué de la pénible marche que j'avois faite dans ces rochers & leurs précipices, je m'arrêtai auprès d'une espece de caverne, qui me sembloit avoir été travaillée de main d'homme. J'y jettai mes regards pour voir ce que c'étoit, & j'y apperçus une femme d'une figure très-désagréable, qui tenoit deux enfants

pendus à ses mammelles. Elle eut quelque frayeu en me voyant, & mit ses deux enfants à terre; après quoi elle se leva, en me parlant un langage que je ne pouvois entendre. Je fis à mon tour ce que je pus pour lui faire comprendre que je n'avois dessein de lui faire aucun mal. Cette femme alors rentra dans sa caverne, mit ses deux enfants dans une espece de hotte sur ses épaules; & s'armant d'un arc & de quelques flèches, me fit signe de la suivre, mais d'une maniere qui ne marquoit point qu'elle fût mal intentionnée; je marchai. A quoi m'auroit conduit ma résistance? Pouvois-je échapper de ces lieux? Elle me fit traverser vingt précipices, au travers desquels elle passoit avec une adresse qui me surprenoit, & que je ne pouvois imiter. Enfin, après avoir marché près d'une demi-heure, nous arrivâmes dans une grande plaine, où je vis une quantité de Sauvages, hommes & femmes, qui sautoient & dansoient en rond autour d'une statue grossiere & mal faite, qui représentoit la mort. Elle tenoit une boule dans une de ses mains, & de l'autre elle soutenoit un sceptre. Je fus surpris de la joie que ces Sauvages témoignoient autour de cette statue, qui n'auroit à tous les hommes inspiré que de la tristesse. Aussi-tôt que ces Sauvages

m'apperçûrent, ma figure, différente de la leur, (car ils étoient gros & petits, laids jusqu'à la difformité, habillés à moitié de peaux de toutes sortes de bêtes fauves); ma figure, dis-je, leur parut extraordinaire. Ils quitterent la statue, & vinrent en foule m'entourer. La femme qui m'avoit conduit vers eux se fit faire silence, & leur dit apparemment comment elle m'avoit rencontré. Son mari étoit du nombre des Sauvages qui dansoient; & je compris que c'étoit lui, par les caresses qu'il fit à ses deux petits enfants.

Après que ces Sauvages m'eurent considéré tour-à-tour, voyant qu'ils ne me faisoient aucun mal, je résolus, puisque le sort m'avoit conduit parmi eux, de faire en sorte qu'ils m'aimassent, afin que je n'eusse dans les suites rien à craindre. Je commençai par les caresser à mon tour. Un d'eux s'étant échauffé à danser, saignoit du nez: je saisis cette petite occasion pour me faire valoir; je tirai de ma poche un petit morceau de marbre, sur lequel étoit représenté l'Amour, que je lui fis mettre derriere ses épaules. La froideur du marbre arrêta son sang presque sur le champ. Ces Sauvages furent surpris de ce que je venois de faire: ils leverent tous les mains au Ciel, & me regardoient avec admiration; car un

ſaignement de nez parmi eux étoit un accident très-dangereux.

Un moment après cette action, je remarquai un homme & une femme un peu loin de la troupe, couchés ſur l'herbe, & qui n'avoient pu approcher comme les autres à cauſe de leur foibleſſe. Leur maladie les accabloit; je m'avançai vers eux, & leur tâtai le pouls. Toutes ces choſes rendoient les Sauvages ſi attentifs, qu'il ne perdoient pas le moindre de mes geſtes. Les malades avoient, autant que j'en pus juger, une très-groſſe fievre; je fis ſigne qu'on les tranſportât; ils m'entendirent. Auſſi-tôt ils arracherent des branches d'arbres, dont ils firent comme une eſpece de brancard, ſur leſquels ils mirent les deux Sauvages malades. Je ſuivis ceux qui les tranſporterent, & nous marchâmes près de trois-cents pas hors de la plaine, parmi de petits bois & des rochers; & ces Sauvages s'arrêterent à deux autres petites cavernes, à peu-près faites comme la premiere que j'avois vue. Là ils coucherent les malades ſur des feuilles, qui leur ſervoient de lit. Quand ces malades furent en cet état, comme j'avois remarqué une quantité d'oiſeaux dont cette Iſle étoit remplie, je marquai à ces hommes qu'ils me donnaſſent des flèches, & qu'ils en

prissent eux-mêmes, pour tuer de ces oiseaux que je voyois sur les arbres. Ils m'entendirent; alors ils me firent signe qu'ils alloient en prendre, & que je les attendisse. Ils courent & se dispersent, entrent dans de petites cavernes, & reviennent un moment après avec des arcs & des flèches. Ils me donnerent à choisir celles que je voulus prendre. Je m'armai d'un arc & de quelques flèches, & je marchai, leur fesant signe de ne point faire de bruit. J'apperçus bientôt de ces oiseaux sur les arbres; je tirai presque de suite deux flèches, qui percerent de part en part les oiseaux que j'avois tirés. Tout sembloit conspirer à redoubler leur admiration pour moi; car il s'en falloit bien qu'ils tirassent de même. Plusieurs flèches partirent de leurs arcs: mais pas une ne réussit, pendant que j'en tirai encore une qui fit tomber l'oiseau à mes pieds. Quand j'eus ces trois oiseaux, je les portai moi-même, dans le dessein d'en faire des bouillons pour les malades, espérant que cela me réussiroit, & que je les rétablirois par ces bouillons: mais je ne trouvai ni pots, ni feu. Ces hommes ne vivoient que des fruits de leurs arbres, & de racines qu'ils mangeoient toutes crues: ils ignoroient même l'usage du feu. Que l'industrie rend ingénieux! Je

pris de la terre, que je pétris avec de l'eau, & j'en fis le mieux que je pus un pot, que j'exposai au ſoleil pour le faire ſécher. Les Sauvages m'examinoient toujours ; & comme ils n'avoient rien vu de pareil, ils attendoient avec admiration le ſuccès de tout ce qu'ils me voyoient faire.

Quand le pot de terre que j'avois fait fut ſec, je pris deux cailloux, entre leſquels je mis un morceau de mon habit pour ſervir de meche; & frappant ces deux cailloux l'un contre l'autre, j'en fis du feu, dont l'aſpect fit une ſeconde fois lever les mains au Ciel à ces Sauvages. Quand ma mèche brula, je la mis entre de petits morceaux de bois très-ſecs, que j'avois aſſemblés en un tas, & me mettant à genoux, je ſoufflai juſqu'à ce que le bois s'allumât; bientôt la flâme parut.

Les Sauvages firent alors des cris étonnants : ils s'approcherent du feu; ils vouloient en prendre dans leurs mains : mais je les retins, en leur feſant tenir la main auprès, juſqu'à ce que la chaleur leur fît un peu de mal. Cela leur fit comprendre qu'il ne falloit pas le toucher.

Quand mon feu fut bien allumé, j'y mis une quantité de branches d'arbres pour l'entretenir, & j'y laiſſai ſécher mon pot de terre pendant une

heure. Je le retirai après; & puisant de l'eau dans un ruisseau, je plumai les oiseaux, que je mis dedans mon pot avec l'eau; je le mis auprès du feu, jusqu'à ce que les oiseaux fussent cuits; je les retirai, & je ne laissai dans le pot que le bouillon.

Pendant que je fesois toutes ces choses, les Sauvages entouroient mon feu, & se chauffoient avec un plaisir inconcevable. Cependant, quand mon bouillon fut fait, je me levai pour retourner aux cavernes des malades. Les Sauvages ne manquerent pas de m'y suivre, emportant chacun un tison de feu, qu'ils remuoient en fesant des cris de joie. J'entrai dans les deux cavernes, & je donnai à chacun des malades une quantité de bouillon suffisante : cela leur fit un si grand bien, que quelques moments après leur fievre diminua. Quelques heures ensuite je leur en fis prendre encore, le lendemain à moitié jour ils se trouverent entierement guéris, & en état de marcher.

Ce fut alors que ces Sauvages conçurent pour moi une véritable vénération. Ils allumerent partout des feux. Le pot que j'avois fait servit de modele pour une infinité d'autres. Leur esprit se déploya, pour ainsi dire; car il ne faut bien souvent à l'homme que lui fournir une idée, pour

qu'il en conçoive une quantité d'autres. Ils firent des taſſes, & de toutes ſortes d'ouvrages de terre. A l'égard de ces oiſeaux que j'avois cuits, j'en mangeai devant eux, & leur en donnai à goûter. Ils trouverent ces mets excellents ; mais il manquoit du pain ; & comme le Ciel a répandu ſes dons dans tous les endroits de la terre, je m'apperçus qu'il croiſſoit dans cette Iſle d'un bled ſauvage, dont ces hommes ne feſoient aucun uſage, parce qu'ils ne le connoiſſoient pas. J'en fis couper une quantité (car ils m'obéiſſoient aveuglément) & le fis ſécher. Je ſçus enfin trouver le ſecret d'en exprimer la farine, dont je pétris pluſieurs petits pains. Ils ne ſçavoient ce que j'en voulois faire. J'en mangeai avec la chair des oiſeaux que je tuois. Ils m'imiterent, & trouverent le pain ſi bon, que bientôt ils couperent eux-mêmes de ce bled ſauvage, dont ils firent le même uſage.

Cette nourriture les engraiſſa ; ils ſe ſentirent une ſanté plus vigoureuſe. Ils allumerent du feu dans leurs cavernes, & y feſoient cuire leurs viandes : enfin les plantes, leurs racines & leurs fruits ne leur parurent plus que de mauvais mets, dont ils s'étonnoient d'avoir pu manger ſi long-temps.

Après ce premier changement que j'apportai

parmi ces Sauvages, ils me donnerent une caverne ſpacieuſe, qu'ils avoient travaillée avec peine : mais comme je leur avois appris à vivre moins ſauvagement, je voulus leur apprendre à ſe loger mieux qu'ils n'étoient.

Je pris des branches d'arbres, dont je compoſai comme une petite cabane; & ſur cette cabane ils en copierent de plus grandes, qu'ils habiterent, en laiſſant leurs ſombres cavernes ſervir de retraites aux bêtes fauves. Chaque jour métamorphoſoit les groſſiers habitants de cette Iſle. Des cabanes de feuilles d'arbres, ils en vinrent à bâtir de petites cabanes de terre, & celles-ci furent bientôt changées en de petites chambres bâties de pierre.

A cet adouciſſement que j'apportai dans leur maniere de vivre, ſuccéderent bientôt des mœurs différentes de celles qu'ils avoient auparavant. Le changement que j'introduiſois parmi eux calmoit un peu la douleur que j'avois de ne plus voir mon épouſe. Puiſque les dieux me deſtinent à paſſer le reſte de ma vie ici, diſois-je en moi-même, employons cette vie à civiliſer des barbares, & à les rendre dignes d'être les ouvrages de ces mêmes dieux; & ne vivons que pour appren-

dre à ces hommes, à qui ils doivent eux-mêmes le jour qui les éclaire.

Quand ils sçurent faire des cabanes, ils m'en travaillerent une, qu'ils ornerent de tout ce qui put lui donner de l'agrément. J'appris insensiblement une partie de leur langage, & bientôt j'en sçus assez pour n'avoir plus besoin de leur parler par signes. Alors je réglai leurs mariages, dont ils ne laissoient pas que d'avoir une idée assez juste, quoique mal entendue. Ces mariages étoient sans cérémonie. Quand une fille plaisoit à un homme, il lui présentoit une branche d'arbre, dont il falloit qu'elle lui rendît la moitié; sinon il lui étoit permis de la conduire dans sa caverne; & quand elle y étoit entrée, elle étoit à lui malgré sa répugnance : d'ailleurs, si dans la premiere année il n'en avoit point d'enfants, il la renvoyoit, & un autre pouvoit encore la prendre de même. Je leur dis que l'union de l'homme & de la femme devoit durer toute la vie; que cette union devoit se contracter du consentement des deux parties, parce que les femmes étoient, comme les hommes, douées d'une âme à qui l'Être souverain avoit donné pour avantage une liberté de se déterminer, qui ne relevoit de personne. C'est cet Être, leur dis-je, qui a fait tout ce que vos

yeux vous font voir ; il eſt l'admirable ouvrier de toute la Nature, de ce ciel parſemé d'éternelles clartés, & de ce ſoleil qui réchauffe les entrailles de la terre, & qui donne la vie aux moindres plantes. Ils écoutoient ces diſcours avec un ſentiment intérieur qui leur feſoit connoître que j'avois raiſon. Je leur dis après, qu'ils devoient adorer cet Être & le craindre. Le culte que vous lui devez, ajoutois-je, conſiſte à le remercier des biens dont il vous partage, à ne point murmurer des maux dont ſouvent ſa juſte colere vous punit : il vous a faits pour lier enſemble une ſociété ; la paix doit en faire le fondement. Vous devez, après cet Être, vous aimer les uns les autres, éviter ſur-tout les trahiſons, les meurtres, & toutes ces actions violentes dont l'Être ſouverain eſt irrité. Chaque homme doit reſpecter ſon ſemblable, & ne doit pas attenter à une vie dont l'Être ſouverain ſeul doit diſpoſer, puiſque c'eſt lui qui vous l'a donnée. Alors je leur demandai pourquoi je les avois trouvés autour de cette ſtatue de la Mort.

Nous l'avons juſqu'ici regardée comme la ſeule Divinité qu'on devoit adorer & craindre, me dirent-ils ; & puiſque la fin de la vie eſt le plus grand de tous les maux, nous avons cru, pour nous ren-

dre cette Mort favorable, devoir lui rendre un culte qui la fléchît à notre égard. Ne dispose-t-elle pas de nous tous ?

Oui, sans doute, leur répondis-je, la mort dispose de vous tous : mais cette mort n'est point une divinité comme vous l'avez pensé ; elle n'est autre chose que la fin de votre vie, dont l'Être souverain limite la durée. Cesse-t-il de vouloir que vous viviez, vous cessez de vivre. Ce n'est donc point cette mort que vous devez adorer ; & la crainte qu'elle vous a inspirée, doit vous faire comprendre seulement combien le Ciel est irrité contre ceux qui la font souffrir aux autres, puisque de cette crainte vous devez juger qu'il est injuste de faire mourir ceux avec qui vous vivez. Mais cette vie que vous perdez, cette mort que l'Être souverain vous envoie, ne borne pas sur vous son pouvoir. Cette âme qui vous anime, qui vous fait maintenant sentir les vérités que je vous apprends ; cette âme qui a jugé qu'il y avoit une Puissance au-dessus de vous, & qui ne s'est trompée que dans le choix ; cette âme ne meurt jamais : l'Être souverain l'a fait immortelle, & capable de jouir de biens infinis, quand elle l'a craint : & capable de souffrir un éternel malheur, quand elle l'a méprisé sur terre. C'est

ainsi que j'instruisois ces Sauvages, & que de jour en jour je réveillois dans leur cœur ces sentiments de justice & de religion que tous les hommes apportent en naissant. Nous comprenons ce que vous nous dites, me répondoient-ils : nous le sentons, & nous sommes surpris même d'avoir été si long-temps à l'ignorer. Ah! puisque nous ne mourons jamais, & que nos âmes subsistent toujours, sans doute que leur félicité est attachée à l'amour qu'elles auront eu pour cet Être tout-puissant.

On ne peut s'imaginer combien ces réflexions toucherent dans les suites ces Sauvages. Ils détruisirent leur idole; & en fabriquerent qui représentoient cet Être dont je leur avois révélé la connoissance; ils lui mirent le foudre d'une main; & de l'autre une corne d'abondance, d'où couloit une infinité de biens; comme pour marquer qu'il pouvoit accabler de sa vengeance quand on se l'attiroit, & récompenser d'un bonheur infini. Ils lui bâtirent un temple, où ils s'assembloient, & le matin & le soir. Ils m'élurent enfin leur chef, & ce ne furent plus les mêmes hommes deux années après. Ils semoient du bled, qu'ils recueilloient en commun; car je ne voulus point leur apprendre le partage des biens, qui est la source

de toutes les dissensions. J'élus des chefs, qu avoient soin de donner une provision abondante à chaque famille. Les richesses appartenoient à tout le monde, & n'appartenoient à personne. L'envie & ses noirs chagrins étoient ignorés ; les filles & les garçons, en s'épousant, se juroient une fidélité éternelle ; la moindre querelle n'altéroit jamais la paisible union des familles. J'appris aux fils à respecter leurs peres, dont le pouvoir, réglé sur la raison, venoit immédiatement du ciel. J'appris aux peres à ne point abuser de ce pouvoir, du mépris duquel le ciel se réservoit la punition. J'instruisis les gens mariés de leurs devoirs. L'homme, disois-je aux femmes, représente le chef de la famille ; en cette qualité il a quelque autorité sur sa femme ; ses conseils, ses volontés doivent avoir la préférence : mais, de son côté, il ne doit point agir sans consulter sa femme ; son autorité ne seroit ni juste, ni raisonnable, s'il étoit le seul juge de tout ce qui se passe dans sa famille. La justice doit toujours le déterminer, & c'est offenser le Ciel que de ne s'y pas rendre. Il ne doit point faire sentir qu'il a ce droit de plus que sa femme ; cette maniere tyrannique rompt l'union & divise les cœurs. Ses actions doivent

être douces & ſages ; il faut qu'il faſſe en ſorte que ſa femme trouve du plaiſir à lui céder ; & c'eſt dans ce ménagement qu'il doit, pour ainſi dire, dérober qu'il eſt le maître. Que ſa femme de ſon côté, attentive aux moyens de plaire à ſon mari, ne néglige rien de ce qui peut lui faire mériter ſa douceur ; qu'elle partage ſes moindres ennuis ; qu'elle s'efforce de les diſſiper ; qu'elle entretienne ce mari dans la tendreſſe qu'il doit avoir pour elle, par d'aimables careſſes que l'habitude de ſe voir ne ralentiſſe jamais ; qu'elle ſupporte ſes défauts & l'en corrige, plus par une obéiſſance complaiſante qui les lui faſſe tendrement appercevoir, que par des avis que le dépit & les querelles ſuivent de près.

C'étoit par de tels diſcours que je pliois l'eſprit de ces Sauvages à écouter, à ſentir la raiſon. Toute cette Iſle ne ſembloit plus qu'une ſeule famille ; le charme de l'innocence & de la paix ſe gliſſoit de jour en jour dans leurs cœurs.

Je paſſai de cette maniere avec eux quatorze ans entiers : ils m'appelloient leur peré. Je n'uſai jamais du pouvoir qu'ils m'avoient donné ſur eux, que par de douces remontrances, qui calmoient les petits dérangements qui arriverent ;

& cependant mon pouvoir étoit absolu. J'aurois coulé mes jours avec tranquillité, & même avec plaisir, si mon cœur n'avoit toujours conservé l'image de mon épouse.

Un jour que j'allois me promener sur le rivage de la mer, accompagné de plusieurs d'entr'eux, nous apperçûmes les débris d'un vaisseau qui venoit de faire naufrage. Presque tout le monde en étoit réchappé ; le vaisseau qui avoit heurté contre le roc, ne s'étoit pas rempli d'eau si vîte que les hommes n'eussent eu le temps de sauter sur ce roc. Ils étoient cependant tout consternés. Nous en vîmes plusieurs qui travailloient à tirer le vaisseau de la mer pour en réparer les fractures.

Aussi-tôt que ces hommes nous virent, ils s'armèrent, croyant que nous venions pour les surprendre. Je vis dans ce moment les miens se préparer avec courage à me défendre ; ils m'entouroient même pour me mettre plus en sûreté, quand après leur avoir dit de ne rien craindre, je m avançai vers ceux qu'une alarme mal fondée armoit contre nous. Je leur dis que nous n'avions dessein de leur faire aucun mal, & que je répondois de ces Sauvages. Ils furent surpris de m'entendre parler leur langue ; mais je leur appris en

peu de mots par quelle aventure ils me voyoient du nombre de ces Sauvages. En fesant ce récit, pour leur faire comprendre tout mon malheur, je leur en dis aussi le sujet. Une dame assise sur l'herbe auprès de nous, & qui m'avoit entendu, se leva avec précipitation, & s'approchant de moi avec des marques de surprise & de joie, m'apprit qu'elle étoit la personne que Fermane tenoit enfermée dans cet enfoncement. Seigneur, me dit-elle, votre générosité ne réussit point; mais je vous conservai la plus vive reconnoissance, & le Ciel n'a point voulu me laisser ignorer quel étoit celui à qui je devois tant de bontés. Il est aisé de s'imaginer quelle fut à mon tour ma surprise. Tout malheureux que je suis, dis-je à cette dame, mon cœur est bien sensible au plaisir de vous voir enfin délivrée de l'esclavage; & la reconnoissance que vous me témoignez m'est une preuve que vous méritez le soin que le Ciel a pris de vous.

Mes Sauvages, voyant alors qu'au lieu de la guerre qu'ils attendoient, on ne me fesoit que des caresses, s'approchent d'un air doux & paisible; & les gens du vaisseau eurent lieu d'être bien étonnés, quand ils virent que ces Sauvages, qui les avoient alarmés d'abord, vinrent les aider à tirer leur vaisseau de la mer. Je leur

témoignai que cette action généreuse me plaisoit beaucoup. Ce discours leur fit épuiser toute leur adresse & leurs forces ; ils dégagerent enfin le vaisseau. Ceux qu'ils avoient obligés récompenserent ce service d'un tonneau d'eau-de-vie échappé du naufrage. Mes Sauvages furent charmés de ce présent. Quand ils en eurent goûté la bonté, ils l'auroient bu tout entier, n'en connoissant pas la force, si je ne les en eusse instruits. Cependant en peu de temps le vaisseau fut en état de partir.

Je parlai au Capitaine pour qu'il me reçût avec lui. Il alloit au Pérou, & devoit revenir aussitôt qu'il y auroit fini ses affaires. L'inconnue qui m'avoit parlé alloit avec lui en ce pays rejoindre ses parents qui s'y étoient établis. Elle me dit qu'elle en avoit été enlevée par le parent de Fermane, celui qui m'avoit fait conduire dans mon isle. Quelques jours après qu'il fut arrivé chez lui, elle trouva moyen de s'échapper, & dans la crainte qu'elle avoit d'être reprise, elle entra chez Fermane, à qui elle conta tous ses malheurs. Fermane lui promit de la soustraire à la recherche du Capitaine, qu'il ne lui dit point être son parent; mais, au-lieu de lui tenir parole, concevant de la passion pour elle, il l'a-

voit enfermée lui-même sans que personne s'en apperçût. Quand elle fut en cet état, il n'oublia rien pour l'engager à répondre à son amour. Ce cruel résolut de la laisser expirer dans les lieux où il l'avoit mise, de rage de n'avoir pu vaincre sa résistance. Elle me dit ensuite, que le domestique qu'il avoit mis dans son secret avoit eu lieu d'être mécontent de son maître ; que pour s'en venger, treize années après ce que j'avois fait pour elle, il l'avoit, la nuit, mise en liberté, & avoit pris la fuite avec elle ; que depuis ce moment il lui étoit arrivé plusieurs différentes aventures ; & qu'enfin, ayant appris que ce vaisseau partoit pour le Pérou, elle avoit prié le Capitaine de l'y conduire, pour la rendre à ses parents, qui peut-être vivroient encore. Il falloit que l'inconnue fût bien jeune, quand Fermane l'avoit enlevée ; car elle me dit qu'elle n'avoit encore que vingt-sept à vingt-huit ans. Elle étoit belle, mais d'une beauté singuliere & touchante. Je lui racontai à mon tour ce que la vaine tentative que j'avois faite pour elle m'avoit attiré de malheurs ; & ce qui m'étoit arrivé dans cette Isle, où Fermane m'avoit fait conduire. Elle me témoigna le chagrin qu'elle avoit, que le soin de ses jours eût rendu les

miens infortunés, & me dit que, puisque j'avois résolu de quitter mes Sauvages, & de suivre le capitaine du vaisseau, elle s'efforceroit, pendant le séjour que je ferois avec lui au Pérou, d'adoucir mes inquiétudes, & de calmer l'impatience que j'avois de retourner chez moi.

Quand le vaisseau fut près de partir, j'avertis mes Sauvages de ma résolution. Ils gémirent, ils verserent des larmes; il sembloit qu'on leur arrachât ce qu'ils avoient de plus cher au monde. Nous sommes vos enfants: vous êtes, après l'Etre suprême, celui que nous aimons le plus: ne nous quittez pas. Les meres pleurantes me montroient leurs enfants, & me disoient: & comment sans vous voulez-vous que nous les élevions comme ils doivent l'être? Ne nous aviez-vous pas promis de les instruire vous-même? Hélas! ils ne verront point celui à qui leurs peres & leurs meres doivent l'avantage de ne plus ressembler aux bêtes. Je vous avoue que je me sentis touché des marques d'amitié & de reconnoissance qu'ils me donnerent: mais enfin, je leur dis que j'étois marié, qu'il falloit que j'allasse rejoindre ma femme, puisque je le pouvois; que j'espérois qu'ils se ressouviendroient assez de moi, pour garder désormais

toutes les maximes que je leur avois données. Après ces mots, je vis tout le monde entrer dans le vaisseau; on n'attendoit plus que moi. Je les embrassai véritablement pénétré, & je les quittai.

On vit ces meres désolées mettre leurs enfants à terre, & s'arracher les cheveux; les hommes faisoient retentir le rivage de leurs cris: jamais on ne donna des marques d'une affliction plus vive. Ils ne quitterent point le rivage qu'ils n'eussent perdu le vaisseau de vue. Nous avions les vents favorables, notre navigation fut heureuse, & nous fûmes en peu de temps au Pérou, où je séjournai le temps que le capitaine y fut. Nous nous en revînmes encore ensemble; & après avoir mis pied à terre, j'arrivai dans ce pays. Il y a quatre jours que je m'arrêtai sur le soir dans une hotellerie sur la route. On me logea dans une chambre, j'entendis qu'on enfermoit un homme comme par violence. Quand cet homme y fut tout seul, je l'entendis soupirer long-temps: il prononça plusieurs paroles assez confuses: barbare Périandre, disoit-il, veuille le Ciel borner tes crimes & tes fureurs à la fin de ma vie.

Au nom de Périandre qu'Isis entendit: Ah!

Seigneur, s'écria-t elle, avec un mouvement si vif, qu'elle ne put le modérer, ce nom m'intéresse plus que je ne sçaurois dire pour le reste de cette histoire. N'avez vous point sçu celui de l'infortuné qui se plaignoit ainsi? Oui, Madame, & je vais dans un moment vous l'apprendre. Ses plaintes me toucherent; les malheurs qu'on a soufferts soi-même attendrissent pour les malheurs des autres, & l'expérience nous apprend combien les misérables sont à plaindre. Comme je jugeois bien que cet inconnu étoit enfermé malgré lui, & que de simples planches séparoient son cabinet de ma chambre, je levai la tapisserie, pour essayer si je pourrois en ôter quelqu'une. Le hasard sembloit conspirer avec moi pour sa liberté; je trouvai que cette tapisserie cachoit une porte, dont sans doute il ne pouvoit s'appercevoir lui-même, par la même raison qui fesoit que je ne la voyois pas. Ajoutez à cela, que la douleur souvent dérobe l'attention. J'ouvris tout d'un coup cette porte, & j'apperçus un jeune homme parfaitement bien fait & de la physionomie la plus aimable que je vis jamais. Seigneur, lui dis-je, j'ai jugé par vos plaintes & par ce que vous avez dit à ceux qui vous ont mis ici, que vous aviez besoin de secours; je viens vous

en donner. Paſſez dans ma chambre en attendant la nuit ; ma fenêtre donne derriere la maiſon, elle eſt fort baſſe, il ne vous ſera pas difficile de la franchir. Vous irez m'attendre à quelques pas dans la campagne ; je feindrai d'être obligé de partir alors, & j'irai vous rejoindre dans le moment, pour vous défendre contre vos ennemis s'ils vous rencontrent. Seigneur, me répondit-il, tant de bontés me ſurprennent ; elles arrivent dans un inſtant auquel je ne puis preſque qu'en profiter, ſans avoir le temps de vous en marquer toute ma reconnoiſſance.

Après ces mots, je jugeai à propos de refermer la porte que cachoit la tapiſſerie, afin que, ſi on venoit pour voir ce qu'il feſoit, on ignorât par quel moyen il s'étoit ſauvé.

La nuit parut bientôt, il l'attendoit avec impatience. Il ſauta de la fenêtre dans la campagne, & j'allois dans le même inſtant remonter à cheval. Je le trouvai qui m'attendoit ſous des arbres, je le pris en croupe, pour le porter à quelques lieues de ceux qui l'avoient enfermé, & qui reſterent dans l'hotellerie ; car il me dit qu'alors il étoit abſolument obligé de me quitter ; & je ſus, pendant que nous fûmes enſemble, qu'il s'appelloit Clorante. O Ciel ! s'écrierent en même temps

les deux rivales. Clarice rougit d'avoir fait connoître à Caliſte la part qu'elle prenoit à ce récit; cette fille la regarda avec des yeux qui marquoient une jalouſe ſurpriſe. Cependant l'inconnu continuoit ſon diſcours, & ajouta: Clorant me dit une partie de ſes aventures, & m'apprit que ce Périandre, que je lui avois entendu nommer, étoit le maître de ceux qui l'avoient pris.

Là deſſus Émander raconta ce que vous ſçavéz, Madame, de l'hiſtoire de Caliſte, de Clarice & de Clorante, que cet amant lui avoit appriſe, & continua après de cette maniere.

Je délivrai donc Clarice, me dit Clorante, par le moyen de Cliton, des mains de Turcamene; je voulus même la voir s'éloigner, pour être certain qu'elle étoit libre; & je marchai après, accablé de douleur, dans le deſſein de chercher Caliſte, & de tâcher de découvrir ce que cette aimable perſonne étoit devenue.

Après avoir marché environ trois ou quatre heures, j'apperçus auprès d'une petite maiſon une jeune fille, tournée d'une maniere qui m'en cachoit le viſage. Je crus cependant reconnoître ſa taille. Le bruit de mon cheval lui fit retourner la tête avec précipitation, & je la reconnus pour Dorine: elle vit auſſi tout-d'un-coup qui j'étois.

Elle se leva; je me hâtai d'avancer vers elle, & transporté de joie, croyant qu'elle m'alloit rendre Caliste : ah Ciel! m'écriai-je, quelle rencontre! & Caliste en quel endroit est-elle ? Hélas! Seigneur, me répondit cette fille, la larme à l'œil, Caliste n'est point avec moi, & je ne sçais point où elle est.

Ces funestes mots porterent dans mon cœur tout ce que le désespoir peut avoir de plus violent & de plus terrible. O sort! m'écriai-je, est-ce ainsi que tu te joues des malheureux mortels? Ma chere Caliste, hélas! mon cœur sera-t-il donc la victime de l'amour le plus cruel? Ces chagrins affreux qui répandent tant d'amertume dans ma tendresse, ne l'abandonneront-ils jamais?

Après ce discours, cette fille me raconta de quelle maniere elles avoient fui toutes deux pendant le combat que j'eus contre Périandre dans le jardin. J'en craignis les suites, me dit-elle; & prenant Caliste par la main, je la fis sortir sans qu'elle s'apperçut de mon action, tant elle étoit agitée de différents mouvements. Nous attendîmes quelque temps dans le bois prochain que vous vinssiez; mais ce fut inutilement, & nous crûmes ou que vous étiez dangereusement blessé, ou qu'enfin Périandre vous tenoit en son pouvoir. Ces réflexions mirent Caliste dans un état déplorable.

Nous continuâmes cependant à marcher le plus vîte qu'il nous fut possible, & nous fûmes en peu de temps très-éloignées de la maison de Périandre.

Cependant Caliste se fatigua; la lassitude & ses chagrins l'accablerent. Nous nous assîmes à l'ombre sous plusieurs arbres qui formoient une allée? Une altération mortelle tourmentoit ma maitresse; je me levai pour regarder s'il n'y avoit point quelques ruisseaux dans ces lieux; je n'en trouvai point. Caliste m'attendoit couchée sur l'herbe, dans un état digne de compassion; je me déterminai à lui chercher à boire à cette maison où je suis, qui cependant étoit à près de trois-cents pas de l'endroit où nous étions. J'y courus le plus promptement que je pus, & je revins avec un pot plein d'eau, que les bonnes gens qui y demeurent m'avoient donnée : mais, ô Ciel ! quelle fut ma douleur quand je ne trouvai point Caliste? Je l'appellai, je la cherchai de tous côtés; mes cris & mes pas furent inutiles, je ne vis plus Caliste. Dans l'incertitude où j'étois de ce qui pouvoit lui être arrivé, je revins chez le paysan qui m'avoit donné de l'eau, espérant que le hasard pourroit me la remontrer, ne m'éloignant point de ces lieux. Ce paysan fut touché de la douleur où j'étois; il

il s'y intéressa si obligeamment, qu'il me conseilla de rester chez lui, & me dit que, selon toute apparence, ma maîtresse, si elle étoit libre, m'y reviendroit chercher. J'y suis depuis quelques jours : mais je n'ai point revu Caliste, & je perds l'espoir de la revoir jamais.

Cette fille, continua Clorante, se tut après ces mots. Je lui dis de rester encore quelque temps chez le paysan, que je reviendrois la revoir, & que je partois du même moment pour chercher Caliste. Je m'éloignai d'elle aussi-tôt ; &, le cœur pénétré de douleur, je courus, & m'arrêtai dans tous les endroits voisins, en demandant des nouvelles de Caliste, dont je fesois le portrait à tout le monde.

Aujourd'hui je me suis senti accablé de chagrin & de fatigue ; je suis descendu de cheval pour me reposer sous un arbre : alors j'ai vu d'une chaumiere voisine sortir plusieurs hommes, qui sont montés à cheval. Ils m'ont apperçu, se sont approchés de moi, & je me suis tout d'un coup trouvé saisi, pendant que quelques-uns d'eux délioient la bride de mon cheval, que j'avois attachée à un arbre.

Entre ces hommes qui m'ont surpris, je n'ai

reconnu qu'un domestique, que j'avois vu une ou deux fois chez Périandre. J'ai cependant fait quelque résistance, pour arracher mon épée des mains de ceux qui me l'avoient ôtée : mais enfin il a fallu céder. On m'a lié sur mon cheval, & nous sommes venus ici, parce que leurs chevaux étoient si fatigués, qu'ils n'auroient pu me conduire chez leur maître. Ils m'ont enfermé dans ce petit cabinet; & c'est à vous, Seigneur, à qui j'ai dû ma liberté.

Clorante, continua Émander, finit là son récit. Nous étions déjà aussi loin qu'il le falloit pour qu'il n'eût plus rien à craindre de ses ennemis. Il est temps, m'a-t-il dit, que je vous quitte, Seigneur. J'ai perdu ma chere Caliste, & mon cœur ne respire que pour elle; je vais la chercher, & mourir de douleur, si le sort ne me la rend pas.

A ces mots, Clorante s'est éloigné de moi, & a continué son chemin d'un autre côté.

Après avoir marché très-long-temps, un spectacle assez étrange a frappé mes yeux. J'ai vu quatre hommes qui forçoient une jeune fille à les suivre, & qui vouloient la mettre sur un cheval. Cette fille, par les cris les plus affreux, té-

moignoit ſon déſeſpoir, & la crainte qu'elle avoit d'être enlevée par ces hommes. Elle a tourné la tête, & m'a vu. Ah! brave inconnu, m'a-t-elle, dit d'un air épouvanté, ſauvez-moi: ces hommes me conduiſent à la mort.

Ces mots & la compaſſion qu'elle m'a faite m'ont engagé à la défendre. J'ai couru ſur ſes raviſſeurs; trois d'entre eux ſe ſont détachés, pendant que l'autre retenoit la jeune fille. Nous nous ſommes battus, je les ai bleſſés : mais enfin je ſuis tombé dans mon ſang, & j'ai perdu connoiſſance. Je ne ſçais plus ce qu'ils ſont devenus avec la fille, & je me ſuis trouvé dans ces lieux, où vous m'avez appris, dit Émander en s'adreſſant à Fétime, de quelle maniere j'avois été porté.

Émander finit là ſon hiſtoire. Caliſte, à qui le commencement de cette hiſtoire avoit inſpiré des mouvements confus, par le rapport qu'elle trouvoit de l'accident qu'elle croyoit avoir fait périr ſon pere, à celui qui lui étoit arrivé effectivement, ne put s'empêcher de lui dire d'un air vif & impatient : Seigneur, j'ai prêté beaucoup d'attention à tout ce que vous venez de nous raconter; mais il eſt dans votre récit un endroit qui donne à mon cœur un intérêt ſi cher, que

je vous demande en grâce de ne plus cacher votre véritable nom. Ah ciel! ſi ce que je ſens, ſi ce que je penſe eſt vrai; ſi vous étiez Frédelingue....

A ce nom Émander rougit. Ah dieux! s'écria-t-il! Eh bien! Madame, quand je ſerois ce Frédelingue, que me diriez-vous? Que je ſuis Caliſte, fille de cette Parménie que vous venez chercher, dit Iſis, mais que la mort vous a enlevée.

A ces mots, Émander tendit les bras à ſa fille: Parménie eſt morte, ma fille, dit-il; & le ciel, en me l'ôtant, me rend du moins de quoi me conſoler de ſa perte. Embraſſez-moi, ma fille: je ſuis votre pere: mais, ô ciel! dans quel état vous trouvé-je? Les larmes & les careſſes interrompirent leurs diſcours en ce moment. Clorine & Fétime en étoient touchées; Clarice même étoit ſenſible au bonheur de ſa rivale. Après que Frédelingue & Iſis, que je n'appellerai plus que Caliſte, eurent ſatisfait à leurs premiers ſentiments de tendreſſe, Caliſte apprit à Frédelingue qu'elle étoit celle que cherchoit Clorante, & celle enfin que Périandre avoit ſi long-temps retenue dans l'eſclavage, & d'une maniere ſi barbare: après

quoi, elle lui apprit en ces mots la raiſon qui l'avoit fait diſparoître, pendant que Clorine étoit allée lui chercher de l'eau.

A peine, dit-elle, cette fille fut-elle à moitié chemin de la maiſon à laquelle elle alloit, que j'apperçus nombre de cavaliers qui marchoient entre les arbres de l'allée où j'étois couchée. Je ne ſçais s'ils m'apperçûrent auſſi: mais il me ſembla qu'ils ſe hâtoient davantage; je me levai toute fatiguée que j'étois, & m'enfonçai dans une petite forêt qui étoit près de-là. Je marchai avec une précipitation & une légéreté dont la crainte de mille malheurs me rendit capable. Je croyois toujours entendre le bruit des chevaux, quoique j'en fuſſe très-éloignée.

Je vis alors un arbre d'une groſſeur énorme, que les ans avoient creuſé; dans mon épouvante je ne balançai point à y chercher un aſyle; j'entrai dans le creux de cet arbre, & m'y tins avec des allarmes terribles. Je ne me trompois pas, quand je crus que ces cavaliers marchoient dans la forêt. Ils paſſerent auprès de l'arbre où j'étois cachée; le Ciel me préſerva du malheur de tomber entre leurs mains. Je ne ſortis de cet endroit qu'une heure après cette aventure, & je continuai mon

chemin jusques dans cette maison, où je parlai à Fétime, & lui dis l'état de ma destinée. Elle m'offrit sa demeure pour retraite, & m'envoya chercher cet habit que vous me voyez, pour me déguiser; je suis ici depuis ce temps. Hélas! je me flattois quelquefois que Clorante y seroit conduit par le hasard: mais peut-être s'en éloigne-t-il pour jamais.

Après ces mots : ma fille, répondit Frédelingue, Clorante m'a paru mériter les sentiments que vous avez pour lui; il vous a rendu un assez grand service, en vous arrachant du pouvoir tyrannique de Périandre, pour que je sois engagé moi même à ne rien négliger de ce qui peut contribuer à vous rendre l'un à l'autre. Là-dessus Frédelingue instruisit Fétime de l'endroit où Clorante lui avoit dit qu'il avoit trouvé Clorine. Ce jeune homme, dans ce récit, avoit parlé de cet endroit d'une maniere assez remarquable. L'amour saisit avidement les moindres apparences. Il ne fallut pas plus de clarté pour rendre l'espoir à Caliste, qui, d'après le consentement de son pere, pria Fétime de se transporter à cet endroit, & Frédelingue lui permit de l'accompagner. Clarice, voyant que Caliste se préparoit à partir, feignit,

par un ſentiment d'amitié, devoir la ſuivre. Le départ de ces deux perſonnes paroîtra peut-être étrange : mais, quoi ! pouvoient-elles s'expoſer à ne revoir jamais Clorante, plutôt que de bleſſer certaine rigoureuſe bienſéance qui leur enlevoit pour jamais l'objet eſtimable de leur tendreſſe ?

Je viens de dire que Clarice voulut ſuivre Caliſte. Cette amante aimée, à ce diſcours, ſe reſſouvint de l'exclamation de Clarice au récit de Frédelingue. Je ne ſçais, lui répondit-elle, quel intérêt vous fait agir. Mais j'y conſens, puiſque c'eſt peut-être pour vous faire plaiſir. Elle dit ces mots d'une maniere aſſez froide. Clarice s'apperçut bien qu'elle démêloit la vérité ; la froideur de Caliſte lui rendit ſon infortune encore plus ſenſible. Je vous ſuivrai, lui dit-elle, & mes malheurs ſont aſſez grands, pour ſupporter patiemment encore celui de me voir rebutée de tout le monde. Peu s'en fallut qu'elle ne dît, d'une rivale : mais elle ſe retint.

Fétime, Caliſte & Clarice partirent donc ſur le champ. Fétime connoiſſoit à-peu-près l'endroit que leur avoit dit Frédelingue. Déjà ils ont fait un chemin aſſez conſidérable ; elles avoient tout à craindre de la part de leurs ennemis qui les cher-

choient : mais le cœur eſt un guide aveugle qui franchit tout ce qui s'oppoſe à ſes paſſions ; les difficultés l'irritent ; & le ſort même, qu'il ſemble défier, eſt ſouvent comme laſſé de lui nuire.

Il y avoit déjà long-temps que ces deux dames, toujours déguiſées en payſannes, marchoient avec Fétime, quand elles rencontrerent quatre cavaliers qui ſe repoſoient ſur l'herbe. A peine Clarice les eut-elle apperçus, que, parmi eux, elle reconnut Turcamene, ce corſaire au pouvoir duquel elle avoit été ſi long-temps. Il la vit à ſon tour : mais, ô Ciel ! que devint Caliſte, quand, de ſon côté, elle reconnut Périandre ?

Ces deux hommes, comme vous avez pu voir, Madame, avoient envoyé courir ſur les pas de leurs captives. Clorante avoit été rencontré par les gens de Périandre ; Caliſte même en avoit été pourſuivie. Ce cruel, malgré ſes bleſſures, n'étoit reſté que deux jours au lit ; elles n'étoient point dangereuſes. Il s'étoit fait mettre à cheval, &, avec quelques-uns des ſiens, s'étoit déterminé à chercher Caliſte lui-même. Turcamene l'avoit rencontré, lorſque la fuite de Clarice lui avoit fait prendre le parti de courir auſſi ſur ſes pas. Ces deux tyrans (car ils méritent ce nom) ſe

connoiſſoient ; ils ſe demanderent la raiſon de ce qui les mettoit en campagne, & l'aveu qu'ils firent leur avoit éclairci toute l'hiſtoire ; car vous ſçavez, Madame, que Clorante avoit été porté chez Périandre par ordre de Turcamene, & qu'ainſi ils pouvoient ſe mettre au fait, & débrouiller toute l'aventure. Vous pouvez penſer avec quelle ardeur ils ſe leverent avec les deux hommes qui les accompagnoient, pour ſe ſaiſir des deux rivales, qu'ils reconnurent auſſi-tôt. Elle firent un cri affreux, & ſe mirent à fuir avec autant de réſolution, que ſi elles avoient pu échapper à leurs ennemis. On les joignit bientôt : Turcamene arrêta Clarice, qui, ſe débattant entre ſes bras, ſe bleſſa mortellement d'un poignard que Turcamene tenoit dans ſes mains. Le ſang rejaillit ſur ce corſaire. Clarice, ſe ſentant bleſſée, trouva le ſecrer de ſe défendre, de maniere qu'elle tourna le poignard à ſon tour ſur le cœur de ce corſaire, qui reçut une large bleſſure, qui lui fit expier ſon crime au moment qui lui en aſſuroit le ſuccès.

Pendant que cette tragique aventure ſe paſſoit, Périandre avoit déjà fait arrêter Caliſte : Malheureuſe, lui dit-il, que de tourments mon amour déſormais te prépare ! Mais le perfide, en pro-

nonçant ces mots, ne pensoit pas qu'il y avoit un Ciel au-dessus de lui, qui lui préparoit à lui-même une fin digne de couronner ses forfaits.

Pendant qu'il parle ainsi, & qu'il traîne impitoyablement Caliste pour l'obliger à le suivre, Clorante, accompagnée de Clorine, qu'il venoit d'arracher des mains de ses ravisseurs, secondé d'un inconnu qui étoit encore avec lui; Clorante, dis-je, arrive. Quel objet, ô Ciel! cet amant reconnoît Caliste, il apperçoit Périandre. Le spectacle de la violence qu'on fait à cette fille porte la rage & le désespoir dans son âme; il vôle à son secours; l'inconnu le suit, Périandre se défend quelque temps avec les siens; mais qui peut résister à l'amour armé pour défendre l'objet qui l'allume; & secondé d'un ami intrépide & plein de valeur? Périandre & les siens tombent percés de plusieurs coups mortels. Va, dit Clorante, en accablant Périandre d'un coup affreux; va, malheureux, dans les enfers, où le Ciel ajoutera ce qui manque à ta peine.

Après ces mots, il court à Caliste, que la surprise, l'horreur, l'amour rendoient presque immobile. Ah Ciel! Clorante, c'est à vous que je dois la vie, l'honneur & la liberté, s'écria-

t-elle, en le voyant s'approcher. Je n'ai qu'un cœur à vous donner cependant : mais ce cœur ne voit point de bornes à sa tendresse. Ah ! Madame, un mortel, s'écria Clorante, le possédera donc sans le mériter ! Le mien même, mon sang, ma vie, ne vous doit-on pas tout quand on vous a vue ?

Pendant qu'ils fesoient éclater leurs transports, Clorine étoit accourue vers eux, pour leur dire qu'une dame expirante à quelques pas d'eux demandoit à leur parler. Clorante avoit été si partagé entre sa fureur & son amour, qu'il n'avoit eu des yeux que pour satisfaire à ces deux mouvements. Clarice se mouroit ; cependant cette infortunée avoit prié Clorine, qui s'étoit approchée d'elle sans la connoître, (seulement parce qu'elle étoit de la compagnie de Caliste) d'avertir ces deux amants qu'elle expiroit, & qu'elle avoit à leur parler.

Ils en approcherent. Clorante fut véritablement touché de l'état où il trouvoit cette dame, dont l'amour prodigieux avoit fait tous les malheurs. Je meurs, dit-elle à Clorante, & vous êtes désormais affranchi de la peine de me voir ; en ce moment où la mort met fin à une vie agitée, ma tendresse se fait un plaisir de celui

que vous allez goûter à préſent. Vous retrouvez Caliſte, vous êtes content, & je ne vous laiſſe point dans les chagrins affreux dont j'ai été témoin; mais je perds tout mon ſang, & je meurs. Adieu, Clorante; faſſe le Ciel que mes vœux ſoient accomplis; votre bonheur ne ſera plus traverſé: ſouvenez-vous quelquefois de moi. Et vous, Caliſte, continua-t-elle, en s'adreſſant à cette dame, vous voyez maintenant ce que ſignifioit la demande que je vous ai faite. Je n'ai plus beſoin que de compaſſion; mais je bénis le Ciel d'une mort qui finit mes malheurs, & que je reçois en voyant finir les vôtres. Adieu, la force me manque, je ſens que la vie m'abandonne: ah Ciel! j'expire. Clarice, après ces mots ſortit d'une vie qui n'avoit été qu'un tiſſu d'afflictions & de ſupplices. Clorante reçut ſes derniers regards & pâlit à ce ſpectacle attendriſſant. Caliſte fut pénétrée du malheur d'une rivale qui joignoit à mille charmes un amour ſi tendre. Elle verſa des larmes. Ah! Clorante, s'écria-t-elle, que Clarice étoit aimable! que de tendreſſe! que cette mort eſt touchante! elle méritoit votre cœur; il ſe repentira peut-être de ſon inſenſibilité. Ah! Madame, répondit Clorante, Clarice ſans doute méritoit d'être

aimée : mais épargnez à mon esprit de si tristes réflexions, & ne songeons dans ces moments qu'à la plaindre.

L'inconnu qui avoit secouru Clorante plaignit beaucoup Clarice ; sa mort répandit une juste tristesse dans le cœur de tout le monde. Ils remonterent à cheval avec Caliste & Clorine, pour faire venir quelques paysans qui emportassent l'infortunée Clarice. Ils s'en retournerent chez Fétime, où Caliste avertit Clorante que son pere étoit resté blessé : elle ne lui dit point en quelle occasion il avoit reçu sa blessure, ni quel étoit celui à qui il devoit la liberté : elle vouloit lui laisser le plaisir de la surprise. A l'égard de l'inconnu, il se rendit aux instances que lui fit Clorante de les suivre, & de passer la journée avec eux. Clarice fut enterrée ; & Clorante, par sa douleur, justifia toute l'estime que cette dame avoit faite de lui.

Cependant il embrassa Frédelingue, & fut charmé de voir que celui à qui il devoit sa liberté étoit le pere d'une personne qui lui étoit si chere.

Frédelingue, de son côté, approuva sa tendresse pour Caliste, & leur marqua qu'il seroit ravi de les voir incessamment heureux. L'inconnu

ſeul, au milieu de tout le bonheur qui combloit l'amour de nos amants, conſervoit une triſteſſe profonde. Clorante, pénétré pour lui d'un ſentiment de reconnoiſſance, tâchoit, mais en vain, d'adoucir ſes ennuis. Chacun raconta ſes aventures, & Clorante engagea l'inconnu à raconter auſſi les ſiennes. Vous m'avez, lui dit-il, procuré toute la félicité dont je vais jouir. Sans vous ſans doute, amant le plus infortuné, je verrois Caliſte retombée entre les mains du plus barbare de tous les hommes, & je ſerois moi-même expoſé à toute ſa vengeance. Que ne puis-je à mon tour vous rendre d'auſſi grands ſervices. Hélas! Seigneur répartit l'inconnu mes malheurs ſont ſans remede, & la mort ſeule en me reſtituant ce que j'avois de plus cher au monde, pourroit finir tous mes chagrins; car je n'eſpere pas que jamais le haſard me rende un fils...... A ces mots les larmes lui vinrent preſque aux yeux, & continuant ſon diſcours: puiſque vous ſouhaitez, leur dit-il, que je vous apprenne les raiſons qui entretiennent mon cœur dans une langueur ſans fin, ſçachez que je ſuis Anglois de nation. Des malheurs, dont il eſt inutile de vous expliquer la cauſe, m'obligèrent de paſſer en France. J'épouſai dans ce pays

une perſonne que j'aimois ; les liens de nos cœurs prévinrent ceux du mariage, & en entretinrent tout le charme. Quelques années après l'avoir épouſée, pluſieurs amis perfides me perſuaderent, en m'écrivant de Londres, que mes affaires étoient accommodées, & que je pouvois revenir en toute ſûreté. Je pars, en laiſſant mon épouſe à la campagne, & un fils, l'unique fruit de mon mariage.

A ce récit, Clorante ne put davantage retenir le tranſport que le commencement de l'hiſtoire de l'inconnu avoit excité dans ſon cœur. Ah! Seigneur, lui dit-il en ſe jettant entre ſes bras, que de faveurs aujourd'hui le ſort me prodigue ! Ah, Ciel ! je retrouve donc un pere, dont la mort m'a ſi cruellement abuſé ! Mon pere, c'eſt votre fils qui vous parle ; c'eſt celui que vous déſeſpériez de revoir par un coup de haſard.

A ces mots, l'inconnu, qui étoit effectivement le pere de Clorante, ſentit bien vîte les mouvements de la nature s'accorder aux careſſes de ſon fils. Ah ! Clorante, lui dit-il.... la tendreſſe & la ſurpriſe arrêterent ſes paroles en cet endroit; il n'eut plus que l'uſage de ſes bras, dont il preſſoit tendrement ſon fils. Ce ſpectacle émut tous ceux qui le virent; le Ciel ſembloit à tout moment

faire de nouveaux miracles en faveur de ces fortunés amants. Que vos jours seront heureux, s'écria Frédelingue, en les embrassant encore, & que le Ciel, par de tels accidents, semble vous présager de douceurs ! Enfin, Seigneur, continua-t-il, en s'adressant au pere de Clorante, que l'union de nos enfants nous lie à notre tour d'une amitié éternelle. Ma fille est l'objet des desirs de Clorante ; j'ai mille plaisirs à combler son bonheur : puis-je me flatter que vous la voyez avec la même joie ? Seigneur, répondit le pere de Clorante, vous m'avez prévenu dans l'offre que vous me faites de votre amitié, & je l'estime déjà tant, que cette amitié que m'acquiert la tendresse de Clorante pour votre fille, n'est pas un des moindres sujets de ma joie. Après cette réponse, on le pressa de continuer son histoire ; il le fit en ces mots.

J'arrivai à Londres ; à peine y fus-je, que je fus mis en prison. Je passe tout ce qui m'y arriva, pour vous dire qu'enfin un jour je vis venir des hommes qui m'apporterent un gobelet plein de poison. Je l'avalai, & écrivis après à mon épouse & à mon fils. Un domestique, qui m'étoit resté, leur porta ma lettre dans un temps où je n'attendois que l'instant de ma mort. Ceux qui m'avoient

voient apporté ce poison, se retirerent pour me laisser expirer en paix : mais à peine furent-ils sortis de ma chambre, que mon geolier, accompagné d'un inconnu, y vint. Ils me firent avaler une liqueur, qui en peu de temps fit un effet prodigieux; après des efforts surprenants, je rendis le poison qu'on m'avoit fait prendre. Ils me tirerent de mon cachot, & me conduisirent dans une chambre de l'appartement du geolier. Je me mis au lit, fatigué de ce qui s'étoit passé; ils m'y laisserent sans me rien dire. Je ne sçus à qui attribuer le soin qu'on prenoit de ma vie. Je m'endormis accablé, & ce ne fut que le lendemain que je fus informé de tout; & voici comment je fus sauvé de la mort.

J'avois, avant mes malheurs, contribué au mariage d'une dame avec un Seigneur, qui devint après, par des raisons de politique, un de mes plus cruels ennemis. La fille qu'il épousa n'étoit point riche; une estime de bienveillance que je conçus pour elle, m'engagea à prendre soin de sa fortune. J'en donnai la connoissance au Seigneur qui l'épousa, dans le dessein de faire réussir un mariage entr'eux. Ce Seigneur fut charmé de cette dame; elle avoit mille appas, & je l'aurois même choisie pour épouse, si mes biens avoient

ſuffi pour nous deux. Ce Seigneur l'épouſa, & ce fut elle qui, me plaignant en ſecret du parti qu'on braſſoit pour m'accabler, & auquel ſon mari ſe joignit, n'eut point dans ces temps aſſez de pouvoir ſur lui, pour l'arracher de l'injuſte ſociété de ceux qui ſe liguoient pour me perdre. Je fus, comme je l'ai dit, contraint de fuir en France. A mon retour à Londres, ayant été mis en priſon preſque auſſitôt que je fus arrivé, cette femme, par une reconnoiſſance généreuſe pour la fortune qu'elle croyoit me devoir, travailla plus que jamais à détourner ſon mari de ſe joindre à mes ennemis. Enfin elle ſçut de lui qu'il n'étoit plus temps, que mes Juges m'avoient condamné à la mort, & que le poiſon alloit dans quelques moments finir ma vie.

Alors toute ſa reconnoiſſance ſe redoubla; elle ne put ſouffrir qu'un homme qui avoit eu pour elle des ſoins généreux & obligeants, pérît injuſtement, ſans qu'elle en prît pour le ſauver. Elle ſortit, & vint trouver mon geolier, qu'elle ſçut engager, à force d'argent, à laiſſer entrer dans ma priſon un homme à elle, pour me faire avaler un contre-poiſon ſûr, qu'elle compoſoit elle-même, & dont elle avoit toujours en cas de beſoin. Quand on m'eut conduit dans

la chambre du geolier, elle ſe retira ſans me parler, & ne revint que le lendemain me trouver au lit.

Quelle ſurpriſe fut la mienne, quand je vis entrer cette dame! O Ciel! lui dis-je, Madame, à quoi vous expoſez-vous pour un malheureux contre qui le Ciel, de concert avec ſes ennemis, ſemble conſpirer? Fuyez, ne partagez point mon funeſte ſort; vous êtes la femme d'un de ceux qui m'ont le plus cruellement perſécuté. Ah, Seigneur! s'écria-t-elle, il n'a pas tenu à moi de le faire renoncer à l'injuſtice du parti qu'il embraſſoit: mais mon mari eſt toujours le maître. Le Ciel m'eſt témoin de la douleur que m'a donné la nouvelle de votre condamnation. Quoi donc! me ſuis-je dit, ne pourrai-je rien pour un homme à qui je dois ce que je ſuis? Ces réflexions ont redoublé ma juſte compaſſion pour vous, je me ſuis vivement rappelé ce que votre amitié vous fit faire pour moi; je ſuis ſortie avec précipitation de chez moi, pour parler au geolier, que l'argent a gagné; & c'eſt par moi que vous avez reçu le contre-poiſon qui vous ſauve la vie. Jouiſſez-en, Seigneur, malgré la perfidie de ceux qui vous ont perdu: mais jouiſſez-en généreuſement pour celle qui vous la rend. Vous me perdez, ſi l'on apprend que vous vivez encore. Fuyez, Seigneur: votre fuite, en

assurant le succès de mes soins, assûre aussi le reste de vos jours, & calmera mes alarmes. Mais, Seigneur, ajouta-t-elle, vos malheurs ne vous ont rien laissé, vous avez tout perdu; souffrez que je vous offre des secours, acceptez cette boîte, où sont quelques-uns de mes bijoux. C'est bien le moins que je doive à celui qui m'a procuré tant de richesses, que de lui en offrir la moindre partie, quand la persécution l'accable, & le prive de tous ses biens. Là-dessus elle mit cette boîte sur une table, en m'avertissant de prendre le temps de la nuit pour sortir de chez le geolier; & elle me quitta, sans me donner le temps de lui témoigner les sentiments dans lesquels elle me laissoit pour elle.

Je me rétablis bien vîte; mon geolier eut soin de me tenir des chevaux tout prêts pour quelques jours ensuite. Je sortis de Londres à la faveur des ténèbres, sacrifiant tout desir de vengeance à la sûreté de ma libératrice, & je revins en France, où j'appris la mort de mon épouse & le départ de mon fils. Je demeurai quelque temps chez moi à gémir de la cruauté du sort, qui s'obstinoit à répandre une éternelle tristesse sur des jours qui sembloient être conservés pour un plus grand bonheur. La vue de ces lieux où j'avois perdu ce

que j'avois de plus cher au monde, & où je me trouvai ſeul, irritoit ma douleur. Je me déterminai à ſortir de France, pour aller dans quelques lieux retirés de l'Angleterre, achever ma languiſſante vie, dont la reconnoiſſance même m'obligeoit à cacher les reſtes. J'étois en chemin, quand je vous ai rencontré, mon fils : je vous vis ſeul contre quatre, vous efforçant d'arracher cette jeune fille des mains de ſes raviſſeurs, dit l'Anglois en montrant Clorine. Votre valeur & votre généroſité me toucherent, je vous ſecourus, & nous fûmes victorieux. Je vous ai ſuivi après cette aventure encore quelques moments, & vous êtes les témoins du combat que nous avons fait contre les tyrans de ces deux aimables perſonnes.

L'Anglois finit là ſon hiſtoire, & ne ceſſa de témoigner à Frédelingue combien il avoit d'empreſſement à terminer par un mariage tous les malheurs de leurs enfants. Frédelingue ne reſpiroit auſſi que la ſatisfaction de ces amants. Ils furent enfin mariés, & jouirent dans la ſuite d'une félicité paiſible, dont ni les ans ni le dégoût n'altérerent jamais la douceur. Cette union charmante en fit une entre l'Anglois & Frédelingue, qui ſe lierent l'un à l'autre d'une affec-

tion ſans égale. Ils vécurent toujours enſemble, & furent, pendant le reſte de leur vie, les témoins du bonheur infini de Clorante & de Caliſte.

Voilà, Madame, la fin des aventures de ces amants, que le ſort avoit traverſés avec tant de fureur : mais jamais la douceur d'un état heureux n'eſt ni plus ſenſible ni plus durable, que quand on y arrive par des peines ; & le contraſte affreux des maux avec les biens ajoûte, pour ainſi dire, un nouveau charme à ces biens, dont on connoîtroit moins le prix, ſi l'on n'avoit eu des raiſons pour les ſouhaiter plus ardemment. Je compare Caliſte & Clorante arrivés au comble de leur félicité, à deux infortunés qui font naufrage. Ils luttent contre les ondes & la mort; leurs efforts trouvent une réſiſtance qui ſouvent les redouble ; la fatigue & la crainte approchent & reculent ſucceſſivement la mort. Enfin, ils triomphent du danger & de la fureur des flots ; ils arrivent au port. O Ciel ! que le ſalut a de charmes pour eux ! que ces dangers, dont les efforts violents les ont tirés, augmentent dans leur cœur la douceur d'être aſſurés de la vie ! Si l'onde avoit été calme ; s'ils avoient trouvé ce port ſans la moindre peine, cette vie, qu'ils ont,

pour ainſi dire, arrachée des fureurs du ſort, n'auroit preſque rien de ſenſible pour eux. Mais c'eſt un bien, c'eſt un tréſor qu'ils ont ſauvé; la perte prochaine qu'ils en ont preſque faite, leur fait ſentir tout le prix.

Malgré tout ce que vous dites, me répondrez-vous peut-être, Madame, il faut avouer que vos amants, s'ils ſont heureux, achetent bien cherement les faveurs du ſort; le déſeſpoir & la rage ſe ſont bien long-temps emparés de leur cœur avant que la joie les ait fait diſparoître. Quel étrange bonheur, qu'on ne peut mériter que par tout ce que l'âme peut reſſentir de mouvements affreux! Malheureux ceux que l'amour deſtine à cette félicité! Permettez-moi de vous dire, Madame, que je ne puis vous accepter pour juge de cette queſtion. L'éloignement que vous avez pour l'amour, vous repréſente leurs malheurs; & la félicité qui les ſuit, ne remplace pas dans votre imagination les impreſſions d'un triſte tableau, dont les ombres ſeules vous frappent. Clorante, Caliſte, & leurs ſemblables, ſont ceux qu'il faudroit interroger, & vous feriez ſans doute bien ſurpriſe, après leur avoir entendu prononcer tout ce que le déſeſpoir peut faire exprimer de plus triſte dans le malheur, de ne leur trouver

à préſent que des expreſſions de joie les plus emportées, pendant qu'à peine pourroient-ils rappeller leur infortune.

C'eſt ici que mon ami finit toute ſon hiſtoire. Je ſouhaite que les accidents dont elle eſt variée, intéreſſent encore plus que le commencement, & que les Dames apprennent à ne point cauſer de malheurs par des rigueurs ſi funeſtes.

FIN.

LA VIE
DE
MARIANNE,
OU
LES AVENTURES
DE MADAME
LA COMTESSE DE***

AVANT-PROPOS.

CE Roman ingénieux & l'un des mieux écrits qu'il y ait dans la Littérature, a fait & fera toujours le plus grand plaisir. Beaucoup de Gens en aiment surtout les réflexions, qui y sont semées. D'autres Lecteurs ont dit qu'il y en avoit trop ; & c'est à ces derniers que ce petit Avant-propos s'adresse.

Si on leur donnoit un Livre intitulé *Réflexions sur l'Homme*, ne le liroient-ils pas volontiers, si les réflexions en étoient bonnes ? Nous en avons même beaucoup, de ces Livres, & dont quelques-uns sont fort estimés ; pourquoi donc les réflexions leur déplaisent-elles ici, en cas qu'elles n'aient contr'elles que d'être des réflexions ?

C'est, diront-ils, que dans des Aven-

tures comme celles-ci, elles ne ſont pas à leur place ; il eſt queſtion de nous y amuſer, & non pas de nous y faire penſer.

A cela, voici ce qu'on leur répond. Si vous regardez la Vie de Marianne comme un Roman, vous avez raiſon, votre critique eſt juſte : il y a trop de réflexions ; & ce n'eſt pas là la forme ordinaire des Romans, ou des hiſtoires faites ſimplement pour divertir. Mais Marianne n'a point ſongé à faire un Roman non plus. Son amie lui demande l'hiſtoire de ſa Vie, & elle l'écrit à ſa maniere. Marianne n'a aucune forme d'ouvrage préſente à l'eſprit. Ce n'eſt point un Auteur ; c'eſt une femme qui penſe, qui a paſſé par différents états, qui a beaucoup vu ; enfin, dont la vie eſt un tiſſu d'évènements, qui lui ont donné une certaine connoiſſance du cœur & du caractere des hommes, & qui, en contant ſes aventures, s'imagine être avec

ſon amie, lui parler, l'entretenir, lui répondre; &, dans cet eſprit-là, mêle indiſtinctement les faits qu'elle raconte aux réflexions qui lui viennent à propos de ces faits : voilà ſur quel ton le prend Marianne. Ce n'eſt, ſi vous voulez, ni celui du Roman, ni celui de l'Hiſtoire; mais c'eſt le ſien : ne lui en demandez point d'autre. Figurez-vous qu'elle n'écrit point, mais qu'elle parle. Peut-être qu'en vous mettant à ce point de vue-là, ſa façon de conter ne vous ſera pas ſi déſagréable.

On s'appercevra cependant que, lorſqu'elle réflechit moins, elle conte davantage, mais pourtant réfléchit toujours; & lorſqu'elle change d'état, ſes récits deviennent beaucoup plus curieux, & ſes réflexions plus applicables à ce qui ſe paſſe dans le grand monde.

Au reſte, bien des Lecteurs pourront ne pas aimer la querelle du Cocher avec Madame Dutour. Il y a des gens qui

croient au-dessous d'eux, de jetter un regard sur ce que l'opinion a traité d'ignoble; mais ceux qui sont un peu plus Philosophes, qui sont un peu moins dupes des distinctions que l'orgueil a mises dans les choses de ce monde, ces gens-là ne seront pas fâchés de voir ce que c'est que l'homme dans un Cocher, & ce que c'est que la femme dans une petite Marchande.

LA VIE
DE
MARIANNE,
OU
LES AVENTURES
DE MADAME
LA COMTESSE DE***

PREMIERE PARTIE.

AVANT que de donner cette Hiſtoire au Public, il faut lui apprendre comment je l'ai trouvée.

Il y a ſix mois que j'achetai une Maiſon de campagne à quelques lieues de Rennes, qui depuis trente ans a paſſé ſucceſſivement entre les mains de cinq ou ſix perſonnes. J'ai voulu faire changer quelque choſe à la diſpoſition du premier appartement, & dans une armoire pratiquée dans

l'enfoncement d'un mur, on y a trouvé un manuſcrit en pluſieurs cahiers contenant l'Hiſtoire qu'on va lire, & le tout d'une écriture de femme. On me l'apporta, je le lus avec deux de mes amis qui étoient chez moi, & qui depuis ce jour-là n'ont ceſſé de me dire qu'il falloit le faire imprimer: je le veux bien, d'autant plus que cette Hiſtoire n'intéreſſe perſonne. Nous voyons par la date que nous avons trouvée à la fin du manuſcrit, qu'il y a quarante ans qu'il eſt écrit; nous avons changé le nom de deux perſonnes dont il eſt parlé, & qui ſont mortes. Ce qui y eſt dit d'elles eſt pourtant très-indifférent; mais n'importe: il eſt mieux de ſupprimer leurs noms.

Voilà tout ce que j'avois à dire: ce petit préambule m'a paru néceſſaire, & je l'ai fait du mieux que j'ai pu; car je ne ſuis point Auteur, & jamais on n'imprimera de moi que cette vingtaine de lignes-ci.

Paſſons maintenant à l'Hiſtoire. C'eſt une femme qui raconte ſa vie: nous ne ſçavons qui elle étoit. C'eſt *la Vie de Marianne*; c'eſt ainſi qu'elle ſe nomme elle-même au commencement de ſon Hiſtoire; elle prend enſuite le titre de

Comteſſe,

Comtesse, elle parle à une de ses amies dont le nom est en blanc, & puis c'est tout.

Quand je vous ai fait le récit de quelques accidents de ma vie, je ne m'attendois pas, ma chère amie, que vous me prieriez de vous la donner toute entiere, & d'en faire un livre à imprimer. Il est vrai que l'Histoire en est particuliere : mais je la gâterai, si je l'écris ; car où voulez vous que je prenne un style ?

Il est vrai que dans le monde on m'a trouvé de l'esprit : mais, ma chère, je crois que cet esprit-là n'est bon qu'à être dit, & qu'il ne vaut rien à être lu.

Nous autres jolies femmes (car j'ai été de ce nombre) personne n'a plus d'esprit que nous, quand nous en avons un peu ; les hommes ne sçavent plus alors la valeur de ce que nous disons : en nous écoutant parler ils nous regardent, & ce que nous disons profite de ce qu'ils voient.

J'ai vu une jolie femme, dont la conversation passoit pour un enchantement ; personne au monde ne s'exprimoit comme elle ; c'étoit la vivacité, c'étoit la finesse même qui parloit : les connoiſ-

ſeurs n'y pouvoient tenir de plaiſir. La petite vérole lui vint, elle en reſta extrêmement marquée; quand la pauvre femme reparut, ce n'étoit plus qu'une babillarde incommode. Voyez combien auparavant elle avoit emprunté d'eſprit de ſon viſage ! Il ſe pourroit bien faire que le mien m'en eût prêté auſſi dans le temps qu'on m'en trouvoit beaucoup. Je me ſouviens de mes yeux de ce temps-là, & je crois qu'ils avoient plus d'eſprit que moi.

Combien de fois me ſuis-je ſurpriſe à dire des choſes qui auroient eu bien de la peine à paſſer toutes ſeules : ſans le jeu d'une phyſionomie friponne qui les accompagnoit, on ne m'auroit pas applaudi comme on feſoit; & ſi une petite vérole étoit venu réduire cela à ce que cela valoit, franchement, je penſe que j'y aurois perdu beaucoup.

Il n'y a pas plus d'un mois, par exemple, que vous me parliez encore d'un certain jour, (& il y a douze ans que ce jour eſt paſſé) où dans un repas on ſe récria tant ſur ma vivacité; hé bien ! en conſcience, je n'étois qu'une étourdie. Croiriez-vous que je l'ai été ſouvent exprès, pour voir juſqu'où va la duperie des hommes avec

nous? Tout me réussissoit; & je vous assûre que dans la bouche d'une laide, mes folies auroient paru dignes des Petites-Maisons, & peut-être que j'avois besoin d'être aimable dans tout ce que je disois de mieux: car à cette heure que mes agréments sont passés, je vois qu'on me trouve un esprit assez ordinaire, & cependant je suis plus contente de moi que je ne l'ai jamais été. Mais enfin; puisque vous voulez que j'écrive mon Histoire; & que c'est une chose que vous demandez à mon amitié, soyez satisfait; j'aime encore mieux vous ennuyer que de vous refuser.

Au reste, je parlois tout-à-l'heure de style, je ne sçais pas seulement ce que c'est. Comment fait-on pour en avoir un? Celui que je vois dans les Livres; est-ce le bon? Pourquoi donc est-ce qu'il me déplaît tant le plus souvent? Celui de mes Lettres vous paroît-il passable? J'écrirai ceci de même.

N'oubliez pas que vous m'avez promis de ne jamais dire qui je suis; je ne veux être connue que de vous.

Il y a quinze ans que je ne sçavois pas encore si le sang d'où je sortois étoit noble ou non, si j'étois bâtarde ou légitime. Ce début paroît

annoncer un Roman: ce n'en est pourtant pas un que je raconte, je dis la vérité comme je l'ai apprise de ceux qui m'ont élevée.

Un carrosse de voiture qui alloit à Bordeaux, fut, dans la route, attaqué par des voleurs; deux hommes qui étoient dedans voulûrent faire résistance, & blesserent d'abord un de ces voleurs; mais ils furent tués avec trois autres personnes: il en coûta aussi la vie au Cocher & au Postillon, & il ne restoit plus dans la voiture qu'un Chanoine de Sens & moi qui paroissois n'avoir tout au plus que deux ou trois ans. Le Chanoine s'enfuit, pendant que, tombée dans la portière, je fesois des cris épouvantables, à demi étouffée sous le corps d'une femme qui avoit été blessée, & qui, malgré cela, voulant se sauver, étoit retombée dans la portière où elle mourut sur moi, & m'écrâsoit.

Les chevaux ne fesoient aucun mouvement, & je restai dans cet état un bon quart-d'heure, toujours criant, & sans pouvoir me débarrasser.

Remarquez qu'entre les personnes qui avoient été tuées, il y avoit deux femmes; l'une belle & d'environ vingt ans, & l'autre d'environ quarante, la premiere fort bien mise, & l'autre habillée comme le seroit une femme-de-chambre.

Si l'une des deux étoit ma mere, il y avoit plus d'apparence que c'étoit la jeune & la mieux mise, parce qu'on prétend que je lui ressemblois un peu, du moins à ce que disoient ceux qui la virent morte, & qui me virent aussi; & que j'étois vétue d'une maniere trop distinguée pour n'être que la fille d'une femme-de-chambre.

J'oubliois à vous dire qu'un laquais, qui étoit un des cavaliers de la voiture, s'enfuit blessé à travers les champs, & alla tomber de foiblesse à l'entrée d'un village voisin où il mourut sans dire à qui il appartenoit; tout ce qu'on put tirer de lui, un moment avant qu'il expirât, c'est que son maître & sa maitresse venoient d'être tués: mais cela n'apprenoit rien.

Pendant que je criois sous le corps de cette femme morte qui étoit la plus jeune, cinq ou six Officiers qui couroient la poste passerent, & voyant quelques personnes étendues mortes auprès du carrosse qui ne bougeoit, entendant un enfant qui crioit dedans, s'arrêterent à ce terrible spectacle, ou par la curiosité qu'on a souvent pour les choses qui font une certaine horreur, ou pour voir ce que c'étoit que cet enfant qui crioit, & pour lui donner du secours. Ils regardent dans le carrosse, y voient encore un homme

tué, & cette femme morte tombée dans la portiere où ils jugeoient bien par mes cris que j'étois aussi.

Quelqu'un d'entr'eux, à ce qu'ils ont dit depuis, vouloit qu'ils se retirassent; mais un autre ému de compassion pour moi, les arrêta; & mettant le premier pied à terre, alla ouvrir la portiere où j'étois, & les autres le suivirent. Nouvelle horreur qui les frappe, un côté de visage de cette dame morte étoit sur le mien, & elle m'avoit baignée de son sang. Ils repousserent cette dame toute sanglante, & me retirerent de dessous elle.

Après cela, il s'agissoit de sçavoir ce qu'on feroit de moi, & où l'on me mettroit: ils voient de loin un petit village, où ils concluent qu'il faut me porter, & me donnent à un domestique qui me tenoit enveloppée dans un manteau.

Leur dessein étoit de me remettre entre les mains du Curé de ce village, afin qu'il me cherchât quelqu'un qui voulût bien prendre soin de moi; mais ce Curé, chez qui tous les habitants les conduisirent, étoit allé voir un de ses confreres; il n'y avoit chez lui que sa sœur, fille très pieuse, à qui je fis tant de pitié, qu'elle voulut bien me garder, en attendant l'aveu de son

frere ; il y eut même un procès-verbal de fait sur tout ce que je vous ai dit, & qui fut écrit par une espece de Procureur-Fiscal du lieu.

Chacun de mes conducteurs ensuite donna généreusement pour moi quelque argent, qu'on mit dans une bourse dont on chargea la sœur du Curé, après quoi tout le monde s'en alla.

C'est de la sœur de ce Curé que je tiens tout ce que je viens de vous raconter.

Je suis sûre que vous en frémissez ; on ne peut, en entrant dans la vie, éprouver d'infortune plus grande & plus bisarre. Heureusement je n'y étois pas quand elle m'arriva ; car ce n'est pas y être que de l'éprouver à l'âge de deux ans.

Je ne vous dirai point ce que devint le carrosse, ni ce qu'on fit des voyageurs tués ; cela ne me regarde point.

Quelques-uns des voleurs furent pris trois ou quatre jours après, & pour comble de malheur on ne trouva dans les habits des personnes qu'ils avoient assassinées, rien qui pût apprendre à qui j'appartenois. On eut beau recourir au regiſtre qui est toujours chargé du nom des voyageurs, cela ne servit de rien ; on sçut bien par-là qui ils étoient tous, à l'exception de deux personnes, d'une dame & d'un cavalier, dont le nom assez

étranger n'instruisit de rien, & peut-être qu'ils n'avoient pas dit le véritable. On vit seulement qu'ils avoient pris cinq places, trois pour eux & pour une petite fille, & deux autres pour un laquais & une femme-de-chambre qui avoient été tués aussi.

Par tout cela ma naissance devint impénétrable, & je n'appartins plus qu'à la charité de tout le monde.

L'excès de mon malheur m'attira d'assez grands secours chez le Curé où j'étois, & qui consentit, aussi-bien que sa sœur, à me garder.

On venoit pour me voir de tous les cantons voisins; on vouloit sçavoir quelle physionomie j'avois, elle étoit devenue un objet de curiosité, on s'imaginoit remarquer dans mes traits quelque chose qui sentoit mon aventure, on se prenoit pour moi d'un goût romanesque. J'étois jolie, j'avois l'air fin; vous ne sçauriez croire combien tout cela me servoit, combien cela me rendoit noble & délicat l'attendrissement qu'on sentoit pour moi. On n'auroit pas caressé une petite Princesse infortunée d'une façon plus digne; c'étoit presque du respect que la passion que j'inspirois.

Les dames sur-tout s'intéressoient pour moi au-delà de ce que je puis vous dire; c'étoit à qui

d'entr'elles me feroit le préſent le plus joli, me donneroit l'habit le plus galant.

Le Curé, qui, quoique Curé de village, avoit beaucoup d'eſprit, & étoit un homme de très-bonne famille, diſoit ſouvent depuis, que dans tout ce que ces dames avoient alors fait pour moi, il ne leur avoit jamais entendu prononcer le mot de *charité* ; c'eſt que c'étoit un mot trop dur, & qui bleſſoit la mignardiſe des ſentiments qu'elles avoient.

Auſſi quand elles parloient de moi, elles ne diſoient point cette petite fille ; c'étoit toujours cette aimable enfant.

Etoit-il queſtion de mes parents ! c'étoient des étrangers, & ſans difficulté de la premiere condition de leur pays ; il n'étoit pas poſſible que cela fût autrement, on le ſçavoit comme ſi on l'avoit vu : il couroit là-deſſus un petit raiſonnement que chacune d'elles avoit groſſi de ſa penſée, & qu'enſuite elles croyoient comme ſi elles ne l'avoient pas fait elles-mêmes.

Mais tout s'uſe, & les beaux ſentiments comme autre choſe. Quand mon aventure ne fut plus ſi fraîche, elle frappa moins l'imagination. L'habitude de me voir diſſipa les fantaiſies qui me feſoient tant de bien, elle épuiſa le plaiſir qu'on avoit

à m'aimer, ce n'avoit été qu'un plaisir de passage; & au bout de six mois, cette aimable enfant ne fut plus qu'une pauvre orpheline à qui on n'épargna pas alors le mot de *charité*; on disoit que j'en méritois beaucoup. Tous les Curés me recommandèrent chez eux, parce que celui chez qui j'étois, n'étoit pas riche; mais la religion de ces dames ne me fut pas si favorable que me l'avoit été leur folie, je n'en tirai pas si bon parti, & j'aurois été fort à plaindre sans la tendresse que le Curé & sa sœur prirent pour moi.

Cette sœur m'éleva comme si j'avois été son enfant. Je vous ai déjà dit que son frere & elle étoient de très-bonne famille: on disoit qu'ils avoient perdu leur bien par un procès, & que lui, il étoit venu se réfugier dans cette Cure où elle l'avoit suivi, car ils s'aimoient beaucoup.

Ordinairement, qui dit nièce ou sœur de Curé de village, dit quelque chose de bien grossier & d'approchant d'une paysanne.

Mais cette fille-ci n'étoit pas de même: c'étoit une personne pleine de raison & de politesse, qui joignoit à cela beaucoup de vertu.

Je me souviens que souvent, en me regardant, les larmes lui couloient des yeux au ressouvenir de mon aventure; il est vrai qu'à mon tour,

je l'aimois comme ma mère. Je vous avouerai aussi que j'avois des grâces, & de petites façons qui n'étoient point d'un enfant ordinaire ; j'avois de la douceur & de la gaieté, le geste fin, l'esprit vif, avec un visage qui promettoit une belle physionomie; & ce qu'il promettoit, il l'a tenu.

Je passe tout le temps de mon éducation dans mon bas-âge, pendant lequel j'appris à faire je ne sçais combien de petites nippes de femme, industrie qui m'a bien servi dans la suite.

J'avois quinze ans plus ou moins (car on pouvoit s'y tromper) quand un parent du Curé, qui n'avoit que sa sœur & lui pour héritiers, leur fit écrire de Paris qu'il étoit dangereusement malade, & cet homme qui leur avoit souvent donné de ses nouvelles, les prioit de se hâter de venir l'un ou l'autre, s'ils vouloient le voir avant qu'il mourût. Le Curé aimoit trop son devoir de Pasteur pour quitter sa Cure, & fit partir sa sœur.

Elle n'avoit pas d'abord envie de me mener avec elle; mais deux jours avant son départ, voyant que je m'attristois beaucoup, & que je soupirois : Marianne, me dit-elle, puisque vous craignez tant mon absence, consolez-vous, je veux bien que vous ne me quittiez point & j'espere que mon frere le voudra bien aussi. Il me vient

même actuellement des vues pour vous : j'ai dessein de vous faire entrer chez quelque Marchande, car il est temps de songer à devenir quelque chose ; nous vous aiderons toujours pendant que nous vivrons mon frère & moi, sans compter ce que nous pourrons vous laisser après notre mort : mais cela ne suffit pas, nous ne sçaurions vous laisser beaucoup ; le parent que je vais trouver & dont nous sommes héritiers, je ne le crois pas fort riche, & il vous faut choisir un état qui puisse contribuer à vous établir. Je vous dis cela, parce que vous commencez à être raisonnable, ma chere Marianne, & je souhaiterois bien, avant que de mourir, avoir la consolation de vous voir mariée à quelque honnête-homme, ou du moins en situation de l'être avantageusement pour vous : il est bien juste que j'aie ce plaisir-là.

Je me jettai entre ses bras après ce discours, je pleurai & elle pleura : car c'étoit la meilleure personne que j'aie jamais connue ; & de mon côté j'avois le cœur bon, comme je l'ai encore.

Le Curé entra là-dessus. Qu'est-ce, dit-il à sa sœur, je crois que Marianne pleure. Elle lui dit alors ce dont nous parlions, & le dessein qu'elle avoit de me mener à Paris avec elle. Je le veux bien, dit-il ; mais si elle y reste, nous

ne la verrons donc plus, & cela me fait de la peine; car je l'aime, la pauvre enfant: nous l'avons élevée, je suis bien vieux, & ce sera peut-être pour toujours que je lui dirai adieu.

Il n'y avoit rien de si touchant que cet entretien, comme vous le voyez: je ne répondis point au Curé, mais en revanche, je me mis à sanglotter de toute ma force; cela les attendrit encore davantage, & le bon-homme alors s'approchant de moi: Marianne, me dit-il, vous partirez avec ma sœur, puisque c'est pour votre bien, & que je dois le préférer à tout. Nous vous avons tenu lieu de vos parens que Dieu n'a pas permis que vous connussiez, non plus que personne de votre famille; ainsi, ne faites jamais rien sans nous consulter pendant que nous vivons; & si ma sœur vous laisse bien placée à Paris, sans quoi il faut que vous reveniez, écrivez-nous dans toutes les occasions où vous aurez besoin de nos conseils; pour nous, nous ne vous manquerons jamais.

Je ne vous rapporterai point tout ce qu'il me dit encore avant que nous partissions. J'abrège; car je m'imagine bien que toutes ces minuties de mon bas-âge vous ennuient, cela n'est pas fort intéressant, & il me tarde d'en venir à d'autres choses; j'en ai beaucoup à dire, & il

faut que je vous aime bien pour m'être miſe en train de vous faire une hiſtoire qui ſera très-longue : je vais barbouiller bien du papier ; mais je ne veux pas ſonger à cela, il ne faut pas ſeulement que ma pareſſe le ſçache : avançons toujours.

Nous partîmes donc la ſœur du Curé & moi ; & nous voilà à Paris ; il falloit preſque le traverſer tout entier pour arriver chez le parent dont j'ai parlé.

Je ne ſçaurois vous dire ce que je ſentis en voyant cette grande Ville, & ſon fracas, & ſon peuple, & ſes ruës. C'étoit pour moi l'Empire de la Lune : je n'étois plus à moi, je ne me reſſouvenois plus de rien ; j'allois, j'ouvrois les yeux ; j'étois étonnée, & voilà tout.

Je me retrouvai pourtant dans la longueur du chemin, & alors je jouis de toute ma ſurpriſe : je ſentis mes mouvements, je fus charmée de me trouver là, je reſpirai un air qui réjouit mes eſprits ; il y avoit une douce ſympathie entre mon imagination & les objets que je voyois, & je devinois qu'on pouvoit tirer de cette multitude de choſes différentes je ne ſçais combien d'agréments que je ne connoiſſois pas encore ; enfin il me ſembloit que les plaiſirs habitoient au milieu de tout cela. Voyez ſi ce n'étoit pas là un vrai

instinct de femme, & même un pronostic de toutes les aventures qui devoient m'arriver.

Le destin ne tarda pas à me les annoncer; car dans la vie d'une femme comme moi, il faut bien parler du destin. Le parent que nous allions trouver étoit mort quand nous arrivâmes: il y avoit, nous dit-on, vingt-quatre heures qu'il étoit expiré.

Ce n'est pas là tout, c'est qu'on avoit mis le scellé chez lui; cet homme avoit été dans les affaires, & on prétendoit qu'il devoit plus qu'il n'avoit vaillant.

Je ne vous dirai point comment on justifioit cela, c'est un détail qui me passe; tout ce que je sçais, c'est que nous ne pûmes loger chez lui, que tout étoit saisi, & qu'après bien des discussions, qui durerent trois ou quatre mois, on nous fit voir qu'il n'y avoit pas le sol à espérer de la succession, & que c'étoit dommage qu'elle ne fût pas plus grande, parce qu'elle en auroit mieux payé ses dettes.

N'étoit-ce pas là un beau voyage que nous étions venu faire? Aussi la sœur du Curé en prit-elle un si grand chagrin, qu'elle en tomba malade dans l'auberge où nous étions.

Hélas! ce fut à cause de moi qu'elle s'affligea tant; elle avoit espéré que cette succession la met-

troit en état de me faire du bien; & d'ailleurs, ce voyage inutile l'avoit épuisée d'argent; ce qu'elle en avoit apporté diminuoit beaucoup; & son frere, qui n'avoit que sa Cure, auroit eu bien de la peine à lui en envoyer encore. Pour comble d'embarras, elle étoit malade: quelle pitié!

Je l'entendois soupirer: jamais cette chere fille ne m'aima tant, parce qu'elle me voyoit plus à plaindre que jamais; & moi, je la consolois, je lui fesois mille caresses, & elles étoient bien vraies, car j'étois remplie de sentiment: j'avois le cœur plus fin & plus avancé que l'esprit, quoique ce dernier ne le fût déjà pas mal.

Vous jugez bien qu'elle avoit informé le Curé de toute notre histoire; & comme il y a des temps où les malheurs fondent sur les gens avec furie (car on ne sçauroit le penser autrement), cet honnête-homme, en allant voir ses confreres, avoit fait une chûte six semaines après notre départ, accident dangereux pour un homme âgé; il n'avoit pu se lever depuis, & il ne fesoit que languir; & les fâcheuses nouvelles qu'il reçut de sa sœur, venant là-dessus, il tomba dans des infirmités qui l'obligerent de se nommer un successeur, & dont son esprit se ressentit autant que son corps. Il eut cependant le temps de nous en-

voyer

voyer encore quelqu'argent ; après quoi il ne fut plus question de le compter parmi les vivants.

Je frissonne encore en me ressouvenant de ces choses-là : il faut que la terre soit un séjour bien étranger pour la vertu, car elle ne fait qu'y souffrir.

La guérison de la sœur étoit presque désespérée, quand nous apprîmes l'état du frere. A la lecture de la lettre qui nous en informoit, elle fit un cri & s'évanouit.

De mon côté, toute en pleurs, j'appellai à son secours : elle revint à elle, & ne versa pas une larme. Je ne lui vis plus, dès ce moment, qu'une résignation courageuse ; son cœur devint plus ferme : ce ne fut plus cette amitié toujours inquiète qu'elle avoit eue pour moi, ce fut une tendresse vertueuse qui me remit avec confiance entre les mains de celui qui dispose de tout.

Quand son évanouissement fut passé & que nous fûmes seules, elle me dit d'approcher, parce qu'elle avoit à me parler. Laissez-moi, ma chere amie, vous dire une partie de son discours : le ressouvenir m'en est encore cher, & ce sont les dernieres paroles que j'ai entendues d'elle.

« Marianne, me dit-elle, je n'ai plus de frere ;

» quoiqu'il ne ſoit pas encore mort, c'eſt comme
» s'il ne vivoit plus & pour vous & pour moi.
» Je ſens auſſi que vous me perdrez bientôt: mais
» Dieu le veut, cela me conſole de l'état où je
» vous laiſſe ; tout triſte qu'il eſt, il a ſes vues
» pour vous qui valent mieux que les miennes.
» Peut-être languirai-je encore quelque temps,
» peut-être mourrai-je dans la premiere foibleſſe
» qui me prendra. (Elle ne diſoit que trop vrai.)
» Je n'oſerois vous donner l'argent qui me reſte ;
» vous êtes trop jeune, & l'on pourroit vous trom-
» per : je veux le remettre entre les mains du
» Religieux qui me vient voir; je le prierai d'en
» diſpoſer ſagement pour vous : il eſt notre voiſin ;
» s'il ne vient pas aujourd'hui, vous irez le cher-
» cher demain, afin que je lui parle. Après cette
» unique précaution qui me reſte à prendre pour
» vous, je n'ai plus qu'une choſe à vous dire,
» c'eſt d'être toujours ſage. Je vous ai élevée
» dans l'amour de la vertu ; ſi vous gardez votre
» éducation, tenez, Marianne, vous ſerez héri-
» tiere du plus grand tréſor qu'on puiſſe vous
» laiſſer ; car avec lui, ce ſera vous, ce ſera
» votre âme qui ſera riche. Il eſt vrai, mon en-
» fant, que cela n'empêchera pas que vous ne
» ſoyez pauvre du côté de la fortune & que

» vous n'ayez encore de la peine à vivre ; peut-» être aussi Dieu récompensera-t-il votre sagesse » dès ce monde ? les gens vertueux sont rares : » mais ceux qui estiment la vertu ne le sont pas ; » d'autant plus qu'il y a mille occasions dans la » vie où l'on a absolument besoin des personnes » qui en ont. Par exemple, on ne veut se marier » qu'à une honnête fille ; est-elle pauvre : on n'est » point deshonoré en l'épousant ; n'a-t-elle que » des richesses sans vertu : on se déshonore ; & les » hommes seront toujours dans cet esprit-là ; cela » est plus fort qu'eux, ma fille : ainsi vous trou-» verez quelque jour vôtre place ; & d'ailleurs, » la vertu est si douce, si consolante dans le cœur » de ceux qui en ont ! fussent-ils toujours pau-» vres, leur indigence dure si peu, la vie est si » courte ! Les hommes qui se moquent le plus » de ce qu'on appelle sagesse, traitent pourtant » si cavalierement une femme qui se laisse séduire, » ils acquierent des droits si insolents avec elle, » ils la punissent tant de son désordre ; ils la » sentent si dépourvue contre eux, si désarmée, » si dégradée, à cause qu'elle a perdu cette vertu » dont ils se moquoient, qu'en vérité, ma fille, » ce n'est que faute d'un peu de réflexion qu'on » se dérange : car en y songeant, qui est-ce qui

» voudroit cesser d'être pauvre, à condition d'ê-
» tre infâme » ?

Quelqu'un de la maison qui entra alors, l'empêcha d'en dire davantage ; peut-être êtes-vous curieuse de sçavoir ce que je lui répondis. Rien, car je n'en eus pas la force. Son discours, & les idées de sa mort m'avoient bouleversé l'esprit : je lui tenois son bras que je baisai mille fois, voilà tout. Mais je ne perdis rien de tout ce qu'elle me dit ; & en vérité, je vous le rapporte presque mot pour mot, tant j'en fus frappée ; aussi avois-je alors quinze ans & demi pour le moins, avec toute l'intelligence qu'il falloit pour entendre cela.

Venons maintenant à l'usage que j'en ai fait. Que de folies je vais bientôt vous dire ! Faut-il qu'on ne soit sage, que quand il n'y a point de mérite à l'être ! Que veut-on dire en parlant de quelqu'un, quand on dit qu'il est en âge de raison ? C'est mal parler ; cet âge de raison est bien plutôt l'âge de la folie. Quand cette raison nous est venue, nous l'avons comme un bijou d'une grande beauté, que nous regardons souvent, que nous estimons beaucoup, mais que nous ne mettons jamais en œuvre. Souffrez mes petites réflexions ; j'en ferai toujours quelqu'une en passant ; mes

foibleſſes m'ont bien acquis le droit d'en faire: pourſuivons. J'ai été juſques ici à la charge d'autrui, & je vais bientôt être à la mienne.

La ſœur du Curé m'avoit dit qu'elle craignoit de mourir dans la premiere foibleſſe qui lui prendroit, & elle prophétiſoit. Je ne voulus point me coucher cette nuit-là; je la veillai, elle repoſa aſſez tranquillement jusqu'à deux heures après minuit; mais alors je l'entendis ſe plaindre: je courus à elle, je lui parlai, elle n'étoit plus en état de me répondre. Elle ne fit que me ſerrer la main très-légerement, & elle avoit le viſage d'une perſonne expirante.

La frayeur alors s'empara de moi, & ce fut une frayeur qui me vint de la certitude de la perdre: je tombai dans l'égarement; je n'ai de ma vie rien ſenti de ſi terrible; il me ſembla que tout l'Univers étoit un déſert où j'allois reſter ſeule: je connus combien je l'aimois, combien elle m'avoit aimée; tout cela ſe peignit dans mon cœur d'une maniere ſi vive, que cette image-là me déſoloit.

Mon Dieu! combien de douleur peut entrer dans notre âme, juſqu'à quel degré peut-on être ſenſible! Je vous avouerai que l'épreuve que j'ai faite de cette douleur dont nous ſommes ca-

pables, est une des choses qui m'a le plus épouvantée dans ma vie quand j'y ai songé; je lui dois même le goût de retraite où je suis à présent.

Je ne sçais point philosopher, & je ne m'en soucie gueres; car je crois que cela n'apprend rien qu'à discourir; les gens que j'ai entendu raisonner là-dessus, ont bien de l'esprit assurément; mais je crois que sur certaine matiere, ils ressemblent à ces nouvellistes qui font des nouvelles quand ils n'en ont point, ou qui corrigent celles qu'ils reçoivent quand elles ne leur plaisent pas. Je pense, pour moi, qu'il n'y a que le sentiment qui nous puisse donner des nouvelles un peu sûres de nous, & qu'il ne faut pas trop se fier à celles que notre esprit veut faire à sa guise; car je le crois un grand visionnaire.

Mais reprenons vîte mon récit; je suis toute honteuse du raisonnement que je viens de faire, & j'étois toute glorieuse en le faisant: vous verrez que j'y prendrai goût; car dans tout il n'y a, dit-on, que le premier pas qui coûte. Hé! pourquoi n'y reviendrois-je pas? Est-ce à cause que je ne suis qu'une femme, & que je ne sçais rien? Le bon-sens est de tout sexe, je ne veux instruire personne, j'ai cinquante ans passés; &

un honnête-homme très-sçavant me disoit l'autre jour, que, quoique je ne sçusse rien, je n'étois pas plus ignorante que ceux qui en sçavoient plus que moi : oui, c'est un sçavant du premier ordre qui a parlé comme cela ; car ces hommes, tout fiers qu'ils sont de leur science, ils ont quelquefois des moments où la vérité leur échappe d'abondance de cœur, & où ils se sentent si las de leur présomption, qu'ils la quittent pour respirer en francs ignorants comme ils sont ; cela les soulage ; & moi, de mon côté, j'avois besoin de dire un peu ce que je pensois d'eux.

Je fus donc frappée d'une douleur mortelle en voyant que cette vertueuse fille à qui je devois tant, se mouroit : elle avoit eu beau me parler de sa mort, je n'avois point imaginé que sa maladie la conduisît jusques-là.

Mes gémissements firent retentir la maison, ils réveillerent tout le monde ; l'hôte & l'hotesse se doutant de la vérité se leverent, & vinrent frapper à la porte de notre chambre ; je l'ouvris sans sçavoir que je l'ouvrois : ils me parlerent, & je fesois des cris pour toute réponse : ils furent bientôt instruits de la cause de ma désolation, & voulurent secourir cette fille expirante, & peut-être déjà expirée, car elle n'a-

voit plus de mouvement; mais une demi-heure après on vit qu'elle étoit morte. Les domestiques arriverent, il se fit un fracas pendant lequel je perdis connoissance, & on me porta dans une chambre voisine sans que je le sentisse. De l'état où je fus ensuite, je n'en parlerai point, vous le devinez bien; & moi-même ce récit-là m'attriste encore.

Enfin me voilà seule, & sans autre guide qu'une expérience de quinze ans & demi plus ou moins. Comme la défunte m'avoit fait passer pour sa nièce, & que j'avois l'air raisonnable, on me rendit compte de tout ce qu'on disoit lui avoir trouvé, & qui ne valoit pas la peine qu'on y fît plus de cérémonie, quand même on m'auroit remis tout ce qu'il y avoit. Mais une partie du linge fût volé avec d'autres bagatelles; & de près de quatre-cents livres que je sçavois qui lui restoient, on en prit bien la moitié, je pense; je m'en plaignis, mais si foiblement que je n'insistai point. Dans l'affliction où j'étois, je n'avois plus rien à cœur. Comme je ne voyois plus personne qui prît part à moi, ni à ma vie, je n'y en prenois plus moi-même; & cette maniére de penser me mettoit dans un état qui ressembloit à de la tranquillité: mais qu'on est plaindre

avec cette tranquillité-là ! on est plus digne de pitié que dans le désespoir le plus emporté.

Tout le monde de la maison paroissoit s'intéresser beaucoup à moi, sur-tout l'hôte & sa femme, qui venoient tendrement me consoler d'un malheur dont ils avoient fait leur profit ; & tout est plein de pareilles gens dans la vie ; en général personne ne marque tant de zele pour adoucir vos peines, que les fourbes qui les ont causées & qui y gagnent.

Je laissai vendre des habits dont on me donna ce qu'on voulut, & il y avoit déjà quinze jours que ma chere tante, comme on l'appelloit, & je dirois volontiers ma chere mere, ou plutôt mon unique amie, car il n'y a point de qualité qui ne le cede à celle-là, ni de cœur plus tendre, plus infaillible que le cœur inspiré par la véritable amitié ; il y avoit donc déjà quinze jours que cette amie étoit morte, & je les avois passés dans cette auberge sans sçavoir ce que je deviendrois, ni sans m'en mettre en peine, quand ce Religieux dont j'ai déjà parlé, qui venoit souvent voir la défunte, & qui avoit été malade aussi, vint encore pour sçavoir de ses nouvelles : il apprit sa mort avec chagrin ; & comme il étoit le seul qui sçût le secret de ma

naissance, que la défunte avoit trouvé à propos de l'en instruire, & que je sçavois qu'il en étoit instruit, je le vis arriver avec plaisir.

Il fut extrêmement sensible à mon malheur, & au peu de souci que j'avois de moi dans ma consternation; il me parla là-dessus d'une maniere très-touchante, me fit envisager les dangers que je courois en restant dans cette maison, seule, & sans être réclamée de qui que ce soit au monde: & effectivement c'étoit une situation qui m'exposoit d'autant plus que j'étois d'une figure très-aimable, & à cet âge où les grâces sont si charmantes, parce qu'elles sont ingénues & toutes fraîches écloses.

Son discours fit son effet: j'ouvris les yeux sur mon état, & je pris de l'inquiétude de ce que je deviendrois: cette inquiétude me jetta encore mille fantômes dans l'esprit. Où irai-je, lui disois-je en fondant en larmes? Je n'ai personne sur la terre qui me connoisse; je ne suis la fille ni la parente de qui que ce soit. A qui demanderai-je du secours? Qui est-ce qui est obligé de m'en donner? Que ferai-je en sortant d'ici? L'argent que j'ai ne me durera pas long-temps, on peut me le prendre, & voilà la premiere fois que j'en ai, & que j'en dépense.

Ce bon Religieux ne sçavoit que me répondre ; je vus même voir à la fin, que je lui étois à charge, parce que je le conjurois de me conduire ; & ces bonnes gens, quand ils vous ont parlé, qu'ils vous ont exhorté, ils ont fait pour vous tout ce qu'ils peuvent faire.

De retourner à mon village, c'étoit une folie : je n'y avois plus d'asyle, je n'y trouverois qu'un vieillard tombé dans l'imbécillité, qui avoit tout vendu pour nous envoyer le dernier argent que nous avions reçu, & qui achevoit de mourir sous la tutelle d'un successeur que je ne connoissois pas, à qui j'étois inconnue, ou pour le moins indifférente. Il n'y avoit donc nulle ressource de ce côté-là, & en vérité la tête m'en tournoit de frayeur.

Enfin, ce Religieux, à force de chercher & d'imaginer, pensa à un homme de considération charitable & pieux, qui s'étoit, disoit-il, dévoué aux bonnes œuvres, & à qui il promit de me recommander dès le lendemain. Mais je n'entendois plus raison, il n'y avoit point de lendemain à me promettre ; je ne pouvois supporter d'attendre jusques-là, je pleurois, je me désolois : il vouloit sortir, je le retenois, je me jettois à ses genoux ; point de lendemain, lui disois-je,

tirez-moi d'ici tout-à-l'heure, ou bien vous allez me jetter au désespoir. Que voulez-vous que je fasse ici? On m'y a déjà pris une partie de ce que j'avois; peut-être cette nuit me prendra-t-on le reste: on peut m'enlever, je crains pour ma vie, je crains pour tout, & assurément je n'y resterai point, je mourrai plutôt, je fuirai & vous en serez fâché.

Ce Religieux alors qui étoit dans une perplexité cruelle, & qui ne pouvoit se débarrasser de moi, s'arrêta, se mit à rêver un moment, ensuite prit une plume & du papier, & écrivit un billet à la personne dont il m'avoit parlé. Il me le lut; le billet étoit pressant, il la conjuroit par toute sa religion à venir où nous étions. Dieu vous y réserve, lui disoit-il, l'action de charité la plus précieuse à ses yeux, & la plus méritoire que vous ayez jamais faite: & pour l'exciter encore davantage, il lui marquoit mon sexe, mon âge, & ma figure, & tout ce qui pouvoit en arriver, ou par ma foiblesse, ou par la corruption des autres.

Le billet écrit, je le fis porter à son adresse; & en attendant la réponse je gardois ce Religieux à vue, car j'avois résolu de ne point coucher cette nuit-là dans la maison. Je ne sçaurois pourtant vous

dire précisément quel étoit l'objet de ma peur, & voilà pourquoi elle étoit si vive: tout ce que je sçais, c'est que je me représentois la physionomie de mon hôte, que je n'avois jamais trop remarquée jusques-là; & dans cette physionomie alors j'y trouvois des choses terribles; celle de sa femme me paroissoit sombre, ténébreuse; les domestiques avoient la mine de ne valoir rien, enfin tous ces visages-là me fesoient frémir, je n'y pouvois tenir; je voyois des épées, des poignards, des assassinats, des vols, des insultes; mon sang se glaçoit aux périls que je me figurois: car quand une fois l'imagination est en train, malheur à l'esprit qu'elle gouverne.

J'entretenois le Religieux de mes idées noires, quand celui qui avoit fait notre message nous vint dire que le carrosse de l'honnête-homme en question nous attendoit en bas, & qu'il n'avoit pu ni écrire ni venir lui-même, parce qu'il étoit en affaire quand il avoit reçu le billet. Sur le champ, je fis mon paquet; on auroit dit qu'on me rachetoit la vie: je fis rappeller cet hôte & cette hôtesse si effrayants, & il est vrai qu'ils n'avoient pas trop bonne mine, & que l'imagination n'avoit pas grand ouvrage à faire pour les rendre désagréables. Ce qui est de sûr, c'est que jai tou-

jours retenu leurs visages ; je les vois encore, je les peindrois ; & dans le cours de ma vie, j'ai connu quelques honnêtes-gens que je ne pouvois souffrir, à cause que leur physionomie avoit quelque air de ces visages-là.

Je montai donc dans le carrosse avec ce Religieux, & nous arrivons chez la personne en question. C'étoit un homme de cinquante à soixante ans, encore assez bien fait, fort riche, d'un visage doux & sérieux, où l'on voyoit un air de mortification qui empêchoit qu'on ne remarquât tout son embonpoint.

Il nous reçut bonnement & sans façon, & sans autre compliment que d'embrasser d'abord le Religieux ; il jetta un coup d'œil sur moi & puis nous fit asseoir.

Le cœur me battoit, j'étois honteuse, embarrassée ; je n'osois lever les yeux, mon petit amour-propre étoit étonné, & ne sçavoit où il en étoit. Voyons, de quoi s'agit-il ? dit alors notre homme pour entamer la conversation, & en prenant la main du Religieux, qu'il serra avec componction dans la sienne. Là-dessus le Religieux lui conta mon histoire. Voilà, répondit-il, une aventure bien particuliere, & une situation bien triste ! vous pensiez juste, mon Pere, quand vous m'avez

écrit qu'on ne pouvoit faire une meilleure action que de rendre service à Mademoiselle. Je le crois de même, elle a plus besoin de secours qu'un autre par mille raisons; & je vous suis obligé de vous être adressé à moi pour cela; je bénis le moment où vous avez été inspiré de m'avertir, car je suis pénétré de ce que je viens d'entendre; allons, examinons un peu de quelle façon nous nous y prendrons. Quel âge avez-vous, ma chere enfant? ajouta-t-il, en me parlant avec une charité cordiale. A cette question je me mis à soupirer sans pouvoir répondre. Ne vous affligez pas, me dit-il, prenez courage.. je ne demande qu'à vous être utile; & d'ailleurs Dieu est le maître, il faut le louer de tout ce qu'il fait: dites-moi donc, quel âge avez-vous à-peu-près? Quinze ans & demi, repris-je, & peut-être plus. Effectivement, dit-il en se retournant du côté du Pere, à la voir on lui en donneroit davantage; mais sur sa physionomie j'augure bien de son cœur, & du caractere de son esprit: on est même porté à croire qu'elle a de la naissance: en vérité, son malheur est bien grand! Que les desseins de Dieu sont impénétrables!

Mais revenons au plus pressé, ajouta-t-il, après s'être ainsi prosterné en esprit devant les

desseins de Dieu : comme vous n'avez nulle fortune dans ce monde, il faut voir à quoi vous vous destinez : la demoiselle qui est morte n'avoit-elle rien résolu pour vous ? Elle avoit, lui dis-je, intention de me mettre chez une Marchande. Fort bien, reprit-il, j'approuve ses vues, sont-elles de votre goût ? Parlez franchement, il y a plusieurs choses qui peuvent vous convenir : j'ai, par exemple, une belle-sœur qui est une personne très-raisonnable, fort à son aise, & qui vient de perdre une demoiselle qui étoit à son service, qu'elle aimoit beaucoup, & à qui elle auroit fait du bien dans la suite ; si vous vouliez tenir sa place, je suis persuadé qu'elle vous prendroit avec plaisir.

Cette proposition me fit rougir. Hélas ! Monsieur, lui dis-je, quoique je n'aie rien, & que je ne sçache à qui je suis, il me semble que j'aimerois mieux mourir, que d'être chez quelqu'un en qualité de domestique ; & si j'avois mon pere & ma mere, il y a toute apparence que j'en aurois moi-même, au-lieu d'en servir à personne.

Je lui répondis cela d'une maniere fort triste ; après quoi versant quelques larmes : puisque je suis obligée de travailler pour vivre, ajoutai-je

en

en sanglotant, je préfere le plus petit métier qu'il y ait, & le plus pénible, pourvu que je sois libre, à l'état dont vous me parlez, quand j'y devrois faire ma fortune. Eh! mon enfant, me dit-il, tranquillisez-vous: je vous loue de penser comme cela, c'est une marque que vous avez du cœur, & cette fierté-là est permise; il ne faut pas la pousser trop loin, elle ne seroit plus raisonnable : quelque conjecture avantageuse qu'on puisse faire de votre naissance, cela ne vous donne aucun état, & vous devez vous régler là-dessus: mais enfin nous suivrons les vues de cette amie que vous avez perdue; il en coûtera davantage, c'est une pension qu'il faudra payer : mais n'importe, dès aujourd'hui vous serez placée: je vais vous mener chez ma marchande de linge, & vous y serez la bien-venue : êtes-vous contente? Oui, Monsieur, lui dis-je, & jamais je n'oublierai vos bontés. Profitez-en, Mademoiselle, dit alors le Religieux qui nous avoit jusques-là laissé faire tout notre dialogue, & comportez-vous d'une maniere qui récompense Monsieur des soins où sa piété l'engage pour vous. Je crains bien, reprit alors notre homme, d'un ton dévot & scrupuleux, je crains bien de n'avoir point de mérite à

la ſecourir, car je ſuis trop ſenſible à ſon infortune.

Alors il ſe leva, & dit : ne perdons point de temps, il ſe fait tard, allons chez la Marchande dont je vous ai parlé, Mademoiſelle ; pour vous, mon Pere, vous pouvez à préſent vous retirer, je vous rendrai bon compte du dépôt que vous me confiez. Là-deſſus, le Religieux nous quitta ; je le remerciai de ſes peines en bégayant, car j'étois toute troublée, & nous voilà en chemin dans le carroſſe de mon bienfaiteur.

Je voudrois bien pouvoir vous dire tout ce qui ſe paſſoit dans mon eſprit, & comment je ſortis de cette converſation que je venois d'eſſuyer, & dont je ne vous ai dit que la moindre partie, car il y eut bien d'autres diſcours très-mortifiants pour moi. Et il eſt bon de vous dire que, toute jeune que j'étois, j'avois l'âme un peu fiere ; on m'avoit élevée avec douceur, & même avec des égards, & j'étois bien étourdie d'un entretien de cette eſpece. Les bienfaits des hommes ſont accompagnés d'une mal-adreſſe ſi humiliante pour les perſonnes qui les reçoivent ! Imaginez-vous qu'on avoit épluché ma miſere pendant une heure, qu'il n'avoit été queſtion que de la com-

paſſion que j'inſpirois, que du grand mérite qu'il y auroit à me faire du bien, & puis c'étoit la religion qui vouloit qu'on prît ſoin de moi, enſuite venoit un faſte de réflexions charitables, une enflure de ſentiments dévots. Jamais la charité n'étala ſes triſtes devoirs avec tant d'appareil : j'avois le cœur noyé dans la honte; & puiſque j'y ſuis, je vous dirai que c'eſt quelque choſe de bien cruel que d'être abandonné au ſecours de certaines gens : car qu'eſt-ce qu'une charité qui n'a point de pudeur avec le miſérable, & qui, avant que de le ſoulager, commence par écrâſer ſon amour-propre? La belle choſe qu'une vertu qui fait le déſeſpoir de celui ſur qui elle tombe! Eſt-ce qu'on eſt charitable, à cauſe qu'on fait des œuvres de charité? Il s'en faut bien, quand vous venez vous appeſantir ſur le détail de mes maux, dirois-je à ces gens-là; quand vous venez me confronter avec toute ma miſere, & que le cérémonial de vos queſtions, ou plutôt de l'interrogatoire dont vous m'accablez, marche devant les ſecours que vous me donnez : voilà ce que vous appellez faire une œuvre de charité; & moi je dis que c'eſt une œuvre brutale & haïſſable, œuvre de métier, & non de ſentiment.

J'ai fini; que ceux qui ont beſoin de leçons

là-dessus profitent de celle que je leur donne ; elle vient de bonne part, car je leur parle d'après mon expérience.

Je me suis laissée dans le carrosse avec mon homme, pour aller chez la Marchande : je me souviens qu'il me questionnoit beaucoup dans le chemin, & que je lui répondois d'un ton bas & douloureux ; je n'osois me remuer, je ne tenois presque point de place, & j'avois le cœur mort.

Cependant, malgré l'anéantissement où je me sentois, j'étois étonnée des choses dont il m'entretenoit : je trouvois sa conversation singuliere ; il me sembloit que mon homme se mitigeoit, qu'il étoit plus flatteur que zélé, plus généreux que charitable ; il me paroissoit tout changé.

Je vous trouve bien gênée, avec moi, me disoit-il ; je ne veux point vous voir dans cette contrainte-là, ma chere fille : vous me haïriez bientôt, quoique je ne vous veuille que du bien. Notre conversation avec ce Religieux vous a rendu triste : le zele de ces gens-là n'est pas consolant, il est dur, & il faut faire comme eux : mais moi j'ai naturellement le cœur bon ; ainsi vous pouvez me regarder comme votre ami, comme un homme qui s'intéresse à vous de tout son cœur, & qui veut avoir votre confiance, entendez-vous ?

Je me retiens le privilége de vous donner quelques conſeils; mais je ne prétends pas qu'ils vous effarouchent. Je vous dirai, par exemple, que vous êtes jeune & jolie, & que ces deux belles qualités vont vous expoſer aux pourſuites du premier étourdi qui vous verra, & que vous feriez mal de l'écouter, parce que cela ne vous meneroit à rien, & ne mérite pas votre attention ; c'eſt à votre fortune qu'il faut que vous la donniez, & à tout ce qui pourra l'avancer. Je ſçais bien qu'à votre âge on eſt charmé de plaire, & vous plairez même ſans y tâcher, j'en ſuis ſûr; mais du moins ne vous ſouciez point trop de plaire à tout le monde, ſur-tout à mille petits ſoupirants, que vous ne devez pas regarder dans la ſituation où vous êtes. Ce que je vous dis-là n'eſt point d'une ſévérité outrée, continua-t-il d'un air aiſé, en me prenant la main que j'avois belle. Non, Monſieur, lui dis-je. Et puis voyant que j'étois ſans gants : je veux vous en acheter, me dit-il; cela conſerve les mains, & quand on les a belles, il faut y prendre garde.

Là-deſſus il fait arrêter le carroſſe, m'en prit pluſieurs paires que j'eſſayai toutes avec le ſecours qu'il me prêtoit; car il voulut m'aider : & moi je le laiſſois faire en rougiſſant de mon obéiſſance;

& je rougissois sans sçavoir pourquoi, seulement par un instinct qui me mettoit en peine de ce que cela pouvoit signifier.

Toutes ces petites particularités, au reste, je vous les dis, parce qu'elles ne sont pas si bagatelles qu'elles le paroissent.

Nous arrivâmes enfin chez la Marchande, qui me parut une femme assez bien faite, & qui me reçut aux conditions dont ils convinrent pour ma pension. Il me semble qu'il lui parla long-temps à part; mais je n'imaginai rien là-dessus, & il s'en alla en disant qu'il nous reviendroit voir dans quelques jours, & en me recommandant extrêmement à la Marchande, qui, après qu'il fut parti, me fit voir une petite chambre où je mis mes hardes, & où je devois coucher avec une compagne.

Cette Marchande, il faut que je vous la nomme pour la facilité de l'histoire. Elle s'appelloit Madame Dutour; c'étoit une veuve qui, je pense, n'avoit pas plus de trente ans; une grosse réjouie, qui, à vue d'œil, paroissoit la meilleure femme du monde; aussi l'étoit-elle. Son Domestique étoit composé d'un petit garçon de six ou sept ans qui étoit son fils, d'une servante, & d'une nommée Mademoiselle Toinon sa fille de boutique.

Quand je serois tombée des nues, je n'aurois

pas été plus étourdie que je l'étois : les personnes qui ont du sentiment sont bien plus abattues que d'autres dans de certaines occasions, parce que tout ce qui leur arrive les pénètre ; il y a une tristesse stupide qui les prend, & qui me prit : Madame Dutour fit de son mieux pour me tirer de cet état-là.

Allons, Mademoiselle Marianne, me disoit-elle (car elle avoit demandé mon nom), vous êtes avec de bonnes gens, ne vous chagrinez point, j'aime qu'on soit gaie ; qu'avez-vous qui vous fâche ? Est-ce que vous vous déplaisez ici ? Moi, dès que je vous ai vue, j'ai pris de l'amitié pour vous ; tenez, voilà Toinon qui est une bonne enfant, faites connoissance ensemble. Et c'étoit en soupant qu'elle me tenoit ce discours, à quoi je ne répondois que par une inclination de tête, & avec une physionomie dont la douceur remercioit sans que je parlasse. Quelquefois je m'encourageois jusqu'à dire, vous avez bien de la bonté ; mais en vérité, j'étois déplacée, & je n'étois pas faite pour être là.

Je sentois dans la franchise de cette femme-là quelque chose de grossier qui me rebutoit.

Je n'avois pourtant encore vécu qu'avec mon Curé & sa sœur, & ce n'étoient pas des gens du

monde, il s'en falloit bien ; mais je ne leur avois vû que des manieres simples & non pas grossieres : leurs discours étoient unis & sensés ; d'honnêtes gens, vivant médiocrement, pouvoient parler comme ils parloient, & je n'aurois rien imaginé de mieux, si je n'avois jamais vu autre chose : au-lieu qu'avec ces gens-ci, je n'étois pas contente, je leur trouvois un jargon, un ton brusque qui blessoit ma délicatesse. Je me disois déja que dans le monde il falloit qu'il y eût quelque chose qui valoit mieux que cela ; je soupirois après ; j'étois triste d'être privée de ce mieux que je ne connoissois pas : dites-moi d'où cela venoit ? Où est-ce que j'avois pris mes délicatesses ? Etoient-elles dans mon sang ? Cela se pourroit bien. Venoient-elles du séjour que j'avois fait à Paris ? cela se pourroit encore. Il y a des âmes perçantes, à qui il n'en faut pas beaucoup montrer pour les instruire, & qui sur le peu qu'elles voient soupçonnent tout-d'un-coup tout ce qu'elles pourroient voir.

La mienne avoit le sentiment bien subtil, je vous assûre, sur-tout dans les choses de sa vocation, comme étoit le monde. Je ne connoissois personne à Paris, je n'en avois vu que les rues ; mais dans ces rues il y avoit des personnes de

ute espece ; il y avoit des carrosses, & dans s carrosses, un monde qui m'étoit très-nouveau, iis point étranger. [illegible] sans doute il y avoit en oi un goût naturel, qui n'attendoit que ces ojets-là pour s'y prendre; de sorte que, quand les voyois, c'étoit comme si j'avois rencontré que je cherchois.

Vous jugez bien qu'avec ces dispositions, Ma-me Dutour ne me convenoit point, non plus ue Mademoiselle Toinon, qui étoit une grande le qui se redressoit toujours, & qui manioit sa ile avec tout le jugement & toute la décence ossible; elle y étoit toute entiere, & son esprit passoit pas son aune.

Pour moi, j'étois si gauche à ce métier-là, ue je l'impatientois à tout moment. Il falloit oir de quel air elle me reprenoit, avec quelle erté de sçavoir elle corrigeoit ma mal-adresse: ce qui est plaisant, c'est que l'effet ordinaire de s corrections, c'étoit de me rendre encore plus al-adroite, parce que j'en devenois plus dé-oûtée.

Nous couchions dans la même chambre, comme vous l'ai déjà dit, & là elle me donnoit des le-ns pour parvenir, disoit-elle: ensuite elle me ntoit l'état de ses parents, leurs facultés, leur

caractere, ce qu'ils lui avoient donné pour ſes dernieres étrennes. Après venoit un amant qu'elle avoit, qui étoit un beau garçon fait au tour, & puis nous irions nous promener enſemble; & moi, ſans en avoir d'envie, je lui répondois que je le voulois bien. Les inclinations de Madame Dutour n'étoient pas oubliées: ſon Amant l'auroit déjà épouſée; mais il n'étoit pas aſſez riche, & en attendant, il la voyoit toujours, venoit ſouvent manger chez elle, & elle lui feſoit un peu trop bonne chere. C'eſt pour vous divertir que je vous conte cela; paſſez-le, ſi cela vous ennuie.

Monſieur de Climal (c'étoit ainſi que s'appelloit celui qui m'avoit mis chez Madame Dutour) revint trois ou quatre jours après m'avoir laiſſée là. J'étois alors dans notre chambre avec Mademoiſelle Toinon, qui me montroit ſes belles hardes, & qui ſortit, par ſçavoir-vivre, dès qu'il fut entré.

Hé bien? Mademoiſelle, comment vous trouvez-vous ici, me dit-il? Mais, Monſieur, répondis-je, j'eſpere que je m'y ferai. J'aurois, répondit-il, grande envie que vous fuſſiez contente; car je vous aime de tout mon cœur, vous m'avez plu tout-d'un-coup, & je vous en don-

nerai toutes les preuves que je pourrai. Pauvre enfant! que j'aurai de plaisir à vous rendre service! Mais je veux que vous ayez de l'amitié pour moi. Il faudroit que je fusse bien ingrate pour en manquer, lui répondis-je. Non, non, reprit-il, ce ne sera point par ingratitude que vous ne m'aimerez point; c'est que vous n'aurez pas avec moi une certaine liberté que je veux que vous ayez. Je sçais trop le respect que je vous dois, lui dis-je. Il n'est pas sûr que vous m'en deviez, dit-il, puisque nous ne sçavons pas qui vous êtes: mais, Marianne, ajouta-t-il en me prenant la main, qu'il serroit imperceptiblement, ne seriez-vous pas un peu plus familiere avec un ami qui vous voudroit autant de bien que je vous en veux? Voilà ce que je demande: vous lui diriez vos sentiments, vos goûts; vous aimeriez à le voir. Pourquoi ne feriez-vous pas de même avec moi? Oh! j'y veux mettre ordre absolument, ou nous aurons querelle ensemble. A propos, j'oubliois à vous donner de l'argent: & en disant cela il me mit quelques louis d'or dans la main. Je les refusai d'abord, & lui dis qu'il me restoit quelque argent de la défunte; mais malgré cela il me força de les prendre. Je les pris donc avec honte, car cela m'humilioit;

mais je n'avois point de fierté à écouter là-deſſus avec un homme qui s'étoit chargé de moi, pauvre orpheline, & qui paroiſſoit vouloir me tenir lieu de pere.

Je fis une révérence aſſez ſérieuſe en recevant ce qu'il me donnoit. Eh! me dit-il, ma chere Marianne, laiſſons-là les révérences, & montrez-moi que vous êtes contente. Combien m'allez-vous ſaluer de fois pour un habit que je vais vous acheter? voyons. Je ne fis pas, ce me ſemble, une grande attention à l'habit qu'il me promettoit: mais il dit cela d'un air ſi bon & ſi badin, qu'il me gagna le cœur, je vous l'avoue; mes répugnances me quitterent, un vif ſentiment de reconnoiſſance en prit la place; & je me jettai ſur ſon bras que j'embraſſai de fort bonne grâce, & preſqu'en pleurant de ſenſibilité.

Il fut charmé de mon mouvement, & me prit la main qu'il baiſa d'une maniere fort tendre; façon de faire qui, au milieu de mon petit tranſport, me parut encore ſinguliere, mais toujours de cette ſingularité qui m'étonnoit ſans rien m'apprendre, & que je penchois à regarder comme des expreſſions un peu extraordinaires de ſon bon cœur.

Quoi qu'il en ſoit, la converſation de ma part

devint dès ce moment-là plus aiſée, mon aiſance me donna des grâces qu'il ne me connoiſſoit pas encore ; il s'arrêtoit de temps en temps à me conſidérer avec une tendreſſe dont je remarquois toujours l'excès, ſans y entendre plus de fineſſe.

Il n'y avoit pas moyen non plus qu'alors j'en pénétraſſe davantage ; mon imagination avoit fait ſon plan ſur cet homme-là, & quoique je le viſſe enchanté de moi, rien n'empêchoit que ma jeuneſſe, ma ſituation, mon eſprit & mes grâces ne lui euſſent donné pour moi une affection très-innocente : on peut ſe prendre d'une tendre amitié pour les perſonnes de mon âge dont on veut avoir ſoin ; on ſe plaît à leur voir du mérite, parce que nos bienfaits nous en feront plus d'honneur ; enfin on aime ordinairement à voir l'objet de ſa générofité ; & tous les motifs de ſimple tendreſſe qu'un bienfaiteur peut avoir dans ce cas-là, une fille de plus de quinze ans & demi, quoiqu'elle n'ait rien vu, les ſent & les devine confuſément, elle n'en eſt non plus ſurpriſe, que de voir l'amour de ſon pere & de ſa mere pour elle ; & voilà comment j'étois : je l'aurois plutôt pris pour un original dans ſes façons, que pour ce qu'il étoit ; il avoit beau reprendre ma main,

l'approcher de sa bouche en badinant, je n'admirois là-dedans que la rapidité de son inclination pour moi, & cela me touchoit plus que tous ses bienfaits; car à l'âge où j'étois, quand on n'a point encore souffert, on ne sait point trop l'avantage qu'il y a d'être dépourvue de tout.

Peut-être devrois-je passer tout ce que je vous dis-là; mais je vais comme je puis, je n'ai garde de songer que je vous fais un livre: cela me jetteroit dans un travail d'esprit dont je ne sortirois pas; je m'imagine que je vous parle, & tout se passe dans la conversation: continuons-la donc.

Dans ce temps on se coiffoit en cheveux, & jamais créature ne les a eu plus beaux que moi; cinquante ans que j'ai n'en ont fait que diminuer la quantité, sans en avoir changé la couleur, qui est encore du plus clair châtain.

Monsieur de Climal les regardoit, les touchoit avec passion; mais cette passion, je la regardois comme un pur badinage. Marianne, me disoit-il quelquefois, vous n'êtes point si à plaindre; de si beaux cheveux, & ce visage-là, ne vous laisseront manquer de rien. Ils ne me rendront ni mon pere ni ma mere, lui répondis-je. Ils vous feront aimer de tout le monde, me dit-il;

& pour moi je ne leur refuserai jamais rien. Oh! pour cela, Monsieur, lui dis-je, je compte sur vous & sur votre bon cœur. Sur mon bon cœur? reprit-il en riant, eh! vous parlez donc de cœur, chere enfant; & si je vous demandois le vôtre, me le donneriez-vous? Hélas! vous le méritez bien, lui dis je naïvement.

A peine lui eus-je répondu cela, que je vis dans ses yeux quelque chose de si ardent, que ce fut un coup de lumiere pour moi; sur-le-champ, je me dis en moi-même: il se pourroit bien faire que cet homme-là m'aimât comme un amant aime une maîtresse; car enfin, j'en avois vu des amants dans mon village, j'avois entendu parler d'amour, j'avois même déjà lu quelques romans à la dérobée; & tout cela, joint aux leçons que la nature nous donne, m'avoit du moins fait sentir qu'un amant étoit bien différent d'un ami; & sur cette différence, que j'avois comprise à ma maniere, tout-d'un-coup les regards de Monsieur de Climal me parûrent d'une espece suspecte.

Cependant je ne regardai pas l'idée qui m'en vint sur-le-champ, comme une chose encore bien sûre; mais je devois bientôt en avoir le cœur net; & je commençai toujours, en attendant,

par en être un peu plus forte & plus à mon aiſe avec lui. Mes ſoupçons me défirent preſque tout-à-fait de cette timidité qu'il m'avoit tant reprochée ; je crus que, s'il étoit vrai qu'il m'aimât, il n'y avoit plus tant de façons à faire avec lui, & que c'étoit lui qui étoit dans l'embarras, & non pas moi. Ce raiſonnement coula de ſource : au reſte, il paroît fin, & ne l'eſt pas ; il n'y a rien de ſi ſimple, on ne s'apperçoit pas ſeulement qu'on le fait.

Il eſt vrai que ceux contre qui on raiſonne comme cela, n'ont pas grand retour à eſpérer de vous ; cela ſuppoſe qu'en fait d'amour, on ne ſe ſoucie guères d'eux : auſſi de ce côté-là, Monſieur de Climal m'étoit-il parfaitement indifférent, & même de cette indifférence qui va devenir haîne ſi on la tourmente : peut-être eût-il été ma premiere inclination, ſi nous avions commencé autrement enſemble ; mais je ne l'avois connu que ſur le pied d'un homme pieux, qui entreprenoit d'avoir ſoin de moi par charité ; & je ne ſçache point de maniere de connoître les gens, qui éloigne tant de les aimer de ce que l'on appelle amour : il n'y a plus de ſentiments tendres à demander à une perſonne qui n'a fait connoiſſance avec vous que dans ce goût-là. L'humi-

liation

liation qu'elle a soufferte vous a fermé son cœur de ce côté-là ; ce cœur en garde une rancune que lui-même il ne sçait pas qu'il a, tant que vous ne lui demandez que des sentiments qui vous sont justement dûs ; mais lui demandez-vous d'une certaine tendresse ? oh ! c'est une autre affaire ; son amour-propre vous reconnoît alors ; vous vous êtes brouillé avec lui sans retour là-dessus, il ne vous pardonnera jamais : & c'est ainsi que j'étois avec M. de Climal.

Il est vrai que, si les hommes sçavoient obliger, je crois qu'ils feroient tout ce qu'ils voudroient de ceux qui leur auroient obligation : car est-il rien de si doux que le sentiment de reconnoissance, quand notre amour-propre n'y répugne point ? On en tireroit des trésors de tendresse ; au-lieu qu'avec les hommes, on a besoin de deux vertus, l'une pour vous empêcher d'être indignée du bien qu'ils vous font, l'autre pour vous en imposer la reconnoissance.

M. de Climal m'avoit parlé d'un habit qu'il vouloit me donner, & nous sortîmes pour l'acheter à mon goût. Je crois que je l'aurois refusé, si j'avois été bien convaincue qu'il avoit de l'amour pour moi ; car j'aurois eu un dégoût, ce me semble, invincible à profiter de sa foiblesse,

sur-tout ne la partageant pas : car, quand on la partage, on ajuste cela ; on s'imagine qu'il y a beaucoup de délicatesse à n'être point délicat là-dessus : mais je doutois encore de ce qu'il avoit dans l'âme ; & supposé qu'il n'eût que de l'amitié, c'étoit donc une amitié extrême, qui méritoit assurément le sacrifice de toute ma fierté. Ainsi j'acceptai l'offre de l'habit à tout hasard.

L'habit fut acheté : je l'avois choisi ; il étoit noble & modeste, & tel qu'il auroit pu convenir à une fille de condition qui n'auroit point eu de bien. Après cela Monsieur de Climal parla de linge, & effectivement j'en avois besoin. Encore autre achat que nous allâmes faire ; Madame Dutour auroit pu lui fournir ce linge, mais il avoit ses raisons pour n'en point prendre chez elle ; c'est qu'il le vouloit trop beau. Madame Dutour auroit trouvé la charité outrée ; & quoique ce fût une bonne femme qui ne s'en seroit pas souciée, & qui auroit cru que ce n'étoit pas là son affaire, il étoit mieux de ne pas profiter de la commodité de son caractere, & d'aller ailleurs.

Oh ! pour le coup, ce fut ce beau linge qu'il voulut que je prisse, qui me mit au fait de ses sentiments ; je m'étonnai même que l'habit, qui étoit très-propre, m'eût encore laissé quelque

doute, car la charité n'est pas galante dans ses présents; l'amitié, même si secourable, donne du bon & ne songe point au magnifique; les vertus des hommes ne remplissent que bien précisément leur devoir, elles seroient plus volontiers mesquines que prodigues dans ce qu'elles font de bien: il n'y a que les vices qui n'ont point de ménage. Je lui dis tout bas que je ne voulois point de linge si distingué, je lui parlai sur ce ton-là sérieusement; il se moqua de moi, & me dit: vous êtes une enfant, taisez-vous, allez vous regarder dans le miroir, & voyez si ce linge est trop beau pour votre visage. Et puis, sans vouloir m'écouter, il alla son train.

Je vous avoue que je me trouvois bien embarrassée, car je voyois qu'il étoit sûr qu'il m'aimoit, qu'il ne me donnoit qu'à cause de cela, qu'il espéroit me gagner par-là, & qu'en prenant ce qu'il me donnoit, moi je rendois ses espérances assez bien fondées.

Je consultois donc en moi-même ce que j'avois à faire; & à présent que j'y pense, je crois que je ne consultois que pour perdre du temps: j'assemblois je ne sçais combien de réflexions dans mon esprit: je me taillois de la besogne, afin que, dans la confusion de mes pensées, j'eusse plus

de peine à prendre mon parti, & que mon indétermination en fût plus excusable: par-là je reculois une rupture avec M. de Climal, & je gardois ce qu'il me donnoit.

Cependant j'étois bien honteuse de ses vues; ma chere amie, la sœur du Curé, me revenoit dans l'esprit. Quelle différence affreuse, me disois-je, des secours qu'elle me donnoit à ceux que je reçois! Quelle seroit la douleur de cette amie, si elle vivoit, & qu'elle vît l'état où je suis! Il me sembloit que mon aventure violoit le respect que je devois à sa tendre amitié: il me sembloit que son cœur en soupiroit dans le mien; & tout ce que je vous dis-là, je ne l'aurois point exprimé, mais je le sentois.

D'un autre côté, je n'avois plus de retraite, & M. de Climal m'en donnoit une; je manquois de hardes, & il m'en achetoit, & c'étoient de belles hardes que j'avois déjà essayées dans mon imagination, & j'avois trouvé qu'elles m'alloient à merveille: mais je n'avois garde de m'arrêter à cet article qui se mêloit dans mes considérations, car j'aurois rougi du plaisir qu'il me fesoit, & j'étois bien-aise apparemment que ce plaisir fît son effet, sans qu'il y eût de ma faute souplesse admirable pour être innocent d'une sot-

tie, qu'on a envie de faire. Après cela, me dis-je, M. de Climal ne m'a point encore parlé de son amour, peut-être même n'osera-t-il m'en parler de long-temps, & ce n'est point à moi à deviner le motif de ses soins : on m'a menée à lui comme à un homme charitable & pieux, il me fait du bien : tant pis pour lui si ce n'est point dans de bonnes vues ; je ne suis point obligée de lire dans sa conscience, & je ne serai complice de rien, tant qu'il ne s'expliquera pas ; ainsi j'attendrai qu'il me parle sans équivoque.

Ce petit cas de conscience ainsi décidé, mes scrupules se dissiperent ; & le linge & l'habit me parûrent de bonne prise.

Je les emportai chez Madame Dutour ; il est vrai qu'en nous en retournant, M. de Climal rendit, par-ci par-là, sa passion encore plus aisée à deviner que de coutume : il se démasquoit petit à petit, l'homme amoureux se montroit, je lui voyois déjà la moitié du visage ; mais j'avois conclu qu'il falloit que je le visse tout entier pour le reconnoître, sinon il étoit arrêté que je ne verrois rien. Les hardes n'étoient pas encore en lieu de sûreté, & si je m'étois scandalisée trop tôt, j'aurois peut-être tout perdu. Les passions de l'espece de celle de M. de Climal sont

naturellement lâches quand on les déſeſpere, elles ne ſe piquent pas de faire une retraite bien honorable, & c'eſt un vilain amant qu'un homme qui vous deſire plus qu'il ne vous aime : non pas que l'amant le plus délicat ne deſire à ſa maniere, mais du moins c'eſt que chez lui les ſentiments du cœur ſe mêlent avec les ſens : tout cela ſe fond enſemble : ce qui fait un amour tendre, & non pas vicieux, quoiqu'à la vérité capable du vice ; car tous les jours, en fait d'amour, on fait très-délicatement des choſes fort groſſieres : mais il ne s'agit point de cela.

Je feignis donc de ne rien comprendre aux petits diſcours que me tenoit M. de Climal pendant que nous retournions chez Madame Dutour. J'ai peur de vous aimer trop, Marianne, me diſoit-il, & ſi cela étoit, que feriez-vous ? Je ne pourrois en être que plus reconnoiſſante, s'il étoit poſſible, lui répondis-je. Cependant, Marianne, je me défie de votre cœur, quand il connoîtra toute la tendreſſe du mien, ajouta-t-il ; car vous ne la ſçavez pas. Comment, lui dis-je, vous croyez que je ne vois pas votre amitié ? Eh ! ne changez point mes termes, reprit-il, je ne dis pas mon amitié, je parle de ma tendreſſe. Quoi ! dis-je, n'eſt-

ce pas la même chose? Non, Marianne, me répondit-il, en me regardant d'une maniere à m'en prouver la différence; non, chere fille, ce n'est pas la même chose; & je voudrois bien que l'une vous parût plus douce que l'autre. Là-dessus je ne pus m'empêcher de baisser les yeux, quoique j'y résistasse; mais mon embarras fut plus fort que moi. Vous ne me dites mot; est-ce que vous m'entendez, me dit-il en me serrant la main? C'est, lui dis-je, que je suis honteuse de ne sçavoir que répondre à tant de bontés.

Heureusement pour moi, la conversation finit là; car nous étions arrivés; tout ce qu'il put faire, ce fut de me dire à l'oreille: Allez, friponne, allez rendre votre cœur plus traitable & moins sourd, je vous laisse le mien pour vous y aider.

Ce discours étoit assez net, & il étoit difficile de parler plus françois: je fis semblant d'être distraite pour me dispenser d'y répondre; mais un baiser qu'il m'appuyoit sur l'oreille en me parlant, s'attiroit mon attention malgré que j'en eusse, & il n'y avoit pas moyen d'être sourde à cela; aussi ne le fus-je pas. Monsieur, ne vous ai-je pas fait mal, m'écriai-je d'un air na-

turel, en feignant de prendre le baiser qu'il m'avoit donné pour le choc de sa tête avec la mienne. Dans le temps que je disois cela, je descendois de carrosse, & je crois qu'il fut la dupe de ma petite finesse; car il me répondit très-naturellement que non.

J'emportai le ballot des hardes, que j'allai serrer dans notre chambre, pendant que M. de Climal étoit dans la boutique de Madame Dutour. Je redescendis sur le champ: Marianne, me dit-il d'un ton froid, faites travailler à votre habit dès aujourd'hui; je vous reverrai dans trois ou quatre jours, & je veux que vous l'ayez. Et puis, parlant à Madame Dutour; j'ai tâché, dit-il, de l'assortir avec de très-beau linge qu'elle m'a montré, & que lui a laissé la Demoiselle qui est morte.

Et là-dessus vous remarquerez, ma chere amie, que M. de Climal m'avoit avertie qu'il parleroit comme cela à Madame Dutour: & je pense vous en avoir dit la raison qu'il ne me dit pourtant pas, mais que je devinai: d'ailleurs, ajouta-t-il, je suis bien-aise que Mademoiselle soit proprement mise, parce que j'ai des vues pour elle qui pourront réussir. Et tout cela du ton d'un homme vrai & respectable; car

M. de Climal tête-à-tête avec moi ne ressembloit point du tout au M. de Climal parlant aux autres : à la lettre, c'étoit deux hommes différents ; & quand je lui voyois son visage dévót, je ne pouvois pas comprendre comment ce visage-là feroit pour devenir profane, & tel qu'il étoit avec moi. Mon Dieu, que les hommes ont de talens pour ne rien valoir !

Il se retira après un demi-quart d'heure de conversation avec Madame Dutour. Il ne fut pas plutôt parti, que celle-ci, à qui il avoit conté mon histoire, se mit à louer sa pitié & la bonté de son cœur. Marianne, me dit-elle, vous avez fait là une bonne rencontre quand vous l'avez connu ; voyez ce que c'est ! il a autant de soin de vous que si vous étiez son enfant : cet homme-là n'a peut-être pas son pareil dans le monde pour être bon & charitable.

Le mot de *charité* ne fut pas fort de mon goût : il étoit un peu crud pour un amour-propre aussi douillet que le mien ; mais Madame Dutour n'en sçavoit pas davantage : ses expressions alloient comme son esprit, qui alloit comme il plaisoit à son peu de malice & de finesse. Je fis pourtant la grimace ; mais je ne dis rien, car nous n'avions pour témoin que la grave Made-

moiſelle Toinon, bien plus capable de m'envier les hardes qu'on me donnoit, que de me croire humiliée de les recevoir. Oh! pour cela, Mademoiſelle Marianne, me dit-elle à ſon tour d'un air un peu jaloux, il faut que vous ſoyez née coîffée. Au contraire, lui répondis-je, je ſuis née très-malheureuſe; car je devrois, ſans comparaiſon, être mieux que je ne ſuis. A propos, reprit-elle, eſt-il vrai que vous n'avez ni pere ni mere, & que vous n'êtes l'enfant à perſonne? cela eſt plaiſant. Effectivement, lui dis-je d'un ton piqué, cela eſt fort réjouiſſant; & ſi vous m'en croyez, vous m'en ferez vos compliments. Taiſez-vous, idiote, lui dit Madame Dutour, qui vit que j'étois fâchée; elle a raiſon de ſe moquer de vous: remerciez Dieu de vous avoir conſervé vos parents: qui eſt-ce qui a jamais dit aux gens qu'ils ſont des enfants trouvés? J'aimerois autant qu'on me dît que je ſuis bâtarde.

N'étoit-ce pas-là prendre mon parti d'une maniere bien conſolante? Auſſi le zele de cette bonne femme me choqua-t-il autant que l'inſulte de l'autre, & les larmes m'en vinrent aux yeux. Madame Dutour en fut touchée, ſans ſe douter de ſa mal-adreſſe qui les feſoit couler: ſon atendriſſement me fit trembler, je craignis encore quelque

nouvelle réprimande à Toinon; & je me hâtai de la prier de ne dire mot.

Toinon, de son côté, me voyant pleurer, se déconcerta de bonne-foi; car elle n'étoit pas méchante, & son cœur ne vouloit fâcher personne; sinon qu'elle étoit vaine, parce qu'elle s'imaginoit que cela étoit décent. Mais comme elle n'avoit pas un habit neuf aussi-bien que moi, peut-être qu'elle avoit cru qu'en place de cela, il falloit dire quelque chose, & redresser un peu son esprit, comme elle redressoit sa figure.

Voilà d'où me vint la belle apostrophe qu'elle me fit; dont elle me demanda très-sincerement excuse: & comme je vis que ces bonnes gens n'entendoient rien à ma fierté, ni à ses délicatesses, & qu'ils ne sçavoient pas le quart du mal qu'ils me fesoient, je me rendis de bonne grâce à leurs caresses; & il ne fut plus question que de mon habit, qu'on voulut voir avec une curiosité ingénue, qui me fit venir aussi la curiosité d'éprouver ce qu'elles en diroient.

J'allai donc le chercher sans rancune, & avec la joie de penser que je le porterois bientôt. Je prends le paquet tel que je l'avois mis dans la

chambre, & je l'apporte. La premiere chose qu'on vit en le défesant, ce fut ce beau linge dont on avoit pris tant de peine à sauver l'achat, qui avoit coûté la façon d'un mensonge à M. de Climal, & à moi un consentement à ce mensonge. Voilà ce que c'est que l'étourderie des jeunes gens! J'oubliai que ce maudit linge étoit dans le paquet avec l'habit. Oh, oh! dit Madame Dutour, en voici bien d'une autre! Monsieur de Climal nous disoit que c'étoit la Demoiselle défunte qui vous avoit laissé cela; c'est pourtant lui qui vous l'a acheté, Marianne, & c'est fort mal fait à vous de ne l'avoir pas pris chez moi. Vous n'êtes pas plus délicate que des Duchesses qui en prennent bien; & votre Monsieur de Climal est encore plaisant! mais je vois bien ce que c'est, ajouta-t-elle en tirant l'étoffe de l'habit qui étoit dessous, pour la voir; car sa colere n'interrompit point sa curiosité, qui est un mouvement chez les femmes qui va avec tout ce qu'elles ont dans l'esprit; je vois bien ce que c'est; je devine pourquoi on a voulu m'en faire accroire sur ce linge-là: mais je ne suis pas si bête qu'on le croit, je n'en dis pas davantage: remportez, remportez; pardi, le tour est joli! On a la bonté de mettre Mademoi-

ſelle en penſion chez moi, & ce qu'il lui faut, on l'achete ailleurs; j'en ai l'embarras, & les autres le profit; je vous le conſeille!

Pendant ce temps-là, Toinon ſoulevoit mon étoffe du bout des doigts, comme ſi elle avoit craint de ſe les ſalir, & diſoit: Diantre! il n'y a rien de tel que d'être orpheline. Et la pauvre fille, ce n'étoit preſque que pour figurer dans l'aventure qu'elle diſoit cela; & toute ſage qu'elle étoit, quiconque lui en eût donné autant, l'auroit rendu ſtupide de reconnoiſſance. Laiſſez cela, Toinon, lui dit Madame Dutour; je voudrois bien voir que cela vous fît envie.

Juſques-là je n'avois rien dit; je ſentois tant de mouvements, tant de confuſion, tant de dépit, que je ne ſçavois par où commencer pour parler: c'étoit d'ailleurs une ſituation bien neuve pour moi, que la mêlée où je me trouvois. Je n'en avois jamais tant vu. À la fin, quand mes mouvements furent un peu éclaircis, la colere ſe déclara la plus forte, mais ce fut une colere ſi franche & ſi étourdie, qu'il n'y avoit qu'une fille innocente de ce dont on l'accuſoit, qui pût l'avoir.

Il étoit pourtant vrai que Monſieur de Climal étoit amoureux de moi; mais je ſçavois bien auſſi

que je ne voulois rien faire de son amour ; & si, malgré cet amour que je connoissois, j'avois reçu ses présents, c'étoit par un petit raisonnement que mes besoins & ma vanité m'avoient dicté, & qui n'avoit rien pris sur la pureté de mes intentions : mon raisonnement étoit sans doute une erreur, mais non pas un crime : ainsi je ne méritois pas les outrages dont me chargeoit Madame Dutour, & je fis un vacarme épouvantable. Je débutai par jetter l'habit & le linge par terre sans sçavoir pourquoi, seulement par fureur : ensuite je parlai ou plutôt je criai ; & je ne me souviens plus de tous mes discours, sinon que j'avouai en pleurant que Monsieur de Climal avoit acheté le linge, & qu'il m'avoit défendu de le dire, sans m'instruire des raisons qu'il avoit pour cela ; qu'au reste j'étois bien malheureuse de me trouver avec des gens qui m'accusoient à si bon marché ; que je voulois sortir sur le champ, que j'allois envoyer chercher un carrosse pour emporter mes hardes, que j'irois où je pourrois ; qu'il valoit mieux qu'une fille comme moi mourût d'indigence que de vivre aussi déplacée que je l'étois ; que je leur laissois les présents de Monsieur de Climal, que je m'en souciois aussi peu que de son amour, s'il étoit vrai qu'il en eût pour moi. Enfin j'étois

comme un petit lion, ma tête s'étoit démontée; outre que tout ce qui pouvoit m'affliger se présentoit à moi. La mort de ma bonne amie, la privation de sa tendresse, la perte terrible de mes parents, les humiliations que j'avois souffertes, l'effroi d'être étrangere à tous les hommes, de ne voir la source de mon sang nulle part, la vue d'une misere qui ne pouvoit peut-être finir que par une autre; car je n'avois que ma beauté qui pût me faire des amis: & voyez quelle ressource que le vice des hommes! N'étoit-ce pas-là de quoi renverser une cervelle aussi jeune que la mienne.

Madame Dutour fut effrayée du transport qui m'agitoit; elle ne s'y étoit pas attendue, & n'avoit compté que de me voir honteuse. Mon Dieu! Marianne, me disoit-elle, quand elle pouvoit placer un mot, on peut se tromper; appaisez-vous, je suis fâchée de ce que j'ai dit: (car mon emportement ne manqua pas de me justifier; j'étois trop outrée pour être coupable:) allons, finissons, ma fille. Mais j'allois toujours mon train, & à toute force je voulois sortir.

Enfin elle me poussa dans une petite salle, où elle s'enferma avec moi; & là, j'en dis encore tant que j'épuisai mes forces; il ne me resta plus

que des pleurs, jamais on n'en a tant versé; & la bonne femme, voyant cela, se mit à pleurer aussi du meilleur de son cœnr.

Là-dessus Toinon entra pour nous dire que le dîner étoit prêt; & Toinon, qui étoit de l'avis de tout le monde, pleura, parce que nous pleurions; & moi, après tant de larmes, attendrie par les douceurs qu'elles me dirent toutes deux, je m'appaisai, je me consolai, j'oubliai tout.

La forte pension que Monsieur de Climal payoit pour moi, contribua peut-être un peu au tendre repentir que Madame Dutour eut de m'avoir fâchée; de même que le chagrin de n'avoir pas vendu le linge, l'avoit, sans comparaison, bien plus indisposée contre moi, que toute autre chose; car pendant le repas, prenant un autre ton, elle me dit elle-même, que si Monsieur de Climal m'aimoit, comme il y avoit apparence, il falloit en profiter. (Je n'ai jamais oublié les discours qu'elle me tint.) Tenez, Marianne, me disoit elle, à votre place, je sçais bien comme je ferois; car puisque vous ne possédez rien, & que vous êtes une pauvre fille qui n'avez pas seulement la consolation d'avoir des parents, je prendrois d'abord tout ce que Monsieur de Climal me donneroit, j'en tirerois tout ce que je pourrois; je ne l'aimerois

merois pas moi, je m'en garderois bien ; car l'honneur doit marcher le premier, & je ne ſuis pas femme à dire autrement, vous l'avez bien vu : en un mot comme en mille, tournez tant qu'il vous plaira, il n'y a rien de tel que d'être ſage, & je mourrai dans cet avis ; mais ce n'eſt pas à dire qu'il faille jetter ce qui nous vient trouver, il y a moyen d'accommoder tout dans la vie. Par exemple, voilà vous & Monſieur de Climal ; hé bien ! faut-il lui dire allez-vous-en ? Non aſſurément : il vous aime, ce n'eſt pas votre faute ; tous ces bigots n'en ſont point d'autres : laiſſez-le aimer, & que chacun réponde pour ſoi. Il vous achete des nippes, prenez toujours puiſqu'elles ſont payées ; s'il vous donne de l'argent, ne faites pas la ſotte, & tendez la main bien honnêtement, ce n'eſt pas à vous à faire la glorieuſe. S'il vous demande de l'amour ; allons doucement ici, jouez d'adreſſe, & dites-lui que cela viendra ; promettre & tenir, mene les gens bien loin : premiérement, il faut du temps pour que vous l'aimiez ; & puis, quand vous ferez ſemblant de commencer à l'aimer, il faudra du temps pour que cela augmente ; & puis, quand il croira que votre cœur eſt à point, n'avez-vous pas l'excuſe de votre ſageſſe ? Eſt-ce qu'une fille ne doit pas ſe

défendre ? N'a-t-elle pas mille bonnes raiſons à dire aux gens ? Ne les prêche-t-elle pas ſur le mal qu'il y auroit ? Pendant quoi le temps ſe paſſe, & les préſents viennent ſans qu'on les aille chercher; & ſi un homme à la fin fait le mutin, qu'il s'accommode; on ſçait ſe fâcher auſſi bien que lui, & puis on le laiſſe-là; & ce qu'il a donné eſt donné : pardi ! il n'y a rien de ſi beau que le don ; & ſi les gens ne donnoient rien, ils garderoient donc tout ! Oh ! s'il me venoit un bigot qui m'en contât, il me feroit des préſents juſqu'à la fin du monde avant que je lui diſe, arrêtez-vous.

La naïveté & l'affection avec laquelle Madame Dutour débitoit ce que je vous dis-là, valoient encore mieux que ſes leçons, qui ſont aſſez douces aſſurément, mais qui pourroient faire d'étranges filles d'honneur des écolieres qui les ſuivroient; la doctrine en eſt un peu périlleuſe : je crois qu'elle mene ſur le chemin du libertinage, & je ne penſe pas qu'il ſoit aiſé de garder ſa vertu ſur ce chemin-là.

Toute jeune que j'étois, je n'approuvai point intérieurement ce qu'elle me diſoit; & effectivement, quand une fille, en pareil cas, ſeroit ſûre d'être toujours ſage, la pratique de ces lâches maximes la déshonoreroit toujours. Dans le fond,

ce n'eſt plus avoir de l'honneur, que de laiſſer eſpérer aux gens qu'on en manquera. L'art d'entretenir un homme dans cette eſpérance-là, je l'eſtime encore plus honteux, qu'une chûte totale dans le vice ; car, dans les marchés, même infâmes, le plus infâme de tous eſt celui où l'on eſt fourbe & de mauvaiſe-foi par avarice : n'êtes-vous pas de mon ſentiment ?

Pour moi, j'avois le caractere trop vrai pour me conduire de cette maniere-là : je ne voulois, ni faire le mal, ni ſembler le promettre : je haïſſois la fourberie de quelque eſpece qu'elle fût, ſurtout celle-ci, dont le motif étoit d'une baſſeſſe qui me feſoit horreur.

Ainſi je ſecouai la tête à tous les diſcours de Madame Dutour, qui vouloit me convertir là-deſſus pour ſon avantage & pour le mien. De ſon côté, elle auroit été bien-aiſe que ma penſion eût duré long-temps, & que nous euſſions fait quelques petits cadeaux enſemble de l'argent de Monſieur de Climal : c'étoit ainſi qu'elle s'en expliquoit en riant ; car la bonne femme étoit gourmande & intéreſſée ; & moi, je n'étois ni l'un ni l'autre.

Quand nous eûmes dîné, mon habit & mon linge furent donnés aux ouvrieres, & la Dutour leur recommanda beaucoup de diligence. Elle eſ-

péroit ſans doute qu'en me voyant brave, (c'étoit ſon terme) je ſerois tentée de laiſſer durer plus long-temps mon aventure avec Monſieur de Climal; & il eſt vrai que du côté de la vanité, je menaçois déjà d'être furieuſement femme ! Un ruban de bon goût, ou un habit galant, quand j'en rencontrois, m'arrêtoit tout court, je n'étois plus de ſang-froid; je m'en reſſentois pour une heure, & je ne manquois pas de m'ajuſter de tout cela en idée (comme je vous l'ai déjà dit de mon habit); enfin là-deſſus je feſois toujours des châteaux en Eſpagne, en attendant mieux.

Mais malgré cela, depuis que j'étois ſûre que M. de Climal m'aimoit, j'avois abſolument réſolu, s'il m'en parloit, de lui dire qu'il étoit inutile qu'il m'aimât. Après quoi, je prendrois ſans ſcrupule tout ce qu'il voudroit me donner; c'étoit-là mon arrangement.

Au bout de quatre jours on m'apporta mon habit & du linge; c'étoit un jour de Fête, & je venois de me lever quand cela vint. A cet aſpect, Toinon & moi nous perdîmes d'abord toutes deux la parole, moi d'émotion de joie, elle de la triſte comparaiſon qu'elle fit de ce que j'allois être à ce qu'elle ſeroit: elle auroit bien troqué ſon pere & ſa mere contre le plaiſir d'être orphe-

line au même prix que moi ; elle ouvroit sur mon petit attirail de grands yeux stupéfaits & jaloux, & d'une jalousie si humiliée, que cela me fit pitié dans ma joie : mais il n'y avoit point de remede à sa peine, & j'essayai mon habit le plus modestement qu'il me fut possible, devant un petit miroir ingrat qui ne me rendoit que la moitié de ma figure ; & ce que j'en voyois, me paroissoit bien piquant.

Je me mis donc vîte à me coîffer & à m'habiller pour jouir de ma parure ; il me prenoit des palpitations en songeant combien j'allois être jolie : la main m'en trembloit à chaque épingle que j'attachois : je me hâtois d'achever sans rien précipiter pourtant ; je ne voulois rien laisser d'imparfait : mais j'eus bientôt fini, car la perfection que je connoissois étoit bien bornée ; je commençois avec des dispositions admirables, & c'étoit tout.

Vraiment, quand j'ai connu le monde, j'y fessois bien d'autres façons : les hommes parlent de science & de philosophie ; voilà quelque chose de beau en comparaison de la science de bien placer un ruban, ou de décider de quelle couleur on le mettra !

Si on sçavoit ce qui se passe dans la tête d'une

coquette en pareil cas, combien son âme est déliée & pénétrante ; si on voyoit la finesse des jugements qu'elle fait sur les goûts qu'elle essaye, & puis qu'elle rebute, & puis qu'elle hésite de choisir, & qu'elle choisit enfin par pure lassitude : car souvent elle n'est pas contente, & son idée va toujours plus loin que son exécution ; si on sçavoit ce que je dis-là, cela feroit peur, cela humilieroit les plus forts esprits, & Aristote ne paroîtroit plus qu'un petit garçon. C'est moi qui le dis, qui le sçais à merveilles ; & qu'en fait de parure, quand on a trouvé ce qui est bien, ce n'est pas grand'chose, & qu'il faut trouver le mieux pour aller de-là au mieux du mieux ; & que, pour attraper ce dernier mieux, il faut lire dans le cœur des hommes, & sçavoir préférer ce qui le gagne le plus, à ce qui ne fait que le gagner beaucoup : & cela est immense !

Je badine un peu sur notre science, & je n'en fais point de façon avec vous, car nous ne l'exerçons plus ni l'une ni l'autre ; & à mon égard, si quelqu'un rioit de m'avoir vu coquette, il n'a qu'à me venir trouver, je lui en dirai bien d'autres ; & nous verrons qui de nous deux rira le plus fort.

J'ai eu un petit minois qui ne m'a pas mal coûté

de folies, quoiqu'il ne paroiſſe gueres les avoir méritées à la mine qu'il fait aujourd'hui : auſſi il me fait pitié quand je le regarde, & je ne le regarde que par haſard; je ne lui fais preſque plus cet honneur-là exprès : mais ma vanité en revanche s'en eſt bien donné autrefois; je me jouois de toutes les façons de plaire, je ſçavois être pluſieurs femmes en une. Quand je voulois avoir un air frippon, j'avois un maintien & une parure qui feſoient mon affaire; le lendemain on me trouvoit avec des grâces tendres, enſuite j'étois une beauté modeſte, ſérieuſe, nonchalante. Je fixois l'homme le plus volage ; je dupois ſon inconſtance, parce que tous les jours je lui renouvelois ſa maitreſſe ; & c'étoit comme s'il en avoit changé.

Mais je m'écarte toujours, je vous en demande pardon, cela me réjouit ou me délaſſe, & encore une fois je vous entretiens.

Je fus donc bientôt habillée ; & en vérité dans cet état j'effaçois ſi fort la pauvre Toinon, que j'en avois honte. La Dutour me trouvoit charmante, Toinon contrôloit mon habit ; & moi j'approuvois ce qu'elle diſoit par charité pour elle : car ſi j'avois paru auſſi contente que je l'étois, elle en auroit été plus humiliée ; ainſi je cachois

ma joie. Toute ma vie j'ai eu le cœur plein de ces petits égards-là pour le cœur des autres.

Il me tardoit de me montrer, & d'aller à l'Eglise pour voir combien on me regarderoit. Toinon, qui, tous les jours de fête, étoit escortée de son amant, sortit avant moi, de crainte que je ne la suivîsse, & que cet amant, à cause de mon habit neuf, ne me regardât plus qu'elle, si nous allions ensemble; car chez de certaines gens un habit neuf, c'est presque un beau visage.

Je sortis donc toute seule, un peu embarrassée de ma contenance, parce que je m'imaginois qu'il y en avoit une à tenir; & qu'étant jolie & parée, il falloit prendre garde à moi de plus près qu'à l'ordinaire. Je me redressois, car c'est par où commence une vanité novice; & autant que je puis m'en ressouvenir, je ressemblois assez à une aimable petite fille, toute fraîche sortie d'une éducation de village, & qui se tient mal; mais dont les grâces, encore captives, ne demandent qu'à se montrer.

Je ne fesois pas valoir non plus tous les agréments de mon visage; je le laissois aller sur sa bonne-foi, comme vous le disiez plaisamment l'autre jour d'une certaine dame. Malgré cela,

nombre de passants me regarderent beaucoup; & j'en étois plus réjouie que surprise, car je sentois fort bien que je le méritois; & sérieusement, il y avoit peu de figures comme la mienne : je plaisois au cœur autant qu'aux yeux, & mon moindre avantage étoit d'être belle.

J'approche ici d'un évènement qui a été l'origine de toutes mes autres aventures, & je vais commencer par-là la seconde Partie de ma vie : aussi-bien vous ennuieriez-vous de la lire tout d'une haleine, & cela nous reposera toutes deux.

Fin de la premiere Partie.

SECONDE PARTIE.

DITES-MOI, ma chere amie, ne feroit-ce point un peu par compliment, que vous paroiffez fi curieufe de la fuite de mon hiftoire? Je pourrois le foupçonner; car jufqu'ici tout ce que je vous en ai rapporté n'eft qu'un tiffu d'Aventures bien fimples, bien communes; d'Aventures dont le caractere paroîtroit bas & trivial à beaucoup de lecteurs, fi je les fefois imprimer. Je ne fuis encore qu'une petite Lingere, & cela les dégoûteroit.

Il y a des gens dont la vanité fe mêle de tout ce qu'ils font, même de leurs lectures. Donnez-leur l'hiftoire du cœur humain dans les grandes conditions, ce devient-là pour eux un objet important; mais ne leur parlez pas des états médiocres, ils ne veulent voir agir que des Seigneurs, des Princes, des Rois, ou du moins des perfonnes qui aient fait une grande figure. Il n'y a que cela qui exifte pour la nobleffe de

leur goût. Laiſſez-là le reſte des hommes : qu'ils vivent ; mais qu'il n'en ſoit pas queſtion. Ils vous diroient volontiers que la nature auroit bien pu ſe paſſer de les faire naître, & que les bourgeois la déshonorent.

Oh ! jugez, Madame, du dédain que de pareils lecteurs auroient eu pour moi.

Au reſte, ne confondons point ; le portrait que je fais de ces gens-là ne vous regarde pas, ce n'eſt pas vous qui ſerez la dupe de mon état ; mais peut-être que j'écris mal. Le commencement de ma vie contient peu d'évènements, & tout cela auroit bien pu vous ennuyer. Vous me dites que non ; vous me preſſez de continuer ; je vous en rends grâce, & je continue : laiſſez-moi faire, je ne ſerai pas toujours chez Madame Dutour.

Je vous ai dit que j'allai à l'Egliſe, à l'entrée de laquelle je trouvai de la foule ; mais je n'y reſtai pas. Mon habit neuf & ma figure y auroient trop perdu, & je tâchai, en me gliſſant tout doucement, de gagner le haut de l'Égliſe, où j'appercevois de beau monde qui étoit à ſon aiſe.

C'étoient des femmes extrêmement parées ; les unes aſſez laides, & qui s'en doutoient, car elles tâchoient d'avoir ſi bon air qu'on ne s'en apperçût pas ; d'autres qui ne s'en doutoient point du tout,

& qui, de la meilleure foi du monde, prenoient leur coquetterie pour un joli visage.

J'en vis une fort aimable, & celle-là ne se donnoit pas la peine d'être coquette ; elle étoit au-dessus de cela pour plaire, elle s'en fioit négligemment à ses grâces ; & c'étoit ce qui la distinguoit des autres, de qui elle sembloit dire : je suis naturellement tout ce que ces femmes-là voudroient être.

Il y avoit aussi nombre de jeunes cavaliers bien faits, gens de robe & d'épée, dont la contenance témoignoit qu'ils étoient bien contents d'eux ; & qui prenoient sur le dos de leurs chaises de ces postures aisées & galantes, qui marquent qu'on est au fait des bons airs du monde.

Je les voyois tantôt se baisser, s'appuyer, se redresser ; puis sourire, puis saluer à droite & à gauche, moins par politesse, ou par devoir, que pour varier les airs de bonne mine & d'importance, & se montrer sous différents aspects.

Et moi, je devinois la pensée de toutes ces personnes-là sans aucun effort : mon instinct ne voyoit rien là qui ne fût de sa connoissance, & n'en étoit pas plus délié pour cela ; car il ne faut pas s'y méprendre, ni estimer ma pénétration plus qu'elle ne vaut.

Nous avons deux fortes d'efprit, nous autres femmes. Nous avons d'abord le nôtre, qui eft celui que nous recevons de la nature, celui qui nous fert à raifonner, fuivant le degré qu'il a, qui devient ce qui peut, & qui ne fçait rien qu'avec le temps.

Et puis nous en avons encore un autre, qui eft à part du nôtre, & qui peut fe trouver dans les femmes les plus fottes. C'eft l'efprit que la vanité de plaire nous donne, & qu'on appelle, autrement dit, la coquetterie.

Oh! celui-là, pour être inftruit, n'attend pas le nombre des années; il eft fin, dès qu'il eft venu; dans les chofes de fon reffort, il a toujours la théorie de ce qu'il voit mettre en pratique. C'eft un enfant de l'orgueil qui naît tout élevé, qui manque d'abord d'audace, mais qui n'en penfe pas moins. Je crois qu'on peut lui enfeigner des grâces & de l'aifance; mais il n'apprend que la forme, & jamais le fond. Voilà mon avis.

Et c'eft avec cet efprit-là que j'expliquois fi bien les façons de ces femmes: c'eft encore lui qui me fefoit entendre les hommes; car avec une extrême envie d'être de leur goût, on a la clef de tout ce qu'ils font pour être du nôtre; & il n'y aura jamais d'autre mérite à tout cela, que

d'être vaine & coquette ; & je pouvois me passer de cette petite parenthèse-là pour vous le prouver, car vous le sçavez aussi bien que moi : mais je me suis avisée trop tard de penser que vous le sçavez. Je ne vois mes fautes que lorsque je les ai faites; c'est le moyen de les voir sûrement; mais non pas à votre profit, ni au mien : n'est-il pas vrai? Retournons à l'Église.

La place que j'avois prise, me mettoit au milieu du monde dont je vous parle. Quelle fête! C'étoit la premiere fois que j'allois jouir un peu du mérite de ma petite figure. J'étois toute émue du plaisir de penser à ce qui alloit m'en arriver, j'en perdois presque haleine; car j'étois sûre du succès, & ma vanité voyoit venir d'avance les regards qu'on alloit jetter sur moi.

Ils ne se firent pas long-temps attendre. A peine étois-je placée, que je fixai les yeux de tous les hommes. Je m'emparai de toute leur attention : mais ce n'étoit encore là que la moitié de mes honneurs, & les femmes me firent le reste.

Elles s'apperçûrent qu'il n'étoit plus question d'elles, qu'on ne les regardoit plus, que je ne leur laissois pas un curieux, & que la désertion étoit générale.

On ne ſçauroit s'imaginer ce que c'eſt que cette aventure-là pour des femmes, ni combien leur amour-propre en eſt déconcerté ; car il n'y a pas moyen qu'il s'y trompe, ni qu'il chicane ſur l'évidence d'un pareil affront : ce ſont de ces cas déſeſpérés qui le pouſſent à bout, & qui réſiſtent à toutes ſes tournures.

Avant que j'arrivaſſe, en un mot, ces femmes feſoient quelque figure : elles vouloient plaire, & ne perdoient pas leur peine. Enfin chacune d'elles avoit ſes partiſans ; du moins la fortune étoit-elle aſſez égale ; & encore la vanité vit-elle quand les choſes ſe paſſent ainſi : mais j'arrive, on me voit, & tous ces viſages ne ſont plus rien, il n'en reſte pas la mémoire d'un ſeul.

Eh ! d'où leur vient cette cataſtrophe ? de la préſence d'une petite fille qu'on avoit pourtant vu ſe placer ; qu'on auroit même riſqué de trouver très-jolie, ſi on ne s'en étoit pas défendu ; enfin qui auroit bien pu ſe paſſer de venir-là, & que dans le fond on avoit un peu crainte ; mais le plus imperceptiblement qu'on l'avoit pu.

C'eſt encore leurs penſées que j'explique ; & je ſoutiens que je les rends comme elles étoient. J'en eus pour garant certain coup-d'œil que je

leur avois vu jetter ſur moi quand je m'avançai, & je compris fort bien tout ce qu'il y avoit dans ce coup-d'œil-là : on avoit voulu le rendre diſtrait ; c'étoit d'une diſtraction faite exprès : car il y étoit reſté, malgré qu'on en eût, un air d'inquiétude & de dédain, qui étoit un aveu bien franc de ce que jevalois.

Cela me parut comme une vérité qui échappe, & qu'on veut corriger par un menſonge.

Quoi qu'il en ſoit, cette petite figure dont on avoit refuſé de tenir compte, & devant qui toutes les autres n'étoient plus rien, il fallut en venir à voir ce que c'étoit pourtant, & retourner ſur ſes pas pour l'examiner ; puiſqu'il plaiſoit au caprice des hommes de la diſtinguer, & d'en faire quelque choſe.

Voilà donc mes coquettes qui me regardent à leur tour, & ma phyſionomie n'étoit pas faite pour les raſſurer ; il n'y avoit rien de ſi ingrat que l'eſpérance d'en pouvoir médire, & je n'avois, en vérité, que des grâces au ſervice de leur colere. Oh ! vous m'avouerez que ce n'étoit pas-là l'article de ma gloire le moins intéreſſant.

Vous me direz que, dans leur dépit, il étoit difficile qu'elles me trouvaſſent auſſi jolie que

je l'étois : soit ; mais je suis persuadée que le fond du cœur fut pour moi, sans compter que le dépit me donne de bons yeux.

Fiez-vous aux personnes jalouses du soin de vous connoître, vous ne perdrez rien avec elles ; la nécessité de bien voir est attachée à leur misérable passion ; & elles vous trouvent toutes les qualités que vous avez, en vous cherchant tous les défauts que vous n'avez pas : voilà ce qu'elles essuient.

Mes rivales ne me régarderent pas long-temps ; leur examen fut court ; il n'étoit pas amusant pour elles : & l'on finit vîte avec ce qui humilie.

A l'égard des hommes, ils me demeurerent constamment attachés ; & j'en eus une reconnoissance qui ne resta pas oisive.

De temps en temps, pour les tenir en haleine, je les régalois d'une petite découverte sur mes charmes ; je leur en apprenois quelque chose de nouveau, sans me mettre pourtant en grande dépense. Par exemple, il y avoit dans cette Église des tableaux qui étoient à une certaine hauteur : eh bien ! j'y portois ma vue, sous prétexte de les regarder, parce que cette industrie-là me faisoit le plus bel œil du monde.

Ensuite, c'étoit ma coïffe à qui j'avois re-

cours; elle alloit à merveilles : mais je voulois bien qu'elle allât mal, en faveur d'une main nue qui se montroit en y retouchant, & qui amenoit nécessairement avec elle un bras rond, qu'on voyoit, pour le moins, à demi, dans l'attitude où je le tenois alors.

Les petites choses que je vous dis-là, au reste, ne sont petites que dans le récit; car à les rapporter ce n'est rien : mais demandez-en la valeur aux hommes. Ce qui est de vrai, c'est que souvent dans de pareilles occasions, avec la plus jolie physionomie du monde, vous n'êtes encore qu'aimable, vous ne faites que plaire; ajoutez-y seulement une main de plus, comme je viens de le dire, on ne vous résiste plus; vous êtes charmante.

Combien ai-je vu de cœurs hésitant de se rendre à de beaux yeux; & qui seroient restés à moitié chemin, sans le secours dont je parle!

Qu'une femme soit un peu laide, il n'y a pas grand malheur, si elle a la main belle : il y a une infinité d'hommes plus touchés de cette beauté-là, que d'un visage aimable; & la raison de cela, vous la dirai-je? je crois l'avoir sentie.

C'est que ce n'est point une nudité qu'un visage, quelque aimable qu'il soit; nos yeux ne

l'entendent pas ainsi : mais une belle main commence à en devenir une ; & pour fixer de certaines gens, il est bien aussi sûr de les tenter que de leur plaire. Le goût de ces gens-là, comme vous voyez, n'est pas le plus honnête ; c'est pourtant, en général, le goût le mieux servi de la part des femmes, celui à qui leur coquetterie fait le plus d'avances.

Mais m'écarterai-je toujours ? Je crois qu'oui ; je ne sçaurois m'en empêcher : les idées me gagnent ; je suis femme, & je conte mon histoire ; pesez ce que je vous dis-là, & vous verrez, qu'en vérité, je n'use presque pas des priviléges que cela me donne.

Où en étois-je ? A ma coiffe que je raccommodois quelquefois dans l'intention que j'ai dite.

Parmi les jeunes-gens dont j'attirois les regards, il y en eut un que je distinguai moi-même, & sur qui mes yeux tomboient plus volontiers que sur les autres.

J'aimois à le voir, sans me douter du plaisir que j'y trouvois ; j'étois coquette pour les autres, & je ne l'étois pas pour lui ; j'oubliois à lui plaire, & ne songeois qu'à le regarder.

Apparemment que l'amour, la premiere fois

qu'on en prend, commence avec cette bonne-foi-là, & peut-être que la douceur d'aimer interrompt le ſoin d'être aimable.

Ce jeune homme, à ſon tour, m'examinoit d'une façon toute différente de celle des autres; elle étoit plus modeſte, & pourtant plus attentive; il y avoit quelque choſe de plus ſérieux qui ſe paſſoit entre lui & moi : les autres applaudiſſoient ouvertement à mes charmes, il me ſembloit que celui-ci les ſentoit; du moins je le ſoupçonnois quelquefois, mais ſi confuſément, que je n'aurois pu dire ce que je penſois de lui, non plus que ce que je penſois de moi.

Tout ce que je ſçais, c'eſt que ſes regards m'embarraſſoient, que j'héſitois de les lui rendre, & que je les lui rendois toujours; que je ne voulois pas qu'il me vît y répondre, & que je n'étois pas fâchée qu'il l'eût vu.

Enfin, on ſortit de l'Egliſe; & je me ſouviens que j'en ſortis lentement, que je retardois mes pas; que je regrettois la place que je quittois, & que je m'en allois avec un cœur à qui il manquoit quelque choſe, & qui ne ſçavoit pas ce que c'étoit. Je dis qu'il ne le ſçavoit pas, c'eſt peut-être trop dire : car, en m'en allant, je retour-

nois souvent la tête pour revoir encore le jeune homme que je laissois derriere moi; mais je ne croyois pas me retourner pour lui.

De son côté, il parloit à des personnes qui l'arrêtoient, & mes yeux rencontroient toujours les siens.

La foule à la fin m'enveloppa, & m'entraîna avec elle; je me trouvai dans la rue, & je pris tristement le chemin de la maison.

Je ne pensois plus à mon ajustement en m'en retournant; je négligeois ma figure, & ne me souciois plus de la faire valoir.

J'étois si rêveuse, que je n'entendis pas le bruit d'un carrosse qui venoit derriere moi, qui alloit me renverser, & dont le cocher s'enrouoit à me crier, *garre*.

Son dernier cri me tira de ma rêverie, mais le danger où je me vis m'étourdit si fort, que je tombai en voulant fuir, & me blessai le pied en tombant.

Les chevaux n'avoient plus qu'un pas à faire pour marcher sur moi: cela allarma tout le monde, on se mit à crier; mais celui qui cria le plus, fut le maître de cet équipage, qui en sortit aussi tôt, & qui vint à moi : j'étois encore à terre, d'où, malgré mes efforts, je n'avois pu me relever.

On me releva pourtant, ou plutôt on m'enleva, car on vit bien qu'il m'étoit impossible de me soutenir. Mais jugez de mon étonnement, quand parmi ceux qui s'empressoient à me secourir, je reconnus le jeune homme que j'avois laissé à l'Eglise. C'étoit lui à qui appartenoit le carrosse, sa maison n'étoit qu'à deux pas plus loin; & ce fut où il voulut qu'on me transportât.

Je ne vous dis point avec quel air d'inquiétude il s'y prit, ni combien il parut touché de mon accident. A travers le chagrin qu'il en marqua, je démêlai pourtant que le sort ne l'avoit pas tant désobligé en m'arrêtant. Prenez bien garde à Mademoiselle, disoit-il à ceux qui me tenoient: portez-la doucement, ne vous pressez point: car dans ce moment, ce ne fut point à moi qu'il parla. Il me sembla qu'il s'en abstenoit à cause de mon état & des circonstances, & qu'il ne se permettoit d'être tendre que dans ses soins.

De mon côté, je parlai aux autres, & ne lui dis rien non plus; je n'osois même le regarder, ce qui fesoit que j'en mourois d'envie; aussi le regardai-je, toujours en n'osant, & je ne sçais ce que mes yeux lui dirent; mais les siens me firent une réponse si tendre, qu'il falloit que les miens l'eussent méritée. Cela me fit rougir, & me remua

e cœur à un point, qu'à peine m'apperçus-je de ce que je devenois.

Je n'ai de ma vie été si agitée. Je ne sçaurois vous définir ce que je sentois.

C'étoit un mélange de trouble, de plaisir & de peur; oui, de peur, car une jeune fille qui en est là-dessus à son apprentissage, ne sçait point où tout cela la mene: ce sont des mouvements inconnus qui l'enveloppent, qui disposent d'elle, qu'elle ne possede point, qui la possedent; & la nouveauté de cet état l'allarme. Il est vrai qu'elle y trouve du plaisir; mais c'est un plaisir fait comme un danger, sa pudeur même en est effrayée; il y a quelque chose qui la menace, qui l'étourdit, & qui prend déjà sur elle.

On se demanderoit volontiers dans ces instants-là; que vais-je devenir? car, en vérité, l'Amour ne nous trompe point; dès qu'il se montre, il nous dit ce qu'il est, & de quoi il sera question; l'âme, avec lui, sent la présence d'un maître qui la flatte, mais avec une autorité déclarée qui ne la consulte pas, & qui lui laisse hardiment les soupçons de son esclavage futur.

Voilà ce qui m'a semblé de l'état où j'étois, & je pense aussi que c'est l'histoire de toutes les jeunes personnes de mon âge, en pareil cas.

Enfin on me porta chez Valville, c'étoit le nom du jeune homme en queſtion, qui fit ouvrir une Salle, où l'on me mit ſur un lit de repos.

J'avois beſoin de ſecours, je ſentois beaucoup de douleur à mon pied, & Valville envoya ſur le champ chercher un Chirurgien, qui ne tarda pas à venir.

Je paſſe quelques petites excuſes que je lui fis dans l'intervalle, ſur l'embarras que je lui cauſois; excuſes communes que tout le monde ſçait faire, & auxquelles il répondit à la maniere ordinaire.

Ce qu'il y eut pourtant de particulier entre nous deux, c'eſt que je lui parlai de l'air d'une perſonne qui ſent qu'il y a bien autre choſe ſur le tapis, que des excuſes; & qu'il me répondit d'un ton qui me préparoit à voir entamer la matiere.

Nos regards même l'entamoient déjà; il n'en jettoit pas un ſur moi qui ne ſignifiât, *je vous aime*; & moi je ne ſçavois que faire des miens, parce qu'ils lui en auroient dit autant.

Nous en étions, lui & moi, à ce muet entretien de nos cœurs, quand nous vîmes entrer le Chirurgien, qui, ſur le récit que lui fit Valville

de mon accident, débuta par dire qu'il falloit voir mon pied.

A cette propoſition, je rougis d'abord par un ſentiment de pudeur; & puis en rougiſſant, pourtant je ſongeai que j'avois le plus joli petit pied du monde; que Valville alloit le voir, que ce ne ſeroit point ma faute, puiſque la neceſſité vouloit que je le montraſſe devant lui; ce qui étoit une bonne fortune pour moi; bonne fortune honnête & faite à ſouhait: car on croyoit qu'elle me feſoit de la peine; on tâchoit de m'y réſoudre, & j'allois en avoir le profit immodeſte, en conſervant tout le mérite de la modeſtie, puiſqu'il me venoit d'une aventure dont j'étois innocente: c'étoit ma chûte qui avoit tort.

Combien dans le monde y a-t-il d'honnêtes-gens qui me reſſemblent; & qui, pour pouvoir garder une choſe qu'ils aiment, ne fondent pas mieux leur droit d'en jouir, que je feſois le mien dans cette occaſion-là.

On croit ſouvent avoir la conſcience délicate, non pas à cauſe des ſacrifices qu'on lui fait, mais à cauſe de la peine qu'on prend avec elle pour s'exempter de lui en faire.

Ce que je dis-là peint ſur-tout beaucoup de bigots qui voudroient bien gagner le Ciel, ſans

rien perdre à la Terre ; & qui croient avoir de la piété, moyennant les cérémonies pieuſes qu'ils font toujours avec eux-mêmes, & dont ils bercent leur conſcience. Mais n'admirez-vous pas, au reſte, cette morale que mon pied amene ?

Je fis quelque difficulté de le montrer, & je ne voulois ôter que le ſoulier ; mais ce n'étoit pas aſſez. Il faut abſolument que je voye le mal, diſoit le Chirurgien qui y alloit tout uniment, je ne ſçaurois rien dire ſans cela ; & là-deſſus une femme-de-charge, que Valville avoit chez lui, fut ſur le champ appellée pour me déchauſſer ; ce qu'elle fit pendant que Valville & le Chirurgien ſe retirerent un peu à l'écart.

Quand mon pied fut en état, voilà le Chirurgien qui l'examine & qui le tâte. Le bon-homme, pour mieux juger du mal, ſe baiſſoit beaucoup, parce qu'il étoit vieux ; & Valville, en conformité de geſte, prenoit inſenſiblement la même attitude, & ſe baiſſoit beaucoup auſſi, parce qu'il étoit jeune ; car il ne connoiſſoit rien à mon mal, mais il ſe connoiſſoit à mon pied, & m'en paroiſſoit auſſi content que je l'avois eſperé.

Pour moi, je ne diſois mot & ne donnois aucun ſigne des obſervations clandeſtines que je feſois

ſur lui, il n'auroit pas été modeſte de paroître ſoupçonner l'attrait qui l'attiroit; & d'ailleurs j'aurois tout gâté, ſi je lui avois laiſſé appercevoir que je comprenois ſes petites façons : cela m'auroit obligée moi-même d'en faire davantage, & peut-être auroit-il rougi des ſiennes; car le cœur eſt biſarre : il y a des moments où il eſt confus & choqué d'être pris ſur le fait quand il ſe cache, cela l'humilie; & ce que je dis-là, je le ſentois par inſtinct.

J'agiſſois donc en conſéquence, de ſorte qu'on pouvoit bien croire que la préſence de Valville m'embarraſſoit un peu, mais ſimplement à cauſe qu'il me voyoit, & non pas à cauſe qu'il aimoit à me voir.

Dans quel endroit ſentez-vous du mal? me diſoit le Chirurgien, en me tâtant. Eſt-ce là ? Oui, lui répondis-je, en cet endroit même. Auſſi eſt-il un peu enflé, ajoutoit Valville en y mettant le doigt d'un air de bonne-foi. Allons, ce n'eſt rien que cela, dit le Chirurgien : il n'y a qu'à ne pas marcher aujourd'hui, un linge trempé dans de l'eau-de-vie, & un peu de repos vous guériront. Auſſi-tôt le linge fut apporté avec le reſte; la compreſſe fut miſe, on me chauſſa, le Chirurgien ſortit, & je reſtai ſeule avec Valville,

à l'exception de quelques domeſtiques qui alloient & venoient.

Je me doutai bien que je ſerois là quelque temps, & qu'il vouloit me retenir à dîner; mais je ne devois pas paroître m'en douter.

Après toutes les obligations que je vous ai, lui dis-je, oſerois-je encore vous prier, Monſieur, de m'envoyer chercher une chaiſe, ou quelqu'autre voiture qui me mene chez moi? Non, Mademoiſelle, me répondit-il, vous n'irez pas ſitôt chez vous, on ne vous y reconduira que dans quelques heures; votre chûte eſt toute récente, on vous a recommandé de vous tenir en repos, & vous dînerez ici. Tout ce qu'il faut faire, c'eſt d'envoyer dire où vous êtes, afin qu'on ne ſoit point en peine de vous.

Et il le falloit effectivement; car mon abſence alloit allarmer Madame Dutour; & d'ailleurs, qu'eſt-ce que Valville auroit penſé de moi, ſi j'avois été ma maîtreſſe au point de n'avoir à rendre compte à perſonne de ce que j'étois devenue? Tant d'indépendance n'auroit pas eu bonne grâce: il n'étoit pas convenable d'être hors de toute tutelle à mon âge, ſur-tout avec la figure que j'avois; car il n'y a pas trop loin d'être ſi aimable à n'être plus digne d'être aimée. Voilà

l'inconvénient qu'il y a d'avoir un joli visage ; c'est qu'il nous donne l'air d'avoir tort quand nous sommes un peu soupçonnées, & qu'en mille occasions il conclut contre nous.

Il conclurra pourtant ce qu'il voudra, cela ne nous dégoûtera pas d'en avoir un ; en un mot, on plaît avec un joli visage ; on inspire ou de l'amour ou des desirs. Est-ce de l'amour ? fût on de l'humeur la plus austere, il est le bien venu. Le plaisir d'être aimée trouve toujours sa place ou dans notre cœur, ou dans notre petite vanité. Ne fait-on que nous desirer ? il n'y a encore rien de perdu. Il est vrai que la vertu s'en scandalise ; mais la vertueuse n'est pas fâchée du scandale.

Revenons. Vous êtes accoutumée à mes écarts. Je vous disois donc que mon indépendance ne m'auroit pas été avantageuse, & Valville assurément ne m'envisageoit pas sous cette idée-là ; ses égards, ou plutôt ses respects, en fesoient foi.

Il y a des attentions tendres & même timides, de certains honneurs qui ne sont dûs qu'à l'innocence & qu'à la pudeur ; & Valville, qui me les prodiguoit tous, auroit pu craindre de s'être mépris, & d'avoir été la dupe de mes grâces ; je lui

aurois du moins ôté la douceur de m'estimer en pleine sûreté de confiance, & quelle chûte n'étoit-ce pas faire-là dans son esprit?

Le croiriez-vous pourtant? malgré tout ce que je risquois là-dessus, en ne donnant de mes nouvelles à personne, j'hésitai sur le parti que je prendrois. Et sçavez-vous pourquoi? C'est que je n'avois que l'adresse d'une Lingere à donner; Je ne pouvois envoyer que chez Madame Dutour, & Madame Dutour choquoit mon amour-propre; je rougissois d'elle & de sa boutique.

Je trouvois que cette boutique figuroit si mal avec une aventure comme la mienne; que c'étoit quelque chose de si décourageant pour un homme de condition comme Valville que je voyois entouré de valets, quelque chose de si mal assorti aux grâces qu'il mettoit dans ses façons. J'avois moi-même l'air si mignon, si distingué; il y avoit si loin de ma physionomie à mon petit état; comment avoir le courage de dire: Allez-vous-en à telle enseigne, chez Madame Dutour, où je loge. Ah! l'humiliant discours!

Passe pour n'être pas née de parents riches; pour n'avoir que de la naissance sans fortune; l'orgueil, tout nud qu'il est par-là, se sauve encore, cela ne lui ôte que son faste & ses commodités,

& non pas le droit qu'il a aux honneurs de ce monde; mais un si grand étalage de politesse & d'égards n'étoit pas dû à une fille de boutique: elle étoit bien hardie de l'avoir souffert, de n'y avoir pas mis ordre par sa confusion.

Et c'étoit-là le retour de réflexion que je craignois dans Valville. Quoi! ce n'est que cela, me sembloit-il lui entendre dire à lui-même; & l'ironie de ce petit soliloque-là me révoltoit tant de sa part, que, tout bien pesé, j'aimois mieux lui paroître équivoque, que ridicule; & le laisser douter de mes mœurs, que de le faire rire de tous ses respects. Ainsi je conclus que je n'enverrois chez personne, & que je dirois que cela n'étoit pas nécessaire.

C'étoit on ne peut plus mal conclure, j'en conviens, & je le sentois; mais ne sçavez-vous pas que notre âme est encore plus superbe que vertueuse, plus glorieuse qu'honnête, & par conséquent plus délicate sur les intérêts de sa vanité, que sur ceux de son véritable honneur.

Attendez pourtant, ne vous allarmez pas. Ce parti que j'avois pris, je ne le suivis point; car dans l'agitation qu'il me causoit à moi-même, il me vint subitement une autre pensée.

Je trouvai un expédient, dont ma misérable

vanité fut contente, parce qu'il ne prenoit rien sur elle, & qu'il n'affligeoit que mon cœur; mais qu'importe que notre cœur souffre, pourvu que notre vanité soit servie? Ne se passe-t-on pas de tout, & de repos & de plaisirs, & d'honneur même, & quelquefois de la vie, pour avoir la paix avec elle?

Or cet expédient dont je vous parle, ce fut de vouloir absolument m'en retourner.

Quoi! quitter sitôt Valville, me direz-vous? Oui, j'eus le courage de m'y résoudre, de m'arracher à une situation que je voyois remplie de mille instants délicieux, si je la prolongeois.

Valville m'aimoit, il ne me l'avoit pas encore dit, & il auroit eu le temps de me le dire. Je l'aimois, il l'ignoroit, du moins je le croyois, & je n'aurois pas manqué de le lui apprendre.

Il auroit donc eu le plaisir de me voir sensible, moi celui de montrer que je l'étois, & tous deux celui de l'être ensemble.

Que de douceurs contenues dans ce que je vous dis-là, Madame! L'amour peut en avoir de plus folles, peut-être n'en a-t-il point de plus touchantes, ni qui aillent si droit & si nettement au cœur, ni dont ce cœur jouisse avec moins de distraction, avec tant de connoissance & de lumieres,

ni

ni qu'il partage moins avec le trouble des ſens ; il les voit ; il les compte, il en démêle diſtinctement tout le charme, & cependant je les ſacrifiois.

Au reſte, tout ce qui me vint alors dans l'eſprit là-deſſus, quoique long à dire, n'eſt qu'un inſtant à être penſé.

Ne vous inquiétez point, Mademoiſelle, me dit Valville ; donnez votre adreſſe, on partira ſur le champ.

Et c'étoit en me prenant la main qu'il me parloit ainſi, d'un air tendre & preſſant.

Je ne comprends pas comment j'y réſiſtai. Faites-y attention, ajouta-t-il en inſiſtant. Vous n'êtes point en état de vous en aller ſi-tôt ; il eſt tard : dînez ici, vous partirez enſuite. Pourquoi héſiter ? Vous n'avez rien à vous reprocher en reſtant ; on ne ſçauroit y trouver à redire, votre accident vous y force : allons, qu'on nous ſerve.

Non, Monſieur, lui dis-je ; permettez que je me retire ; on ne peut être plus ſenſible à vos honnêtetés que je le ſuis, mais je ne veux pas en abuſer : je ne demeure pas loin d'ici ; je me ſens beaucoup mieux, & je vous demande en grâce que je m'en aille.

Mais, me dit Valville, quel eſt le motif de

votre répugnance là-dessus, dans une conjoncture aussi naturelle, aussi innocente que l'est celle-ci? De répugnance, je vous assûre que je n'en ai point, répondis-je, & j'aurois grand tort; mais il sera plus séant d'être chez moi, puisque je puis m'y rendre avec une voiture. Quoi! partir si-tôt, me dit-il, en jettant sur moi le plus doux de tous les regards! Il le faut bien, repris-je en baissant les yeux d'un air triste (ce qui valoit bien le regarder moi-même;) & comme les cœurs s'entendent, apparemment qu'il sentit ce qui se passoit dans le mien; car il reprit ma main qu'il baisa avec une naïveté de passion si vive & si rapide, qu'en me disant mille fois, je vous aime, il me l'auroit dit moins intelligiblement qu'il ne fit alors.

Il n'y avoit plus moyen de s'y méprendre: voilà qui étoit fini; c'étoit un amant que je voyois; il se montroit à visage découvert: & je ne pouvois, avec mes petites dissimulations, parer l'évidence de son amour. Il ne restoit plus qu'à sçavoir ce que j'en pensois, & je crois qu'il dut être content de moi; je demeurai étourdie, muette & confuse: ce qui étoit signe que j'étois charmée; car avec un homme qui nous est indifférent, ou qui nous déplaît, on en est quitte à meilleur

marché ; il ne nous met pas dans ce désordre-là : on voit mieux ce qu'on fait avec lui ; & c'est ordinairement parce qu'on est troublée en pareil cas.

Je l'étois tant, que la main me trembloit dans celle de Valville ; que je ne fesois aucun effort pour la retirer, & que je la lui laissois par je ne sçais quel attrait qui me donnoit une inaction tendre & timide. A la fin pourtant, je prononçai quelques mots qui ne mettoient ordre à rien ; de ces mots qui diminuent la confusion qu'on a de se taire, qui tiennent la place de quelque chose qu'on ne dit pas, & qu'on devroit dire. Eh bien ! Monsieur, eh bien ! qu'est-ce que cela signifie ? Voilà tout ce que je pus tirer de moi, encore y mêlai-je un soupir, qui en ôtoit le peu de force que j'y avois peut-être mis.

Je me retrouvai pourtant ; la présence d'esprit me revint, & la vapeur de ces mouvements qui me tenoient comme enchantée, se dissipa. Je sentis qu'il n'étoit pas décent de mettre tant de foiblesse dans cette situation-là, ni d'avoir l'âme si entreprise, & je tâchai de corriger cela par une action de courage.

Vous n'y songez pas ! Finissez donc, Monsieur, dis-je à Valville, en retirant ma main avec assez de force, & d'un ton qui marquoit encore que

je revenois de loin, ſuppoſé qu'il fût lui-même en état d'y voir ſi clair ; car il avoit eu des mouvements auſſi bien que moi. Moi, je crois qu'il vit tout ; il n'étoit pas ſi neuf en amour que je l'étois, & dans ces moments-là, jamais la tête ne tourne à ceux qui ont un peu d'expérience par devers eux ; vous les remuez, mais vous ne les étourdiſſez point ; ils conſervent toujours le jugemet, il n'y a que les novices qui le perdent. Et puis dans quel danger n'eſt-on pas, quand on tombe en de certaines mains ; quand on n'a pour tout guide qu'un amant qui vous aime trop mal pour vous mener bien !

Pour moi, je ne courois alors aucun riſque avec Valville : j'avoue que je fus troublée ; mais à un degré qui étonna ma raiſon, & qui ne me l'ôta pas ; & cela dura ſi peu, qu'on auroit pu en abuſer, du moins je me l'imagine ; car au fond, tous ces étonnements de raiſon ne valent rien non plus, on n'y eſt point en ſûreté ; il s'y paſſe toujours un intervalle de temps où l'on a beſoin d'être traitée doucement ; le reſpect de celui avec qui vous êtes, vous fait grand bien.

Quant à Valville, je n'eus rien à lui reprocher là-deſſus ; auſſi lui avois je inſpiré des ſentiments. Il n'étoit pas amoureux, il étoit tendre ; façon

d'être épris qui, au commencement, rend le cœur honnête, qui lui donne des mœurs, & l'attache au plaisir délicat d'aimer & de respecter timidement ce qu'il aime.

Voilà de quoi d'abord s'occupe un cœur tendre ; à parer l'objet de son amour de toute la dignité imaginable, & il n'est pas dupe. Il y a plus de charmes à cela qu'on ne pense, il y perdroit à ne s'y pas tenir ; & vous, Madame, vous y gagneriez, si je n'étois pas si babillarde.

Finissez donc, me diriez-vous volontiers ; & c'est ce que je disois à Valville avec un sérieux encore alteré d'émotion. En vérité, Monsieur, vous me surprenez, ajoutai-je ; vous voyez bien vous-même que j'ai raison de vouloir m'en-aller, & qu'il faut que je parte.

Oui, Mademoiselle, vous allez partir, me répondit-il tristement ; & je vais donner mes ordres pour cela, puisque vous ne pouvez vous souffrir ici, & qu'apparemment je vous y déplaîs moi-même, à cause du mouvement qui vient de m'échapper ; car il est vrai que je vous aime, & que j'emploierois à vous le dire tous les moments que nous passerions ensemble, & tout le temps de ma vie, si je ne vous quittois pas.

Et quand ce discours qu'il me tenoit, auroit

duré tout le temps de la mienne, il me semble qu'il ne m'auroit pas ennuyé non plus, tant la joie dont il me pénétroit étoit douce, flatteuse, & pourtant embarrassante; car je sentois qu'elle me gagnoit. Je ne voulois pas que Valville la vît, & je ne sçavois quel air prendre pour la mettre à couvert de ses yeux.

D'ailleurs, ce qu'il m'avoit dit demandoit une réponse; ce n'étoit pas à ma joie à la faire, & je n'avois que ma joie dans l'esprit; de sorte que je me taisois les yeux baissés.

Vous ne répondez rien, me dit Valville; partirez-vous sans me dire un mot? Mon action m'a-t-elle rendu si désagréable? Vous a-t elle offensée sans retour?

Et remarquez que pendant ce discours il avançoit sa main pour ravoir la mienne, que je lui laissois prendre, & qu'il baisoit encore en me demandant pardon de l'avoir baisée; & ce qui est de plaisant, c'est que je trouvois la réparation fort bonne, & que je la recevois de la meilleure foi du monde, sans m'appercevoir qu'elle n'étoit qu'une répétition de la faute; je crois même que nous ne nous en apperçûmes ni l'un ni l'autre; & entre deux personnes qui s'aiment, ce sont-là des simplicités de sentiment que peut-être l'esprit

remarqueroit bien un peu s'il vouloit, mais qu'il laiſſe bonnement paſſer au profit du cœur.

Ne me direz-vous rien, me diſoit donc Valville ? Aurai-je le chagrin de croire que vous me haïſſez ?

Un petit ſoupir naïf précéda ma réponſe, ou plutôt la commença. Non, Monſieur, je ne vous haïs pas, lui dis-je ; vous ne m'avez point donné lieu de vous haïr, il s'en faut bien. Eh ! que penſez-vous donc de moi, reprit-il avec feu ? je vous ai dit que je vous aime ; comment regardez-vous mon amour, êtes-vous fâchée que je vous en parle ?

Que voulez-vous que je réponde à cette queſtion, lui dis-je ? Je ne ſçais pas ce que c'eſt que l'amour, Monſieur ; je penſe ſeulement que vous êtes un fort honnête-homme, que je vous ai beaucoup d'obligation, & que je n'oublierai jamais ce que vous avez fait pour moi dans cette occaſion-ci.

Vous ne l'oublierez jamais, s'écria-t-il ! Eh ! comment ſçaurai-je que vous voudrez bien vous reſſouvenir de moi, ſi j'ai le malheur de ne vous plus voir, Mademoiſelle ? Ne m'expoſez point à vous perdre pour toujours ; &, s'il eſt vrai que vous n'ayez point d'averſion pour moi, ne m'ôtez

pas les moyens de vous parler quelquefois, & d'essayer si ma tendresse ne pourra vous toucher un jour. Je ne vous ai vue aujourd'hui que par un coup de hasard; où vous retrouverai-je, si vous me laissez ignorer qui vous êtes? Je vous chercherois inutilement. J'en conviens, lui dis-je, avec une franchise qui alla plus vîte que ma pensée, & qui sembloit nous plaindre tous deux. Hé bien! Mademoiselle, ajouta-t-il, en approchant encore sa bouche de ma main (car nous ne prenions plus garde à cette minutie-là, elle nous étoit devenue familiere; voilà comme tout passe en amour: hé bien! nommez-moi, de grâce, les personnes à qui vous appartenez; instruisez-moi de ce qu'il faut faire pour être connu d'elles; donnez-moi cette consolation avant que de partir.

A peine achevoit-il de parler, qu'un Laquais entra: Qu'on mette les chevaux au carrosse pour reconduire Mademoiselle, lui dit Valville en se retournant de son côté.

Cet ordre, que je n'avois point prévu, me fit frémir: il rompoit toutes mes mesures, & rejettoit ma vanité dans toutes ses angoisses.

Ce n'étoit point le carrosse de Valville qu'il me falloit. La petite Lingere n'échappoit point par-là

à l'affront d'être connue. J'avois compris qu'on m'enverroit chercher une voiture; je comptois m'y mettre toute ſeule; en être quitte pour dire: menez-moi dans telle rue; & à l'abri de toute confuſion, regagner ainſi cette fâcheuſe boutique, qui m'avoit coûté tant de peines d'eſprit, & dont je ne pouvois plus faire un ſecret, ſi je m'en retournois dans l'équipage de Valville; car il n'auroit pas oublié de demander à ſes gens: où l'avez-vous menée? Et ils n'auroient pas manqué de lui dire, à une boutique.

Encore n'eût-ce été là que demi-mal, puiſque je n'aurois pas été préſente au rapport, & que je n'en aurois rougi que de loin. Mais vous allez voir que la politeſſe de Valville me deſtinoit à une honte bien plus complette.

J'imagine une choſe, Mademoiſelle, me dit-il tout-de-ſuite quand le Laquais fut ſorti; c'eſt de vous reconduire moi-même, avec la femme que vous avez vu paroître. Qu'en dites-vous, Mademoiſelle? Il me ſemble que c'eſt une attention néceſſaire de ma part, après ce qui vous eſt arrivé; je crois même qu'il y auroit de l'impoliteſſe à m'en diſpenſer: c'eſt une réflexion que je fais, & qui me vient fort à propos. Et moi, je la trouvois tuante.

Ah! Monſieur, m'écriai-je, que me propoſez-vous-là? Moi, m'en retourner dans votre carroſſe au logis, & y arriver avec vous, avec un homme de vôtre âge! Non, Monſieur, je n'aurai pas cette imprudence-là; le Ciel m'en préſerve! Vous ne ſongez pas ce à qu'on en diroit; tout eſt plein de médiſants; & ſi on ne va pas me chercher une voiture, j'aime encore mieux m'en aller à pied chez moi, & m'y traîner comme je pourrai, que d'accepter vos offres.

Ce diſcours ne ſouffroit point de replique; auſſi m'en parut-il outré.

Allons, Mademoiſelle, s'écria-t-il à ſon tour avec douleur, en ſe levant d'auprès de moi; je vous entends : vous ne voulez plus que je vous revoye, ni que je ſçache où vous reprendre; car, de m'alléguer la crainte que vous avez, dites-vous, de ce qu'on pourroit dire, il n'y a point d'apparence qu'elle ſoit le motif de vos refus. Vous vous bleſſez en tombant; vous êtes à ma porte, je m'y trouve; vous avez beſoin de ſecours, mille gens ſont témoins de votre accident; vous ne ſçauriez vous ſoutenir, je vous fais porter chez moi; de-là je vous ramene chez vous; il n'y a rien de ſi ſimple, vous le ſentez bien; mais rien en même temps qui me mît plus naturellement à

portée d'être connu de vos parents, & je vois bien que c'eſt à quoi vous ne voulez pas que je parvienne. Vous avez vos raiſons, ſans doute; ou je vous déplaîs, ou vous êtes prévenue.

Et là-deſſus, ſans me donner le temps de lui répondre, outré du ſilence morne que j'avois gardé juſques-là, & dans l'amertume de ſon chagrin, ayant l'air content d'être privé de ce qu'il étoit au déſeſpoir de perdre; il part, s'avance vers la porte de la Salle, & appelle impétueuſement un laquais, qui accourt: Qu'on aille chercher une chaiſe, lui dit-il; & ſi on n'en trouve pas, qu'on amene un carroſſe, Mademoiſelle ne veut pas du mien.

Et puis revenant à moi: Soyez en repos, ajouta-t-il, vous allez avoir ce que vous ſouhaitez, Mademoiſelle: il n'y a plus rien à craindre; & vous & vos parents me ſerez éternellement inconnus, à moins que vous ne me diſiez votre nom, & je ne penſe pas que vous en ayez envie.

A cela, nulle réponſe de ma part; je n'étois plus en état de parler. En revanche, devinez ce que je feſois, Madame; excédée de peines, de ſoupirs, de réflexions, je pleurois la tête baiſſée. Vous pleuriez? Oui, j'avois les yeux remplis de larmes. Vous en êtes ſurpriſe; mettez-vous bien

au fait de ma situation, & vous verrez dans quel épuisement de courage je devois tomber.

Que n'avois-je pas souffert depuis une demi-heure? Comptons mes détresses; une vanité inexorable qui ne vouloit point de Madame Dutour, ni par conséquent que je fusse Lingere; une pudeur gémissante de la figure d'Aventurière que j'allois faire, si je ne m'en tenois pas à être fille de boutique; un amour désespéré, à quoi que je me déterminasse là-dessus: car une fille de mon état, me disois-je, ne pouvoit pas conserver la tendresse de Valville, ni une fille suspecte mériter qu'il l'aimât.

A quoi donc me résoudre? à m'en aller sur le champ! autre affliction pour mon cœur, qui se trouvoit bien de l'entretien de Valville.

Et voyez que de différentes mortifications il avoit fallu sentir, peser, essayer sur mon âme, pour en comparer les douleurs, & sçavoir à laquelle je donnerois la triste préférence! Encore, à quoi m'avoit-il servi d'opter de m'être enfin fixée à la douleur de quitter Valville? M'en étoit-il moins difficile de lui rester inconnue, comme c'étoit mon dessein? Non, vraiment, car il m'offroit son carrosse, il vouloit me reconduire; ensuite, il se retranchoit à sçavoir mon nom, qu'il

n'étoit pas naturel de lui cacher; mais que je ne pouvois pas lui dire, puisque je ne le sçavois pas moi-même, à moins que je ne prîsse celui de *Marianne*; & prendre ce nom-là, c'étoit presque déclarer Madame Dutour & sa boutique, ou faire soupçonner quelque chose d'approchant.

A quoi donc en étois-je réduite? A quitter brusquement Valville sans aucun ménagement de politesse & de reconnoissance; à me séparer de lui comme d'un homme avec qui je voulois rompre, lui qui m'aimoit, lui que je regrettois, lui qui m'apprenoit que j'avois un cœur; car on ne le sent que du jour où l'on aime, (& jugez combien ce cœur est remué de la premiere leçon d'amour qu'il reçoit!) enfin, lui que je sacrifiois à une vanité haïssable que je condamnois intérieurement moi-même, qui me paroissoit ridicule, & qui, malgré tout le tourment qu'elle me causoit, ne me laissoit pas seulement la consolation de me trouver à plaindre.

En vérité, Madame, avec une tête de quinze ou seize ans, avois-je tort de succomber, de perdre tout courage, & d'être abattue jusqu'aux larmes?

Je pleurai donc, & il n'y avoit peut-être pas de meilleur expédient pour me tirer d'affaire, que

de pleurer, & de laisser tout-là. Notre âme sçait bien ce qu'elle fait, ou du moins son instinct le sçait bien pour elle.

Vous croyez que mon découragement est mal entendu, qu'il ne peut tourner qu'à ma confusion ; & c'est le contraire : il va remédier à tout ; car premierement, il me soulagea, il me mit à mon aise, il affoiblit ma vanité, il me défit de cet orgueilleux effroi que j'avois d'être connue de Valville. Voilà déjà bien du repos pour moi : voici d'autres avantages.

C'est que cet abattement & ces pleurs me donnerent, aux yeux de ce jeune homme, je ne sçais quel air de dignité romanesque qui lui en imposa, qui corrigea d'avance la médiocrité de mon état, qui disposa Valville à l'apprendre sans en être scandalisé ; car vous sentez bien que tout ceci ne sçauroit demeurer sans quelque petit éclaircissement. Mais n'en soyez point en peine, & laissez faire aux pleurs que je répands ; ils viennent d'ennoblir Marianne dans l'imagination de son amant ; ils font foi d'une fierté de cœur, qui empêchera bien qu'il ne la dédaigne.

Et, dans le fond, observons une chose. Être jeune & belle, ignorer sa naissance, & ne l'ignorer que par un coup de malheur, rougir & sou-

pier en illuftre infortunée de l'humiliation où cela vous laiffe ; fi j'avois affaire à l'Amour, lui qui eft tendre & galant, qui fe plaît à honorer ce qu'il aime : voilà pour lui paroître charmante & refpectable, dans quelle fituation & avec quelle amas de circonftances je voudrois m'offrir à lui.

Il y a de certaines infortunes qui embelliffent la beauté même, qui lui préparent de la majefté. Vous avez alors, avec vos grâces, celles que votre Hiftoire, faite comme un Roman, vous donne encore. Et ne vous embarraffez pas d'ignorer ce que vous êtes née; laiffez travailler les chimeres de l'amour là-deffus ; elles fçauront bien vous faire un rang diftingué, & tirer bon parti des ténebres qui cacheront votre naiffance. Si une femme pouvoit être prife pour une Divinité, ce feroit en pareil cas que fon amant l'en croiroit une.

A la vérité, il ne faut pas attendre que cela dure, ce font-là de ces grâces & de ces dignités d'emprunt, qui s'en retournent avec les amoureufes folies qui vous en parent.

Et moi je retourne toujours aux réflexions, & je vous avertis que je ne me les reprocherai plus: vous voyez bien que je n'y gagne rien, & que je fuis incorrigible : ainfi tâchons toutes deux de n'y plus prendre garde.

Je laisse Valville déseſpéré de ce que je voulois partir ſans me faire connoître ; mais les pleurs qu'il me vit répandre le calmerent tout-d'un-coup : je n'ai jamais rien vu, ni de ſi doux, ni de ſi tendre que ce qui ſe peignit alors ſur ſa phyſionomie ; & en effet, mes pleurs ne concluoient rien de fâcheux pour lui, ils n'annonçoient ni haîne, ni indifférence, ils ne pouvoient ſignifier que de l'embarras.

Hé quoi ! Mademoiſelle, vous pleurez, me dit-il, en venant ſe jetter à mes genoux avec un amour, où l'on déméloit déjà je ne ſçais quel tranſport d'eſpérance ! Vous pleurez ! Eh ! quel eſt donc le motif de vos larmes ? Vous ai-je dit quelque choſe qui vous chagrine ? Parlez, je vous en conjure : d'où vient que je vous vois dans cet état-là ; ajouta-t-il, en me prenant une main qu'il accabloit de careſſes, & que je ne retirois pas, mais que dans ma conſternation je ſemblois lui abandonner avec décence, & comme à un homme dont le bon cœur, & non pas l'amour, obtenoit de moi cette nonchalance-là.

Répondez-moi, s'écrioit-il. Avez-vous d'autres ſujets de triſteſſe ? & pourriez-vous héſiter d'ouvrir votre cœur à qui vous a donné tout le ſien, à qui vous jure qu'il ſera toujours à vous, à qui

vous

vous aime plus que sa vie, à qui vous aime autant que vous méritez d'être aimée ? Est-ce qu'on peut voir vos larmes sans souhaiter de vous secourir ? & vous est-il permis de m'en pénétrer sans vouloir rien faire de l'attendrissement où elles me jettent ? Parlez : quel service faut-il vous rendre ? Je compte que vous ne vous en irez pas si-tôt.

Il faudroit donc envoyer chez Madame Dutour, lui dis-je naïvement alors, comme entraînée moi-même par le torrent de sa tendresse & de la mienne.

Et la voilà enfin déclarée cette Madame Dutour si terrible, & sa boutique & son enseigne, (car tout cela étoit compris dans son nom ;) & la voilà déclarée sans que j'y hésitasse : je ne m'apperçus pas que j'en parlois.

Chez Madame Dutour ! une Marchande de linge ! hé ! je la connois, dit Valville ; c'est donc elle qui aura soin d'aller chez vous avertir où vous êtes ? Mais de la part de qui lui dira-t-on qu'on vient ?

A cette question ma naïveté m'abandonne ; je me retrouvai glorieuse & confuse, & je retombai dans tous mes embarras.

Et en effet, y avoit-il rien de si piquant que

ce qui m'arrivoit? Je viens de nommer Madame Dutour; je crois par-là avoir tout dit, & que Valville est à-peu-près au fait. Point du tout, il se trouve qu'il faut recommencer, que je n'en suis pas quitte, que je ne lui ai rien appris; & qu'au lieu de comprendre que je n'envoie chez elle, que parce que j'y demeure, il entend seulement que mon dessein est de la charger d'aller dire à mes parents où je suis; c'est-à-dire, qu'il la prend pour ma commissionnaire; c'est-là toute la relation qu'il imagine entr'elle & moi.

Et d'où vient cela? c'est que j'ai si peu l'air d'une Marianne; c'est que mes grâces & ma physionomie le préoccupent tant en ma faveur; c'est qu'il est éloigné de penser que je puisse appartenir, de près ou de loin, à une Madame Dutour, qu'apparemment il ne sçaura que je loge chez elle, & que je suis sa fille de boutique, que quand je le lui aurai dit, & peut-être répété dans les termes les plus simples, les plus naturels & les plus clairs.

Oh! voyez combien il sera surpris; & si moi, qui prévois sa surprise, je ne dois pas frémir plus que jamais de la lui donner!

Je ne répondois donc rien; mais il se mêloit à mon silence un air de confusion si marqué,

qu'à la fin Valville entrevit ce que je n'avois pas le courage de lui dire.

Quoi! Mademoiſelle, eſt-ce que vous logez chez Madame Dutour? Oui, Monſieur, lui répondis-je, d'un ton vraiment humilié: je ne ſuis pourtant pas faite pour elle, mais les plus grands malheurs du monde m'y réduiſent. Voilà donc ce que ſignifioient vos pleurs? me répondit-il en me ſerrant la main avec un attendriſſement qui avoit quelque choſe de ſi honnête pour moi & de ſi reſpectueux, que c'étoit comme une réparation des injures que me feſoit le ſort: voyez ſi mes pleurs m'avoient bien ſervie.

L'article ſur lequel nous en étions, alloit ſans doute donner matiere à une longue converſation entre nous, quand on ouvrit avec grand bruit la porte de la ſalle, & que nous vîmes entrer une Dame menée, devinez par qui? par M. de Climal qui, pour premier objet, apperçut Marianne en face, à demi-couchée ſur un lit de repos, les yeux mouillés de larmes, & tête-à-tête avec un jeune homme, dont la poſture tendre & ſoumiſe, menoit à croire que ſon entretien rouloit ſur l'amour, & qu'il me diſoit: je vous adore; car vous ſçavez qu'il étoit à mes genoux; & qui plus eſt, c'eſt que dans ce moment, il

avoit la tête baiſſée ſur une de mes mains, ce qui concluoit auſſi qu'il la baiſoit. N'étoit-ce pas là un tableau bien amuſant pour M. de Climal !

Je voudrois pouvoir vous exprimer ce qu'il devint. Vous dire qu'il rougit, qu'il perdit toute contenance; ce n'eſt vous rendre que les gros traits de l'état où je le vis.

Figurez-vous un homme dont les yeux regardoient tout ſans rien voir, dont les bras ſe remuoient toujours ſans avoir de geſte; qui ne ſçavoit quelle attitude donner à ſon corps qu'il avoit de trop, ni que faire de ſon viſage qu'il ne ſçavoit ſous quel air préſenter, pour empêcher qu'on y vît ſon déſordre qui alloit s'y peindre.

M. de Climal étoit amoureux de moi; comprenez donc combien il fut jaloux: amoureux & jaloux, voilà déjà de quoi être bien agité; & puis, M. de Climal étoit un faux-dévot, qui ne pouvoit avec ſon honneur laiſſer tranſpirer ni jalouſie, ni amour: ils tranſpiroient pourtant malgré qu'il en eût; il le ſentoit bien, il en étoit honteux, il avoit peur qu'on apperçût ſa honte; & tout cela enſemble lui donnoit je ne ſçais quelle incertitude de mouvements, ſotte, ridicule, qu'on voit mieux qu'on ne l'explique: &

ce n'eſt pas-là tout; ſon trouble avoit encore un grand motif que j'ignorois: le voici; c'eſt que Valville, en ſe levant, s'écria à demi-bas: Eh! c'eſt mon oncle.

Nouvelle augmentation de ſingularité dans ce coup de haſard. Je n'avois fait que rougir en le voyant, cet oncle; mais ſa parenté que j'apprenois, me déconcerta encore davantage; & la maniere dont je le regardai, s'il y fit attention, m'accuſoit bien nettement d'avoir pris plaiſir aux diſcours de Valville. J'avois tout à-fait l'air d'être ſa complice; cela n'étoit pas douteux à ma contenance.

De ſorte que nous étions trois figures très-interdites. A l'égard de la Dame que menoit M. de Climal, elle ne me parut pas s'appercevoir de notre embarras, & ne remarqua, je penſe, que mes grâces, ma jeuneſſe, & la tendre poſture de Valville.

Ce fut elle qui ouvrit la converſation. Je ne vous plains point, Monſieur, vous êtes en bonne compagnie; un peu dangereuſe à la vérité; je n'y crois pas votre cœur fort en ſûreté, dit-elle à Valville, en nous ſaluant: à quoi d'abord il ne répondit que par un ſourire, faute de ſçavoir que dire. M. de Climal ſourioit auſſi, mais de

mauvaise grâce, & en homme déterminé sur le parti qu'il avoit à prendre, inquiet de celui que je prendrois ; car falloit-il qu'il me connût ou non ; & moi-même allois-je en agir avec lui comme avec un homme que je connoissois ?

D'un autre côté, ne sçachant aussi quel accueil je devois lui faire, j'observois le sien pour m'y conformer ; & comme son air souriant ne régloit rien là-dessus, la maniere dont je saluai ne fut pas plus décisive, & se sentit de l'équivoque où il me laissoit.

En un mot, j'en fis trop & pas assez. Dans la moitié de mon salut, il sembloit que je le connoissois ; dans l'autre moitié je ne le connoissois plus ; c'étoit oui, c'étoit non, & tous les deux manqués.

Valville remarqua cette façon d'agir obscure ; car il me l'a dit depuis. Il en fut frappé.

Il faut sçavoir que, depuis quelque temps, il soupçonnoit son oncle de n'être pas tout ce qu'il vouloit paroître ; il avoit appris par de certains faits à se défier de sa Religion & de ses mœurs. Il voyoit que j'étois aimable, que je demeurois chez Madame Dutour, que j'avois beaucoup pleuré avant que de l'avouer. Que pouvoit, après cela, signifier cet accueil à double sens

que je fesois à M. de Climal, qui n'avoit pas à son tour un maintien moins composé, ni plus clair? Il y avoit-là matiere à de fâcheuses conjectures.

J'oüblie de vous dire que je feignis de vouloir me lever, pour saluer plus décemment: non, Mademoiselle, non; demeurez, me dit Valville, ne vous lev ez point; Madame vous en empêchera elle-même, quand elle sçaura que vous vous êtes blessée au pied: pour Monsieur, ajouta-t-il, en adressant la parole à son oncle, je crois qu'il vous en dispense, d'autant plus qu'il me paroît que vous vous connoissez.

Je ne pense pas avoir cet honneur-là, répondit sur-le-champ M. de Climal avec une rougeur qui vengeoit la vérité de son effronterie. Est-ce que Mademoiselle m'auroit vu quelque part? ajouta-t-il, en me regardant d'un œil qui me demandoit le secret.

Je ne sçais, repartis-je d'un ton moins hardi que mes paroles; mais il me sembloit que la physionomie de Monsieur ne m'étoit pas inconnue. Cela se peut, dit-il: mais qu'est-il donc arrivé à Mademoiselle? Est-ce qu'elle est tombée?

Et cette question-là, il la fesoit à son neveu qui ne lui répondoit rien. Il ne l'avoit pas seu-

lement entendu ; son inquiétude l'occupoit de bien d'autres choses.

Oui, Monsieur, dis-je alors pour lui, toute confuse que j'étois d'aider à soutenir un mensonge, dans lequel je voyois bien que Valville m'accusoit d'être de moitié avec son oncle : oui, Monsieur, c'est une chûte que j'ai faite près d'ici, presqu'au sortir de la Messe, & on m'a portée dans cette salle, parce que je ne pouvois marcher.

Mais, dit la Dame, il faudroit du secours. Si c'étoit une entorse, cela est considérable. Êtes-vous seule, Mademoiselle ? N'avez-vous personne avec vous ? pas un laquais ? pas une femme ? Non, Madame, répondis-je, fâchée de l'honneur qu'elle me fesoit, & que je reprochois à ma figure qui en étoit cause. Je ne demeure pas loin d'ici. Hé bien, dit-elle, nous allons dîner, M. de Climal & moi, dans ce quartier ; nous vous remenerons.

Encore ! dis-je en moi-même : quelle persécution ! Tout le monde a donc la fureur de me remener ; car sur cet article-là je n'avois pas l'esprit bien fait ; & ce qui me frappa d'abord, ce fut, comme avec Valville, l'affront d'être reconduite à cette malheureuse boutique.

Cette Dame qui parloit de femme, de laquais, dont elle s'imaginoit que je devois être ſuivie, après cette opinion faſtueuſe de mon état, qu'auroit-elle trouvé? Marianne. Le beau dénoûment! Et quelle Marianne encore? Une petite fripponne en liaiſon avec M. de Climal, c'eſt-à-dire, avec un franc hypocrite.

Car, quel autre nom eût pu eſpérer cet homme de bien? Je vous le demande. Que ſeroit devenue la bonne odeur de ſa vie, lui qui avoit nié de me connoître, & moi-même qui m'étois prêtée à ſon impoſture? N'aurois-je pas été une jolie mignonne avec mes grâces, ſi Madame Dutour & Toinon s'étoient trouvées ſur le pas de leur porte, comme elles en avoient volontiers la coutume? & nous euſſent dit: Ah! c'eſt donc vous, Monſieur! Eh! d'où venez-vous, Marianne? comme aſſurément elles n'y auroient pas manqué.

Oh! voilà ce qui devoit me faire trembler, & non pas ma boutique; c'étoit-là le véritable opprobre qui méritoit mon attention. Je ne l'apperçus pourtant que le dernier: & cela eſt dans l'ordre. On va d'abord au plus preſſé; & le plus preſſé pour nous, c'eſt nous-mêmes, c'eſt-à-dire notre orgueil; car notre orgueil & nous ce

n'eſt qu'un, au-lieu que nous & notre vertu, c'eſt deux. N'eſt-ce pas, Madame?

Cette vertu, il faut qu'on nous la donne; c'eſt en partie une affaire d'acquiſion. Cet orgueil, on ne nous le donne pas, nous l'apportons en naiſſant; nous l'avons tant, qu'on ne ſçauroit nous l'ôter; & comme il eſt le premier en date, il eſt, dans l'occaſion, le premier ſervi. C'eſt la nature qui a le pas ſur l'éducation. Comme il y a long-temps que je n'ai fait de pauſe, vous aurez la bonté de vouloir bien que j'obſerve encore une choſe que vous n'avez peut-être pas aſſez remarquée.

C'eſt que dans la vie nous ſommes plus jaloux de la conſidération des autres que de leur eſtime, & par conſéquent de notre innocence, parce que c'eſt préciſément nous que leur conſidération diſtingue, & que ce n'eſt qu'à nos mœurs que leur eſtime s'adreſſe.

Oh! nous nous aimons encore plus que nos mœurs. Eſtimez mes qualités tant qu'il vous plaira, vous diroient tous les hommes, vous me ferez grand plaiſir, pourvu que vous m'honoriez, moi qui les ai, & qui ne ſuis pas elles; car ſi vous me laiſſez-là, ſi vous négligez ma perſonne, je ne ſuis pas content, vous prenez

à gauche ; c'eſt comme ſi vous me donniez le ſuperflu, & que vous me refuſaſſiez le néceſſaire ; faites-moi vivre d'abord & me divertiſſez après ; ſinon j'y pourvoirai : & qu'eſt-ce que cela veut dire ? C'eſt que, pour parvenir à être honoré, je ſçaurai bien ceſſer d'être honorable ; & en effet, c'eſt aſſez là le chemin des honneurs. Qui les mérite n'y arrive guères. J'ai fini.

Ma réflexion n'eſt pas mal placée ; je l'ai faite ſeulement un peu plus longue que je ne croyois. En revanche, j'en ferai quelqu'autre ailleurs, qui ſera trop courte.

Je ne ſçais pas comment nous nous ſerions échappés, M. de Climal & moi, du péril où nous jettoit cette Dame, en offrant de me reconduire.

Auroit-il pu s'exempter de prêter ſon carroſſe ? aurois-je pu refuſer de le prendre ? Tout cela étoit difficile. Il pâliſſoit, & je ne répondois rien ; ſes yeux me diſoient : tirez-moi d'affaire ; les miens lui diſoient : tirez-m'en vous-même ; & notre ſilence commençoit à devenir ſenſible, quand il entra un laquais qui dit à Valville que le carroſſe qu'il avoit envoyé chercher, pour moi, étoit à la porte.

Cela nous ſauva, & mon Tartuffe en fut ſi raſſuré,

qu'il ôſa même ábuſer de la ſécurité où il ſe trouvoit pour lors, & porter l'audace jusqu'à dire: mais il n'y a qu'à renvoyer ce carroſſe, il eſt inutile, puiſque voilà le mien; & cela du ton d'un homme qui avoit compté me mener, & qui n'avoit négligé de répondre à la propoſition, que parce qu'elle ne feſoit pas la moindre difficulté.

Je ſonge pourtant que je devrois rayer l'épithète de Tartuffe que je viens de lui donner; car je lui ai obligation à ce Tartuffe-là. Sa mémoire me doit être chere; il devint un homme de bien pour moi. Ceci ſoit dit pour l'acquit de ma reconnoiſſance, & en réparation du tort que la vérité hiſtorique pourra lui faire encore; cette vérité a ſes droits qu'il faut bien que M. de Climal eſſuye.

Je compris bien qu'il s'en fioit à moi pour l'impunité de ſa hardieſſe, & qu'il ne craignoit pas que j'euſſe la malice ou la ſimplicité de l'en faire repentir.

Non, Monſieur, lui répondis je; il n'eſt pas néceſſaire que je vous dérange, puiſque j'ai une voiture pour m'en retourner : & ſi Monſieur, dis-je tout-de-ſuite en parlant à Valville, veut bien appeller quelqu'un pour m'aider à me lever d'ici, je partirai tout-à-l'heure.

Je penſe que ces Meſſieurs vous aideront bien eux-mêmes, dit galamment la Dame, & en voici un (c'étoit Valville qu'elle montroit), qui ne ſera pas fâché d'avoir cette peine-là; n'eſt-il pas vrai? (diſcours qui venoit ſans doute de ce qu'elle l'avoit vu à mes genoux.) Au reſte, ajouta-t-elle, comme nous nous en-allons auſſi, il faut vous dire ce qui nous amenoit : avez-vous des nouvelles de Madame de Valville? (c'étoit la mere du jeune homme.) Arrive-t-elle de ſa campagne? La reverrons-nous bientôt? Je l'attends cette ſemaine, dit Valville d'un air diſtrait & nonchalant, qui prouvoit mal cet empreſſement que la Dame lui avoit ſuppoſé pour moi; & qui m'auroit peut-être piquée moi-même, ſi je n'avois pas eu auſſi mes petites affaires dans l'eſprit; mais j'étois trop dans mon tort pour y trouver à redire. Il y avoit d'ailleurs dans ſa nonchalance, je ne ſçais quel fond de triſteſſe qui me rendoit honteuſe, parce que j'en appercevois le motif.

Je ſentois que c'étoit un cœur conſterné de ne ſçavoir plus ſi je méritois ſa tendreſſe, & qui avoit peur d'être obligé d'y renoncer. Y avoit-il rien de plus obligeant pour moi, que cette peur-là, Madame? rien de plus flatteur, de plus

aimable, rien de plus digne de jetter mon cœur dans un humble & tendre embarras devant le sien? car c'étoit-là précisément tout ce que j'éprouvois. Un mélange de plaisir & de confusion, voilà mon état. Ce sont de ces choses dont on ne peut dire que la moitié de ce qu'elles sont.

Malgré cet air de froideur dont je vous ai parlé, Valville, après avoir satisfait à la question de la Dame, vint à moi pour m'aider à me lever, & me prit par-dessous les bras; mais comme il vit que M. de Climal s'avançoit aussi : non, Monsieur, dit-il, ne vous en mêlez pas; vous ne seriez pas assez fort pour soutenir Mademoiselle, & je doute qu'elle puisse poser le pied à terre; il vaut mieux appeller quelqu'un. M. de Climal se retira; (on a si peu d'assurance, quand on n'a pas la conscience bien nette!) & là-dessus il sonne. Deux de ses gens arrivent : approchez, leur dit-il, & tâchez de porter Mademoiselle jusqu'à son carrosse.

Je crois que je n'avois pas besoin de cette cérémonie-là, & qu'avec le secours de deux bras, je me serois aisément soutenue; mais j'étois si étourdie, si déconcertée, que je me laissai mener comme on vouloit, & comme je ne voulois pas.

M. de Climal, & la Dame qui s'en retournoient ensemble, me suivirent, & Valville marchoit le dernier en nous suivant aussi.

Quand nous traversâmes la cour, je le vis du coin de l'œil qui parloit à l'oreille d'un laquais.

Et puis me voilà arrivée à mon carrosse, où la Dame, avant que de monter dans le sien, voulut obligeamment m'arranger elle-même. Je l'en remerciai. Mon compliment fut un peu confus. Ce que je dis à Valville le fut encore davantage; je crois qu'il n'y répondit que par une révérence qu'il accompagna d'un coup-d'œil où il y avoit bien des choses que j'entendis toutes; mais que je ne sçaurois rendre, & dont la principale signifioit ; que faut-il que je pense?

Ensuite je partis interdite, sans sçavoir ce que je pensois moi-même, sans avoir ni joie, ni tristesse, ni peine, ni plaisir. On me menoit, & j'allois. Qu'est-ce que tout cela deviendra ? Que vient-il de se passer! voilà tout ce que je me disois dans un étonnement qui ne me laissoit nul exercice d'esprit, & pendant lequel je jettai pourtant un grand soupir qui échappa plus à mon instinct qu'à ma pensée.

Ce fut dans cet état que j'arrivai chez Madame Dutour. Elle étoit assise à l'entrée de sa boutique,

qui s'impatientoit à m'attendre, parce que son dîner étoit prêt.

Je l'apperçus de loin qui me regardoit dans le carrosse où j'étois, & qui m'y voyoit, non comme Marianne, mais comme une personne qui lui ressembloit tant, qu'elle en étoit surprise; & mon carrosse étoit déja arrêté à la porte, qu'elle ne s'avisoit pas encore de croire que ce fût moi: (c'est qu'à son compte, je ne devois arriver qu'à pied.)

A la fin pourtant il fallut bien me reconnoître. Ah, ah! Marianne; eh! c'est vous, s'écria-t elle. Eh! pourquoi donc en fiacre? Est-ce que vous venez de si loin? Non, Madame, lui dis-je; mais je me suis blessée en tombant, & il m'étoit impossible de marcher; je vous compterai mon accident, quand je serai rentrée. Ayez à présent la bonté de m'aider avec le cocher à descendre.

Le cocher ouvroit la portiere pendant que je parlois. Allez, allez, me dit-il, arrivez; ne vous embarrassez pas, Mademoiselle; pardi: je vous descendrai bien tout seul. Un bel enfant comme vous, qu'est-ce que cela pèse? C'est le plaisir. Venez, venez; jettez-vous hardiment, je vous porterois encore plus loin que vous n'iriez sur vos jambes.

En

En effet, il me prit entre ses bras, & me transporta comme une plume jusqu'à la boutique, où je m'assis tout-d'un-coup.

Il est bon de vous dire que dans l'intervalle du transport, je jettai les yeux dans la rue du côté d'où je venois, & que je vis à trente ou quarante pas de-là un des gens de Valville qui étoit arrêté, & qui avoit tout l'air d'avoir couru pour me suivre: & c'étoit apparemment là le résultat de ce qu'il avoit dit à ce laquais, quand je l'avois vu lui parler à l'oreille.

La vue de ce domestique aposté réveilla toute ma sensibilité sur mon aventure, & me faire encore rougir: c'étoit un témoin de plus de la petitesse de mon état; & ce garçon, quoiqu'il n'eût fait que me voir chez Valville, ne se seroit pas, (j'en suis sûr) imaginé que je dusse entrer chez moi par une boutique; c'est une réflexion que je fis: n'en étoit-ce pas assez pour être fâchée de le trouver là? Il est vrai que ce n'étoit qu'un laquais; mais quand on est glorieuse, on n'aime à perdre dans l'esprit de personne; il n'y a point de petit mal pour l'orgueil, point de minutie, rien ne lui est indifférent; & enfin ce valet me mortifia: d'ailleurs, il n'étoit là que par l'ordre de Valville, il n'y avoit pas à en douter. C'étoit

bien la peine que mon maître fît tant de façon avec cette petite fille-là, pouvoit-il dire en lui-même d'après ce qu'il voyoit ! Car ces gens-là ſont plus moqueurs que d'autres ; c'eſt le régal de la baſſeſſe, que de mépriſer ce qu'ils ont reſpecté par mépriſe ; & je craignois que cet homme-ci, dans ſon rapport à Valville, ne gliſſât ſur mon compte quelque tournure inſultante ; qu'il ne ſe régalât un peu aux dépens de mon domicile, & n'achevât de rebuter la délicateſſe de ſon maître. Je n'avois déjà que trop baiſſé de prix à ſes yeux. Il n'oſoit déjà plus faire tant de cas de l'honneur qu'il y auroit à me plaire ; & adieu le plaiſir d'avoir de l'amour, quand la vanité d'en inſpirer nous quitte ; & Valville étoit preſque dans ce cas-là. Voyez le tort que m'eût fait alors le moindre trait railleur jetté ſur moi ; car on ne ſçauroit croire la force de certaines bagatelles ſur nous, quand elles ſont placées ; & la vérité eſt, que les dégoûts de Valville provenus de-là, m'auroient plus fâchée que la certitude de ne le plus voir.

A peine fus-je aſſiſe, que je tirai de l'argent pour payer le cocher ; mais Madame Dutour, en femme d'expérience, crut devoir me conduire là-deſſus, & me trouva trop jeune pour m'aban-

donner ce petit détail. Laissez-moi faire, me dit-elle, je vais le payer; où vous a-t-il pris? Auprès de la Paroisse, lui dis-je. Hé! c'est tout près d'ici, répliqua-t-elle, en comptant quelque monnoie. Tenez, mon enfant, voilà ce qu'il vous faut.

Ce qu'il me faut! cela! dit le cocher, qui lui rendit sa monnoie avec un dédain brutal; oh! que nenni: cela ne se mesure pas à l'aune. Mais que veut-il dire avec son aune, cet homme, répliqua gravement Madame Dutour. Vous devez être content; on sçait peut-être bien ce que c'est qu'un carrosse, ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on en paye.

Eh! quand ce seroit de demain, dit le cocher, qu'est-ce que cela avance? Donnez-moi mon affaire, & ne crions pas tant; voyez de quoi elle se mêle! Est-ce vous que j'ai menée? Est-ce qu'on vous demande quelque chose? Quelle diable de femme avec ses douze sols! Elle marchande cela comme une botte d'herbes.

Madame Dutour étoit fiere, parée, & qui plus est assez jolie; ce qui lui donnoit encore une autre espèce de gloire.

Les femmes d'un certain état s'imaginent en avoir plus de dignité, quand elles ont un joli visage; elles regardent cet avantage-là comme un

rang. La vanité s'aide de tout, & remplace ce qui lui manque avec ce qu'elle peut. Madame Dutour se sentit donc offensée de l'apostrophe ignoble du cocher; (je vous raconte cela pour vous divertir:) la botte d'*herbes* sonna mal à ses oreilles. Comment ce jargon-là pouvoit-il venir à la bouche de quelqu'un qui la voyoit? Y avoit-il rien dans son air qui fît penser à pareille chose? En vérité, mon ami, il faut avouer que vous êtes bien impertinent, & il me convient bien d'écouter vos sottises, dit-elle! Allons, retirez-vous. Voilà votre argent; prenez ou laissez: qu'est-ce que cela signifie? Si j'appelle un voisin, on vous apprendra à parler aux bourgeois plus honnêtement que vous ne faites.

Hé bien! qu'est-ce que me vient conter cette chiffonniere? répliqua l'autre en vrai fiacre. Garre! prenez garde à elle, elle a son fichu des Dimanches. Ne semble-t-il pas qu'il faille tant de cérémonies pour parler à Madame? On parle bien à Perrette. Hé, palsambleu! payez-moi. Quand vous seriez encore quatre fois plus bourgeoise que vous n'êtes, qu'est-ce que cela me fait? Faut-il pas que mes chevaux vivent? Avec quoi dîneriez-vous, vous qui parlez, si on ne vous payoit pas votre toile? Auriez-vous la face si

large? Fi! que cela eſt vilain d'être craſſeuſe!

Le mauvais exemple débauche. Madame Dutour, qui s'étoit maintenue juſques-là dans les bornes d'une aſſez digne fierté, ne put réſiſter à cette derniere brutalité du cocher: elle laiſſa là le rôle de femme reſpectable qu'elle jouoit, & qui ne lui rapportoit rien; ſe mit à ſa commodité, en revint à la maniere de quereller qui étoit à ſon uſage; c'eſt-à-dire, aux diſcours d'une commere de comptoir ſubalterne: elle ne s'y épargna pas.

Quand l'amour-propre, chez les perſonnes comme elle, n'eſt qu'à-demi fâché, il peut encore avoir ſoin de ſa gloire; ſe poſſéder, ne faire que l'important, & garder quelque décence; mais dès qu'il eſt pouſſé à bout, il ne s'amuſe plus à ces fadeurs-là, il n'eſt plus aſſez glorieux pour prendre garde à lui; il n'y a plus que le plaiſir d'être bien groſſier & de ſe dèshonorer tout à ſon aiſe qui le ſatisfaſſe.

De ce plaiſir-là, Madame Dutour s'en donna ſans diſcrétion. Attends, attends! ivrogne, avec ton fichu des Dimanches: tu vas voir la Perrette qu'il te faut; je vais te la montrer, moi, s'écria-t-elle en courant ſe ſaiſir de ſon aune qui étoit à côté du comptoir.

Et quand elle fut armée : allons, sors d'ici ! s'écria-t-elle, ou je te mesure avec cela, ni plus ni moins qu'une piece de toile, puisque toile y a. Jarnibleu ! ne me frappez pas, lui dit le cocher qui lui tenoit le bras ; ne soyez pas si osée ! je me donne au diable, ne badinons point ! Voyez-vous ! je suis un gaillard qui n'aime pas les coups, ou la peste m'étouffe ! Je ne vous demande que mon dû, entendez-vous ? il n'y a point de mal à ça.

Le bruit qu'ils fesoient, attiroit du monde ; on s'arrêtoit devant la boutique. Me laisseras-tu ! lui disoit Madame Dutour, qui disputoit toujours son aune contre le cocher : Levez-vous donc, Marianne ; appellez M. Richard. M. Richard ! crioit-elle tout de suite elle-même ; & c'étoit notre hôte qui logeoit au second & qui n'y étoit pas. (Elle s'en douta.) Messieurs ! dit-elle, en apostrophant la foule qui s'étoit arrêtée devant la porte, je vous prends tous à témoins ; vous voyez ce qui en est, il m'a battue : (cela n'étoit pas vrai ;) je suis maltraitée. Une femme d'honneur comme moi ! Eh vîte, eh vîte ! allez chez le Commissaire, il me connoît bien, c'est moi qui le fournis ; on n'a qu'à lui dire que c'est chez Madame Dutour. Courez-y, Madame Ca-

tau ; coürez-y, m'amie ; crioit-elle à une servante du voisinage ; le tout avec une cornette que les secousses que le cocher donnoit à ses bras, avoient rangée de travers.

Elle avoit beau crier, personne ne bougeoit, ni Messieurs, ni Catau.

Le peuple à Paris n'est pas comme ailleurs. En d'autres endroits, vous le verrez quelquefois commencer par être méchant ; & puis finir par être humain. Se querelle-t-on : il excite, il anime : veut-on se battre, il sépare. En d'autres pays, il laisse faire, parce qu'il continue d'être méchant.

Celui de Paris n'est pas de même ; il est moins canaille, & plus peuple que les autres peuples.

Quand il accourt en pareils cas, ce n'est pas pour s'amuser de ce qui se passe, ni comme qui diroit pour s'en réjouir ; non, il n'a pas cette maligne espiéglerie-là : il ne va pas rire, car il pleurera peut-être, & ce sera tant mieux pour lui : il va voir, il va ouvrir des yeux stupidement avides : il va jouir bien sérieusement de ce qu'il verra. En un mot, alors il n'est ni polisson, ni méchant ; & c'est en quoi j'ai dit qu'il étoit moins canaille : il est seulement curieux, d'une curiosité sotte & brutale, qui ne veut ni bien ni mal à

perſonne, qui n'y entend point d'autre fineſſe que de venir ſe repaître de ce qui arrivera. Ce ſont des émotions d'âme que ce peuple demande; les plus fortes ſont les meilleures; il cherche à vous plaindre ſi on vous outrage, à s'attendrir pour vous ſi on vous bleſſe, à frémir pour votre vie ſi on la menace: voilà ſes délices; & ſi votre ennemi n'avoit pas aſſez de place pour vous battre, il lui en feroit lui-même, ſans en être plus mal-intentionné; & lui diroit volontiers: tenez, faites à votre aiſe, & ne nous retranchez rien du plaiſir que nous avons à frémir pour ce malheureux. Ce ne ſont pourtant pas les choſes cruelles qu'il aime, il en a peur au contraire; mais il aime l'effroi qu'elles lui donnent: cela remue ſon âme qui ne ſçait jamais rien, qui n'a jamais rien vu, qui eſt toujours toute neuve.

Tel eſt le peuple de Paris, à ce que j'ai remarqué dans l'occaſion. Vous ne vous ſeriez peut-être pas trop ſouciée de le connoître; mais une définition de plus ou de moins, quand elle vient à propos, ne gâte rien dans une hiſtoire: ainſi laiſſons celle-là, puiſqu'elle y eſt.

Vous jugez bien, ſuivant le portrait que j'ai fait de ce peuple, que Madame Dutour n'avoit point de ſecours à en eſpérer.

Le moyen qu'aucun des aſſiſtants eût voulu renoncer à voir le progrès d'une querelle qui promettoit tant; à tout moment on touchoit à la cataſtrophe. Madame Dutour n'avoit qu'à pouvoir parvenir à frapper le cocher de l'aune qu'elle tenoit; voyez ce qu'il en feroit arrivé avec un fiacre!

De mon coté, j'étois déſolée; je ne ceſſois de crier à Madame Dutour : arrêtez-vous! Le cocher s'enrouoit à prouver qu'on ne lui donnoit pas ſon compte; qu'on vouloit avoir ſa courſe pour rien, témoin les douze ſols qui n'alloient jamais ſans avoir leur épithète : & des épithètes d'un cocher, on en ſoupçonne l'incivile élégance.

Le ſeul intérêt des bonnes mœurs devoit engager Madame Dutour à compoſer avec ce miſérable : il n'étoit pas honnête à elle de ſoutenir l'énergie de ſes expreſſions; mais elle en dévoroit le ſcandale en faveur de la rage qu'elle avoit d'y répondre; elle étoit trop fâchée pour avoir les oreilles délicates.

Oui, malotru! oui, douze ſols, tu n'en auras pas davantage, diſoit-elle. Et moi je ne les prendrai pas, douze diableſſes, répondoit le cocher. Encore ne les vaux-tu pas, continuoit-elle; n'es-

tu pas honteux, frippon? Quoi! pour venir d'auprès de la Paroisse ici? quand ce seroit pour un carrosse d'Ambassadeur. Tiens, jarni de ma vie! un denier avec, tu ne l'aurois pas : j'aimerois mieux te voir mort, & il n'y auroit pas grande perte; & souviens-toi seulement que c'est aujourd'hui la saint Matthieu : bon jour, bonne œuvre; ne l'oublie pas. Et laisse venir demain; tu verras comme il sera fait. C'est moi qui te le dis, qui ne suis pas une chiffonniere, mais bel & bien Madame Dutour, Madame pour toi, Madame pour les autres, & Madame tant que je serai au monde; entends-tu?

Tout ceci ne se disoit pas sans tâcher d'arracher le bâton des mains du cocher qui le tenoit, & qui, à la grimace & au geste que je lui vis faire, me parut prêt à traiter Madame Dutour comme un homme.

Je crois que c'étoit fait de la pauvre femme : un gros poing de mauvaise volonté, levé sur elle, alloit lui apprendre à badiner avec la modération d'un fiacre, si je ne m'étois pas hâtée de tirer environ vingt sols, & de les lui donner.

Il les prit sur le champ, secoua l'aune entre les mains de Madame Dutour assez violemment pour l'en arracher, la jetta dans son arriere boutique,

enfonça son chapeau, en me disant : grand merci, mignonne ; sortit de-là & traversa la foule qui s'ouvrit alors, tant pour le laisser sortir, que pour livrer passage à Madame Dutour, qui vouloit courir après lui ; que j'en empêchai, & qui me disoit que, jour de Dieu ! je n'étois qu'une petite sotte. Vous voyez bien ces vingt sols-là, Marianne ; je ne vous les pardonnerai jamais, ni à la vie ni à la mort : ne m'arrêtez pas ; car je vous battrai. Vous êtes encore bien plaisante, avec vos vingt sols, pendant que c'est votre argent que j'épargne ! Et mes douze sols, s'il vous plaît ; qui est-ce qui me les rendra ? (car l'intérêt chez Madame Dutour ne s'étourdissoit de rien.) Les emporte-t-il aussi, Mademoiselle ? Il falloit donc lui donner toute la boutique.

Eh ! Madame, lui dis-je, votre monnoie est à terre, & je vous la rendrai, si on ne la trouve pas ; ce que je disois en fermant la porte d'une main, pendant que je tenois Madame Dutour de l'autre.

Le beau carillon ! dit-elle, quand elle vit la porte fermée ; ne nous voilà pas mal ! Ah ! çà, voyons donc cette monnoie qui est à terre, ajouta t-elle, en la ramassant avec autant de sang-froid, que s'il ne s'étoit rien passé. Le coquin

eſt bien-heureux que Toinon n'ait pas été ici ; elle vous auroit bien empêchée de jetter l'argent par les fenêtres : mais il faut juſtement que cette bégueule-là ait été dîner chez ſa mere. Malpeſte ! elle eſt un peu meilleure ménagere. Auſſi, n'a-t-elle que ce qu'elle gagne, & les autres ce qu'on leur donne ; au-lieu que vous, Dieu merci, vous êtes ſi riche, vous avez un ſi bon tréſorier, pourvu qu'il dure !

Eh ! Madame, lui dis-je, avec quelque impatience ; ne plaiſantons point là-deſſus, je vous prie ; je ſçais bien que je ſuis pauvre : mais il n'eſt pas néceſſaire de m'en railler, non plus que des ſecours qu'on a bien voulu me donner & j'aime encore mieux y renoncer, n'avoir rien, & ſortir de chez vous, que d'y demeurer expoſée à des diſcours auſſi déſobligeants. Tenez, dit-elle, où va-t-elle chercher que je la raille ? à cauſe que je lui dis qu'on lui donne. Hé ! pardi oui, on vous donne, & vous prenez, comme de raiſon : à bien donné, bien pris. Ce qui eſt donné n'eſt pas fait pour reſter-là, peut-être ; &, quand on voudra, je prendrai ; voilà tout le mal que j'y ſçache, & je prie Dieu qu'il m'arrive. On ne me donne rien, je ne prends rien, & c'eſt tantpis ; voyez de quoi elle ſe fâche ! Allons, allons,

dînons; cela devroit être fait: il faut aller à Vêpres. Et tout de ſuite elle alla ſe mettre à table. Je me levai pour en faire autant, en me ſoutenant ſur cette aune que Madame Dutour avoit remiſe ſur le comptoir, & je n'en avois pas trop beſoin.

Il me faudroit un chapitre exprès, ſi je voulois rapporter l'entretien que nous eûmes en mangeant.

Je ne diſois mot, & je boudois; Madame Dutour, comme je crois l'avoir déja dit, étoit une bonne femme dans le fond, ſe fâchant ſouvent au-delà de ce qu'elle étoit fâchée; c'eſt-à dire, que de toute la colere qu'elle montroit dans l'occaſion, il y en avoit bien la moitié dont elle auroit pu ſe paſſer, & qui n'étoit là que pour repréſenter : c'eſt qu'elle s'imaginoit que plus on ſe fâchoit, plus on feſoit figure; & d'ailleurs elle s'animoit elle-même du bruit de ſa voix: ſon ton, quand il étoit bruſque, engageoit ſon eſprit à l'être auſſi. Et c'étoit de tout cela enſemble que me vint cette enfilade de duretés, que j'eſſuyai de ſa part; & ce que je dis-là d'elle, n'annonce pas des mouvements de mauvaiſe humeur bien opiniâtres, ni bien ſérieux: ce ſont des bêtiſes, ou des enfances, dont il n'y a que de bonnes gens

qui ſoient capables; de bonnes gens de peu d'eſprit, à la vérité; qui n'ont que de la foibleſſe pour tout caractere : ce qui leur donne une bonté habituelle avec de petits défauts, de petites vertus qui ne ſont que des copies de ce qu'ils ont vu faire aux autres.

Et telle étoit Madame Dutour, que je vous peins par hazard en paſſant. Ce fut donc par cette bonté habituelle, qu'elle fut touchée de mon ſilence.

Peut-être auſſi s'en inquiéta-t-elle à cauſe de la menace que je lui avois faite de ſortir de chez elle, ſi elle me chagrinoit d'avantage; ma penſion étoit bonne à conſerver.

A qui en avez-vous donc, me dit-elle? comme vous voilà muette & penſive! Eſt-ce que vous avez du chagrin? Oui, Madame; vous m'avez mortifiée, lui répondis-je ſans la regarder.

Quoi! vous ſongez encore à cela, reprit-elle? Eh! mon Dieu, Marianne, que vous êtes enfant! Qu'eſt-ce donc que je vous ai dit? Je ne m'en ſouviens plus : eſt-ce que vous croyez, quand on eſt en colere, qu'on va éplucher ſes paroles? Eh, pardi! ce n'eſt pas pour s'épiloguer qu'on vit enſemble. Hé bien! j'ai parlé un petit brin de M. de Climal; eſt-ce cela qui vous fâche, à cauſe

que c'eſt lui qui prend ſoin de vous, & qui fait votre dépenſe? Eſt-ce-là tout? Gageons, parce que vous n'avez ni pere ni mere, que vous avez cru encore que je penſois à cela? car vous êtes d'un naturel ſoupçonneux, Marianne; vous avez toujours l'eſprit au guet. Toinon me l'a bien dit, & ſous prétexte que vous ne connoiſſez point vos parents, vous allez toujours vous imaginant qu'on n'a que cela dans la tête. Par hazard, hier avec notre voiſine nous parlions d'un enfant trouvé qu'on avoit pris dans une allée, vous étiez dans la ſalle, vous nous entendîtes; n'allez-vous pas croire que c'étoit vous que nous diſions? Je le vis bien à la mine que vous fîtes en venant; & voilà que vous recommencez encore aujourd'hui! Eh! je prie Dieu que ce ſoit là mon dernier morceau, ſi j'ai non plus penſé à pere & mere, que s'il n'y en avoit jamais eu pour perſonne? Au ſurplus, les enfants trouvés, les enfans qui ne le ſont point, tout cela ſe reſſemble; & ſi on mettoit là tous ceux qui ſont comme vous, ſans qu'on le ſçache; s'il falloit que le Commiſſaire les emportât, où diantre les mettroit il? Dans le monde on eſt ce qu'on peut, & non pas ce qu'on veut. Vous voilà grande & bien faite, & puis Dieu eſt le pere de ceux qui

n'en ont point : charité n'est pas morte. Par exemple, n'est-ce pas une Providence que ce M. de Climal ? Il est vrai qu'il ne va pas droit dans ce qu'il fait pour vous ; mais qu'importe ? Dieu mene tout à bien ; si l'homme n'en vaut rien, l'argent en est bon, & encore meilleur que d'un bon Chrétien, qui ne donneroit pas la moitié tant. Demeurez en repos, mon enfant : je ne vous recommande que le ménage. On ne vous dit point d'être avaricieuse. Voilà que ma fête arrive : quand ce viendra la vôtre ; celle de Toinon ; dépensez alors, qu'on se régale ; à la bonne heure, chacun en profite : mais hors cela, & dans les jours de carnaval, où tout le monde se réjouit, gardez-moi votre petit fait.

Elle en étoit là de ses leçons, dont elle ne se lassoit pas, & dont une partie me scandalisoit plus que ses brusqueries, quand on frappa à la porte. Nous verrons qui c'étoit dans la suite ; c'est ici que mes aventures vont devenir nombreuses & intéressantes : je n'ai pas encore deux jours à demeurer chez Madame Dutour, & je vous promets aussi moins de réflexions, si elles vous fâchent ; vous m'en direz votre sentiment.

Fin de la seconde Partie.

TROISIEME PARTIE.

OUI, Madame, vous avez raison, il y a long-temps que vous attendez la suite de mon Histoire ; je vous en demande pardon, je ne m'excuserai point ; j'ai tort, & je commence.

Je vous ai dit qu'on frappa à la porte, pendant que Madame Dutour me prêchoit une économie dont elle approuvoit pourtant que je me dispensasse à son profit, c'est-à-dire à sa fête, à celle de Toinon, à la mienne, & à de certains jours de réjouissance où ce seroit fort bien fait de dépenser mon argent pour la régaler elle & sa maison.

C'étoit donc là à-peu-près ce qu'elle me disoit, quand le bruit qu'on fit à la porte l'interrompit. Qui est-là, cria-t-elle tout de suite & sans se lever ? Qui est-ce qui frappe ? Je venois d'entendre arrêter un carrosse ; & comme on répondit au *qui est-là* de Madame Dutour, il me sembla reconnoître la voix de la personne qui répondoit : je pense

que c'eſt M. de Climal, lui dis-je. Croyez-vous, me dit-elle en courant vîte? & je ne me trompois point, c'étoit lui-méme.

Eh! mon Dieu, Monſieur, je vous fais bien excuſe; vraiment je me ſerois bien plus preſſée, ſi j'avois cru que c'étoit vous, lui dit-elle. Tenez, Marianne & moi nous étions encore à table; il n'y a que nous deux ici. Jannot (c'étoit ſon fils) eſt avec ſa tante qui doit le mener tantôt à la foire, car il faut toujours que cet enfant ſoit fourré chez elle, ſur-tout les Fêtes. Madelon (c'étoit ſa ſervante) eſt à la noce d'un couſin qu'elle a; & je lui ai dit: va-t-en, cela n'arrive pas tous les jours, & en voilà pour long-temps. D'un autre côté, Toinon eſt allée voir ſa mere qui ne la voit pas ſouvent, la pauvre femme; elle demeure ſi loin! c'eſt au Fauxbourg Saint-Marceau, imaginez-vous s'il y a à trotter; & tant mieux, j'en ſuis bien-aiſe moi, cela fait que la fille ne ſort guères: de ſorte que je ſuis reſtée ſeule en attendant Marianne, qui, par-deſſus le marché, s'eſt aviſée de tomber en venant de l'Egliſe, & qui s'eſt fait mal à un pied; ce qui eſt cauſe qu'elle n'a pu marcher, & qu'il a fallu la porter près de-là dans une maiſon pour accommoder ſon pied, pour avoir un Chirurgien

qui ne ſe trouve pas-là à point nommé, il faut qu'il vienne, qu'il voye ce que c'eſt, qu'on déchauſſe une fille, qu'on la rechauſſe, qu'elle ſe repoſe ; enſuite un fiacre dont elle a eu beſoin, & qui me l'a ramenée ici toute éclopée, pour ma peine de l'avoir attendue juſqu'à une heure & demie; & puis eſt-ce-là tout? Vous croyez qu'on va dîner, n'eſt-ce pas? Bon ! n'y avoit-il pas ce maudit fiacre que j'ai voulu payer moi-même; pour épargner l'argent de Marianne qui ne ſe connoît pas à cela, & qui malgré moi a été lui donner une fois plus qu'il ne falloit; j'étois dans une colere, auſſi je l'aurois battu ſi j'avois été aſſez forte.

Il y a eu donc bien du bruit, dit M. de Climal? Oh! du bruit: ſi vous voulez, reprit-elle, je me ſuis un peu emportée contre lui; mais, au ſurplus, il n'y a eu que quelques voiſins qui ſe ſont aſſemblés à notre porte, quelques paſſants par-ci par-là.

Tant-pis, lui dit-il aſſez froidement : ce ſont-là de ces ſcenes qu'il faut éviter le plus qu'on peut, & Marianne, qui l'a payée, a pris le bon parti. Comment va votre pied, ajouta-t-il en s'adreſſant à moi? Aſſez bien, lui dis je; je n'y ſens

presque plus que de la foiblesse, & j'espere que demain il n'y aura rien.

Avez-vous achevé de dîner, nous dit-il ? Oh ! sans doute, reprit Madame Dutour : nous causions de choses & d'autres. Ne vous asseyez-vous pas, Monsieur ; avez-vous quelque chose à dire à Marianne ? Oui, dit-il, j'ai à lui parler.

Eh bien ! reprit-elle, ayez donc la bonté de passer dans la Salle, vous ne seriez pas bien ici ; c'est notre taudis : venez, Marianne, appuyez-vous sur moi ; je vous menerai jusques-là : attendez, attendez, je m'en vais chercher mon aune avec quoi vous vous soutiendrez. Non, non, dit M. de Climal, je l'aiderai ; prenez mon bras, Mademoiselle ; & là-dessus je me leve. Nous rentrâmes dans la boutique pour passer dans cette petite salle, où je crois que j'aurois fort bien été toute seule, en me soutenant d'une canne.

Ah çà ! dit Madame Dutour, pendant que je m'asseyois dans un fauteuil, puisque vous avez à entretenir Marianne, moi je vais prendre ma coîffe, & sortir pour aller entendre un petit bout de Vêpres ; elles seront bien avancées : mais je ne perdrai pas tout, & j'en aurai toujours peu ou prou. Adieu, Monsieur ; excusez si je m'en vais,

je vous laiſſe le gardien de la maiſon. Marianne, ſi quelqu'un vient me demander, dites que je ne ſerai pas long-temps; entendez-vous, ma fille? Monſieur, je ſuis votre ſervante.

Elle nous quitta alors, ſortit un moment après, & ne fit que tirer la porte de la rue ſans la fermer, parce qu'il ne pouvoit entrer qui que ce ſoit dans la boutique ſans que nous le viſſions de la ſalle.

Juſques-là Monſieur de Climal avoit eu l'air ſombre & rêveur, ne m'avoit pas dit quatre paroles, & ſembloit attendre qu'elle fût partie pour entamer la converſation; de mon côté, à l'air intrigué que je lui voyois, je me doutois de ce qu'il alloit me dire, & j'en étois dégoûtée d'avance. Apparemment qu'il va être queſtion de ſon amour, penſois-je en moi-même.

Car, avant mon aventure avec Valville, vous vous reſſouvenez bien que j'avois déjà conclu que M. de Climal m'aimoit, & j'en étois encore plus ſûre depuis ce qui s'étoit paſſé chez ſon neveu: un bigot qui avoit rougi de m'y rencontrer, qui avoit feint de ne m'y pas connoître, ne pouvoit y avoir été ſi confus & ſi diſſimulé, que parce que le fond de ſa conſcience ſur mon chapitre ne lui feſoit pas honneur: on appelle cela rougir

devant ſon péché ; & vous ne ſçauriez croire combien alors ce vieux pécheur me paroiſſoit laid, combien ſa préſence m'étoit à charge.

Trois jours auparavant, en découvrant qu'il m'aimoit, je m'étois contentée de penſer que c'étoit un hypocrite, que je n'avois qu'à laiſſer être ce qu'il voudroit, & qu'il n'y gagneroit rien : mais à préſent je n'en reſtois pas là ; je ne me contenois plus pour lui dans cette tranquille indifférence. Ses ſentiments me ſcandaliſoient, m'indignoient, le cœur m'en ſoulevoit. En un mot, ce n'étoit plus le même homme à mes yeux : les tendreſſes du neveu, jeune, aimable, & galant, m'avoient appris à voir l'oncle tel qu'il étoit, & tel qu'il méritoit d'être vu ; elles l'avoient flétri & m'éclairoient ſur ſon âge, ſur ſes rides, & ſur toute la *laideur de ſon caractere.*

Quelle folle & ridicule figure n'a-t-il pas été obligé de faire chez Valville ! Que va-t-il me dire avec ſon vilain amour qui offenſe Dieu ? Va-t-il m'exhorter à ne valoir pas mieux que lui, ſous prétexte des ſervices qu'il me rendra, me diſois-je ? Ah ! qu'il eſt haïſſable ! comment un homme à cet âge-là ne ſe trouve-t-il pas lui-même horrible ? Être auſſi vieux qu'il eſt, avoir l'air dévot, paſſer pour un ſi bon

Chrétien, & enſuite venir dire en ſecret à une jeune fille : ne prenez pas garde à cela je ne ſuis qu'un fourbe, je trompe tout le monde, & je vous aime en débauché honteux qui voudroit bien auſſi vous rendre libertine. Ne voilà-t-il pas un amant bien ragoûtant ?

C'étoient-là, à-peu-près, les petites idées dont je m'occupois pendant qu'il gardoit le ſilence, en attendant que la Dutour fût partie.

Enfin, nous reſtâmes ſeuls dans la maiſon. Que cette femme eſt babillarde, me dit-il en levant les épaules ! j'ai cru que nous ne pourrions nous en défaire. Oui, lui répondis-je, elle aime aſſez à parler ; d'ailleurs, elle ne s'imagine pas que vous ayez rien de ſi ſecret à me dire.

Que penſez-vous de notre rencontre chez mon neveu, reprit-il en ſouriant ? Rien, lui dis-je, ſinon que c'eſt un coup de haſard. Vous avez très-ſagement fait de ne me pas connoître, me dit-il. C'eſt qu'il m'a paru que vous le ſouhaitiez ainſi, répondis-je ; & à propos de cela, Monſieur, d'où vient eſt-ce que vous êtes bien-aiſe que je ne vous aie point nommé, & que vous avez fait ſemblant de ne m'avoir jamais vue ?

C'eſt, me répondit-il d'un air inſinuant & doux, qu'il vaut mieux, & pour vous, & pour moi, qu'on ignore les liaiſons que nous avons enſemble, qui dureront plus d'un jour, & ſur leſquelles il n'eſt pas néceſſaire qu'on glôſe, ma chere fille ; vous êtes ſi aimable qu'on ne manqueroit pas de croire que je vous aime.

Oh ! il n'y a rien à appréhender, repris-je d'un ton ingénu ; on ſçait que vous êtes un ſi honnête-homme ! Oui, oui, dit-il comme en badinant, on le ſçait ; & on a raiſon de le croire : mais, Marianne, on n'en eſt pas moins honnête-homme pour aimer une jolie fille.

Quand je dis un honnête-homme, répondis-je, j'entends un homme de bien, pieux & plein de religion ; ce qui, je crois, empêche qu'on ait de l'amour, à moins que ce ne ſoit pour ſa femme.

Mais, ma chere enfant, me dit-il, vous me prenez donc pour un Saint ? Ne me regardez point ſur ce pied-là : vraiment, vous me faites trop d'honneur, je ne le ſuis point ; & un Saint même auroit bien de la peine à l'être auprès de vous ; oui, bien de la peine : jugez des autres ; & puis je ne ſuis pas marié, je n'ai plus de femme à qui je doive mon cœur ; moi, il ne

m'eſt point défendu d'aimer, je ſuis libre ; mais nous parlerons de cela : revenons à votre accident.

Vous étes tombée ; il a fallu vous porter chez mon neveu, qui eſt un étourdi, & qui aura débuté par vous dire des galanteries ; n'eſt-il pas vrai ? Il vous en contoit, du moins, quand nous ſommes entrés, cette Dame & moi ; & il n'y a rien d'étonnant : il vous a trouvée ce que vous êtes ; c'eſt-à-dire, belle, aimable, charmante ; en un mot, ce que tout le monde vous trouvera : mais, comme je ſuis aſſurément le meilleur ami que vous ayez dans le monde (& c'eſt de quoi j'eſpere bien vous donner des preuves) dites-moi, ma belle enfant, n'auriez-vous pas quelque penchant à l'écouter ? il m'a ſemblé vous voir un air aſſez ſatisfait auprès de lui, me ſuis-je trompé ?

Moi, Monſieur, répondis-je ; je l'écoutois, parce que j'étois chez lui, je ne pouvois faire autrement ; mais il ne me diſoit rien que de fort poli & de fort honnête.

De fort honnête, dit-il en répétant ce mot ; prenez garde, Marianne : ceci pourroit déjà bien venir d'un peu de prévention. Hélas ! que je vous plaindrois dans la ſituation où vous êtes, ſi vous

étiez tentée de prêter l'oreille à de pareilles cajoleries ! ah ! mon Dieu, que ce feroit dommage ! & que deviendriez-vous ? mais, dites-moi, vous a-t-il demandé où vous demeuriez ?

Je crois qu'oui, Monfieur, répondis-je en rougiffant ; & vous qui n'en fçaviez pas les conféquences, vous le lui avez fans doute appris, ajouta-t-il ? Je n'en ai point fait difficulté, repris-je ; auffi bien l'auroit il fçu quand je ferois montée dans le fiacre, puifqu'avant que de partir, il faut bien dire où l'on va.

Vous me faites trembler pour vous, s'écria-t-il d'un air férieux & compatiffant ; oui, trembler : voilà un évènement bien fâcheux, & qui aura les plus malheureufes fuites du monde, fi vous ne les prévenez pas ; il vous perdra, ma fille : je n'exagere rien, & je ne fçaurois me laffer de le dire. Hélas ! quel dommage qu'avec les grâces & la beauté que vous avez, vous devinffiez la proie d'un jeune homme qui ne vous aimera point ; car ces jeunes fous-là fçavent-ils aimer ? ont-ils un cœur, ont-ils des fentiments, de l'honneur, un caractere ? Ils n'ont que des vices, fur-tout avec une fille de votre état, que mon neveu croira fort au-deffous de lui, qu'il regardera comme une jolie grifette, dont il va tâcher de faire une bonne

fortune, & à qui il se promet bien de tourner la tête; ne vous attendez pas à autre chose. De petites galanteries, de petits présents, qui vous amuseront; les protestations les plus tendres, que vous croirez; un étalage de sa fausse passion, qui vous séduira; un éloge éternel de vos charmes; enfin, de petits rendez-vous que vous refuserez d'abord, que vous accorderez après, & qui cesseront tout-d'un-coup par l'inconstance & par les dégoûts du jeune homme: voilà tout ce qui en arrivera. Voyez, cela vous convient-il? je vous le demande, est-ce là ce qu'il vous faut? Vous avez de l'esprit & de la raison, & il n'est pas possible que vous ne considériez quelquefois le cas où vous êtes, que vous n'en soyez inquiette, effrayée. On a beau être jeune, distraite, imprudente, tout ce qu'il vous plaira, on ne sçauroit pourtant oublier son état, quand il est aussi triste, aussi déplorable que le vôtre; & je ne dis rien de trop, vous le sçavez, Marianne: vous êtes une orpheline, & une orpheline inconnue à tout le monde, qui ne tient à qui que ce soit sur la terre, dont qui que ce soit ne s'inquiète & ne se soucie, ignorée pour jamais de votre famille que vous ignorez de même, sans parents, sans bien, sans ami, moi seul excepté, que vous n'avez connu que par

hasard, qui suis le seul qui s'intéresse à vous, & qui à la vérité vous suis tendrement attaché, comme vous le voyez bien par la maniere dont je vous parle, & comme il ne tiendra qu'à vous de le voir infiniment plus dans la suite : car je suis riche, soit dit en passant ; & je puis vous être d'un grand secours, pourvu que vous entendiez vos véritables intérêts, & que j'aie lieu de me louer de votre conduite : quand je dis de votre conduite, c'est de la prudence que j'entends, & non pas une certaine austérité de mœurs : il n'est pas question ici d'une vie rigide & sévere qu'il vous seroit difficile, & peut-être impossible de mener ; vous n'êtes pas même en situation de regarder de trop près à vous là-dessus. Dans le fond, je vous parle ici en homme du monde, entendez-vous? en homme qui, après tout, songe qu'il faut vivre, & que la nécessité est une chose terrible ; ainsi quelque ennemi que je vous paroisse de ce qu'on appelle amour, ce n'est pas contre toutes sortes d'engagements que je me déclare ; je ne vous dis pas de les fuir tous : il y en a d'utiles & de raisonnables, de même qu'il y en a de ruineux & d'insensés, comme le seroit celui que vous prendriez avec mon neveu, dont l'amour n'aboutiroit à rien qu'à vous ravir tout le fruit du seul avan-

tage que je vous connoiſſe, qui eſt d'être aimable. Vous ne voudriez pas perdre votre temps à être la maitreſſe d'un jeune étourdi que vous aimeriez tendrement & de bonne-foi ; à la vérité ce qui ſeroit un plaiſir, mais un plaiſir bien malheureux, puiſque le petit libertin ne vous aimeroit pas de même, & qu'au premier jour il vous laiſſeroit dans une indigence, dans une miſere dont vous auriez plus de peine à ſortir que jamais : je dis une miſere, parce qu'il s'agit de vous éclairer, & non pas d'adoucir les termes ; & c'eſt à tout cela que j'ai ſongé depuis que je vous ai quittée : voilà ce qui m'a fait ſortir de ſi bonne heure de la maiſon où j'ai dîné ; car j'ai bien des choſes à vous dire, Marianne : je ſuis dans de bons ſentiments pour vous ; vous vous en êtes ſans doute apperçue.

Oui, Monſieur, lui répondis-je les larmes aux yeux, confuſe & même aigrie de la triſte peinture qu'il venoit de faire de mon état, & ſcandaliſée du vilain intérêt qu'il avoit à m'effrayer tant : oui, parlez, je me fais un devoir de ſuivre en tout les conſeils d'un homme auſſi pieux que vous.

Laiſſons-là ma piété, vous dis-je, reprit-il en s'approchant d'un air badin pour me prendre la

main. Je vous ai déjà dit dans quel esprit je vous parle. Encore une fois, je mets ici la Religion à part; je ne vous prêche point, ma fille, je vous parle raison; je ne fais ici auprès de vous que le personnage d'un homme de bon-sens, qui voit que vous n'avez rien, & qu'il faut pourvoir aux besoins de la vie, à moins que vous ne vous déterminiez à servir; ce dont vous m'avez paru fort éloignée, & ce qui effectivement ne vous convient pas.

Non, Monsieur, lui dis-je en rougissant de colere; j'espere que je ne serai pas obligée d'en venir là.

Ce seroit une triste ressource, me dit-il; je ne sçaurois moi-même y penser sans douleur: car je vous aime, ma chere enfant, & je vous aime beaucoup.

J'en suis persuadée, lui dis-je; je compte sur votre amitié, Monsieur, & sur la vertu dont vous faites profession, ajoutai-je pour lui ôter la hardiesse de s'expliquer plus clairement. Mais je n'y gagnai rien. Eh! Marianne, me répondit-il, je ne fais profession de rien que d'être foible, & plus foible qu'un autre; & vous sçavez fort bien ce que je veux dire par le mot d'*amitié*; mais vous êtes une petite malicieuse, qui vous

divertissez, & qui feignez de ne pas m'entendre: oui, je vous aime, vous le sçavez; vous y avez pris garde & je ne vous apprends rien de nouveau. Je vous aime comme une belle & charmante fille que vous êtes. Ce n'est pas de l'amitié que j'ai pour vous, Mademoiselle; j'ai cru d'abord que ce n'étoit que cela, mais je me trompois, c'est de l'amour & du plus tendre; m'entendez-vous à présent? de l'amour; & vous ne perdez rien au change, votre fortune n'en ira pas plus mal : il n'y a point d'ami qui vaille un amant comme moi.

Vous, mon amant! m'écriai-je en baissant les yeux; vous, Monsieur, je ne m'y attendois pas.

Hélas! ni moi non plus, reprit-il; ceci est une affaire de surprise, ma fille. Vous êtes dans une grande infortune, je n'ai rien vu de si à plaindre que vous, de si digne d'être secouru; je suis né avec un cœur sensible aux malheurs d'autrui, & je m'imaginois n'être que généreux en vous secourant, que compatissant, que pieux même, puisque vous me regardez aussi comme tel; & il est vrai que je suis dans l'habitude de faire tout le bien qu'il m'est possible. J'ai cru d'abord que c'étoit de même avec vous; j'en ai agi imprudemment dans cette confiance, & il en

eſt arrivé ce que je méritois ; c'eſt que ma confiance a été confondue, car je ne prétends pas m'excuſer, j'ai tort : il auroit été mieux de ne vous pas aimer ; j'en ſerois plus louable aſſurément ; il falloit vous craindre, vous fuir, vous laiſſer là : mais d'un autre côté, ſi j'avois été ſi prudent, où en ſeriez-vous, Marianne ? dans quelles affreuſes extrémités alliez-vous vous trouver ? voyez combien ma petite foibleſſe ou mon amour (comme il vous plaira l'appeller) vient à propos pour vous. Ne ſemble-t-il pas que c'eſt la Providence qui permet que je vous aime, & qui vous tire d'embarras à mes dépens. Si j'avois pris garde à moi, vous n'aviez point d'aſyle, & c'eſt cette réflexion-là qui me conſole quelquefois des ſentiments que j'ai pour vous ; je me les reproche moins parce qu'ils m'étoient néceſſaires, & que d'ailleurs ils m'humilient. C'eſt un petit mal qui fait un grand bien, un bien infini : vous n'imaginez pas juſqu'où il va. Je vous ai parlé de cette indigence où vous reſteriez au premier jour, ſi vous écoutiez mon neveu, lui ou tout autre, & ne vous ai rien dit de l'opprobre qui la ſuivroit, & que voici : c'eſt que la plupart des hommes, & ſur-tout des jeunes gens, ne ménagent pas une fille

comme

comme vous, quand ils la quittent: c'eſt qu'ils ſe vantent d'avoir réuſſi auprès d'elle ; c'eſt qu'ils ſont indiſcrets, impudents & moqueurs ſur ſon compte ; c'eſt qu'ils l'indiquent, qu'ils la montrent, qu'ils diſent aux autres: la voilà. Oh ! jugez quelle aventure ce ſeroit-là pour vous, qui êtes la plus aimable perſonne de votre ſexe, & qui par conſéquent ſeriez auſſi la plus déshonorée ; car dans un pareil cas, c'eſt ce qu'il y a de plus beau qui eſt le plus mépriſé, parce que c'eſt ce qu'on eſt le plus fâché de trouver mépriſable : non pas qu'on exige qu'une belle fille n'ait point d'amants ; au contraire, n'en eût-elle point, on lui en ſoupçonne, & il lui ſied mieux d'en avoir qu'à une autre, pourvû que rien n'éclate, & qu'on puiſſe toujours penſer, en la voyant, que c'eſt un grand bonheur que d'être bien venu d'elle : or, ce n'en eſt plus un, quand elle eſt décriée, & vous ne riſquez rien de tout cela avec moi. Vous ſentez bien, du caractère dont je ſuis, que votre réputation ne court aucun haſard ; je ne ſerai pas curieux qu'on ſçache que je vous aime, ni vous que vous y répondez. C'eſt dans le ſecret que je prétends réparer vos malheurs, & vous aſſurer ſourdement une petite fortune qui vous

mette pour jamais en état de vous passer du secours de gens qui ne me ressembleroient pas, qui seroient plus ou moins riches; mais tous avares, tous amoureux sans tendresse; qui ne vous donneroient qu'une aisance médiocre & passagere, & dont vous seriez pourtant obligée de souffrir l'amour, même en restant chez Madame Dutour.

A ce discours, je me sentis saisie d'une douleur si vive, je me fis tant de pitié à moi-même, de me voir exposée à l'insolence d'un pareil détail, que je m'écriai en fondant en larmes: Eh! mon Dieu, à quoi suis-je réduite?

Et comme il crut que mon exclamation venoit de l'épouvante qu'il me donnoit: doucement, me dit-il d'un air consolant & me serrant la main; doucement, mon aimable & chere fille, rassurez-vous: puisque nous nous sommes rencontrés, vous voilà hors du péril dont je parle; il est vrai que vous ne l'éviteriez pas sans moi: car il ne faut pas vous flatter, vous n'êtes pas née pour être une Lingere; ce n'est point une ressource pour vous, que ce métier-là; vous n'y feriez aucun progrès, vous le sentez bien, j'en suis sûr; & quand vous vous y rendriez habile, il faut de l'argent pour devenir Maitresse,

& vous n'en avez pas ; vous feriez donc toujours fille de boutique. Oh ! je vous prie, gagnerez-vous dans cet état de quoi subvenir à tous vos besoins ; & belle comme vous êtes, manquant de mille choses nécessaires, comment ferez-vous, si vous ne consentez pas que les gens en question vous aident ? Et si vous y consentez, quelle horrible situation !

Eh ! Monsieur, lui dis-je en sanglotant, ne m'en entretenez plus, ayez cette considération pour moi & pour ma jeunesse. Vous sçavez que je sors d'entre les mains d'une fille vertueuse qui ne m'a pas élevée pour entendre de pareils discours ; & je ne sçais pas comment un homme comme vous est capable de me les tenir, sous prétexte que je suis pauvre.

Non, ma fille, me répondit-il en me serrant les bras ; non, vous ne l'êtes point, vous avez du bien puisque j'en ai : c'est à moi désormais à vous tenir lieu de vos parents que vous n'avez plus. Tranquillisez-vous ; je n'ai voulu, dans ce que je vous ai dit, que vous inspirer un peu de frayeur utile ; que vous montrer de quelle conséquence il étoit pour vous, non-seulement que nous nous connussions, mais encore que je prisse, sans m'en appercevoir, cette tendre inclination

qui m'attache à vous, qui m'humilie pourtant, mais dont je ſubis humblement la petite humiliation, parce qu'en effet cet évènement-ci a quelque choſe d'admirable; oui, la fin de vos malheurs en dépendoit: il eſt certain que ſans ce penchant imprévu, je ne vous aurois pas aſſez ſecourue: je n'aurois été qu'un homme de bien envers vous, qu'un bon cœur, comme on l'eſt à l'ordinaire; & cela ne vous auroit pas ſuffi. Vous aviez beſoin que je fuſſe quelque choſe de plus: il falloit que je vous aimaſſe, que je ſentiſſe de l'amour pour vous, je dis un amour d'inclination; il falloit que je ne puſſe le vaincre; & que, forcé d'y céder, je me fiſſe du moins un devoir de racheter ma foibleſſe, & de l'expier en vous ſauvant de tous les inconvénients de votre état; c'eſt auſſi ce que j'ai réſolu, ma fille, & j'eſpere que vous ne vous y oppoſerez pas; je compte même que vous ne ſerez pas ingrate. Il y a beaucoup de différence de votre âge au mien, je l'avoue; mais prenez garde: dans le fond, je ne ſuis vieux que par comparaiſon, & parce que vous êtes bien jeune: car, avec toute autre qu'avec vous, je ſerois d'un âge fort ſupportable, ajouta-t-il du ton d'un homme qui ſe ſent encore aſſez bonne mine. Ainſi,

voyons, convenons de nos mesures avant que la Dutour arrive. Je crois que vous ne songez plus à être Lingere : d'un autre côté, voici Valville, qui est une tête folle, à qui vous avez dit où vous demeuriez, & qui infailliblement cherchera à vous revoir ; il s'agit donc d'échapper à sa poursuite, & de lui dérober nos liaisons, qu'il n'ignoreroit pas long-temps, si vous restiez chez cette femme-ci ; de sorte que l'unique parti qu'il y a à prendre, c'est de disparoître dès demain de ce quartier, & de vous loger ailleurs ; ce qui ne sera pas difficile. Je connoîs un honnête-homme que je charge quelquefois du soin de mes affaires, qui est, ce qu'on appelle un solliciteur de procès, dont la femme est très-raisonnable ; & qui a une petite maison fort jolie, où il y a un appartement que vient de quitter un homme de province, à qui il le louoit ; & cet appartement j'irai dès ce soir le retenir pour vous : vous serez là on ne peut pas mieux, sur-tout venant de ma part. Ce sont de bonnes-gens qui seront charmés de vous avoir ; qui s'en tiendront honorés, d'autant plus que vous y paroîtrez d'une maniere convenable, & qui vous y fera respecter : vous y arriverez sous le titre d'une de mes parentes, qui n'a plus ni pere ni mere ; que j'ai

retirée de la campagne, & dont je veux prendre ſoin : ce qui, joint à la forte penſion que vous y paierez, (car vous mangerez avec eux): à la parure qu'ils vous verront, à l'ameublement que vous aurez dans deux jours, aux Maîtres que je vous donnerai; Maître de Danſe, de Muſique, de Claveſſin, (comme il vous plaira;) ce qui joint, dis-je, à la façon dont j'en agirai avec vous, quand j'irai vous voir, achevera de vous rendre totalement la maîtreſſe chez eux; n'eſt-il pas vrai ? Il n'y a point à héſiter, ne perdons point de temps, Marianne; & pour préparer la Dutour à votre ſortie, dites-lui ce ſoir que vous ne vous ſentez pas propre à ſon négoce, & que vous allez dans un Couvent, où demain matin on doit vous mener ſur les dix heures; en conformité de quoi je vous enverrai la femme de l'homme en queſtion, qui viendra en effet vous prendre avec un carroſſe, & qui vous conduira chez elle, où vous me trouverez. N'en êtes-vous pas d'accord, dites; & ne voulez-vous pas bien auſſi que, pour vous encourager, pour vous prouver la ſincérité de mes intentions; (car je ne veux pas que vous ayez le ſcrupule de m'en croire totalement ſur ma parole) ne voulez-vous pas bien, dis-je, qu'en attendant mieux, je

vous apporte demain un petit contrat de cinq-cents livres de rente ? Parlez, ma belle enfant, serez-vous prête demain ? viendra-t-on ? oui, n'est-ce pas ?

D'abord, je ne répondis rien ; une indignité si déclarée, me confondoit, me coupoit la parole, & je restois immobile, les yeux baissés, & mouillés de larmes.

A quoi rêvez-vous donc, ma chere Marianne, me dit-il ? le temps nous presse, la Dutour va rentrer, en est-ce fait ? en parlerai-je ce soir à mon homme ?

A ces mots, revenant à moi : ah ! Monsieur, m'écriai-je, on ne vous connoît donc pas ; ce Religieux qui m'a menée à vous, m'avoit dit que vous étiez un si honnête-homme !

Mes pleurs & mes soupirs m'empêcherent d'en dire davantage. Eh ! ma chere enfant, me répondit-il, quelle fausse idée vous faites-vous des choses ! Hélas ! lui même, s'il sçavoit mon amour, n'en seroit point si surpris que vous vous le figurez, & n'en estimeroit pas moins mon caractere ; il vous diroit que ce sont-là de ces mouvements involontaires qui peuvent arriver aux plus honnêtes-gens, aux plus raisonnables, aux plus pieux ; il vous diroit que tout Religieux

qu'il est, il n'oseroit pas jurer de s'en garantir ; qu'il n'y a point de faute si pardonnable qu'une sensibilité comme la mienne. Ne vous en faites donc point un monstre, Marianne, ajouta-t-il en pliant imperceptiblement un genou devant moi ; ne m'en croyez pas le cœur moins vrai, moins digne de votre confiance, parce que je l'ai tendre. Ceci ne touche point à la probité, je vous l'ai dit : c'est une foiblesse & non pas un crime, & une foiblesse à laquelle les meilleurs cœurs sont les plus sujets ; votre expérience vous l'apprendra. Ce Religieux, dites-vous, a prétendu vous adresser à un homme vertueux ; aussi l'ai-je été jusqu'ici, aussi le suis-je encore, & si je l'étois moins, je ne vous aimerois peut-être pas. Ce sont vos malheurs & mes vertus naturelles qui ont contribué au penchant que j'ai pour vous ; c'est pour avoir été généreux, pour vous avoir trop plainte, que je vous aime ; & vous me le reprochez, vous que d'autres aimeront, qui ne me vaudront pas, vous qui le voudrez bien sans que votre fortune y gagne ! & vous me rebutez ; moi par qui vous allez être quitte de toutes les langueurs, de tous les opprobres qui menacent vos jours ; moi dont la tendresse (& je vous le dis sans en être plus fier) est un présent que le hasard

vous fait; moi dont le Ciel qui se sert de tout, va se servir aujourd'hui pour changer votre sort.

Il en étoit là de son discours, quand le Ciel qu'il osoit, pour ainsi dire, faire son complice, le punit subitement par l'arrivée de Valville, qui, comme je l'ai déjà marqué, connoissoit Madame Dutour, & qui de la boutique où il entra, passa dans la salle où nous étions, & trouva mon homme dans la même posture où deux ou trois heures auparavant l'avoit surpris M. de Climal, je veux dire à genoux devant moi, tenant ma main qu'il baisoit, & que je m'efforçois de retirer; en un mot, la revanche étoit complette.

Je fus la premiere à appercevoir Valville; & à un geste d'étonnement que je fis, M. de Climal retourna la tête & le vit à son tour.

Jugez de ce qu'il devint à cette vision, elle le pétrifia la bouche ouverte, elle le fixa dans son attitude: il étoit à genoux, il y resta; plus d'action, plus de présence d'esprit, plus de parole; jamais hypocrite confondu ne fit moins mystere de sa honte, ne la laissa contempler plus à l'aise; ne plia de meilleure grâce sous le poids de son iniquité, & n'avoua plus franche-

ment qu'il étoit un misérable; j'ai beau appuyer là-dessus, je ne peindrois pas ce qui en étoit.

Pour moi, qui n'avois rien à me reprocher, il me semble que je fus plus fâchée qu'interdite de cet évènement; & j'allois dire quelque chose, quand Valville, qui avoit d'abord jetté un regard assez dédaigneux sur moi, & qui ensuite s'étoit mis froidement à contempler la confusion de son oncle, me dit d'un air tranquille & méprisant: voilà qui est fort joli, Mademoiselle! Adieu, Monsieur, je vous demande pardon de mon indiscrétion; & là-dessus il partit en me lançant encore un regard aussi cavalier que le premier, & au moment que Monsieur de Climal se relevoit.

Que voulez-vous dire avec ce *voilà qui est joli*, lui criai-je en me levant aussi avec précipitation? Arrêtez, Monsieur, arrêtez; vous vous trompez, vous me faites tort, vous ne me rendez pas justice.

J'eus beau crier, il ne revint point. Courez donc après, Monsieur, dis-je alors à l'oncle, qui, tout palpitant encore, & d'une main tremblante ramenoit son manteau sur ses épaules; (car il en avoit un:) courez donc, Monsieur, voulez-vous que je sois la victime de ceci? Que va-t-il

penſer de moi ? pour qui me prendra-t-il ? mon Dieu, que je ſuis malheureuſe !

Ce que je diſois la larme à l'œil, & ſi outrée, que j'allois moi-même rappeller le neveu qui étoit déjà dans la rue.

Mais l'oncle m'empêchant de paſſer : qu'allez-vous faire, me dit-il ? reſtez, Mademoiſelle ; ne vous inquiétez pas, je ſçais la tournure qu'il faut donner à ce qui vient d'arriver. Eſt-il queſtion d'ailleurs de ce que penſe un petit ſot que vous ne verrez plus, ſi vous voulez ?

Comment ! s'il en eſt queſtion ! repris-je avec emportement, lui qui connoît Madame Dutour, à qui il dira ce qu'il en penſe ; lui avec qui j'ai eu un entretien de plus d'une heure, & qui par conſéquent me reconnoîtra, Monſieur, ne peut-il pas me rencontrer tous les jours, peut-être demain ? ne me mépriſera-t-il pas ? ne me regardera-t-il pas comme une indigne à cauſe de vous, moi qui ſuis ſage, qui aimerois mieux mourir que de ne pas l'être, qui ne poſſede rien que ma ſageſſe qu'on s'imaginera que j'aurai perdue ? Non, Monſieur, je ſuis déſolée, je ſuis au déſeſpoir de vous connoître, c'eſt le plus grand malheur qui pouvoit m'arriver ; laiſſez-moi paſſer, je veux abſolument parler à votre neveu, & lui

dire, à quelque prix que ce ſoit, mon innocence. Il n'eſt pas juſte que vous vous ménagiez à mes dépens. Pourquoi contrefaire le dévot, ſi vous ne l'êtes pas? j'ai bien affaire de toutes ces hypocriſies là, moi !

Petite ingrate que vous êtes, me répondit-il en pâliſſant, eſt-ce-là comme vous payez mes bienfaits? A propos de quoi parlez-vous de votre innocence? où avez-vous pris qu'on ſonge à l'attaquer? Vous ai-je dit autre choſe, ſinon que j'avois quelque inclination pour vous, à la vérité, mais qu'en même temps je me la reprochois: que j'en étois fâché, que je m'en ſentois humilié, que je la regardois comme une faute dont je m'accuſois, & que je voulois l'effacer en la tournant à votre profit, ſans rien exiger de vous qu'un peu de reconnoiſſance? ne ſont-ce pas là mes termes? & y a-t-il rien à tout cela qui n'ait dû vous rendre mon procédé reſpectable?

Eh bien! Monſieur, lui dis-je, puiſque ce ſont-là vos deſſeins, & que vous avez tant de religion, ne ſouffrez donc pas que cet accident-ci me faſſe tort; menez-moi à votre neveu, allons lui dire ce qui en eſt, pour empêcher qu'il ne juge mal auſſi-bien de vous que de moi. Vous

teniez ma main quand il eſt entré; je crois même que vous la baiſiez malgré moi, vous étiez à genoux; comment voulez-vous qu'il prenne cela pour de la piété, & qu'il ne s'imagine pas que vous êtes mon amant, & que je ſuis votre maîtreſſe, à moins que vous ne vous donniez la peine de le détromper ? Il faut donc abſolument que vous lui parliez, quand ce ne ſeroit qu'à cauſe de moi; vous y êtes obligé pour ma réputation, & même pour ôter le ſcandale: autrement ce ſeroit offenſer Dieu; & puis vous verrez que j'ai le meilleur cœur du monde, qu'il n'y aura perſonne qui vous chérira, qui vous reſpectera tant que moi, ni qui ſoit née ſi reconnoiſſante; vous me ferez auſſi tout le bien qu'il vous plaira. J'irai où vous voudrez, je vous obéirai en tout: je ſerai trop heureuſe que vous preniez ſoin de moi, que vous ayez la charité de ne me point abandonner, pourvu qu'à préſent vous ne faſſiez plus myſtere de cette charité à laquelle je me ſoumets, & que ſans tarder davantage vous veniez dire à M. de Valville: mon neveu, vous ne devez point avoir mauvaiſe opinion de cette fille; c'eſt une pauvre orpheline que j'ai la bonté de ſecourir en bon Chrétien que je ſuis; & ſi

tantôt j'ai fait semblant de ne la pas connoître chez vous, c'est que je ne voulois pas qu'on sçût mon action pieuse. Voilà tout ce que je vous demande, Monsieur, en vous priant de me pardonner les mots que j'ai dit sans attention, qui vous ont déplu, & que je réparerai par toute la soumission possible. Ainsi dès que Madame Dutour sera rentrée nous n'avons qu'à partir; aussi-bien quand vous n'iriez pas, je vous avertis que j'irai moi-même.

Allez, petite fille, allez, me répondit-il en homme sans pudeur, qui ne se soucioit plus de mon estime, & qui vouloit bien que je le méprisasse autant qu'il le méritoit; je ne vous crains point, vous n'êtes pas capable de me nuire; & vous qui me menacez, craignez à votre tour que je ne me fâche, entendez-vous? je ne vous en dis pas davantage; mais on se repent quelquefois d'avoir trop parlé : adieu, ne comptez plus sur moi, je retire mes charités; il y a d'autres gens dans la peine qui ont le cœur meilleur que vous, & à qui il est juste de donner la préférence. Il vous restera encore de quoi vous ressouvenir de moi; vous avez des habits, du linge & de l'argent que je vous laisse.

Non, lui dis-je, ou plutôt lui criai-je, il ne me reſtera rien ; car je prétends vous rendre tout, & je commence par votre argent, que j'ai heureuſement ſur moi : le voici, ajoutai-je, en le jettant ſur une table avec une action vive & rapide, qui exprimoit bien les mouvements d'un jeune petit cœur fier, vertueux & inſulté ; il n'y a plus que l'habit & le linge, dont je vais tout-à-l'heure faire un paquet que vous emporterez dans votre carroſſe, Monſieur ; & comme j'ai ſur moi quelques-unes de ces hardes-là, dont j'ai autant d'horreur que de vous, je ne veux que le temps d'aller me déshabiller dans ma chambre, & je ſuis à vous dans l'inſtant ; attendez-moi, ſinon je vous promets de jetter le tout par la fenêtre.

Et pendant que je lui tenois ce diſcours, vous remarquerez que je détachois mes épingles, & que je me décoïffois, parce que la cornette que je portois venoit de lui, de façon qu'en un moment elle fut ôtée, & que je reſtai nue tête avec ces beaux cheveux dont je vous ai parlé, & qui me deſcendoient juſqu'à la ceinture.

Ce ſpectacle le démonta ; j'étois dans un tranſport étourdi qui ne ménageoit rien ; j'élevois ma voix, j'étois échevelée, & le tout enſemble jettoit dans cette ſcene un fracas, une indécence qui

l'allarmoit, & qui auroit pu dégénérer en avanie pour lui.

Je voulois le quitter pour aller faire ce paquet dans ma chambre ; il me retenoit à cause de mon impétuosité, & balbutioit, avec des lèvres pâles, quelques mots que je n'écoutois point. Mais rêvez-vous ? à quoi bon ce bruit-là ?... quelle folie !... mais laissez donc ; prenez garde. Madame Dutour arriva là-dessus.

Oh, oh ! me dit-elle, en me voyant dans le désordre où j'étois ; eh ! qu'est-ce que c'est que tout cela ? qu'est-ce donc ? Sainte Vierge ! comme elle est faite ! à qui en a-t elle, Monsieur ? Où a-t-elle mis sa cornette ? je crois qu'elle est à terre, Dieu me pardonne ! eh ! mon Dieu ! est-ce qu'on l'a battue ?

Ce qu'elle demandoit avec plus de bruit que nous n'en avions fait.

Non, non, dit M. de Climal, qui se hâta de répondre de peur que je n'en vinsse à une explication. Je vous dirai de quoi il est question : ce n'est qu'un mal-entendu de sa part, qui m'a fâché, & qui ne me permet plus de rien faire pour elle ; je vous paierai pour le peu de temps qu'elle a passé ici ; mais de celui qu'elle y passera à présent, je n'en réponds plus.

Quoi !

Quoi ! lui dit Madame Dutour, d'un air inquiet, vous ne continuez pas la penſion de cette pauvre fille? eh ! comment voulez-vous donc que je la garde?

Eh ! Madame, n'en ſoyez point en peine, je ne ſerai point à votre charge; & Dieu me préſerve d'être à la ſienne, dis-je à mon tour, d'un fauteuil où je m'étois aſſiſe ſans ſçavoir ce que je feſois, & où je pleurois ſans les regarder ni l'un ni l'autre. Quant à lui, il s'eſquivoit pendant que je parlois ainſi, & je reſtai ſeule tête-à-tête avec la Dutour, qui, toute déconfortée, croiſoit les mains d'étonnement, & diſoit : quel charivari ! & puis s'aſſeyant : n'eſt-ce pas-là de la belle beſogne que vous avez faite, Marianne? plus d'argent, plus de penſion, plus d'entretien : accommode-toi, te voilà ſur le pavé; n'eſt-ce pas? le beau coup d'état ! la belle équipée ! oui, pleurez à cette heure, pleurez; vous voilà bien avancée ! quelle tête à l'envers !

Eh ! laiſſez-moi, Madame, laiſſez-moi, lui dis-je : vous parlez ſans ſçavoir de quoi il s'agit. Oui, je t'en réponds, ſans ſçavoir ! ne ſçais-je pas que vous n'avez rien? n'eſt-ce pas en ſçavoir aſſez? Qu'eſt-ce qu'elle veut dire avec ſa ſcience? Demandez-moi où elle ira à préſent; c'eſt-là ce

qui me chagrine. Moi, je parle par amitié; & puis c'eſt tout: car, ſi j'avois le moyen de vous nourrir, pardi! on s'embarraſſeroit beaucoup de Monſieur de Climal. Eh! merci de ma vie, je vous dirois: ma fille, tu n'as rien; eh bien, moi! j'ai plus qu'il ne faut: va, laiſſe-le aller, & ne t'inquiète pas; qui en a pour quatre, en a pour cinq: mais oui-dà, on a beau avoir un bon cœur, on va bien loin avec cela; n'eſt-ce pas? Le temps eſt mauvais, on ne vend rien, les loyers ſont chers, & c'eſt tout ce qu'on peut faire que de vivre & d'attraper le bout de l'an; encore faut-il bien tirer pour y aller.

Soyez tranquille, lui répondis-je en jettant un ſoupir: je vous aſſûre que je ſortirai demain à quelque prix que ce ſoit; je ne ſuis pas ſans argent, & je vous donnerai ce que vous voudrez pour la dépenſe que je ferai encore chez vous.

Quelle pitié, me répondit-elle! eh! mais, Marianne, d'où eſt-elle donc venue, cette miſérable querelle? Je vous avois tant prêché, tant recommandé de ménager cet homme.

Ne m'en parlez plus, lui dis-je, c'eſt un indigne; il vouloit que je vous quittaſſe, & que j'allaſſe loger loin d'ici chez un homme de ſa

connoiſſance, qui apparemment ne vaut pas mieux que lui, & dont la femme devoit me venir prendre demain matin. Ainſi quand je n'aurois pas rompu avec lui, quand j'aurois fait ſemblant de conſentir à ſes ſentiments, comme vous le dites, je n'en aurois pas demeuré plus long-temps chez vous, Madame Dutour.

Ah, ah! s'écria-t-elle, c'étoit donc là ſon intention? vous retirer de chez moi pour vous mettre en chambre avec quelque canaille; ah, pardi! celle-là eſt bonne! voyez-vous ce vieux fou, ce vieux penard avec ſa mine d'Apôtre! à le voir, on le mettroit volontiers dans une niche; & pourtant il me fourboit auſſi. Mais à propos de quoi vous aller planter ailleurs? eſt-ce qu'il ne pouvoit pas vous voir ici? qui eſt-ce qui l'en empêchoit? il étoit le maître, il m'avoit dit qu'il prenoit ſoin de vous, que c'étoit une bonne œuvre qu'il faiſoit. Eh! tant mieux, je l'avois pris au mot, moi: eſt-ce qu'on trouble une bonne œuvre? au contraire, on eſt bien-aiſe d'y avoir part; va-t-on éplucher ſi elle eſt mauvaiſe? il n'y a que Dieu qui ſçache la conſcience des gens, & il veut qu'on penſe bien de ſon prochain. De quoi avoit-il peur? il n'avoit qu'à venir & aller ſon train: dès qu'il dit qu'il eſt homme

de bien, lui aurois-je dit: tu en as menti? n'avez-vous pas votre chambre? y aurois-je été voir ce qu'il vous diſoit? que lui falloit-il donc? je ne comprends pas la fantaiſie qu'il a eue? pourquoi vous changer de lieu, dites-moi?

C'eſt, repris-je négligemment, qu'il ne vouloit pas que Monſieur de Valville, chez qui on m'a portée, & à qui j'ai dit où je demeurois, vînt me voir ici. Ah! nous y voilà, dit-elle; oui, j'entends: vraiment je ne m'étonne pas, c'eſt que l'autre eſt ſon neveu, qui n'auroit pas pris la bonne œuvre pour argent comptant, & qui lui auroit dit: qu'eſt-ce que vous faites de cette fille? mais eſt-ce qu'il eſt venu, ce neveu? Il n'y a qu'un moment qu'il vient de ſortir, lui dis-je, ſans entrer dans un plus grand détail; & c'eſt après qu'il a été parti que Monſieur de Climal s'eſt fâché de ce que je refuſois de me retirer demain où il me diſoit, & qu'il m'a reproché ce que j'ai reçu de lui; ce qui a fait que j'ai voulu lui rendre le tout, même juſqu'à la cornette que j'avois, & que j'ai ôtée.

Quel train que tout cela, s'écria-t-elle? Allez, vous avez eu bien du guignon de vous laiſſer cheoir juſtement auprès de la maiſon de ce Monſieur de Valville. Eh, mon Dieu! comment eſt-

ce que le pied vous a glissé? ne faut-il pas prendre garde où l'on marche, Marianne? voyez ce que c'est que d'être étourdie! & puis en second lieu, pourquoi aller dire à ce neveu où vous demeurez? Est-ce qu'une fille donne son adresse à un homme? & ne sçauroit-on avoir le pied foulé sans dire où on loge? car il n'y a que cela qui vous nuit aujourd'hui.

Je ne fesois pas grande attention à ce qu'elle me disoit, & ne lui répondois même que par complaisance.

Enfin, ma fille, continua-t-elle; de remede, je n'y en vois point; voyez: avisez-vous; car, après ce qui est arrivé, il faut bien prendre votre parti, & le plutôt sera le mieux. Je ne veux point d'esclandre dans ma maison; ni moi, ni Toinon n'en avons que faire. Je sçais bien que ce n'est pas votre faute: mais il n'importe, on prend tout à rebours dans ce monde, chacun juge & ne sçait ce qu'il dit: les caquets viennent; eh! qui est-il, & qui est-elle? & où est-ce que c'est, où est ce que ce n'est pas? Cela n'est pas agréable; sans compter que nous ne vous sommes de rien, ni vous de rien à nous; pour une parente, pour la moindre petite cousine, encore passe: mais vous ne l'êtes ni de près ni de loin, ni à nous ni à personne.

Vous m'affligez, Madame, lui répartis-je vivement; ne vous ai-je pas dit que je m'en irois demain? eſt-ce que vous voulez que je m'en aille aujourd'hui? ce ſera comme il vous plaira.

Non, ma fille, non, me répondit-elle; j'entends raiſon, je ne ſuis pas une femme ſi étrange: & ſi vous ſçaviez la pitié que vous me faites, aſſurément vous ne vous plaindriez pas de moi. Non, vous coucherez ici; vous y ſouperez: ce qu'il y aura, nous le mangerons; de votre argent je n'en veux point; & ſi par haſard il y a occaſion de vous rendre quelque ſervice par le moyen de mes connoiſſances, ne m'épargnez pas. Au ſurplus, je vous conſeille une choſe; c'eſt de vous défaire de cette robe que Monſieur de Climal vous a donnée. Vous ne pourriez plus honnêtement la porter à cette heure que vous allez être pauvre & ſans reſſource; elle ſeroit trop belle pour vous, auſſi-bien que ce linge ſi fin qui ne ſerviroit qu'à faire demander où vous l'avez pris. Croyez-moi, quand on eſt gentille & à votre âge, pauvreté & bravoure n'ont pas bon air enſemble: on ne ſçait qu'en dire. Ainſi point d'ajuſtement, c'eſt mon avis; ne gardez que les hardes que vous aviez quand vous êtes entrée ici, & vendez le reſte. Je vous l'ache-

terai même, si vous voulez; non pas que je m'en soucie beaucoup : mais j'avois dessein de m'habiller; &, pour vous faire plaisir, tenez, je m'accommoderai de votre robe. Je suis un peu plus grasse que vous, mais vous êtes un peu plus grande; & comme elle est ample, j'ajusterai cela, je tâcherai qu'elle me serve; à l'égard du linge, ou je vous le paierai, ou je vous en donnerai d'autre.

Non, Madame, lui dis-je froidement : je ne vendrai rien, parce que j'ai résolu, & même promis, de remettre tout à M. de Climal.

A lui, reprit-elle ! vous êtes donc folle ! je lui remettrois comme je danse, pas plus à lui qu'à Jean-de-Verd : il n'en verroit pas seulement une rognure, ni petite ni grosse. Vous vous moquez; n'est-ce pas une aumône qu'il vous a faite ? & ce qu'on a remis, sçavez-vous bien qu'on ne l'a plus, ma fille ?

Elle n'en seroit pas restée là sans doute, & se seroit efforcée, quoiqu'inutilement, de me convertir là-dessus, sans une vieille femme qui arriva, & qui avoit affaire à elle; & dès qu'elle m'eut quittée, je montai dans notre chambre : je dis la nôtre, parce que je la partageois avec Toinon.

De mes ſentiments à l'égard de M. de Climal, je ne vous en parlerai plus ; je n'aurois pû tenir à lui que par de la reconnoiſſance, il n'en méritoit plus de ma part, je le déteſtois : je le regardois comme un monſtre ; & ce monſtre m'étoit indifférent, je n'avois point de regret que c'en fût un. Il étoit bien arrêté que je lui rendrois ſes préſents, que je ne le reverrois jamais, cela me ſuffiſoit, & je ne ſongeai preſque plus à lui. Voyons ce que je fis dans ma chambre.

L'objet qui m'occupa d'abord, vous allez croire que ce fut la malheureuſe ſituation où je reſtois : non, cette ſituation ne regardoit que ma vie ; & ce qui m'occupa me regardoit, moi.

Vous direz que je rêve de diſtinguer cela ; point du tout, notre vie, pour ainſi dire, nous eſt moins chere que nous, que nos paſſions. A voir quelquefois ce qui ſe paſſe dans notre inſtinct là-deſſus, on diroit que, pour être, il n'eſt pas néceſſaire de vivre ; que ce n'eſt que par accident que nous vivons : mais que c'eſt naturellement que nous ſommes. On diroit que, lorſqu'un homme ſe tue, par exemple, il ne quitte la vie que pour ſe ſauver, que pour ſe débarraſſer d'une choſe incommode ; ce n'eſt pas

lui dont il ne veut plus ; mais bien du fardeau qu'il porte.

Je n'allonge mon récit de cette réflexion que pour juſtifier ce que je vous diſois, qui eſt que je penſai à un article qui m'intéreſſoit plus que mon état ; & cet article, c'étoit Valville, autrement dit, les affaires de mon cœur.

Vous vous reſſouvenez que ce neveu en me ſurprenant avec M. de Climal, m'avoit dit : voilà qui eſt joli, Mademoiſelle ! & ce neveu, vous ſçavez que je l'aimois ; jugez combien ce petit diſcours devoit m'être ſenſible !

Premierement, j'avois de la vertu ; Valville ne m'en croyoit plus, & Valville étoit mon Amant. Un Amant, Madame ; ah ! qu'on le haît en pareil cas ! mais qu'il eſt douloureux de le haïr ! & puis, ſans doute, qu'il ne m'aimeroit plus. Ah ! l'indigne ! oui ; mais avoit il tant de tort ? ce Climal eſt un homme âgé, un homme riche ; il le voit à genoux devant moi ; je lui ai caché que je le connoiſſois, & je ſuis pauvre : à quoi cela reſſemble-t-il ? quelle opinion peut-il avoir de moi, après cela ? qu'ai-je à lui reprocher ? S'il m'aime, il eſt naturel qu'il me croie coupable, il a dû me dire ce qu'il m'a dit ; & il eſt bien fâcheux pour lui d'avoir eu tant d'eſtime

& de penchant pour une fille qu'il est obligé de mépriser. Oui : mais enfin il me méprise donc actuellement, il m'accuse de tout ce qu'il y a de plus affreux ; il n'a pas hésité un instant à me condamner, pas seulement attendu qu'il m'eût parlé : & je pourrois excuser cet homme-là ! j'aurois encore le courage de le voir ! il faudroit que je fusse bien lâche, que j'eusse bien peu de cœur. Qu'il eût des soupçons, qu'il fût en colere, qu'il fût outré, à la bonne-heure : mais du mépris, du dédain, des outrages ! mais s'en aller, voir que je le rappelle, & ne pas revenir lui qui m'aimoit, & qui ne m'aime plus apparemment. Ah ! j'ai bien autre chose à faire qu'à songer à un homme qui se trompe si indignement, qui me connoît si mal ! Qu'il devienne ce qu'il voudra : l'oncle est parti, laissons-là le neveu ; l'un est un misérable, & l'autre croit que j'en suis une : ne sont-ce pas là des gens bien regrettables ?

Mais, à propos, j'ai un paquet à faire, dis-je encore en moi-même en me levant d'un fauteuil où j'avois fait tout le soliloque que je viens de rapporter ; à quoi est-ce que je m'amuse, puisque je sors demain ? il faut renvoyer ces hardes aujourd'hui, aussi-bien que l'argent que, ces jours passés,

m'a donné Climal. (Lequel argent étoit resté sur la table où je l'avois jetté, & Madame Dutour me l'avoit par force remis dans ma poche.)

Là-dessus j'ouvris ma cassette pour y prendre d'abord le linge nouvellement acheté. Oui, Monsieur de Valville, oui, disois-je en le tirant, vous apprendrez à me connoître, à penser de moi comme vous le devez; & cette idée me hâtoit: de sorte que, sans y songer, c'étoit plus à lui qu'à son oncle que je rendois le tout, d'autant plus que le renvoi du linge, de la robe & de l'argent, joint à un billet que j'écrirois, ne manqueroit pas de désabuser Valville, & de lui faire regretter ma perte.

Il m'avoit paru avoir l'âme généreuse; & je m'applaudissois d'avance de la douleur qu'il auroit d'avoir outragé une fille aussi respectable que moi: car je me voyois confusément je ne sçais combien de titres pour être respectée.

Premierement, j'avois mon infortune, qui étoit unique; avec cette infortune, j'avois de la vertu, & elles alloient si bien ensemble; & puis j'étois jeune, & puis j'étois belle; que voulez-vous de plus? Quand je me serois faite exprès pour être attendrissante, pour faire soupirer un amant généreux de m'avoir maltraitée, je n'aurois pu y mieux

réussir ; & pourvu que j'affligeasse Valville, j'étois contente : après quoi je ne voulois plus entendre parler de lui. Mon petit plan étoit de ne le voir de ma vie : ce que je trouvois aussi très-beau à moi, & très-fier ; car je l'aimois, & j'étois même bien-aise de l'aimer, parce qu'il s'étoit apperçu de mon amour, & que, me voyant malgré cela rompre avec lui, il en verroit mieux à quel cœur il avoit eu affaire.

Cependant le paquet s'avançoit ; & ce qui va vous réjouir, c'est qu'au milieu de ces idées si hautes & si courageuses, je ne laissois pas, chemin fesant, que de considérer ce linge en le pliant, & de dire en moi-même (mais si bas, qu'à peine m'entendois-je :) il est pourtant bien choisi ; ce qui signifioit, c'est dommage de le quitter.

Petit regret qui déshonoroit un peu la fierté de mon dépit ; mais que voulez-vous ? je me serois parée de ce linge que je renvoyois, & les grandes actions sont difficiles ; quelque plaisir qu'on y prenne, on se passeroit bien de les faire : il y auroit plus de douceur à les laisser là, soit dit en badinant à mon égard ; mais en général, il faut se redresser pour être grand : il n'y a qu'à rester comme on est, pour être petit. Revenons.

Il n'y avoit plus que ma cornette à plier, &

comme en entrant dans la chambre je l'avois mise sur un siége près de la porte, je l'oubliois : une fille de mon âge qui va perdre sa parure, peut avoir des distractions.

Je ne songeois donc plus qu'à ma robe, qu'il falloit empaqueter aussi ; je dis celle que m'avoit donné M. de Climal ; & comme je l'avois sur moi, & qu'apparemment je reculois à l'ôter : n'y a-t-il plus rien à mettre, disois je ; est-ce là tout? Non, il y a encore l'argent ; & cet argent, je le tirai sans aucune peine : je n'étois point avare, je n'étois que vaine ; & voilà pourquoi le courage ne me manquoit que sur la robe.

A la fin pourtant il ne restoit plus qu'elle ; comment ferai-je ? allons, avant que d'ôter celle-ci, commençons par détacher l'autre, ajoutai je, toujours pour gagner du temps sans doute ; & cette autre, c'étoit la vieille dont je parlois, & que je voyois accrochée à la tapisserie.

Je me levai donc pour l'aller prendre ; & dans le trajet, qui n'étoit que de deux pas, ce cœur si fier s'amollit, mes yeux se mouillerent, je ne sçais comment, & je fis un grand soupir, ou pour moi, ou pour Valville, ou pour la belle robe ; je ne sçais pour lequel des trois.

Ce qui est de certain, c'est que je décrochai

l'ancienne ; & qu'en ſoupirant encore, je me laiſſai triſtement aller ſur un ſiége, pour y dire, que je ſuis malheureuſe ! Eh, mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous ôté mon pere & ma mere ?

Peut-être n'étoit-ce pas-là ce que je voulois dire, & ne parlois-je de mes parents que pour rendre le ſujet de mon affliction plus honnête ; car quelquefois on eſt glorieux avec ſoi-même, on fait des lâchetés qu'on ne veut pas ſçavoir, & qu'on ſe déguiſe ſous d'autres noms ; ainſi peut-être ne pleurois-je qu'à cauſe de mes hardes. Quoi qu'il en ſoit, après ce court monologue qui, malgré que j'en euſſe, auroit fini par me déshabiller, j'allai par haſard jetter les yeux ſur ma cornette, qui étoit à côté de moi.

Bon ! dis-je alors, je croyois avoir tout mis dans le paquet, & la voilà encore ; je ne ſonge pas ſeulement à en tirer une de ma caſſette pour me recoîffer, & je ſuis nue-tête : quelle peine que tout cela ! & puis paſſant inſenſiblement d'une idée à une autre, mon Religieux me revint dans l'eſprit. Hélas ! le pauvre homme, me dis-je ! il ſera bien étonné, quand il ſçaura tout ceci.

Et tout de ſuite je penſai que je devois l'aller voir ; qu'il n'y avoit point de temps à perdre ; que c'étoit le plus preſſé à cauſe de ma ſituation ; que

je renverrois bien le paquet le lendemain. Pardi! je ſuis bien ſotte de m'inquiéter tant aujourd'hui de ces vilaines hardes, (je diſois vilaines pour me faire accroire que je ne les aimois pas:) il vaut encore mieux les envoyer demain matin; Valville ſera chez lui alors, il n'y a point d'apparence qu'il y ſoit à préſent; laiſſons-là le paquet, je l'acheverai tantôt, quand je ſerai revenue de chez ce Religieux: mon pied ne me fait preſque plus de mal; j'irai bien tout doucement juſqu'à ſon Couvent, que vous remarquerez qu'il m'avoit enſeigné la derniere fois qu'il étoit venu me voir.

Oui; mais quelle cornette mettrai-je? quelle cornette? eh! celle que j'avois ôtée, & qui étoit à côté de moi. C'étoit bien la peine d'aller fouiller dans ma caſſette pour en tirer une autre, puiſque j'avois celle-ci toute prête.

Et d'ailleurs, comme elle valoit beaucoup plus que la mienne, il étoit même à propos que je m'en ſerviſſe, afin de la montrer à ce Religieux, qui jugeroit, en la voyant, que celui qui me l'avoit donnée y avoit entendu fineſſe, & que ce ne pouvoit pas être par charité qu'on en achetât de ſi belles; car j'avois deſſein de conter toute mon aventure à ce bon Moine, qui m'avoit paru un

vrai homme de bien : or cette cornette feroit une preuve fenfible de ce que je lui dirois.

Et la robe que j'avois fur moi; eh vraiment! il ne falloit pas l'ôter non plus, il eft néceffaire qu'il la voie, elle fera une preuve encore plus forte.

Je la gardai donc & fans fcrupule; j'y étois autorifée par la raifon même : l'art imperceptible de mes petits raifonnements m'avoit conduite jufques-là, & je repris courage jufqu'à nouvel ordre.

Allons, recoîffons-nous : ce qui fut bientôt fait, & je defcendis pour fortir.

Madame Dutour étoit en bas avec fa voifine. Où allez-vous, Marianne, me dit-elle? A l'Églife, lui répondis-je, & je ne mentois prefque pas : une Églife ou un Couvent font à-peu-près la même chofe. Tant-mieux, ma fille, reprit-elle, tant-mieux; recommandez-vous à la fainte volonté de Dieu. Nous parlions de vous, ma voifine & moi; je lui difois que je ferai dire demain une Meffe à votre intention.

Et, pendant qu'elle me tenoit ce difcours, cette voifine qui m'avoit déjà vue deux ou trois fois, & qui, jufques-là ne m'avoit pas trop regardée, ouvroit alors les yeux fur moi, me confidéroit

avec

avec une curioſité populaire, dont de temps en temps le réſultat étoit de lever les épaules, & de dire: la pauvre enfant! cela fait compaſſion: à la voir, il n'y a perſonne qui ne croie que c'eſt une fille de famille. Façon de s'attendrir qui n'étoit ni de bon goût, ni intéreſſante: auſſi ne l'en remerciai-je pas, & je quittai bien vîte mes deux commeres.

Depuis le départ de Monſieur de Climal juſqu'à ce moment où je ſortis, je n'avois, à vrai dire, penſé à rien de raiſonnable. Je ne m'étois amuſée qu'à mépriſer Climal, qu'à me plaindre de Valville, qu'à l'aimer, qu'à méditer des projets de tendreſſe & de fierté contre lui, & qu'à regretter mes hardes; & de mon état, pas un mot: il n'en avoit pas été queſtion, je n'y avois pas pris garde.

Mais le fracas des rues écarta toutes ces idées frivoles, & me fit rentrer en moi-même.

Plus je voyois de monde & de mouvement dans cette prodigieuſe ville de Paris, plus j'y trouvois de ſilence & de ſolitude pour moi: une forêt m'auroit paru moins déſerte; je m'y ſerois ſentie moins ſeule, moins égarée. De cette forêt, j'aurois pu m'en tirer; mais comment ſortir du déſert où je me trouvois? tout l'univers en étoit

un pour moi, puiſque je n'y tenois par aucun lien à perſonne.

La foule de ces hommes qui m'entouroient, qui ſe parloient, le bruit qu'ils feſoient, celui des équipages, la vue même de tant de maiſons habitées; tout cela ne ſervoit qu'à me conſterner davantage.

Rien de tout ce que je vois ici ne me concerne, me diſois-je; & un moment après: que ces gens-là ſont heureux, diſois-je! chacun d'eux a ſa place, & ſon aſyle. La nuit viendra, & ils ne ſeront plus ici, ils ſeront rétirés chez eux; & moi, je ne ſçais où aller, on ne m'attend nulle part, perſonne ne s'appercevra que je lui manque; je n'ai du moins plus de retraite que pour aujourd'hui, & je n'en aurai plus demain.

C'étoit pourtant trop dire, puiſqu'il me reſtoit encore quelque argent, & qu'en attendant que le Ciel me ſecourût, je pouvois me mettre dans une chambre; mais qui n'a de retraite que pour quelques jours, peut bien dire qu'il n'en a point.

Je vous rapporte à-peu-près tout ce qui me paſſoit dans l'eſprit en marchant.

Je ne pleurois pourtant point alors, & je n'en étois pas mieux; je recueillois de quoi pleurer; mon âme s'inſtruiſoit de tout ce qui pouvoit l'af-

fliger, elle se mettoit au fait de ses malheurs; & ce n'est pas là l'heure des larmes: on n'en verse qu'après que la tristesse est prise, & presque jamais pendant qu'on la prend; aussi pleurerai-je bientôt. Suivez-moi chez mon Religieux; j'ai le cœur serré; je suis aussi parée que je l'étois ce matin: mais je n'y songe pas, ou, si j'y songe, je n'y prends plus de plaisir. Nombre de personnes me regardent en passant, je le remarque sans m'en applaudir: j'entends quelquefois dire à d'autres, voilà une belle fille, & ce discours m'oblige sans me réjouir; je n'ai pas la force de me prêter à la douceur que j'y sens.

Quelquefois aussi je pense à Valville, mais c'est pour me dire qu'il seroit ridicule d'y penser davantage; & en effet ma situation décourage le penchant que j'ai pour lui.

C'est bien à moi à avoir de l'amour; il auroit bonne grâce, il seroit bien placé dans une aussi malheureuse créature que moi, qui erre inconnue sur la terre, où j'ai la honte de vivre pour y être l'objet, ou du rebut, ou de la compassion des autres.

J'arrive enfin dans un abattement que je ne sçaurois exprimer; je demande le Religieux, & on me mene dans une salle en-dehors où l'on

me dit qu'il eſt avec une autre perſonne, & cette perſonne, Madame (admirez ce coup de haſard) c'eſt M. de Climal, qui rougit & pâlit tour-à-tour en me voyant, & ſur lequel je ne jettai non plus les yeux que ſi je ne l'avois jamais vu.

Ah! c'eſt vous, Mademoiſelle, me dit le Religieux! approchez, je ſuis bien-aiſe que vous arriviez dans ce moment; c'eſt de vous que nous nous entretenons; mettez-vous là.

Non, mon Pere, reprit auſſi-tôt M. de Climal en prenant congé du Religieux; ſouffrez que je vous quitte. Après ce qui eſt arrivé, il ſeroit indécent que je reſtaſſe: ce n'eſt pas aſſurément que je ſois fâché contre Mademoiſelle; le Ciel m'en préſerve, je lui pardonne de tout mon cœur; & bien loin de me reſſentir de ce qu'elle a penſé de moi, je vous jure, mon pere, que je lui veux plus de bien que jamais, & que je rends grâces à Dieu de la mortification que j'ai eſſuyée dans l'exercice de ma charité pour elle: mais je crois que la prudence & la Religion même ne me permettent plus de la voir.

Et cela dit, mon homme ſalua le Pere; &, qui pis eſt, me ſalua moi-même les yeux modeſtement baiſſés, pendant que de mon côté je baiſſois la tête; & il alloit ſe retirer, quand le Religieux

l'arrêtant par le bras : non, mon cher Monſieur ; non, lui dit-il, ne vous en allez pas, je vous conjure, écoutez-moi. Oui, vos diſpoſitions ſont très-louables, très-édifiantes ; vous lui pardonnez, vous lui ſouhaitez du bien, voilà qui eſt à merveille : mais remarquez que vous ne vous propoſez plus de lui en faire ; que vous l'abandonnez malgré le beſoin qu'elle a de votre ſecours, malgré ſon offenſe qui rendroit ce ſecours ſi méritoire, malgré cette charité que vous croyez encore ſentir pour elle, & que vous vous diſpenſez pourtant d'exercer : prenez-y garde, craignez qu'elle ne ſoit éteinte. Vous remerciez Dieu, dites-vous, de la petite mortification qu'il vous a envoyée ; eh bien ! voulez-vous la mériter, cette mortification qui eſt en effet une faveur ? voulez-vous en être vraiment digne ? redoublez vos ſoins pour cette pauvre enfant orpheline qui reconnoîtra ſa faute ; qui d'ailleurs eſt jeune, ſans expérience ; à qui on aura peut-être dit qu'elle avoit quelques agréments, & qui par vanité, par timidité, par vertu même, aura pu ſe tromper à votre égard. N'eſt-il pas vrai, ma fille ? Ne ſentez-vous pas le tort que vous avez eu avec Monſieur à qui vous devez tant, & qui, bien loin de vous regarder autrement que ſelon Dieu,

n'a voulu, par les ſaintes affections qu'il vous a témoignées, par ſes douces & pieuſes invitations, que vous engager vous-même à fuir ce qui pouvoit vous égarer? Dieu ſoit béni mille fois de vous avoir aujourd'hui conduite ici : c'eſt vous à qui il la ramene, mon cher Monſieur, vous le voyez bien ; allons, ma fille, avouez votre faute ; repentez-vous-en dans l'abondance de votre cœur, & promettez de la réparer à force de reſpect, de confiance & de reconnoiſſance ; avancez, ajouta-t-il, parce que je me tenois éloignée de M. de Climal.

Eh! Monſieur, m'écriai-je alors, en adreſſant la parole à ce faux dévot, eſt-ce que c'eſt moi qui ai tort? comment pouvez-vous me l'entendre dire? hélas! Dieu ſçait tout, qu'il nous rende juſtice, je n'ai pu m'y tromper, vous le ſçavez bien auſſi ; & je fondis en larmes en finiſſant ce diſcours.

M. de Climal, tout intrépide Tartuffe qu'il étoit, ne put le ſoutenir. Je vis l'embarras ſe peindre ſur ſon viſage, il ne put pas même le diſſimuler ; & dans la crainte que le Religieux ne le remarquât, & n'en conçût quelque ſoupçon contre lui, il prit ſon parti en habile homme ; ce fut de paroître naïvement embarraſſé, & d'avouer qu'il l'étoit.

Ceci me déconcerte, dit-il, avec un air de confuſion pudique, je ne ſçais que répondre; quelle avanie ! ah! mon père! aidez-moi à ſupporter cette épreuve; cela va ſe répandre, cette pauvre enfant le dira par-tout; elle ne m'épargnera pas. Hélas! ma fille, vous ſerez pourtant bien injuſte; mais Dieu le veut. Adieu, mon Pere, parlez-lui, tâchez de lui ôter cette idée-là, s'il eſt poſſible; il eſt vrai que je lui ai marqué de la tendreſſe, elle ne l'a pas compriſe; c'étoit ſon âme que j'aimois, que j'aime encore, & qui mérite d'être aimée : oui, mon Pere, Mademoiſelle a de la vertu, je lui ai découvert mille qualités; & je vous la recommande, puiſqu'il n'y a pas moyen de me mêler de ce qui la regarde.

Après ces mots il ſe retira, & ne ſalua cette fois-ci que le Religieux, qui, en lui rendant ſon ſalut, avoit l'air incertain de ce qu'il devoit faire; qui le conduiſit juſqu'à ſa ſortie de la ſalle, & qui, ſe retournant enſuite de mon côté, me dit preſque la larme à l'œil : Ma fille, vous me fâchez, je ne ſuis point content de vous; vous n'avez ni docilité, ni reconnoiſſance; vous n'en croyez que votre petite tête; & voilà ce qui en arrive. Ah! l'honnête-homme! quelle perte vous

faites ! que me demandez-vous à présent ? Il est inutile de vous adresser à moi davantage, très-inutile : quel service voulez-vous que je vous rende ? J'ai fait ce que j'ai pu ; si vous n'en avez pas profité, ce n'est pas ma faute, ni celle de cet homme de bien que je vous avois trouvé, & qui vous a traitée comme si vous aviez été sa propre fille ; car il m'a tout dit : habits, linge, argent, il vous a fournie de tout, vous payoit une pension, alloit vous la payer encore, & avoit même dessein de vous établir, à ce qu'il m'a assuré ; & parce qu'il n'approuve pas que vous voyiez son neveu, qui est un jeune homme étourdi & débauché ; parce qu'il veut vous mettre à l'abri d'une connoissance qui vous est très-dangereuse, & que vous avez envie d'entretenir, vous vous imaginez par dépit qu'un homme si pieux & si vertueux vous aime, & qu'il est jaloux ; cela n'est il pas bien étrange, bien épouvantable ? Lui jaloux, lui vous aimer ! Dieu vous punira de cette pensée-là, ma fille ; vous ne l'avez prise que dans la malice de votre cœur, & Dieu vous en punira, vous dis-je.

Je pleurois pendant qu'il parloit ; écoutez-moi, mon Pere, lui répartis-je en sanglotant ; de grâce écoutez-moi.

Eh bien! que me direz-vous, répondit-il? qu'aviez-vous affaire de ce jeune homme? pourquoi vous obſtiner à le voir? quelle conduite! Paſſe encore pour cette folie-là pourtant; mais porter la mauvaiſe humeur & la rancune juſqu'à être ingrate & méchante envers un homme ſi reſpectable, & à qui vous devez tant, que deviendrez-vous avec de pareils défauts? quel malheur qu'un eſprit comme le vôtre! oh! en vérité, votre procédé me ſcandaliſe. Voyez, vous voilà d'une propreté admirable; qui eſt-ce qui diroit que vous n'avez point de parents? & quand vous en auriez, & qu'ils ſeroient riches, ſeriez-vous mieux accommodée que vous l'êtes? peut-être pas ſi bien, & tout cela vient de lui apparemment. Seigneur! que je vous plains! il ne vous a rien épargné.... Eh, mon pere! vous avez raiſon, m'écriai-je encore une fois; mais ne me condamnez pas ſans m'entendre: je ne connois point ſon neveu, je ne l'ai vu qu'une fois par haſard, & ne me ſoucie point de le revoir, je n'y ſonge pas; quelle liaiſon aurois-je avec lui? Je ne ſuis point folle, & Monſieur de Climal vous abuſe; ce n'eſt point à cauſe de cela que je romps avec lui, ne vous prévenez point. Vous parlez de mes hardes, elles ne ſont que trop belles, j'en ai été

étonnée, & elles vous surprennent vous-même tenez, mon Pere, approchez, considérez la finesse de ce linge; je ne le voulois pas si fin au moins; j'avois de la peine à le prendre, sur-tout à cause des manieres qu'il avoit eues avec moi auparavant; mais j'ai eu beau lui dire, je n'en veux point, il s'est moqué de moi, & m'a toujours répondu, allez vous regarder dans un miroir, & voyez après si ce linge est trop beau pour vous Oh! à ma place qu'auriez-vous pensé de ce discours-là, mon Pere? dites la vérité: si M. de Climal est si dévot, si vertueux, qu'a-t-il besoin de prendre garde à mon visage? que je l'aie beau ou laid, de quoi s'embarrasse-t-il? d'où vient aussi qu'en badinant, il m'a appellé friponne dans son carosse, en m'ajoutant à l'oreille d'avoir le cœur plus facile, & qu'il me laisseroit le sien pour m'y encourager? Qu'est-ce que cela signifie? quand on n'est que pieux, parle-t-on du cœur d'une fille, & lui laisse-t-on le sien, lui donne-t-on des baisers comme il a encore tâché de m'en donner un dans ce catrosse?

Un baiser, ma fille, reprit le Religieux, un baiser! vous n'y songez pas: comment donc, sçavez-vous bien qu'il ne faut jamais dire cela, parce que cela n'est point? Qui est-ce qui vous croira?

llez, ma fille, vous vous trompez, il n'en eſt ɛn, il n'eſt pas poſſible; un baiſer! Quelle viſion! ce pauvre homme! c'eſt qu'on eſt cahoté dans un carroſſe, & que quelque mouvement lui aura fait pencher ſa tête ſur la vôtre; voilà tout ce que ce peut-être, & ce que dans votre chagrin contre lui vous aurez pris pour un baiſer: quand on haït les gens, on voit tout de travers à leur égard.

Eh! mon Pere, en vertu de quoi l'aurois-je haï alors, répondis-je? je n'avois point encore vu ſon neveu, qui eſt, dit-il, la cauſe que je ſuis fâchée contre-lui; je ne l'avois point vu: & puis ſi je m'étois trompée ſur ce baiſer que vous ne croyez point, M. de Climal dans la ſuite ne m'auroit pas confirmée dans ma penſée; il n'auroit pas recommencé chez Madame Dutour, ni tant manié, tant loué mes cheveux dans ma chambre où il étoit toujours à me tenir la main qu'il approchoit à chaque inſtant de ſa bouche, en me faiſant des compliments dont j'étois toute honteuſe.

Mais.. mais que me venez-vous conter, Mademoiſelle? doucement donc, doucement, me dit-il d'un air plus ſurpris qu'incrédule: des cheveux qu'il touchoit, qu'il louoit; M. de Climal, lui!

je n'y comprends rien ; à quoi rêvoit-il donc ? il eſt vrai qu'il auroit pu ſe paſſer de ces façons là, ce ſont de ces diſtractions qui ne ſont pas convenables, je l'avoue ; on ne touche point aux cheveux d'une fille : il ne ſçavoit pas ce qu'il faiſoit ; mais n'importe : c'eſt un geſte qui ne vaut rien. Et ma main qu'il portoit à ſa bouche, répondis-je, mon Pere, eſt-ce encore une diſtraction ?

Oh ! votre main, reprit-il, votre main, je ne ſçais pas ce que c'eſt : il y a mille gens qui vous prennent par la main quand ils vous parlent, & c'eſt peut être une habitude qu'il a auſſi ; je ſuis ſûr qu'à moi-même, il m'eſt arrivé mille fois d'en faire autant.

A la bonne heure, mon Pere, repris-je ; mais quand vous prenez la main d'une fille, vous ne la baiſez pas je ne ſçais combien de fois ; vous ne lui dites pas qu'elle l'a belle ; vous ne vous mettez pas à genoux devant elle en lui parlant d'amour.

Ah, mon Dieu ! s'écria t-il, ah, mon Dieu ! petite langue de ſerpent que vous êtes, taiſez-vous ; ce que vous dites eſt horrible, c'eſt le Démon qui vous inſpire, oui, le Démon ; retirez-vous, allez-vous-en, je ne vous écoute plus ; je ne crois plus rien, ni les cheveux, ni la main,

les discours; faussetés que tout cela, laissez-moi. Ah, la dangereuse petite Créature! elle me fait frayeur, voyez ce que c'est! dire que M. de Climal, qui mene une vie toute pénitente, qui est un homme tout en Dieu, s'est mis à genoux devant elle pour lui tenir des propos d'amour! ah, Seigneur, où en sommes-nous!

Ce qu'il disoit, joignant les mains en homme épouvanté de mon discours, & qui éloignoit tant qu'il pouvoit une pareille idée, dans la crainte d'être tenté d'examiner la chose.

En vérité, mon pere, lui répondis-je toute en larmes, & excédée de sa prévention; vous me traitez bien mal, & il est bien affligeant pour moi de ne trouver que des injures où je venois chercher de la consolation & du secours. Vous avez connu la personne qui m'a amenée à Paris, & qui m'a élevée; vous m'avez dit vous-même que vous l'estimiez beaucoup, que sa vertu vous avoit édifié: c'est à vous qu'elle s'est confessée à sa mort; elle ne vous aura pas parlé contre sa conscience, & vous sçavez ce qu'elle vous a dit de moi; vous pouvez vous en ressouvenir: il n'y a pas si long-temps que Dieu me l'a ôtée, & je ne crois pas, depuis qu'elle est morte, que j'aie rien fait qui puisse vous avoir donné une aussi mau-

vaiſe opinion de moi que vous l'avez : au contraire, mon innocence & mon peu d'expérience vous ont fait compaſſion, auſſi bien que l'épouvante où vous m'avez vue ; & cependant vous voulez que tout-d'un-coup je ſois devenue une miſérable, une ſcélérate, & la plus digne, la plus épouvantable fille du monde. Vous voulez que, dans la douleur & dans les extrémités où je ſuis, un homme avec qui je n'ai été qu'une heure par accident, & que je ne verrai jamais, m'ait rendu ſi amoureuſe de lui, & ſi paſſionnée, que j'en aie perdu tout bon-ſens & toute conſcience, & que j'aie le courage & même l'eſprit d'inventer des choſes qui font frémir, & de forger des impoſtures affreuſes pour lui, contre un autre homme qui m'aideroit à vivre, qui pourroit me faire tant de bien, & que je ſerois ſi intéreſſée à conſerver, ſi ce n'étoit pas un libertin qui fait ſemblant d'être dévot, & qui ne me donne rien que dans l'intention de me rendre en ſecret une malhonnête-fille.

Ah ! juſte Ciel, comme elle s'emporte ! que dit-elle là ? qui a jamais rien ouï de pareil, cria-t-il en baiſſant la tête, mais ſans m'interrompre ? & je continuai.

Oui, mon Pere, il ne tâche qu'à cela ; voilà

pourquoi il m'habille si bien; qu'il vous conte ce qu'il lui plaira, notre querelle ne roule que là-dessus. Si j'avois consenti à sortir de l'endroit où je suis, & à me laisser mener dans une maison qu'il devoit meubler magnifiquement, & où il prétendoit me mettre en pension chez un homme à lui, & qui est, dit-il, un solliciteur de procès, & à qui il auroit fait accroire que j'étois sa parente arrivée de la campagne: voyez ce que c'est, & la belle dévotion!...

Hem! comment? reprit alors le Religieux en m'arrêtant, un solliciteur de procès, dites-vous? est-il marié?

Oui, mon Pere, il l'est, répondis-je; un solliciteur de procès qui n'est pas riche, chez qui j'aurois appris à danser, à chanter, à jouer sur le clavessin; chez qui j'aurois été comme la maitresse, par le respect qu'on m'auroit fait rendre, & dont la femme me seroit venu prendre demain où je demeure; & si j'avois voulu la suivre, & que je n'eusse point refusé de recevoir, pas plus tard que demain aussi, je ne sçais combien de rentes, cinq ou six-cents francs, je pense, par un contrat, seulement pour commencer: si je ne lui avois pas témoigné que toutes ses propositions étoient horribles, il ne m'auroit pas

reproché, comme il a fait, & les louis d'or qu'il m'a donnés, que je lui rendrai; & ces hardes que je suis honteuse d'avoir sur moi, & dont je ne veux pas profiter, Dieu m'en préserve : il ne vous dira pas non plus que je l'ai menacé de venir vous apprendre son amour malhonnête, & ses desseins; à quoi il a eu le front de me répondre que, quand même vous les sçauriez, vous regarderiez cela comme rien, comme une bagatelle qui arrivoit à tout le monde, qui vous arriveroit peut-être à vous-même au premier jour; & que vous n'oseriez assurer que non, parce qu'il n'y avoit point d'homme de bien qui ne fût sujet à être amoureux, ni qui pût s'en empêcher : voyez si j'ai inventé ce que je vous dis-là, mon Pere.

Mon bon Sauveur, dit-il alors tout ému! ah, Seigneur! voilà un furieux récit : que faut-il que j'en pense? & qu'est-ce que nous, Bonté divine? Vous me tentez, ma fille : ce solliciteur de procès m'embarrasse, il m'étonne; je ne sçaurois le nier : car je le connois, je l'ai vu avec lui, (dit-il comme à part;) & cette jeune enfant n'aura pas été deviner que M. de Climal se servoit de lui, & qu'il est marié. C'est un homme de mauvaise mine; n'est-ce pas, ajouta-t-il?

Eh, mon Pere! je n'en sçais rien, lui dis-je.

M.

M. de Climal n'a fait que m'en parler, & je ne l'ai vu ni lui, ni sa femme. Tant-mieux, reprit-il, tant-mieux. Oui, j'entends bien; vous deviez seulement aller chez eux. Le mari est un homme qui ne m'a jamais plû: mais, ma fille, voilà qui est étrange! si vous dites vrai, à qui se fiera-t-on?

Si je dis vrai, mon Pere! eh! pourquoi mentirois-je? seroit-ce à cause de ce neveu? eh! qu'on me mette dans un Couvent, afin que je ne le voie ni ne le rencontre jamais.

Fort bien, dit-il alors, fort bien: cela est bon, on ne sçauroit mieux parler. Et puis, mon Pere, ajoutai-je, demandez à la Marchande, chez qui M. de Climal m'a mise, ce qu'elle pense de lui, & si elle ne le regarde pas comme un fourbe & comme un hypocrite: demandez à son neveu, s'il ne l'a pas surpris à genoux devant moi, tenant ma main qu'il baisoit, & que je ne pouvois pas retirer d'entre les siennes; ce qui a si fort scandalisé ce jeune homme, qu'il me regarde à cette heure comme une fille perdue: & enfin, mon Pere, considérez la confusion où M. de Climal a été, quand je suis entrée ici: est-ce que vous n'avez pas pris garde à sa mine?

Oui, me dit-il, oui, il a rougi: vous avez

raiſon, & je n'y comprends rien; feroit-il poſſible? J'en reviens toujours à ce ſolliciteur de procès, c'eſt un terrible article; & ſon embarras, je ne l'aime point non plus. Qu'eſt-ce que c'eſt auſſi que ce contrat? il eſt bien preſſé! qu'eſt-ce que c'eſt que ces meubles, & que ces maîtres pour des fariboles? avec qui veut-il que vous danſiez? plaiſante charité, qui apprend aux gens à aller au bal! un homme comme M. de Climal! que Dieu nous ſoit en aide; mais on ne ſçait qu'en dire: hélas! la pauvre humanité, à quoi eſt-elle ſujette? quelle miſere! ne ſongez plus à tout cela, ma fille; je crois que vous ne me trompez pas: non, vous n'êtes pas capable de tant de fauſſetés; mais n'en parlons plus, ſoyez diſcrette, la charité vous l'ordonne, entendez-vous? ne révélez jamais cette étrange aventure à perſonne; gardons-nous de réjouir le monde par le ſcandale, il en triompheroit, & en prendroit droit de ſe moquer des vrais ſerviteurs de Dieu. Tâchez même de croire que vous avez mal vu, mal entendu; ce ſera une diſpoſition d'eſprit, une innocence de penſée qui ſera agréable à Dieu, qui vous attirera ſa bénédiction. Allez, ma chere enfant, retournez-vous-en, & ne vous affligez pas; (ce qu'il me diſoit à

cause des pleurs que je répandois de meilleur courage que je n'avois fait encore, parce qu'il me plaignoit).

Continuez d'être sage, & la Providence aura soin de vous : j'ai affaire, il faut que je vous quitte ; mais dites-moi l'adresse de cette Marchande où vous logez.

Hélas ! mon Pere, lui répondis-je, après la lui avoir dite, je n'ai plus que le reste de cette journée-ci à y demeurer ; la pension qu'on lui payoit pour moi finit demain, ainsi je suis obligée de sortir de chez elle ; elle s'y attend, je ne sçaurai plus après où me refugier si vous m'abandonnez, mon Pere : je n'ai que vous, vous êtes ma seule ressource.

Moi ! chere enfant, hélas ! Seigneur, quelle pitié ! un pauvre Religieux comme moi, je ne puis rien ; mais Dieu peut tout : nous verrons, ma fille, nous verrons ; j'y penserai. Dieu sçait ma bonne volonté, il m'inspirera peut-être, tout dépend de lui ; je le prierai de mon côté, priez-le du vôtre, Mademoiselle. Dites-lui : mon Dieu, je n'espere qu'en vous. N'y manquez pas ; & moi, je serai demain sans faute, à neuf heures du matin chez vous ; ne sortez pas avant ce temps-là. Ah çà ! il est tard, j'ai affaire ; adieu, soyez tran-

quille; il y a loin d'ici chez vous, que le Ciel vous conduise. A demain.

Je le saluai sans pouvoir prononcer un seul mot, & je partis pour le moins aussi triste que je l'avois été en arrivant chez lui : les saintes & pieuses consolations qu'il venoit de me donner, me rendoient mon état encore plus effrayant qu'il ne me l'avoit paru ; c'est que je n'étois pas assez dévote, & qu'une âme de dix-huit ans croit tout perdu, tout désespéré, quand on lui dit en pareil cas, qu'il n'y a plus que Dieu qui lui reste : c'est une idée grave & sérieuse qui effarouche sa petite confiance; à cet âge on ne se fie gueres qu'à ce qu'on voit; on ne connoît gueres que les choses de la terre.

Quelques embarras dans la rue m'arrêterent à la porte d'un Couvent de filles; j'en vis celle de l'Eglise ouverte, & moitié par un sentiment de Religion qui me vint en ce moment, moitié dans la pensée d'aller soupirer à mon aise, & de cacher mes larmes qui fixoient sur moi l'attention des passants; j'entrai dans cette Eglise, où il n'y avoit personne, & où je me mis à genoux dans un Confessionnal.

Là je m'abandonnai à mon affliction, & je ne

gênai ni mes gémissements, ni mes sanglots; je dis mes gémissements, parce que je me plaignois, parce que je prononçois des mots, & que je disois : pourquoi suis-je venue au monde, malheureuse que je suis ? que fais-je sur la terre ? Mon Dieu, vous m'y avez mise, secourez-moi ; & autres choses semblables.

J'étois dans le plus fort de mes soupirs & de mes exclamations, du moins je le crois, quand une Dame, que je ne vis point arriver, & que je n'apperçus que lorsqu'elle se retira, entra dans l'Eglise.

Je sçus après, qu'elle arrivoit de la campagne ; qu'elle avoit fait arrêter son carrosse à la porte du Couvent où elle étoit fort connue, & où quelques personnes de ses amies l'avoient priée de rendre, en passant, une lettre à la Prieure ; & que, pendant qu'on étoit allé avertir cette Prieure de venir à son parloir, elle étoit entrée dans l'Eglise, dont elle avoit, comme moi, trouvé la porte ouverte.

A peine y fut-elle que mes tons gémissants la frapperent, elle y entendit tout ce que je disois, & m'y vit dans la posture de la personne du monde la plus désolée.

J'étois alors assise, la tête penchée, laissant

aller mes bras qui retomboient ſur moi, & ſi abſorbée dans mes penſées, que j'en oubliois en quel lieu je me trouvois.

Vous ſçavez que j'étois bien miſe; & quoiqu'elle ne me vît pas au viſage, il y a je ne ſçais quoi d'agile & de léger qui eſt répandu dans une jeune & jolie figure, & qui lui fit aiſément deviner mon âge. Mon affliction, qui lui parut extréme, la toucha; ma jeuneſſe, ma bonne façon, peut-être auſſi ma parure l'attendrirent pour moi; quand je parle de parure, c'eſt que cela n'y nuit pas.

Il eſt bon en pareille occaſion de plaire un peu aux yeux, ils vous recommandent au cœur. Etes-vous malheureux & mal vétu, ou vous échappez aux meilleurs cœurs du monde, ou ils ne prennent pour vous qu'un intérêt fort tiéde; vous n'avez pas l'attrait qui gagne leur vanité, & rien ne nous aide tant à être généreux envers les gens, rien ne nous fait tant goûter l'honneur & le plaiſir de l'être, que de leur voir un air diſtingué.

La Dame en queſtion m'examina beaucoup, & auroit méme attendu, pour me voir, que j'euſſe retourné la tête, ſi on n'étoit pas venu l'avertir que la Prieure l'attendoit à ſon parloir.

Au bruit qu'elle fit en ſe retirant, je revins à moi; & comme j'entendois marcher, je voulus voir qui c'étoit; elle s'y attendoit, & nos yeux ſe rencontrerent.

Je rougis, en la voyant, d'avoir été ſurpriſe dans mes lamentations; & malgré la petite confuſion que j'en avois, je remarquai pourtant qu'elle étoit contente de la phyſionomie que je lui montrois, & que mon affliction la touchoit. Tout cela étoit dans ſes regards; ce qui fit que les miens (s'ils lui dirent ce que je ſentois) dûrent lui paroître auſſi reconnoiſſants que timides; car les âmes ſe répondent.

C'étoit en marchant qu'elle me regardoit; je baiſſai inſenſiblement les yeux, & elle ſortit.

Je reſtai bien encore un demi-quart-d'heure dans l'Egliſe, tant à eſſuyer mes larmes, qu'à rêver à ce que je ferois le lendemain, ſi les ſoins de mon Religieux ne réuſſiſſoient pas. Que j'envie le ſort de ces ſaintes filles qui ſont dans ce Couvent, me dis-je! qu'elles ſont heureuſes!

Cette penſée m'occupoit, quand une Touriere me vint dire honnêtement: Mademoiſelle, on va fermer l'Egliſe. Tout-à-l'heure je vais ſortir, Madame, lui répondis-je, n'oſant la regarder que de côté, de peur qu'elle ne s'apperçût que j'avois

pleuré; mais j'oubliois de prendre garde au ton dont je lui répondois, & ce ton me trahit. Elle le sentit si plaintif & si triste, me vit d'ailleurs si jeune, si joliment accommodée, si jolie moi-même, à ce qu'elle me raconta ensuite, qu'elle ne put s'empêcher de me dire : hélas ! ma chere Demoiselle, qu'avez vous donc ? mon bon Dieu ! quelle pitié ! auriez-vous du chagrin ? c'est bien dommage ; peut-être venez-vous parler à quelqu'une de nos Dames : à laquelle est-ce, Mademoiselle ?

Je ne répartis rien à ce discours, mais mes yeux recommencerent à se mouiller. Nous autres filles, ou nous autres femmes, nous pleurons volontiers dès qu'on nous dit, vous venez de pleurer ; c'est une enfance, & comme une mignardise que nous avons, & dont nous ne pouvons presque pas nous défendre.

Eh ! mais, Mademoiselle, dites-moi ce que c'est ; dites, ajouta la Touriere en insistant, irai-je avertir quelqu'une de nos Religieuses ? Or, je réfléchissois à ce qu'elle me répétoit là-dessus : c'est peut-être Dieu qui permet qu'elle me fasse songer à cela, me dis-je, toute attendrie de la douceur avec laquelle elle me pressoit ; & tout de suite, oui, Madame, lui répondis-je, je souhaiterois bien parler à Madame la Prieure, si elle en a le temps.

Eh bien! ma belle Demoiſelle, venez, reprit-elle, ſuivez-moi, je vais vous mener à ſon parloir, & elle s'y rendra un moment après. Allons.

Je la ſuivis donc; nous montâmes un petit eſcalier, elle ouvrit une porte, & le premier objet qui me frappe, c'eſt cette Dame dont je vous ai parlé, que je n'avois vue que lorſqu'elle ſortit de l'Egliſe, & qui, en ſortant, m'avoit regardée d'une maniere ſi obligeante.

Elle me parut encore charmée de me revoir, & ſe leva d'un air careſſant pour me faire place.

Elle étoit avec la Prieure du Couvent; & je vous ai inſtruite de ce qui étoit cauſe de ſa viſite.

Madame, dit la Touriere à la Religieuſe, j'allois vous avertir; c'eſt Mademoiſelle qui vous demande.

Cette Prieure étoit une petite perſonne courte, ronde & blanche, à double menton, & qui avoit le teint frais & repoſé. Il n'y a point de ces mines-là dans le monde; c'eſt un embonpoint tout différent de celui des autres, un embonpoint qui s'eſt formé plus à l'aiſe & plus méthodiquement, c'eſt-à-dire, où il entre plus d'art, plus de façon, plus d'amour de ſoi-même que dans le nôtre.

D'ordinaire, c'eſt ou le tempérament, ou la quantité de nourriture, ou l'inaction & la molleſſe qui nous acquièrent le nôtre, & cela eſt tout

ſimple; mais pour celui dont je parle, on ſent qu'il faut, pour l'avoir acquis, s'en être ſaintement fait une tâche : il ne peut-être que l'ouvrage d'une délicate, d'une amoureuſe, & d'une dévote complaiſance qu'on a pour le bien & pour l'aiſe de ſon corps; il eſt non-ſeulement un témoignage qu'on aime la vie & la vie ſaine, mais qu'on l'aime douce, oiſive & friande; & qu'en jouiſſant du plaiſir de ſe porter bien, on s'accorde encore autant de douceurs & de priviléges que ſi on étoit toujours convaleſcente.

Auſſi cet embonpoint religieux n'a-t-il pas la forme du nôtre, qui a l'air plus profane; auſſi groſſit-il moins un viſage qu'il ne le rend grave & décent; auſſi donne-t-il à la phyſionomie, non pas un air joyeux, mais tranquille & content.

A voir ces bonnes filles, au reſte, vous leur trouvez un extérieur affable, & pourtant un intérieur indifférent. Ce n'eſt que leur mine, & non pas leur âme qui s'attendrit pour vous : ce ſont de belles images qui paroiſſent ſenſibles, & qui n'ont que des ſuperficies de ſentiment & de bonté. Mais laiſſons cela, je ne parle ici que des apparences, & ne décide point du reſte. Revenons à la Prieure, j'en ferai peut-être le portrait quelque part.

Mademoiſelle, je ſuis votre ſervante, me dit-

elle, en ſe baiſſant pour me ſaluer : puis-je ſçavoir à qui j'ai l'honneur de parler ? C'eſt moi qui en ai tout l'honneur, répondis-je encore plus honteuſe que modeſte, & quand je vous dirois qui je ſuis, je n'en ſerois pas plus connue de vous, Madame. C'eſt, ſi je ne me trompe, Mademoiſelle que j'ai vue dans l'Egliſe où je ſuis entrée un inſtant, dit alors la Dame en queſtion, avec un ſouris tendre ; j'ai cru même la voir pleurer, & cela m'a fait de la peine. Je vous rends mille grâces de votre bonté, Madame, repris-je d'une voix foible & timide ; & puis je me tus. Je ne ſçavois comment entrer en matiere : l'accueil de la Prieure, tout avenant qu'il étoit, m'avoit découragée ; je n'eſpérois plus rien d'elle, ſans que je puſſe dire pourquoi : c'étoit ainſi que ſon abord m'avoit frappée ; & cela revient à ces ſuperficies dont je parlois, & que je ne démêlois pas alors. Elle va me plaindre, & ne me ſecourra pas, me diſois-je ; il n'y a rien à faire.

Cependant ces Dames, qui s'étoient levées, reſtoient debout, & j'en rougiſſois, parce que mon habit les trompoit, & que j'étois bien au-deſſous de tant de façons. Souhaitez-vous que nous ſoyons ſeules, me dit la Prieure ?

Comme il vous plaira, Madame, répondis je ;

mais je ſerois fâchée d'être cauſe que Madame s'en-allât, & de vous déranger; ſi vous voulez, je reviendrai.

Ce que je diſois dans l'intention d'échapper à l'embarras où je m'étois miſe, & de ne plus revenir.

Non, Mademoiſelle, non, me dit la Dame, en me prenant par la main pour me faire avancer: vous reſterez, s'il vous plaît, ma viſite eſt finie, & je partois; ainſi je vais vous laiſſer libre: vous avez du chagrin, je m'en ſuis apperçue; vous méritez qu'on s'y intéreſſe; & ſi vous vous en retourniez, je ne me le pardonnerois pas.

Oui, Madame, lui dis je, pénétrée de ce diſcours, & toute en pleurs, il eſt vrai que j'ai du chagrin; j'en ai beaucoup, il n'y a perſonne qui ait autant ſujet d'en avoir que moi; perſonne de ſi à plaindre, ni de ſi digne de compaſſion que je le ſuis; & vous me témoignez un cœur ſi généreux, que je ne ferai point difficulté de parler devant vous, Madame: il ne faut pas vous retirer, vous ne me gênerez point; au contraire, c'eſt un bonheur pour moi que vous ſoyez ici, vous m'aiderez à obtenir de Madame la grâce que je viens lui demander à genoux, (je m'y jettai en effet,) & qui eſt de vouloir bien me recevoir chez elle.

Eh! ma belle enfant, que vous me touchez, me répondit la Prieure en me tendant les bras de l'endroit où elle étoit, pendant que la Dame me relevoit affectueusement! que je me félicite du choix que vous avez fait de ma maison! en vérité, quand je vous ai vue, j'ai eu comme un pressentiment de ce qui vous amene; votre modestie m'a frappée: ne seroit-ce pas une prédestinée qui me vient, ai-je pensé en moi-même? car il est certain que votre vocation est écrite sur votre visage; n'est-il pas vrai, Madame? ne trouvez-vous pas comme moi ce que je vous dis-là? Qu'elle est belle, qu'elle a l'air sage! ah! ma fille, que je suis ravie! que vous me donnez de joie! venez, mon ange, venez; je gagerois qu'elle est fille unique, & qu'on veut la marier malgré elle: mais, dites-moi, mon cœur, est-ce tout-à-l'heure que vous voulez entrer? il faudra pourtant informer vos parents? n'est-ce pas? chez qui enverrai-je?

Hélas! ma Mere, répondis-je, je ne puis vous indiquer personne: ma confusion & mes sanglots m'arrêterent-là. Eh bien, me dit-elle, de quoi s'agit-il? Non, personne, continuai-je: rien de ce que vous croyez, ma Mere; je n'ai pas la

consolation d'avoir des parents : du moins ceux que j'ai, je ne les ai jamais connus.

Jésus, Mademoiselle ! reprit-elle avec un refroidissement imperceptible & grave ; voilà qui est bien fâcheux, point de parents ! eh ! comment cela se peut-il ? qui est-ce donc qui a soin de vous ? car apparemment que vous n'avez point de bien non plus ? que sont devenus votre pere & votre mere ?

Je n'avois que deux ans, lui dis-je, quand ils ont été assassinés par des voleurs qui arrêterent le carrosse de voiture où ils étoient avec moi ; leurs domestiques y périrent aussi ; il n'y eut que moi à qui on laissa la vie, & je fus porté chez un Curé de village, qui ne vit plus, & dont la sœur, qui étoit une sainte personne, m'a élevée avec une bonté infinie : mais malheureusement elle est morte ces jours passés à Paris, où elle étoit venue, tant pour la succession d'un parent qu'elle n'a pas recueillie à cause des dettes du défunt, que pour voir s'il y auroit moyen de me mettre dans quelque état qui me convînt. J'ai tout perdu par sa mort ; il n'y avoit qu'elle qui m'aimoit dans le monde, & je n'ai plus de tendresse à espérer de personne : il ne me reste

plus que la charité des autres; aussi n'est-ce qu'elle & son bon cœur que je regrette, & non pas les secours que j'en recevois; je racheterois sa vie de la mienne: elle est morte dans une auberge où nous étions logées, j'y suis restée seule, & l'on m'y a pris une partie du peu d'argent qu'elle me laissoit. Un Religieux, son Confesseur, m'a tirée de là, & m'a remise, il y a quelques jours, entre les mains d'un homme que je ne veux pas nommer, qu'il croyoit homme de bien & charitable, & qui nous a trompés tous deux, qui n'étoit rien de tout cela. Il a pourtant commencé d'abord par me mettre chez Madame Dutour, une Marchande Lingere; mais à peine y ai-je été, qu'il a découvert ses mauvais desseins par de l'argent qu'il m'avoit forcée de prendre, & par des présents que je me suis bien doutée qu'ils n'étoient pas honnêtes, non plus que certaines manieres qu'il avoit & qui ne signifioient rien de bon; puisqu'à la fin il n'a pas eu honte, à son âge de me déclarer, en me prenant par les mains, qu'il étoit mon Amant, qu'il entendoit que je fusse sa maitresse, & qu'il avoit résolu de me mettre dans une maison d'un quartier éloigné, où il seroit plus libre d'être amoureux de moi sans qu'on le sçût, & où il me promettoit des rentes, avec toutes sortes de maî-

tres & de magnificence; à quoi j'ai répondu qu'il me fesoit horreur d'être si hypocrite & si fourbe. Eh! Monsieur, lui ai-je dit, est-ce que vous n'avez point de Religion? quelle abominable pensée! Mais j'ai eu beau dire, ce méchant homme, au-lieu de se repentir & de revenir à lui, s'est emporté contre moi, m'a traitée d'ingrate, de petite créature qu'il puniroit si je parlois, & m'a reproché son argent, du linge qu'il m'avoit acheté, & cette robe que je porte, & que je mettrai ce soir dans le paquet que j'ai déjà fait du reste, pour lui renvoyer le tout, dès que je serai rentrée chez Madame Dutour, qui de son côté m'a donné mon congé pour demain matin, parce qu'elle n'est payée que pour aujourd'hui; de sorte que je ne sçais plus de quel côté tourner, si le Pere Saint Vincent, de chez qui je viens en ce moment pour lui conter tout, & qui m'avoit bonnement menée à cet horrible homme, ne trouve pas demain à me placer en quelqu'endroit, comme il m'a promis d'y tâcher.

Au sortir de chez lui, j'ai passé par ici, & je suis entrée dans votre Eglise à cause que je pleurois le long du chemin, & qu'on me regardoit; & puis Dieu m'a inspiré la pensée de me jetter à vos pieds, ma Mere, & d'implorer votre aide.

Là

Là finit mon petit diſcours, ou ma petite harangue, dans laquelle je ne mis point d'autre art que ma douleur, & qui fit ſon effet ſur la Dame en queſtion. Je la vis qui s'eſſuyoit les yeux; cependant elle ne dit mot alors, & laiſſa répondre la Prieure, qui avoit honoré mon récit de quelques geſtes de main, de quelques mouvements de viſage, qu'elle n'auroit pu me refuſer avec décence; mais il ne me parut pas que ſon cœur eût donné aucun ſigne de vie.

Certes, votre ſituation eſt fort triſte, Mademoiſelle: (car il n'y eut plus ni de belle enfant, ni de mon ange; toutes ces douceurs furent ſupprimées;) mais tout n'eſt pas déſeſperé; il faut voir ce que ce Religieux, que vous appellez le Pere Saint-Vincent, fera pour vous, reprit-elle d'un air de compaſſion poſée. Ne dites-vous pas qu'il s'eſt chargé de vous trouver une place? il lui eſt bien plus aiſé de vous rendre ſervice, qu'à moi qui ne ſors point, & qui ne ſçaurois agir. Nous ne voyons, nous ne connoiſſons preſque perſonne; & à l'exception de Madame, & de quelques autres Dames qui ont la bonté de nous aimer un peu; nous ſommes des ſemaines entieres ſans recevoir une viſite; d'ailleurs notre maiſon n'eſt pas riche, nous ne ſubſiſtons que par nos

penſionnaires, dont le nombre eſt fort diminué depuis quelque temps. Auſſi ſommes-nous endettées, & ſi mal à notre aiſe, que j'eus l'autre jour le chagrin de refuſer une jeune fille, un fort bon ſujet, qui ſe préſentoit pour être Converſe, parce que nous n'en recevons plus, quelque beſoin que nous en ayons; & que, nous apportant peu, elles nous ſeroient à charge. Ainſi de tous côtés, vous voyez notre impuiſſance, dont je ſuis vraiment mortifiée; car vous m'affligez, ma pauvre enfant, (ma pauvre! quelle différence de ſtyle! auparavant elle m'avoit dit, ma belle) vous m'affligez: mais que ne vous êtes-vous adreſſée au Curé de votre Paroiſſe? notre Communauté ne peut vous aider que de ſes prieres, elle n'eſt pas en état de vous recevoir; & tout ce que je puis faire, c'eſt de vous recommander à la charité de nos Dames Penſionnaires; je quêterai pour vous, & je vous remettrai demain ce que j'aurai amaſſé. (Quêter pour un ange, la belle choſe à lui propoſer!)

Non, ma Mere, non, répondis-je d'un ton ſec & ferme; je n'ai encore rien dépenſé de la petite ſomme d'argent que m'a laiſſé mon amie, & je ne venois pas demander l'aumône. Je crois que, lorſqu'on a du cœur, il n'en faut venir

cela que pour s'empêcher de mourir, & j'attendrai jusqu'à cette extrémité; je vous remercie.

Et moi, je ne souffrirai point qu'une fille aussi bien née y soit jamais réduite, dit en ce moment la Dame qui avoit gardé le silence. Reprenez courage, Mademoiselle; vous pouvez encore prétendre à une amie dans le monde; je veux vous consoler de la perte de celle que vous regrettez; & il ne tiendra pas à moi que je ne vous sois aussi chere qu'elle vous l'a été. Ma Mere, ajouta-t elle en adressant la parole à la Religieuse, je paierai la pension de Mademoiselle; vous pouvez la faire entrer chez vous. Cependant comme elle vous est absolument inconnue, & qu'il est juste que vous sçachiez quelles sont les personnes que vous recevez, nous n'avons, pour vous ôter tout scrupule là-dessus, & pour empêcher même qu'on ne trouve à redire à l'inclination que je me sens pour Mademoiselle; nous n'avons, dis-je, qu'à envoyer tout-à-l'heure votre Touriere chez cette Dame Dutour, qui est ma Marchande, & dont sans doute le bon témoignage justifiera ma conduite & la vôtre.

Je compris, d'abord à ce discours, qu'elle étoit bien-aise elle-même de reconnoître un peu mieux son sujet, & de sçavoir à qui elle avoit affaire:

mais observez, je vous prie, le tour honnête qu'elle prenoit pour cela, & avec quel ménagement pour moi, & avec quelle industrie elle me cachoit l'incertitude qui pouvoit lui rester sur ce que je disois, & qui étoit fort raisonnable.

On ne sçauroit payer ces traits de bonté-là. De toutes les obligations qu'on peut avoir à une belle âme, ces tendres attentions, ces secrettes politesses de sentiment sont les plus touchantes. Je les appelle secrettes, parce que le cœur qui les a pour vous, ne vous les compte point, ne veut point en charger votre reconnoissance; il croit qu'il n'y a que lui qui les sçait; il vous les soustrait, il en enterre le mérite; & cela est adorable.

Pour moi, je fus au fait; les gens qui ont eux-mêmes un peu de noblesse de cœur, se connoissent en égards de cette espece, & remarquent bien ce qu'on fait pour eux.

Je me jettai avec transport, quoiqu'avec respect, sur la main de cette Dame, que je baisai long-temps, & que je mouillai des plus tendres & des plus délicieuses larmes que j'aie versées de ma vie : c'est que notre âme est haute; & que tout ce qui a un air de respect pour sa dignité, la pénetre & l'enchante; aussi notre orgueil ne fut-il jamais ingrat.

Madame, lui dis-je, consentez-vous que j'écrive deux mots à Madame Dutour par la Touriere ? vous verrez mon billet ; & je songe que, dans les circonstances où je suis, & qu'elle n'ignore pas, elle pourroit craindre de la surprise, & ne pas s'expliquer librement. Oui-dà, Mademoiselle, me répondit-elle, vous avez raison, écrivez. Ma Mere, voulez-vous bien nous donner une plume & de l'encre ? Avec plaisir, dit la Prieure toute radoucie, & qui nous passa ce qu'il falloit pour le billet : il fut court ; le voici à-peu-près.

« La personne qui vous rendra cette lettre, » Madame, ne va chez vous que pour s'informer » de moi ; vous aurez la bonté de lui dire naïvement & dans la pure vérité ce que vous en sçavez, tant pour ce qui concerne mes mœurs & » mon caractere, que pour ce qui a rapport à mon » histoire, & à la maniere dont on m'a mise chez » vous ; je ne vous sçaurois aucun gré de tromper » les gens en ma faveur. Ainsi ne faites point difficulté de parler suivant votre conscience, sans » vous soucier de ce qui me sera avantageux ou » non. Je suis, Madame...., & *Marianne* au bas pour toute signature.

Ensuite je présentai ce papier à ma future bienfaitrice, qui, après l'avoir lu en riant, & d'un air

qui sembloit dire, je n'ai que faire de cela, le donna à travers la grille à la Prieure, & lui dit: tenez, ma Mere, je crois que vous serez de mon avis, c'est que, quiconque écrit de ce ton-là ne craint rien.

A merveille, reprit la Religieuse, quand elle en eut fait la lecture, à merveille, on ne peut rien de mieux; & sur le champ, pendant que je mettois le dessus de la lettre, elle sonna pour faire venir la Touriere.

Celle-ci arriva, salua fort respectueusement la Dame, qui lui dit: à propos, j'ai vu votre sœur à la campagne; on est fort contente d'elle où je l'ai mise, & j'ai quelque chose à vous en dire, ajouta-t-elle en la tirant un moment à quartier pour lui parler. Je présumai encore que j'étois cette sœur dont elle l'entretenoit, & qu'il s'agissoit de quelques ordres qui me regardoient; & deux ou trois mots, comme oui, Madame, laissez-moi faire, prononcés tout haut par la Touriere, qui me regardoit beaucoup, me le prouverent.

Quoi qu'il en soit, cette fille prit le billet, partit, & revint une petite demi-heure après. Ce qui fut dit entre la Dame, la Prieure & moi pendant cet intervalle de temps, je le passe: voici la Touriere de retour; j'oublie pourtant une

circonſtance, c'eſt qu'avant qu'elle rentrât dans le parloir, une autre fille de la maiſon vint avertir la Dame, qu'on ſouhaitoit lui dire un mot dans le parloir voiſin. Elle y alla, & n'y reſta que cinq ou ſix minutes; à peine étoit-elle revenue, que nous vîmes paroître la Touriere, qui, apparemment venoit de la quitter, & qui, avec une gaieté de bon augure, & débutant par un enthouſiaſme d'amitié pour moi, m'adreſſa d'abord la parole.

Ah! ſainte Mere de Dieu, que je viens d'entendre dire du bien de vous, Mademoiſelle! allez, je l'aurois deviné, vous avez bien la mine de ce que vous êtes. Madame, vous ne ſçauriez croire tout ce qu'on m'en vient de conter; c'eſt qu'elle eſt ſage, vertueuſe, remplie d'eſprit, de bon cœur, civile, honnête, enfin la meilleure fille du monde; c'eſt un tréſor, hors qu'on dit qu'elle eſt ſi malheureuſe que nous en venons de pleurer, la bonne Madame Dutour & moi; il n'y a ni pere ni mere, on ne ſçait qui elle eſt: voilà tout ſon défaut; & ſans la crainte de Dieu, elle n'en ſeroit pas plus mal, la pauvre petite! témoin un gros richard qu'elle a congédié pour de bonnes raiſons, le vilain qu'il eſt! je vous conterai cela une autrefois, je vous dis ſeulement le principal. Au reſte, Madame, j'ai fait comme vous me l'avez

commandé : je n'ai pas dit votre nom à la Marchande ; elle ne sçait pas qui est-ce qui s'enquête.

La Dame rougit à cette indiscrétion de la Touriere, qui me révéloit que c'étoit moi dont elles avoient parlé à part ; & cette rougeur fut une nouvelle bonté dont je lui tins compte.

Voilà qui est bien, ma bonne ; en voilà assez, lui dit-elle. Et vous, Mademoiselle, n'entrerez-vous pas aujourd'hui ? avez-vous quelques hardes à prendre chez la Marchande, & faut-il que vous y alliez ? Oui, Madame, répondis-je, & je serai de retour dans une demi-heure, si vous me permettez de sortir.

Faites, Mademoiselle ; allez, reprit-elle, je vous attends. Je partis donc ; le Couvent n'étoit pas éloigné de chez Madame Dutour, & j'y arrivai en très-peu de temps, malgré un reste de douleur que je sentois encore à mon pied.

La Lingere causoit à sa porte avec une de ses voisines ; j'entrai, je la remerciai, je l'embrassai de tout mon cœur ; elle le méritoit.

Eh bien, Marianne ! Dieu merci, vous avez donc trouvé fortune ? eh bien ! parci, eh bien par-là : qui est cette Dame qui a envoyé chez moi ? J'abrégeai. Je suis extrêmement pressée, lui dis-je ; je vais me déshabiller, & mettre cet

habit dans un paquet que j'ai commencé là-haut, qu'il faut que j'acheve, & que vous aurez la bonté de faire porter aujourd'hui chez le neveu de M. de Climal. Oui, reprit-elle, chez M. de Valville; je le connoîs; c'eſt moi qui le fournis. Chez lui-même, lui dis-je, vous me remettez ſon nom; & en lui répondant, je montois déjà l'eſcalier qui menoit à la chambre.

Dès que j'y fus; eh! vîte, eh! vîte, j'ôte la robe que j'avois; je reprends mon ancienne, je mets l'autre dans le paquet, & le voilà fait. Il y avoit une petite écritoire, & quelques feuilles de papier ſur la table; j'en prends une, & voici ce que j'y mets pour Valville.

« Monſieur, il n'y a que cinq ou ſix jours que
» je connoîs M. de Climal votre oncle, & je ne
» ſcais pas où il loge, ni où lui adreſſer les
» hardes qui lui appartiennent, & que je vous
» prie de lui remettre. Il m'avoit dit qu'il me
» les donnoit par charité, car je ſuis pauvre; &
» je ne les avois priſes que ſur ce pied-là: mais
» comme il ne m'a pas dit vrai, & qu'il m'a
» trompée, elles ne ſont plus à moi, & je les
» rends, auſſi-bien que quelque argent qu'il a
» voulu à toute force que je priſſe. Je n'aurois
» pas recours à vous dans cette occaſion, ſi

» j'avois le temps d'envoyer chez un Récollet, » nommé le Pere Saint-Vincent, qui a daigné » rendre service en me fesant connoître votre « oncle, & qui vous apprendra, quand vous le » voudrez, à vous reprocher l'insulte que vous » avez faite à une fille affligée, vertueuse, & » peut-être votre égale ».

Que dites-vous de ma lettre? J'en fus assez contente, & la trouvai mieux que je n'aurois moi-même espéré de la faire, vû ma jeunesse & mon peu d'usage; mais on seroit bien stupide, si avec des sentiments d'honneur, d'amour & de fierté, on ne s'exprimoit pas un peu plus vivement qu'à son ordinaire.

Aussi-tôt ce billet écrit, je pris le paquet, & je descendis en bas.

Je supprime ici un détail que vous devinerez aisément; c'est ma petite cassette pleine de mes hardes, que je ne pouvois pas porter moi-même, & que j'envoyai prendre en haut par un homme qui s'étoit dévoué au service de tout le quartier, & qui se tenoit d'ordinaire à deux pas du logis; ce sont mes adieux à Madame Dutour qui me promit que le ballot & le billet pour Valville seroient remis à leur adresse, en moins d'une heure; ce sont mille assurances, que nous nous

mes cette bonne femme & moi; ce sont presque des pleurs de sa part, car elle ne pleura pas tout-à-fait, mais je croyois toujours qu'elle alloit pleurer. Pour moi, je versai quelques larmes par tristesse : il me sembloit en me séparant de la Dutour, & en sortant de sa maison, que je quittois une espece de parente, & même une espece de patrie; & que j'allois, à la garde de Dieu, dans un pays étranger, sans avoir le temps de me reconnoître. J'étois comme enlevée; il y avoit quelque chose de trop fort pour moi dans la rapidité des évènements qui me déplaçoient, qui me transportoient : je ne sçavois où, ni entre les mains de qui j'allois tomber.

Et ce quartier dont je m'éloignois, le comptez-vous pour rien? *Il me mettoit dans le voisinage* de Valville, de ce Valville que j'avois dit que je ne verrois plus, il est vrai; mais il étoit bien rigoureux de se trouver prise au mot : je m'étois promis de ne le plus voir, & non pas de ne le pouvoir plus, ce qui est bien autrement sérieux; & le cœur ne se mene pas avec cette rudesse-là : ce qui l'aide à être ferme, dans un cas comme le mien, c'est la liberté d'être foible; & cette liberté, je la perdois par mon changement d'état, & j'en soupirois, mon courage en étoit abattu.

Cependant il faut partir ; allons, me voilà en chemin : j'ai dit à la Dutour que c'étoit à un Couvent que je me rendois. Comment s'appelle-t-il, je l'ignore aussi-bien que le nom de la rue ; mais je sçais mon chemin, le Crocheteur me suit ; à son retour il l'instruira, & si par hasard elle voit Valville, elle pourra l'instruire aussi : ce n'est pas que je le souhaite, c'est seulement une réflexion que je fais en marchant & qui m'amuse. Eh bien ! oui, il sçaura le lieu de ma retraite ; que m'importe ? qu'en peut-il arriver ? rien, à ce qu'il me semble : est-ce qu'il tentera de me voir ou de m'écrire ? Oh ! que non, me disois-je. Oh ! que si, devois-je dire, si je m'étois répondu sincerement, & suivant la consolante apparence que j'y trouvois.

Mais nous approchons du Couvent, & nous y sommes ; j'y revenois bien moins parée que je n'en étois partie : ma bienfaitrice m'en demanda la raison.

C'est, lui dis-je, que j'ai repris mes hardes, & que j'ai laissé chez Madame Dutour toutes celles que vous m'avez vues, Madame, afin qu'elle les fasse rendre à l'homme dont je vous ai parlé, de qui je les tenois. Ma chére fille, vous n'y perdrez rien, me répondit-elle en m'em-

braſſant; après quoi j'entrai : je revins la remercier à travers les grilles du Parloir ; elle partit, & me voilà Penſionnaire.

J'aurai bien des choſes à vous dire de mon Couvent; j'y connus bien des perſonnes; j'y fus aimée de quelques-unes, & dédaignée de quelques autres; & je vous promets l'hiſtoire du ſéjour que j'y fis : vous l'aurez dans la quatrieme Partie. Finiſſons celle-ci par un évenement qui a été la cauſe de mon entrée dans le monde.

Deux ou trois jours après que je fus chez ces Religieuſes, ma bienfaitrice m'y fit habiller comme ſi j'avois été ſa fille, & m'y pourvut, ſur ce pied-là, de toutes les hardes qui m'étoient néceſſaires. Jugez des ſentiments que je pris pour elle; je ne la voyois jamais qu'avec des tranſports de joie & de tendreſſe.

On remarqua que j'avois de la voix, elle voulut que j'appriſſe la Muſique. La Prieure avoit une niece à qui on donna un Maître de Claveſſin; ce Maître fut le mien auſſi. Il y a des talents, me dit cette aimable Dame, qui ſervent toujours, quelque parti qu'on prenne; ſi vous êtes Religieuſe, ils vous diſtingueront dans votre Maiſon; ſi vous êtes du monde, ce ſont des grâces de plus, & des grâces innocentes.

Elle me venoit voir tous les deux ou trois jours, & il y avoit déja trois ſemaines que je vivois là dans une ſituation d'eſprit très-difficile à dire; car je tâchois d'être plus tranquille que je ne l'étois, & ne voulois point prendre garde à ce qui m'empêchoit de l'être, & qui n'étoit qu'une folie ſecrette qui me ſuivoit par-tout.

Valville ſçavoit ſans doute où je demeurois; je n'entendois pourtant point parler de lui, & mon cœur n'y comprenoit rien. Quand Valville auroit trouvé le moyen de me donner de ſes nouvelles, il n'y auroit rien gagné; j'avois renoncé à lui: mais je n'entendois pas qu'il renonçât à moi: quelle biſarrerie de ſentiment!

Un jour que je rêvois à cela, malgré que j'en euſſe, (& c'étoit l'après-midi) on vint me dire qu'un laquais demandoit à me parler; je crus qu'il venoit de la part de ma bienfaitrice, & je paſſai au parloir. A peine conſidérai-je ce prétendu domeſtique, qui ne ſe montroit que de côté, & qui d'une main tremblante me préſenta une lettre. De quelle part, lui dis-je? Voyez, Mademoiſelle, répondit-il d'un ton de voix ému, & que mon cœur reconnut avant moi, puiſque j'en fus émue moi-même.

Je le regardai alors en prenant ſa lettre, je lui

trouvai les yeux ſur moi : quels yeux, Madame ! Les miens ſe fixerent ſur lui, nous reſtâmes quelque temps ſans nous rien dire; & il n'y avoit encore que nos cœurs qui ſe parloient, quand une Touriere arriva, qui me dit que ma bienfaitrice alloit monter, & que ſon carroſſe venoit d'entrer dans la cour. Remarquez qu'elle ne la nomma pas; c'eſt votre bonne Maman, me dit-elle, & puis elle ſe retira.

Ah! Monſieur, retirez-vous, criai-je toute troublée à Valville, (car vous voyez bien que c'étoit lui) qui ne me répondit que par un ſoupir en ſortant.

Je cachai ma lettre en attendant ma bienfaitrice, qui parut un inſtant après, & qui amenoit avec elle une Dame que j'ai bien *aimée*, que vous aimerez auſſi ſur le portrait que je vous en ferai dans ma quatrieme Partie, & que je joindrai à celui de cette chere Dame qu'on appelloit ma mere.

Fin de la troiſieme Partie.

QUATRIEME PARTIE.

JE ris en vous envoyant ce paquet, Madame. Les différentes parties de l'Hiſtoire de Marianne ſe ſuivent ordinairement de fort loin. J'ai coutume de vous les faire attendre très-long-temps; il n'y a que deux mois que vous avez reçu la troiſieme; & il me ſemble que je vous entends dire : encore une troiſieme Partie ! a-t-elle oublié qu'elle me l'a envoyée?

Non, Madame, non : c'eſt que c'eſt la quatrieme; rien que cela, la quatrieme. Vous voilà bien étonnée, n'eſt-ce pas? voyez ſi je ne gagne pas à avoir été pareſſeuſe : peut-être qu'en ce moment vous me ſçavez bon gré de ma diligence; & vous ne la remarqueriez pas, ſi j'avois coutume d'en avoir.

A quelque choſe nos défauts ſont bons. On voudroit bien que nous ne les euſſions pas : mais on les ſupporte, & on nous trouve plus aimables

de

de nous en corriger quelquefois, que nous ne le paroîtrions avec les qualités contraires.

Vous souvenez-vous de M. de..... c'étoit un grondeur éternel, & d'une physionomie à l'avenant. Avoit-il un quart-d'heure de bonne-humeur, on l'aimoit plus dans ce quart-d'heure, qu'on ne l'eût aimé pendant toute une année, s'il avoit toujours été agréable : de mémoire d'homme on n'avoit vu tant de grâces à personne.

Mais commençons cette quatrieme Partie; peut-être avez-vous besoin de la lire, pour la croire; & avant que de continuer mon récit, venons au portrait de ma bienfaitrice, que je vous ai promis, avec celui de la Dame qu'elle a amenée, & à qui dans les suites j'ai eu des obligations dignes d'une reconnoissance éternelle.

Quand je dis que je vais vous faire le portrait de ces deux Dames, j'entends que je vous en donnerai quelques traits. On ne sçauroit rendre en entier ce que sont les personnes, du moins cela ne me seroit pas possible; je connois bien mieux celles avec qui je vis, que je ne les définirois; il y a des choses en elles que je ne saisis point assez pour les dire, & que je n'apperçois que pour moi, & non pas pour les autres : ou, si je les disois, je les dirois mal : ce sont des objets

de ſentiment ſi compliqués, & d'une netteté ſi délicate, qu'ils ſe brouillent dès que ma réflexion s'en mêle; je ne ſçais plus par où les prendre pour les exprimer; de ſorte qu'ils ſont en moi, & non pas à moi.

N'êtes-vous pas de même? il me ſemble que mon âme, en mille occaſions, en ſçait plus qu'elle n'en peut dire, & qu'elle a un eſprit à part, qui eſt bien ſupérieur à celui que j'ai d'ordinaire. Je crois auſſi que les hommes ſont bien au-deſſus de tous les Livres qu'ils font. Mais cette penſée me meneroit trop loin : revenons à nos Dames & à leur portrait. En voici un qui ſera un peu étendu, du moins j'en ai peur; & je vous en avertis, afin que vous choiſiſſiez, ou de le paſſer, ou de le lire.

Ma bienfaitrice, que je ne vous ai pas encore nommée, s'apelloit Madame de Miran; elle pouvoit avoir cinquante ans. Quoiqu'elle eût été belle femme, elle avoit quelque choſe de ſi bon & de ſi raiſonnable dans la phyſionomie, que cela avoit pu nuire à ſes charmes, & les empêcher d'être auſſi piquants qu'ils auroient dû l'être. Quand on a l'air ſi bon, on en paroît moins belle; un air de franchiſe & de bonté ſi dominant, eſt tout-à-fait contraire à la coquetterie; il ne fait ſonger qu'au bon caractere d'une femme, & non pas à ſes grâces;

il rend la belle personne plus estimable, mais son visage plus indifférent : de sorte qu'on est plus content d'être avec elle, que de la regarder.

Et voilà, je pense, comme on avoit été avec Madame de Miran ; on ne prenoit pas garde qu'elle étoit belle femme, mais seulement la meilleure femme du monde. Aussi, m'a t-on dit, n'avoit-elle guères fait d'amants, mais beaucoup d'amis, & même d'amies ; ce que je n'ai point de peine à croire, vu cette innocence d'intention qu'on voyoit en elle, vu cette mine simple, consolante & paisible qui devoit rassurer l'amour-propre de ses compagnes, & la sesoit plus ressembler à une confidente qu'à une rivale.

Les femmes ont le jugement sûr là-dessus. Leur propre envie de plaire leur apprend tout ce que vaut un visage de femme, quel qu'il soit, beau ou laid, il n'importe : ce qu'il a de mérite, fût-il imperceptible ; elles l'y découvrent, & ne s'y fient pas : mais il y a des beautés entr'elles qu'elles ne craignent point ; elles sentent fort bien que ce sont des beautés sans conséquence ; & apparemment que c'étoit ainsi qu'elles avoient jugé de Madame de Miran.

Or, à cette physionomie plus louable que séduisante, à ces yeux qui demandoient plus d'a-

mitié que d'amour, cette chere Dame joignoit une taille bien faite, & qui auroit éte galante, si Madame de Miran l'avoit voulu; mais qui, faute de cela, n'avoit jamais que des mouvements naturels & néceſſaires, & tels qu'ils pouvoient partir de l'âme du monde de la meilleure foi.

Quant à l'eſprit, je crois qu'on n'avoit jamais dit auſſi qu'elle en manquât. C'étoit de ces eſprits qui ſatisfont à tout ſans ſe faire remarquer en rien; qui ne ſont ni forts, ni foibles, mais doux & ſenſés; qu'on ne critique, ni qu'on ne loue, mais qu'on écoute.

Fût-il queſtion des choſes les plus indifférentes, Madame de Miran ne penſoit rien, ne diſoit rien qui ne ſe ſentît de cette abondance de bonté qui feſoit le fond de ſon caractere.

Et n'allez pas croire que ce fût une bonté ſotte, aveugle, de ces bontés d'une âme foible & puſillanime, & qui paroiſſent riſibles même aux gens qui en profitent.

Non, la ſienne étoit une vertu; c'étoit le ſentiment d'un cœur excellent; c'étoit cette bonté proprement dite, qui tiendroit lieu de lumiere, même aux perſonnes qui n'auroient point d'eſprit; & qui, parce qu'elle eſt vraie bonté, veut avec ſcrupule être juſte & raiſonnable, & n'a plus en-

vie de faire un bien, dès qu'il en arriveroit un mal.

Je ne vous dirai pas même que Madame de Miran eut ce qu'on appelle de la nobleſſe d'âme, ce ſeroit auſſi confondre les idées : la bonne qualité que je lui donne étoit quelque choſe de plus ſimple, de plus aimable, de moins brillant. Souvent ces gens qui ont l'âme ſi noble, ne ſont pas les meilleurs cœurs du monde ; ils s'entêtent trop de la gloire & du plaiſir d'être généreux, & négligent par-là bien de petits devoirs. Ils aiment à être loués, & Madame de Miran ne ſongeoit pas ſeulement à être louable ; jamais elle ne fut généreuſe, à cauſe qu'il étoit beau de l'être, mais à cauſe que vous aviez beſoin qu'elle le fût ; ſon but étoit de vous mettre en repos, afin d'y être auſſi ſur votre compte.

Lui marquiez-vous beaucoup de reconnoiſſance, ce qui l'en flattoit le plus, c'eſt que c'étoit ſigne que vous étiez content. Quand on remercie tant d'un ſervice ; apparemment qu'on ſe trouve bien de l'avoir reçu, & voilà ce qu'elle aimoit à penſer de vous : de tout ce que vous lui diſiez, il n'y avoit que votre joie qui la récompenſoit.

J'oublíois une choſe aſſez ſinguliere, c'eſt que,

quoiqu'elle ne se vantât jamais des belles actions qu'elle fesoit, vous pouviez vous vanter des vôtres avec elle en toute sûreté, & sans craindre qu'elle y prît garde; le plaisir de vous entendre dire que vous étiez bon, ou que vous l'aviez été, lui fermoit les yeux sur votre vanité, ou lui persuadoit qu'elle étoit fort légitime; aussi contribuoit-elle à l'augmenter tant qu'elle pouvoit: oui, vous aviez raison de vous estimer, il n'y avoit rien de plus juste: & à peine pouviez-vous vous trouver autant de mérite qu'elle vous en trouvoit elle-même.

A l'égard de ceux qui s'estiment à propos de rien, qui sont glorieux de leur rang ou de leurs richesses, gens insupportables & qui fâchent tout le monde, ils ne fâchoient pont Madame de Miran: elle ne les aimoit pas, voilà tout; ou bien elle avoit pour eux une antipathie froide, tranquille & polie.

Les médisants par babil, je veux dire ces gens à bons-mots contre les autres, à qui pourtant ils n'en veulent point, la fatiguoient un peu davantage, parce que leur défaut choquoit sa bonté naturelle; au-lieu que les glorieux ne choquoient que sa raison & la simplicité de son caractere.

Elle pardonnoit aux grands parleurs, & rioit

bonnement en elle-même de l'ennui qu'ils lui donnoient, & dont ils ne ſe doutoient pas.

Trouvoit elle des eſprits biſarres, entêtés, qui n'entendoient pas raiſon, elle prenoit patience, & n'en étoit pas moins leur amie. Eh bien ! c'étoient d'honnêtes-gens qui avoient leurs petits défauts: chacun n'avoit-il pas les ſiens ? & voilà qui étoit fini. Tout ce qui n'étoit que faute de jugement, que petiteſſe d'eſprit, bagatelle que cela avec elle ; ſon bon cœur ne l'abandonnoit pour perſonne, ni pour les menteurs qui lui feſoient pitié, ni pour les frippons qui la ſcandaliſoient ſans la rebuter, pas même pour les ingrats qu'elle ne comprenoit pas. Elle ne ſe refroidiſſoit que pour les âmes malignes; elle auroit pourtant ſervi les perſonnes de cette eſpece, mais à contre-cœur & ſans goût; c'étoient là ſes vrais méchants, les ſeuls qui étoient brouillés avec elle, & contre qui elle avoit une rancune ſecrette & naturelle qui l'éloignoit d'eux ſans retour.

Une coquette qui vouloit plaire à tous les hommes, étoit plus mal dans ſon eſprit qu'une femme qui en auroit aimé quelques-uns plus qu'il ne falloit; c'eſt qu'à ſon gré il y avoit moins de mal à s'égarer qu'à vouloir égarer les autres; & elle aimoit mieux qu'on manquât de ſageſſe que de

caractere ; qu'on eût le cœur foible, que l'esprit impertinent & corrompu.

Madame de Miran avoit plus de vertus morales que de chrétiennes, respectoit plus les exercices de sa Religion qu'elle n'y satisfesoit, honoroit fort les vrais dévots, sans songer à devenir dévote, aimoit plus Dieu qu'elle ne le craignoit, & concevoit sa justice & sa bonté un peu à sa maniere ; & le tout avec plus de simplicité que de philosophie ; c'étoit son cœur, & non pas son esprit qui philosophoit là-dessus.

Telle étoit Madame de Miran, sur qui j'aurois encore bien des choses à dire ; mais à la fin, je serois trop longue ; & si par hasard vous trouvez déjà que je l'aie été trop, songez que c'est ma bienfaitrice, & que je suis bien excusable de m'être un peu oubliée dans le plaisir que j'ai eu de parler d'elle.

Il vous revient encore un portrait, celui de la Dame avec qui elle étoit : mais ne craignez rien, je vous en fais grâce pour à présent, & en vérité je me l'épargne à moi-même ; car je soupçonne qu'il ne sera pas court non plus, qu'il ne sera pas même aisé ; & il est bon que nous reprenions toutes deux haleine. Je vous le dois pourtant, & vous l'aurez pour l'acquit de mon exactitude

Je vois d'ici où je le placerai dans cette quatrieme Partie; mais je vous assûre que ce sera dans les dernieres pages, & peut-être ne serez-vous pas fâchée de l'y trouver. Vous pouvez du moins vous attendre à du singulier. Vous venez de voir un excellent cœur, celui que j'ai encore à vous peindre le vaudra bien, & sera pourtant différent. A l'égard de l'esprit, ce sera toute la force de celui des hommes, mêlée avec toute la délicatesse de celui des femmes.

Continuons mon récit. Bon jour, ma fille, me dit Madame de Miran, en entrant dans le parloir; voici une Dame qui a voulu vous voir, parce que je lui ai dit du bien de vous; & je serai ravie aussi qu'elle vous connoisse, afin qu'elle vous aime. Eh bien! Madame, ajouta-t-elle en s'adressant à son amie, la voilà: comment la trouvez-vous? n'est-il pas vrai que ma fille est gentille?

Non, Madame, reprit cette amie d'un air caressant: non, elle n'est pas gentille, ce n'est pas là ce qu'il faut dire, s'il vous plaît; vous en parlez avec la modestie d'une mere. Pour moi, qui suis une étrangere, il m'est permis de dire franchement ce que j'en pense, & ce qui en est; c'est qu'elle est charmante, & qu'en vérité je ne sça-

che point de figure plus aimable, ni d'un air plus noble.

Je baiſſai les yeux à un diſcours ſi flatteur, & je ne ſçus y répondre qu'en rougiſſant. On s'aſſit; la converſation s'engagea. Y a-t-il rien dans la phyſionomie de Mademoiſelle qui pronoſtique les infortunes qu'elle a eſſuyées, dit Madame Dorſin? (c'étoit le nom de la Dame en queſtion?) mais il faut tôt ou tard que chacun ait ſes malheurs dans ce monde; & voilà les ſiens paſſés, j'en ſus ſûre.

Je le crois auſſi, Madame, répondis-je modeſtement. Puiſque j'ai rencontré Madame, & qu'elle a la bonté de s'intéreſſer à moi, c'eſt un grand ſigne que mon bonheur commence. C'étoit de Madame de Miran que je parlois, comme vous le voyez; & qui avançant ſa main à la grille pour me prendre la mienne, dont je ne pus lui paſſer que trois ou quatre doigts, me dit: oui, Marianne, je vous aime, & vous le méritez bien; ſoyez déſormais ſans inquiétude, ce que j'ai fait pour vous n'eſt encore rien; n'en parlons point. Je vous ai appellée ma fille, imaginez-vous que vous l'êtes, & que je vous aimerai autant que ſi vous l'étiez.

Cette réponſe m'attendrit, mes yeux ſe mouillerent : je tâchai de lui baiſer la main, dont elle ne put à ſon tour m'abandonner que quelques doigts.

L'aimable enfant ! s'écria là-deſſus Madame Dorſin ; ſçavez-vous que je ſuis un peu jalouſe de vous, Madame, & qu'elle vous aime de ſi bonne grâce que je prétends en être aimée auſſi, moi : faites comme il vous plaîra ; vous êtes ſa mere, & je veux du moins être ſon amie : n'y conſentez-vous pas, Mademoiſelle ?

Moi, Madame, répartis-je, le reſpect m'empêche de dire qu'oui, je n'ôſe prendre cette liberté-là ; mais ſi ce que vous me dites m'arrivoit, ce feroit encore aujourd'hui un des plus heureux jours de ma vie. Vous avez raiſon, ma fille, me dit Madame de Miran ; & le plus grand ſervice qu'on puiſſe vous rendre, c'eſt de prier Madame de vous tenir parole, & de vous accorder ſon amitié. Vous la lui promettez, Madame, ajouta-t-elle en parlant à Madame Dorſin, qui, de l'air du monde le plus prévenant, dit ſur le champ : je la lui donne, mais à condition qu'après vous, il n'y aura perſonne qu'elle aimera autant que moi.

Non, non, dit Madame de Miran, vous ne vous rendez pas juſtice ; & moi je lui défends

bien de mettre entre nous là-dessus la moindre différence ; & j'ôse vous répondre qu'elle m'obéira de reste. Je baissai encore les yeux, en disant très-sincèrement que j'étois confuse & charmée.

Madame de Miran regarda tout de suite à sa montre : il est plus tard que je ne croyois, dit-elle, & il faut que je m'en aille bientôt. Je ne vous vois aujourd'hui qu'en passant, Marianne ; j'ai beaucoup de visites à faire : d'ailleurs je me sens abattue & veux rentrer de bonne-heure chez moi. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, j'ai eu mille choses dans l'esprit qui m'en ont empêchée.

Mais en effet, Madame, repris-je, j'ai cru vous voir un peu triste, (& cela étoit vrai) & j'en ai été inquiette ; est ce que vous auriez du chagrin ?

Oui, reprit-elle ; j'ai un fils qui est un fort honnête-homme, dont j'ai toujours été très-contente, & dont je ne le suis pas aujourd'hui. On veut le marier, il se présente un parti très-avantageux pour lui. Il est question d'une fille riche, aimable, fille de condition, dont les parents paroissent souhaiter que le mariage se fasse ; mon fils lui-même, il y a plus d'un mois, a consenti que des amis communs s'en mêlassent. On l'a mené chez la jeune personne, il l'a vue plus d'une fois : & depuis

quelques ſemaines il néglige de conclure. Il ſemble qu'il ne s'en ſoucie plus ; & ſa conduite me déſole, d'autant plus que c'eſt une eſpece d'engagement que j'ai pris avec une famille conſidérable, à qui je ne ſçais que dire pour excuſer la tiédeur choquante qu'il montre aujourd'hui.

Elle ne durera pas ; je ne ſçaurois le croire, reprit Madame Dorſin, & je vous le répete ; votre fils n'eſt point un étourdi ; c'eſt un jeune homme qui a de l'eſprit, de la raiſon, de l'honneur. Vous ſçavez ſa tendreſſe, ſes égards & ſon reſpect pour vous, & je ſuis perſuadée qu'il n'y a rien à craindre. Il viendra demain dîner chez moi ; il m'écoute ; laiſſez-moi faire, je lui parlerai : car de dire que cette petite fille dont on vous a parlé, & qu'il a rencontrée en revenant de la Meſſe, l'ait dégoûté du mariage en queſtion, je vous l'ai déjà dit, c'eſt ce qui ne m'entrera jamais dans l'eſprit.

En revenant de la Meſſe, Madame ! dis-je alors un peu étonnée à cauſe de la conformité que cette aventure avoit avec la mienne, (vous vous ſouvenez que c'étoit au retour de l'Egliſe que j'avois rencontré Valville) ſans compter que le mot de petite fille étoit aſſez dans le vrai ?

Oui, en revenant de la Meſſe, me répondit

Madame Dorſin, ils en ſortoient tous deux ; & il n'y a point d'apparence qu'ils ſe ſoient vus depuis.

Eh ! que ſçait on ? On la fait ſi jolie que cela m'allarme, répartit Madame de Miran ; & puis vous ſçavez, quand elle fut partie, les meſures qu'il prit pour la connoître.

Des meſures ! autre motif pour moi d'écouter.

Eh ! mon Dieu, Madame, à quoi vous arrêtez-vous-là, s'écria Madame Dorſin ? Elle eſt jolie, à la bonne heure ; mais y a-t-il moyen de penſer qu'une griſette lui ait tourné la tête ? car il n'eſt queſtion que d'une griſette ; ou tout au plus de la fille de quelque petit Bourgeois, qui s'étoit miſe dans ſes beaux atours à cauſe du jour de Fête.

Un jour de Fête ! ah ! Seigneur, quelle date ! eſt-ce que ce ſeroit moi, dis-je encore en moi-même, toute tremblante, & n'oſant plus faire des queſtions ?

Oh ! je vous demande, ajouta Madame Dorſin, ſi une fille de quelque diſtinction va ſeule dans les rues, ſans laquais, ſans quelqu'un avec elle, comme on a trouvé celle-ci, à ce qu'on vous a dit ; & qui plus eſt, c'eſt qu'elle ſe jugea elle-même, & qu'elle vit bien que votre fils ne lui convenoit pas, puiſqu'elle ne voulut ni qu'on la

ramenât, ni dire qui elle étoit, ni où elle demeuroit : ainſi quand on le ſuppoſeroit ſi amoureux d'elle, où la retrouvera-t-il? Il a pris des meſures, dites-vous : ſes gens rapportent qu'il fit courir un laquais après le fiacre qui l'emmenoit. (Ah! que le cœur me bat ici!) Mais, eſt-ce qu'on peut ſuivre un fiacre? Et d'ailleurs, ce même laquais que vous avez interrogé vous a dit qu'il avoit eu beau courir après, & qu'il l'avoit perdue de vue.

Bon! tant mieux, penſois-je ici, ce n'eſt plus moi; le laquais qui me ſuivit me vit deſcendre à ma porte.

Ce garçon vous trompe, continua Madame Dorſin; il eſt dans la confidence de ſon Maître, dites-vous?

Ahi, ahi! cela ſe pourroit bien; c'eſt moi qui me le diſois.

Eh bien! ſoit; je veux qu'il ait vu arrêter le fiacre, (c'eſt la Dame qui parle) & que votre fils ait ſçu où demeure la petite fille : qu'en concluez-vous? qu'il s'eſt pris de belle paſſion pour elle, qu'il va lui ſacrifier ſa fortune & ſa naiſſance, qu'il va oublier ce qu'il eſt, ce qu'il vous doit, ce qu'il ſe doit à lui-même, & qu'il ne veut plus, ni aimer, ni épouſer qu'elle? En vérité, eſt-ce-

là votre fils ? Le reconnoiſſez-vous à de pareilles extravagances ? Eh ! c'eſt à peine ce qu'on pourroit craindre d'un imbécille ou d'un écervelé reconnu pour tel. Je veux croire que la fille lui a plû, mais de la façon dont lui devoit plaire une fille de cette ſorte-là, à qui on ne s'attache point ; & qu'un homme de ſon âge & de ſa condition tâche de connoître par goût de fantaiſie, & pour voir juſqu'où cela le menera : c'eſt tout ce qu'il en peut être. Ainſi, ſoyez tranquille, je vous garantis que nous le marierons, ſi nous n'avons que les charmes de la petite Aventuriere à combattre. Voilà quelque choſe de bien redoutable !

Petite Aventuriere ; le terme étoit encore de mauvais augure. Je ne m'en tirerai jamais, me diſois-je : cependant, ſi ces Dames en étoient demeurées-là, je n'aurois ſçu affirmativement ni qu'eſpérer, ni que craindre ; mais Madame de Miran va éclaircir la choſe.

Je ſerois aſſez de votre avis, répondit-elle d'un air inquiet, ſi on ne diſoit pas que mon fils n'eſt triſte & de méchante humeur, que depuis le jour de cette malheureuſe aventure, & il eſt conſtant que je l'ai trouvé tout changé. Mon fils eſt naturellement gai, vous le ſçavez ;

&

& je ne le vois plus que ſombre, que diſtrait, que rêveur : ſes amis mêmes s'en apperçoivent. Le Chevalier qu'il ne quittoit point, & avec qui il eſt ſi lié, le fatigue & l'importune : il lui fit dire hier qu'il n'y étoit pas. Ajoutez à cela les courſes de ce même laquais dont je vous ai parlé, que mon fils dépêche quatre fois par jour ; & avec qui, quand il revient, il a toujours de fort longs entretiens. Ce n'eſt pas là tout ; j'oubliois de vous dire une choſe : c'eſt que j'ai été ce matin parler au Chirurgien qu'on alla chercher pour viſiter le pied de la petite perſonne.

Oh ! pour le coup, me voici comme dans mon quadre. A l'article du pied, figurez-vous la pauvre petite orpheline anéantie ; je ne ſçais pas comment je pus reſpirer avec l'effroyable battement de cœur qui me prit.

Ah ! c'eſt donc moi, me dis-je : il me ſembla que je ſortois de l'Égliſe, que je me voyois encore dans cette rue où je tombai avec ces maudits habits que M. de Climal m'avoit donnés ; avec toutes ces parures qui me valoient le titre de griſette en ſes beaux atours des jours de Fête.

Quelle ſituation pour moi, Madame ! & ce que j'y ſentois de plus humiliant & de plus fâcheux,

c'eſt que cet air ſi noble & ſi diſtingué, que Madame Dorſin en entrant avoit dit que j'avois, & que Madame de Miran me trouvoit auſſi, ne tenoit à rien dès qu'on me connoîtroit: m'appartenoit-il de venir rompre un mariage tel que celui dont il étoit queſtion?

Oui; Marianne avoit l'air d'une fille de condition, pourvu qu'elle n'eût point d'autre tort que d'être infortunée, & que ſes grâces n'euſſent cauſé aucun déſordre; mais, Marianne aimée de Valville, Marianne coupable du chagrin qu'il donnoit à ſa mere, pouvoit fort bien redevenir griſette, aventuriere & petite fille, dont on ne ſe ſoucieroit plus; qui indigneroit, & qui étoit bien hardie d'oſer toucher le cœur d'un honnête-homme.

Mais, achevons d'écouter Madame de Miran, qui continue, à qui dans la ſuite de ſon diſcours, il échappera quelques traits qui me ranimeront, & qui en eſt au Chirurgien à qui elle alla parler.

Et qui m'a dit de bonne-foi, continua-t-elle, que la jeune enfant étoit fort aimable, qu'elle avoit l'air d'une fille de très-bonne famille, & que mon fils, dans toutes ſes façons, avoit marqué un vrai reſpect pour elle; & c'eſt ce reſpect qui m'inquiète: j'ai peine, quoi que vous diſiez, à le concilier avec l'idée que j'ai d'une griſette. S'il l'aime, & qu'il la

respecte, il l'aime donc beaucoup; il l'aime donc d'une maniere qui sera dangereuse, & qui peut le mener très-loin. Vous concevez bien d'ailleurs que tout cela n'annonce pas une fille sans éducation & sans mérite; & si mon fils a de certains sentiments pour elle, je le connoîs, je n'en espere plus rien; ce sera justement parce qu'il a des mœurs, de la raison, & le caractere d'un honnête homme, qu'il n'y aura presque point de remede à ce misérable penchant qui l'aura surpris pour elle, s'il la croit digne de sa tendresse & de son estime.

Or, mettez-vous à la place de l'orpheline, & voyez, je vous prie, que de tristes considérations à la fois! Doucement pourtant; il s'y en joignoit une qui étoit bien agréable.

Avez-vous pris garde à cette mélancolie où, disoit-on, Valville étoit tombé depuis le jour de notre connoissance? Avez-vous remarqué ce respect que le Chirurgien disoit qu'il avoit eu pour moi? Vraiment, mon cœur, tout troublé, tout effrayé qu'il avoit été d'abord, avoit bien recueilli ces petits traits-là; & ce que Madame de Miran avoit conclu de ce respect, ne lui étoit pas échappé non plus.

S'il la respecte, il l'aime donc beaucoup, avoit-

elle dit ; & j'étois tout-à-fait de son avis ; la conséquence me paroissoit fort sensée & fort satisfaisante : de sorte qu'en ce moment j'avois de la honte, de l'inquiétude & du plaisir ; mais ce plaisir étoit si doux, cette idée d'être véritablement aimée de Valville eut tant de charmes, m'inspira des sentiments si désintéressés & si raisonnables, me fit penser si noblement ; enfin, le cœur est de si bonne composition, quand il est content en pareil cas, que vous allez être édifiée du parti que je pris : oui, vous allez voir une action qui prouva que Valville avoit eu raison de me respecter.

Je n'étois rien, je n'avois rien qui pût me faire considérer ; mais à ceux qui n'ont ni rang, ni richesses qui en imposent, il leur reste une âme, & c'est beaucoup ; c'est quelquefois plus que le rang & la richesse, elle peut faire face à tout. Voyons comment la mienne me tira d'affaire.

Madame Dorsin répliqua encore quelque chose à Madame de Miran sur ce qu'elle venoit de dire.

Cette derniere se leva pour s'en aller, & dit : puisqu'il dîne demain chez vous, tâchez donc de le disposer à ce mariage : pour moi, qui ne puis

me rassurer sur l'aventure en question, j'ai envie, à tout hasard, de mettre quelqu'un après mon fils, ou après son laquais ; quelqu'un qui les suive l'un ou l'autre, & qui me découvre où ils vont : peut-être sçaurai-je par-là quelle est la petite fille ; supposez qu'il s'agisse d'elle, & il ne sera pas inutile de la connoître. Adieu, Marianne, je vous reverrai dans deux ou trois jours.

Non, lui dis-je en laissant tomber quelques larmes ; non, Madame ; voilà qui est fini : il ne faut plus me voir, il faut m'abandonner à mon malheur : il me suit par-tout, & Dieu ne veut pas que j'aie jamais de repos.

Quoi ! que voulez-vous dire, me répondit-elle ? Qu'avez-vous, ma fille ? D'où vient que je vous abandonnerois ?

Ici mes pleurs coulerent avec tant d'abondance, que je restai quelque temps sans pouvoir prononcer un mot.

Tu m'inquiètes, ma chere enfant ; pourquoi donc pleures-tu, ajouta-t-elle en me présentant sa main comme elle avoit déjà fait quelques moments auparavant ? Mais je n'osois plus lui donner la mienne. Je me reculois honteuse, & avec des paroles entrecoupées de sanglots : hélas ! Madame, arrêtez, lui dis-je ; vous ne sçavez pas

à qui vous parlez, ni à qui vous témoignez tant de bontés. Je crois que c'est moi qui suis votre ennemie, que c'est moi qui vous cause le chagrin que vous avez.

Comment! Marianne, reprit-elle étonnée, vous êtes celle que Valville a rencontrée, & qu'on porta au logis? Oui, Madame, c'est moi-même, lui dis-je : je ne suis pas assez ingrate pour vous le cacher; ce seroit une trahison affreuse, après tous les soins que vous avez pris de moi, & que vous voyez bien que je ne mérite pas, puisque c'est un malheur pour vous que je sois au monde; & voilà pourquoi je vous dis de m'abandonner. Il n'est pas naturel que vous teniez lieu de mere à une fille orpheline que vous ne connoissez pas, pendant qu'elle vous afflige, & que c'est pour l'avoir vue que votre fils refuse de vous obéir. Je me trouve bien confuse de voir que vous m'ayez tant aimée, vous qui devez me vouloir tant de mal. Hélas! vous vous y êtes bien trompée, & je vous en demande pardon.

Mes pleurs continuoient, ma bienfaitrice ne me répondoit point; mais elle me regardoit d'un air attendri, & presque la larme à l'œil elle-même.

Madame, lui dit son amie en s'essuyant les yeux, en vérité, cet enfant me touche; ce qu'elle vient

de vous dire eſt admirable : voilà une belle âme, un beau caractere !

Madame de Miran ſe taiſoit encore, & me regardoit toujours.

Vous dirai-je à quoi je penſe, reprit tout de ſuite Madame Dorſin ? vous êtes le meilleur cœur du monde, & le plus généreux ; mais je me mets à votre place, & après cet évènement-ci, il ſe pourroit fort bien que vous euſſiez quelque répugnance à la voir davantage ; il faudra peut-être que vous preniez ſur vous pour lui continuer vos ſoins. Voulez-vous me la laiſſer ? je me charge d'elle en attendant que tout ceci ſe paſſe. Je ne prétends pas vous l'ôter, elle y perdroit trop ; & je vous la rendrai dès que le mariage de votre fils ſera conclu, & que vous me la redemanderez.

A ce diſcours, je levai les yeux ſur elle d'un air humble & reconnoiſſant, à quoi je joignis une très-humble & très-légere inclination de tête ; je dis légere, parce que je compris dans mon cœur que je devois la remercier avec diſcrétion, & qu'il falloit bien paroître ſenſible à ſes bontés ; mais non pas faire penſer qu'elles me conſolaſſent, comme en effet elles ne me conſoloient pas. J'accompagnai le tout d'un ſoupir ; après quoi Madame Dorſin

reprenant la parole, dit à ma bienfaitrice : voyez, consultez-vous.

De grâce, un moment, répondit Madame de Miran; tout à l'heure je vais vous répondre : laissez-moi auparavant m'informer d'une chose.

Marianne, me dit-elle, n'avez-vous point eu de nouvelles de mon fils depuis que vous êtes ici?

Hélas! Madame, répondis-je, ne m'interrogez point là-dessus; je suis si malheureuse, que je n'aurai encore que des sujets de douleur à vous donner, & vous n'en serez que plus en colere contre moi; il est juste que vous m'ôtiez votre amitié, & que vous laissiez-là une fille qui vous est si contraire; mais il ne vous servira de rien de la haïr davantage, & je voudrois pouvoir m'exempter de cela : ce n'est pas que je refuse de vous dire la vérité; je sçais bien que je suis obligée de vous la dire, c'est la moindre chose que je vous doive; mais ce qui me retient, c'est la peine qu'elle vous fera, c'est la rancune que vous en prendrez contre moi, & toute l'affliction que j'en aurai moi-même.

Non, ma fille, non, reprit Madame de Miran: parlez hardiment, & ne craignez rien de ma part: Valville sçait-il où vous êtes? est-il venu ici.

Ce discours redoubla mes larmes; je tirai ensuite

de ma poche la lettre que j'avois reçue de Valville, & que je n'avois pas décachetée; & la lui présentant d'une main tremblante :

Je ne sçais, lui dis-je à travers mes sanglots, comment il a pu découvrir que j'étois ici; mais voilà ce qu'il vient de me donner lui-même.

Madame de Miran la prit en soupirant, l'ouvrit, la parcourut, & jetta les yeux sur son amie, qui fixa aussi les siens sur elle; elles furent toutes deux assez long-temps à se regarder sans se rien dire; il me sembla même que je les vis pleurer un peu: & puis Madame Dorsin en secouant la tête : ah! Madame, dit-elle, je vous demandois Marianne; mais je ne l'aurai pas, je vois bien que vous la garderez pour vous.

Oui, c'est ma fille plus que jamais, répondit ma bienfaitrice, avec un attendrissement qui ne lui permit de dire que ce peu de mots; & sur le champ elle me tendit une troisieme fois la main, que je pris alors du mieux que je pus, & que je baisai mille fois à genoux, si attendrie moi-même, que j'en étois comme suffoquée. Il se passa en même temps un moment de silence qui fut si touchant, que je ne sçaurois encore y penser sans me sentir remuée jusqu'au fond de l'âme.

Ce fut Madame Dorsin qui le rompit la pre-

miere. Eſt-ce qu'il n'y a pas moyen que je l'embraſſe, s'écria-t-elle? Je n'ai de ma vie été ſi émue que je le ſuis; je ne ſçais plus qui des deux j'aime le plus, ou de la mere, ou de la fille.

Ah! çà, Marianne, me dit Madame de Miran, quand tous nos mouvements furent calmés, qu'il ne vous arrive donc plus, tant que je vivrai, de dire que vous êtes orpheline; entendez-vous? Venons à mon fils.

C'eſt ſans doute Madame Dutour, cette Marchande chez qui vous demeuriez, qui lui aura dit où vous êtes.

Apparemment, répondis-je; je ne le lui ai pourtant pas dit à elle-même, & je n'avois garde, puiſque j'ignorois le nom du Couvent quand j'y ſuis entrée; mais l'homme dont j'ai été obligée de me ſervir pour faire porter mes hardes ici, eſt de ſon quartier; ce ſera lui qui le lui aura appris: & puis Monſieur de Valville, qui me fit ſuivre par un laquais, lorſque je ſortis de chez lui en fiacre, & qui a ſçu que j'étois deſcendue chez Madame Dutour, a ſans doute interrogé cette bonne Dame, qui n'aura pas manqué de lui apprendre tout ce qu'elle en ſçavoit, c'eſt ce que j'en puis juger; car pour moi, il n'y a point de ma faute: je n'ai contribué en rien à tout ce qui eſt arrivé; &

une marque de cela, c'eſt que depuis ce temps-là je n'ai entendu parler de Monſieur de Valville que d'aujourd'hui ; il ne m'a donné ſa lettre que cet après-midi, encore ne me l'a-t-il rendue que par fineſſe.

Je n'eus pas plûtôt lâché ce dernier mot, que j'en ſentis toute la conſéquence : c'étoit engager Madame de Miran à m'en demander l'explication ; & le déguiſement de Valville étoit un article que j'aurois peut-être pu ſouſtraire à ſa connoiſſance, ſans bleſſer la ſincérité dont je me piquois avec elle ; & j'étois indiſcrette, à force de candeur.

Mais enfin le mot étoit dit, & Madame de Miran n'avoit plus beſoin que je l'expliquaſſe, elle ſçavoit déjà ce qu'il ſignifioit. Par fineſſe ! me répondit-elle, je ſuis donc au fait, & voici comment.

C'eſt qu'en ſortant de carroſſe dans la cour du Couvent, j'ai vu par haſard un jeune homme en livrée qui deſcendoit de ce parloir-ci, & j'ai trouvé qu'il reſſembloit tant à mon fils, que j'en ai été frappée ; j'ai même penſé vous le dire, Madame. A la fin pourtant j'ai regardé cela comme une choſe ſinguliere à laquelle je n'ai plus fait d'attention : mais à préſent, Marianne, que je ſçais que mon fils vous aime ; je ne doute pas qu'au-

lieu d'un homme qui lui reſſembloit, ce ne ſoit lui-même que j'ai vu tantôt ; n'eſt-il pas vrai ?

Hélas ! Madame, lui dis-je après avoir héſité un inſtant, à peine arrivoit-il, quand vous êtes venue : j'ai pris ſa lettre ſans le regarder, & je ne l'ai reconnu qu'à un regard qu'il m'a jetté en partant ; je me ſuis écriée de ſurpriſe : on vous a annoncée & il s'eſt retiré.

Du caractere dont il eſt, dit alors Madame de Miran en parlant à ſon amie, il faut que Marianne ait fait une prodigieuſe impreſſion ſur ſon cœur ; voyez à quoi il a pu ſe réſoudre, & quelle démarche : prendre une livrée !

Oui, reprit Madame Dorſin : cette action-là conclut qu'il l'aime beaucoup aſſurément, & voilà une phyſionomie qui le conclut encore mieux.

Mais ce mariage qui eſt preſqu'arrêté, Madame, dit ma bienfaitrice ; cet engagement que j'ai pris de ſon propre aveu, comment s'en tirer ? Jamais Valville ne terminera : je vous dirai plus, c'eſt que je ſerois fâchée qu'il épouſât cette fille, prévenu d'une auſſi forte paſſion que celle-ci me le paroît. Oh ! comment le guérir de cette paſſion ?

L'en guérir, nous aurions de la peine, repartit

Madame Dorsin : mais je crois qu'il suffira de rendre cette passion raisonnable, & nous le pourrons avec le secours de Mademoiselle ; c'est un bonheur que nous ayons affaire à elle : nous venons de voir un trait du caractere de son cœur qui prouve de quoi sa tendresse & sa reconnoissance la rendront capable pour une mere comme vous ; or pour déterminer votre fils à remplir vos engagements & les siens, il ne s'agit de la part de votre fille que d'un procédé qui sera bien digne d'elle, c'est qu'il est seulement question qu'elle lui parle elle-même, il n'y a qu'elle qui puisse lui faire entendre raison. Il vous obéiroit pourtant si vous l'exigiez, j'en suis persuadée ; il vous respecte trop pour se révolter contrevous ; mais, comme vous dites fort bien, vous ne voulez pas le forcer, & vous pensez juste ; vous n'en feriez qu'un homme malheureux qui le deviendroit par complaisance pour vous, qui ne se consoleroit pas de l'être devenu, parce qu'il diroit toujours, je pouvois ne pas l'être ; au-lieu que Marianne, par mille raisons sans réplique, qu'elle sçaura lui dire avec douceur, qu'elle peut même paroître lui dire avec regret, en fera un homme bien convaincu qu'il l'aimeroit en vain, qu'elle n'est pas en état de l'aimer ; & par-là lui

calmera le cœur & le consolera de la nécessité où il s'est mis d'épouser la jeune personne qu'on lui destine; de sorte qu'alors ce sera lui qui se mariera, & non pas vous qui le marierez. Voilà ce qui m'en semble.

C'est fort bien dit, reprit Madame de Miran, & votre idée est très-bonne : j'y ajouterai seulement une chose.

Ne feroit-il pas à propos, pour achever de lui ôter toute espérance, que ma fille feignît de vouloir être Religieuse; & ajoûtât même qu'à cause de sa situation elle n'a point d'autre parti à prendre? Ce que je dis-là ne signifie rien au moins, Marianne, me dit-elle en s'interrompant. Ne croyez pas que ce soit pour vous insinuer de quitter le monde : j'en suis si éloignée, qu'il faudroit que je vous vîsse la vocation la plus marquée & la plus invincible pour y consentir, tant j'aurois peur que ce ne fût simplement que votre peu de fortune ou l'inquiétude de l'avenir, ou la crainte de m'être à charge qui vous y engageât; entendez-vous, ma fille? Ainsi ne vous y trompez pas; je n'envisage ici que mon fils, je ne prétends que vous indiquer le moyen de l'amener à mes fins, & de l'aider à surmonter un amour que vous ne méritez que trop qu'il ait pour vous;

qu'il feroit trop heureux d'avoir pris, & dont je ferois charmée moi-même fans les ufages & les maximes, du monde, qui, dans l'infortune où vous êtes, ne me permettent pas d'y acquiefcer. Hélas! cependant que vous manque-t-il? ce n'eft, ni la beauté, ni les grâces, ni la vertu, ni le bel efprit, ni l'excellent cœur; & voilà pourtant tout ce qu'il y a de plus rare, de plus précieux; voilà les vraies richeffes d'une femme dans le mariage, & vous les avez à profufion: mais vous n'avez pas vingt-mille livres de rente; on ne feroit aucune alliance en vous époufant; on ne connoît point vos parents qui nous feroient peut-être beaucoup d'honneur; & les hommes qui font fots, qui penfent mal, & à qui pourtant je dois compte de mes actions là-deffus, ne pardonnent point aux difgrâces dont vous fouffrez, & qu'ils appellent des défauts.

La raifon vous choifiroit, la folie des ufages vous rejette.

Tout ce détail, je vous le fais par amitié, & afin que vous ne regardiez pas les fecours que je vous demande contre l'amour de Valville, comme un fujet d'humiliation pour vous.

Eh! mon Dieu, Madame, ma chere mere, (puifque vous m'accordez la permiffion de vous

appeller ainsi,) que vous êtes bonne & généreuse! m'écriai-je en me jettant à ses genoux, d'avoir tant d'attention, tant de ménagement pour une pauvre fille qui n'est rien, & qu'une autre personne que vous ne pourroit plus souffrir! Eh! mon Dieu, où serois-je sans la charité que vous avez pour moi; songez-vous que sans ma mere j'aurois actuellement la confusion de demander ma vie à tout le monde; & malgré cela, vous avez peur de m'humilier: y a-t-il un cœur comme le vôtre?

Eh! ma fille, s'écria-t-elle à son tour, qui est-ce qui n'auroit pas le cœur bon avec toi, chère enfant? Tu m'enchantes. Oh! elle vous enchante, à la bonne heure, dit alors Madame Dorsin: mais finissez toutes deux, car je n'y sçaurois tenir; vous m'attendrissez trop.

Revenons donc à ce que nous disions, reprit ma bienfaitrice. Puisque nous décidons qu'elle parlera à Valville, attendra-t-elle qu'il revienne la voir? ou, pour aller plus vîte, ne vaut-il pas mieux qu'elle lui écrive de venir?

Sans difficulté, dit Madame Dorsin; qu'elle écrive: mais je suis d'avis auparavant que nous sçachions ce qu'il lui dit dans la lettre que vous tenez, & que vous avez lue tout bas; c'est ce qui

qui réglera ce que nous devons faire. Oui, dis-je aussi d'un air simple & naïf, il faut voir ce qu'il pense, d'autant plus que j'ai oublié de vous dire, que je lui écrivis le jour que je vins ici, une heure avant que d'y entrer. Eh ! pourquoi, Marianne, me dit Madame de Miran ?

Hélas ! par nécessité, Madame, répondis-je ; c'est que je lui envoyois un paquet où il y avoit une robe que je n'ai mise qu'une fois, du linge & quelque argent ; & comme je ne voulois point garder ces vilains présents, que je ne sçavois point la demeure de cet homme riche qui me les avoit donnés ; de cet homme de considération dont je vous ai parlé, qui avoit fait semblant de me mettre par pitié chez Madame Dutour, & qui avoit pourtant des intentions si malhonnêtes, j'écrivis à M. de Valville, qui sçavoit où il demeuroit, pour le prier d'avoir la bonté de lui faire tenir le paquet de ma part.

Eh ! par quel hasard, dit Madame de Miran, mon fils sçavoit-il donc la demeure de cet homme-là ?

Eh ! Madame, vous allez encore être étonnée, répondis-je ; il la sçait, parce que c'est son oncle. Quoi ! reprit-elle, M. de Climal ! C'est lui-même, repris-je. C'étoit à lui que ce bon

Religieux, dont je vous ai parlé, m'avoit menée, & ce fut chez vous que j'appris qu'il étoit l'oncle de M. de Valville, parce qu'il y vint une demi-heure après qu'on m'y eût portée le jour de ma chûte; & ce fut lui aussi que Monsieur de Valville surprit l'après midi à mes genoux, chez la Marchande de linge, dans l'instant qu'il m'entretenoit de son amour pour la premiere fois ; & qu'il vouloit, disoit-il, me loger dès le lendemain bien loin de-là, afin de me voir plus en secret, & de m'éloigner du voisinage de M. de Valville.

Juste Ciel ! que m'apprenez-vous, s'écria-t-elle ? quelle foiblesse dans mon frere ! Madame, ajouta-t-elle à son amie, au nom de Dieu, ne dites mot de ce que vous venez d'entendre. Si jamais une aventure comme celle-là venoit à être sçue, jugez du tort qu'elle feroit à M. de Climal, qui passe pour un homme plein de vertu, & qui, en effet, en a beaucoup ; mais qui s'est oublié dans cette occasion-ci. Le pauvre homme, à quoi songeoit-il ? Allons, laissons cela, ce n'est pas de quoi il est question. Voyons la lettre de mon fils.

Elle la r'ouvrit; mais, dit-elle tout de suite en s'arrêtant, il me vient un scrupule; fesons-nous

bien de la lire devant Marianne ? peut-être aime-t-elle Valville : il y a dans ce billet-ci beaucoup de tendresse ; elle en sera touchée, & n'en aura que plus de peine à nous rendre le service que nous lui demandons. Dis-nous, ma chere enfant, n'y a-t-il point de risque ? qu'en devons-nous croire ? aimes-tu mon fils ?

Il n'importe, Madame, répondis-je ; cela n'empêchera pas que je ne lui parle comme je le dois.

Il n'importe, dis-tu ! tu l'aimes donc, ma fille, reprit-elle en souriant ? Oui, Madame, lui dis-je, c'est la vérité ; j'ai pris tout d'abord de l'inclination pour lui, sans sçavoir que c'étoit de l'amour, je n'y songeois pas ; j'avois seulement du plaisir à le voir, je le trouvois aimable ; & vous sçavez que je n'avois point tort, car il l'est beaucoup : c'est un jeune homme si doux, si bien fait, qui vous ressemble tant ! & je vous ai aimée aussi, dès que je vous ai vue : c'est la même chose. Madame Dorsin & elle se mirent à rire là-dessus. Je ne me lasse point de l'entendre, dit la premiere, & je ne pourrai plus me passer de la voir ; elle est unique.

Oui, j'en conviens, répartit ma bienfaitrice ; mais je vais pourtant la quereller d'avoir dit à mon

fils qu'elle l'aimoit, à cause que c'est un discours indiscret.

Ah! mon Dieu, Madame, jamais, m'écriai-je : il n'en sçait rien, je n'en ai pas ouvert la bouche. Est-ce qu'une fille ôse dire à un homme qu'elle l'aime? à une Dame, encore passe, il n'y a point de mal : mais M. de Valville n'en a pas le moindre soupçon, à moins qu'il ne l'ait deviné : & quand il s'en douteroit, cela ne lui servira de rien, Madame; vous le verrez, je vous le promets, ne vous embarrassez point. Eh bien! oui, il est aimable, il faudroit être aveugle pour ne le pas voir; mais qu'est-ce que cela fait? c'est tout comme s'il ne l'étoit pas plus qu'un autre, je vous assûre, je n'y prendrai pas garde; & je serois bien ingrate d'en agir autrement.

Ah! ma chere fille, me dit Madame de Miran, il te sera bien difficile de résoudre ce cœur-là à renoncer à toi : plus je te vois, plus je désespere que tu le puisses : essayons pourtant, & voyons ce qu'il t'écrit.

La lettre étoit courte, & la voici, autant que je puis m'en ressouvenir.

Il y a trois semaines que je vous cherche, Ma-

demoiselle, & que je me meurs de douleur. Je n'ai pas dessein de vous parler de mon amour; il ne mérite plus que vous l'écoutiez. Je ne veux que me jetter à vos pieds, que vous montrer l'affliction où je suis de vous avoir offensée; je ne veux que vous demander pardon, non pas dans l'espérance de l'obtenir, mais afin que vous vous vengiez, en me le refusant. Vous ne sçavez pas combien vous pouvez me punir; il faut que vous le sçachiez: je ne demande que la consolation de vous l'apprendre.

C'étoit-là à-peu-près ce que contenoit la lettre; elle me pénétra, & j'avoue que mon cœur en secret n'en perdit pas un mot : je crois même que Madame de Miran s'en apperçut; car elle me dit, en me regardant : ma fille, ce billet vous touche, n'est-ce pas ? Je ne dirai point que non, ma mere, je ne sçais point mentir, répondis-je : ne craignez rien pourtant, je n'en ferai pas mon devoir avec moins de courage; au contraire.

Mais, répartit-elle, de quelle offense parle-t-il donc ! De la mauvaise opinion qu'il témoigna avoir de moi, quand il trouva M. de Climal à mes genoux, répartis-je; & depuis qu'il a reçu ma lettre, où je le priois de remettre le paquet de hardes à son oncle, il a bien vu qu'il s'étoit

trompé sur mon compte, & que j'étois innocente ; & voilà pourquoi il a mis qu'il m'a offensée.

Sur ce pied-là, dit Madame Dorsin, ce qu'il lui écrit marque bien autant de probité que d'amour. J'aime à le voir rendre justice à la vertu de Marianne ; c'est le procédé d'un honnête-homme ; & plus il estime votre fille, moins elle aura de peine à l'amener à ce que la raison & la conjoncture présente exigent qu'il fasse ; comptez là-dessus.

Vous me persuadez, répondit ma bienfaitrice : mais il est temps de nous retirer ; finissons. Nous convenons donc que Marianne écrira à Valville : il ne s'agit que d'un mot, lui dis-je ; & je pu tout-à-l'heure l'écrire devant vous, Madame voici de l'encre & du papier dans ce Parloir.

Eh bien ! soit, ma fille ; écris, tu as raison une ligne suffira ; & sur le champ je fis c billet-ci.

Je n'ai pu vous parler tantôt, Monsieur ; & & j'aurois pourtant quelque chose à vous dire.

Mais, ma Mere, quand le prierai-je de ve-

nir, dis-je alors à Madame de Miran, en m'interrompant ?

Demain à onze heures du matin, me répondit elle.

Et je vous ſerois obligée, ajoutai-je, en continuant d'écrire, *de venir ici demain à onze heures du matin, je vous attendrai. Je ſuis.....* & toujours *Marianne* au bas.

Je mis deſſus le billet l'adreſſe telle que ma bienfaitrice me la dicta ; elle ſe chargea de le cacheter, de le faire porter par quelque domeſtique du Couvent, à qui elle parleroit en s'en retournant, & je le lui donnai.

Je t'avertis que je me trouverai auſſi au rendez-vous, ma fille, me dit-elle lorſqu'elle me quitta; j'y arriverai ſeulement quelques inſtants après lui, pour te laiſſer le temps de lui dire que je t'ai rencontrée dans ce Couvent, que c'eſt moi qui t'y ai miſe en penſion, & que dans nos entretiens le haſard t'a appris que j'étois ſa mere; que je t'ai dit qu'il me chagrinoit; que, depuis qu'il avoit vu une jeune perſonne qu'on avoit portée chez moi, & dont tu ajouteras que je t'ai conté l'hiſtoire, il refuſoit de terminer un mariage qui étoit arrêté : je me montrerai là-deſſus comme ſi j'arrivois pour te voir; & puis ce ſera à toi, ma fille,

à achever le reſte. Adieu, Marianne, juſqu'à demain. Adieu, ma chere enfant, me dit auſſi Madame Dorſin; je ſuis votre bonne amie au moins, ne l'oubliez pas; juſqu'au revoir, & ce ſera bientôt: je veux qu'au premier jour elle vienne dîner avec vous chez moi, Madame; ſi vous ne me l'amenez pas, je viendrai la chercher, je vous en avertis.

Je ſerai de la partie la premiere fois, dit Madame de Miran, après quoi je vous la laiſſerai tant qu'il vous plaira.

Je ne répondis à tout cela que par un ſouris, & par une profonde révérence; elles s'en-allerent, & je reſtai dans une ſituation d'eſprit aſſez paiſible.

Qui m'auroit vue, m'auroit cru triſte; & dans le fond je ne l'étois pas, je n'avois que l'air de l'être, & à me définir, je n'étois qu'attendrie.

Je ſoupirois pourtant comme une perſonne qui auroit eu du chagrin; peut-être même croyois-je en avoir, à cauſe de la diſpoſition des choſes: car enfin, j'aimois un homme auquel il ne falloit plus penſer; & c'étoit-là un ſujet de douleur: mais, d'un autre côté, j'en étois tendrement aimée, de cet homme; & c'eſt une grande douceur: avec cela on eſt du moins tranquille ſur ce qu'on vaut;

on a les honneurs eſſentiels d'une aventure, & on prend patience ſur le reſte.

D'ailleurs, je venois de m'engager à quelque choſe de ſi généreux ; je venois de montrer tant de raiſon, tant de franchiſe, tant de reconnoiſſance; de donner une ſi grande idée de mon cœur, que ces deux Dames en avoient pleuré d'admiration pour moi. Oh ! voyez avec quelle complaiſance je devois regarder ma belle âme ; & combien de petites vanités intérieures devoient m'amuſer & me diſtraire du ſouci que j'aurois pu prendre !

Mais venons aux ſuites de cet évènement, & paſſons au lendemain.

Sans doute que ma lettre fut exactement rendue à Valville. C'étoit à onze heures du matin que je l'attendois au Couvent, & il ne manqua pas d'y arriver à l'heure préciſe.

La premiere fois qu'il m'y avoit vue, à ce qu'il m'a dit depuis, il avoit cru néceſſaire de ſe traveſtir, par deux raiſons. L'une étoit, qu'après l'inſulte qu'il m'avoit faite, je refuſerois de lui parler, s'il me demandoit ſous ſon nom : l'autre, que l'Abbeſſe voudroit peut-être ſçavoir ce qui l'amenoit, & qui il étoit, avant que de me permettre de le voir ; au-lieu que toutes

ces difficultés n'y feroient plus, dès qu'il paroîtroit fous la figure d'un domeftique, qui venoit même de la part de Madame de Miran : car c'étoit une précaution qu'il avoit prife.

Mais cette fois-ci il comprit bien par la teneur de mon billet, qui étoit fimple, que je le difpenfois de tout déguifement, & qu'il n'en étoit pas befoin.

Il m'a avoué depuis que le peu de façon que j'y fefois, l'avoit inquiété : & effectivement, ce n'étoit pas trop bon figne; une pareille vifite n'avoit plus l'air d'intrigue : elle étoit trop innocente pour promettre quelque chofe de bien favorable.

Quoi qu'il en foit, onze heures venoient de fonner, quand l'Abbeffe elle-même vint m'annoncer Valville.

Allez, Marianne, me dit-elle : c'eft le fils de Madame de Miran qui vous demande ; elle me dit hier, après qu'elle vous eût quittée, qu'il viendroit vous voir : il vous attend.

Le cœur me battit, dès que j'appris qu'il étoit-là. Je vous fuis bien obligée, Madame, répondis-je ; j'y vais & je partis. Mais je marchai lentement, pour me donner le temps de me raffurer.

J'allois ſoutenir une terrible ſcene ; je crai-gnois de manquer de courage ; je me craignois moi-même ; j'avois peur que mon cœur ne ſervît lâchement ma bienfaitrice.

J'oubliois encore de vous parler d'un article qui me feſoit honneur.

C'eſt que j'étois reſtée dans mon négligé, je dis dans le négligé où je m'étois laiſſée en me levant ; point d'autre linge que celui avec lequel je m'étois couchée : linge aſſez blanc ; mais toujours flétri, qui ne vous pare point, quand vous êtes aimable ; & qui vous dépare un peu, quand vous ne l'êtes pas.

Joignez-y une robe à l'avenant, & qui me ſervoit le matin dans ma chambre. Je n'avois, en un mot, que les grâces que je n'avois pu m'ôter, c'eſt-à-dire, celles de mon âge & de ma figure, avec leſquelles je pourrai encore me ſoutenir, me diſois-je bien ſecrettement en moi-même, & ſi ſecrettement, que je n'y feſois point d'attention, quoique cela m'aidât à renoncer aux agréments que je ne me donnois pas, & dont je feſois un ſacrifice à Madame de Miran.

Ce n'eſt pas qu'elle eût ſongé à me dire, ne vous ajuſtez point ; mais je ſuis ſûre que, dès

qu'elle m'auroit vu ajuftée, elle auroit tout-d'un-coup fongé que je ne devois pas l'être.

Enfin, je parus; me voilà dans le Parloir où je trouvai Valville.

Qu'il étoit bien mis, lui! qu'il avoit bonne mine! hélas! qu'il avoit l'air tendre & refpectueux! Que je lui fentis d'envie de me plaire, & qu'il étoit flatteur pour une fille comme Marianne, de voir qu'un homme comme lui mît fa fortune à trouver grâce devant elle! car, ce que je dis-là, étoit écrit dans fes yeux; Valville ne fembloit refpirer que ce fentiment là.

Il tenoit une lettre à la main, c'étoit la mienne, celle où je lui avois mandé de venir.

Je ne fçais, dit-il en me montrant cette lettre qu'il baifa, fi je dois me réjouir, ou m'affliger, de l'ordre que j'ai reçu de votre part dans ce billet: mais je n'y obéis pas fans inquiétude.

Et il falloit voir avec quelle timidité, avec quel air de défiance fur fon fort, il me tenoit ce difcours.

Monfieur, lui répondis-je, extrêmement émue de tout ce que fon abord avoit de tendre & de charmant, affeyez-vous.

Il fallut enfuite que je repriffe haleine; il s'affit.

Oui, Monſieur, continuai-je d'une voix encore un peu tremblante : j'ai à vous parler. Eh bien ! Mademoiſelle, répartit-il tout tremblant à ſon tour : de quoi s'agit-il ? que m'annoncez-vous par ce début ? Votre Abbeſſe ſçait apparemment la viſite que je vous rends ?

Oui, Monſieur, lui dis-je ; c'eſt elle-même, qui, en vous nommant, eſt venue m'avertir que vous me demandiez.

En me nommant, s'écria-t-il ! Eh ! comment cela ſe peut-il ? Je ne la connoîs point, je ne l'ai jamais vue ; vous lui avez donc dit qui j'étois ; vous êtes donc convenues enſemble que vous m'enverriez chercher.

Non, Monſieur, je ne lui ai rien confié ; tout ce qu'elle ſçavoit, c'eſt que vous deviez venir, & c'eſt une autre que moi qui l'en a inſtruite ; mais de grâce, écoutez-moi.

Vous voulez me perſuader que vous m'aimez, & je crois que vous dites vrai ; mais quel deſſein pouvez-vous avoir en m'aimant ?

Celui de n'être jamais qu'à vous, me répondit-il froidement, mais d'un ton ferme & déterminé ; celui de m'unir à vous par tous les liens de l'honneur & de la Religion : s'il y en avoit de plus forts, je les prendrois, ils me feroient encore

plus de plaisir; & en vérité, ce n'étoit pas la peine de me demander mon dessein; je ne pense pas qu'il puisse en venir d'autre dans l'esprit d'un homme qui vous aime, Mademoiselle: mes intentions ne sçauroient être douteuses, il ne reste plus qu'à sçavoir si elles vous seront agréables, & si je pourrai obtenir de vous ce qui sera le bonheur de ma vie.

Quel discours, Madame! Je sentis que les larmes m'en venoient aux yeux; je crois même que je soupirai, il n'y eut pas moyen de m'en empêcher; mais je soupirai le plus bas qu'il me fut possible, & sans oser lever les yeux sur lui.

Monsieur, lui dis-je, ne vous ai-je pas dit les malheurs que j'ai essuyés dès mon enfance: je ne sçais point de qui je suis née; j'ai perdu mes parents sans les connoître; je n'ai ni bien ni famille, & nous ne sommes pas faits l'un pour l'autre: d'ailleurs, il y a encore des obstacles insurmontables.

Je vous entends, me dit-il de l'air d'un homme consterné; c'est que votre cœur se refuse au mien.

Non, ce n'est pas cela, lui dis-je, sans pouvoir poursuivre. Ce n'est point cela, Mademoiselle, me répondit-il; & vous me parlez d'obstacle!

Nous en étions-là de notre conversation, quand

Madame de Miran entra : jugez de la ſurpriſe de Valville.

Quoi ! s'écria-t-il en ſe levant : ah ! Mademoiſelle, tout eſt concerté. Oui, mon fils, lui dit-elle d'un ton plein de douceur & de tendreſſe, nous voulions vous le cacher : mais je vous l'avoue de bonne-foi ; je ſçavois que vous deviez être ici, & nous étions convenues que je m'y rendrois. Ma chere fille, ajouta-t-elle, en s'adreſſant à moi, Valville eſt-il au fait, l'as-tu inſtruit ?

Non, ma mere, lui dis-je, fortifiée par ſa préſence, & ranimée par la façon affectueuſe dont elle me parloit devant lui : non, je n'ai pas eu le temps ; Monſieur ne venoit que d'entrer, & notre entretien ne feſoit que commencer, quand vous êtes arrivée : mais je vais lui conter tout devant vous, ma mere.

Et ſur le champ : vous voyez, Monſieur, dis-je à Valville, qui ne ſçavoit ce que nous voulions dire avec ces noms que nous nous donnions ; vous voyez comment Madame de Miran me traite : ce qui vous marque bien les bontés qu'elle a pour moi, & même les obligations que je lui ai. Je lui en ai tant que cela n'eſt pas croyable ; & vous ſeriez le premier à dire que je ſerois indigne de vivre, ſi je ne vous conjurois pas de ne plus

fonger à moi. Valville à ces mots baiffa la tête, & foupira.

Attendez, Monfieur; attendez, repris-je, c'eft vous-même que je prends pour juge dans cette occafion-ci.

Il n'y a qu'à confidérer qui je fuis; je vous ai déjà dit que j'ai perdu mon pere & ma mere. Ils ont été affaffinés dans un voyage dont j'étois avec eux dès l'âge de deux ans; & depuis ce temps, voici, Monfieur, ce que je fuis devenue. C'eft la fœur d'un Curé de campagne qui m'a élevée par compaffion. Elle eft venue à Paris avec moi pour une fucceffion qu'elle n'a pas recueillie; elle y eft morte, & m'y a laiffée feule fans fecours dans une Auberge. Son Confeffeur, qui eft un bon Religieux, m'en a tirée pour me préfenter à Monfieur de Climal votre oncle; Monfieur de Climal m'a mife chez une Lingere, & m'y a abandonnée au bout de trois jours; je vous ai dit pourquoi, en vous priant de lui remettre fes préfents. La Lingere me dit qu'il falloit prendre mon parti; je fortis pour informer ce Religieux de mon état, & c'eft en revenant de chez lui que j'entrai dans l'Eglife de ce Couvent-ci pour cacher mes pleurs qui me fuffoquoient; ma mere, qui eft préfente, y arriva après moi; & c'eft une grâce que Dieu m'a

m'a faite. Elle me vit pleurer dans un confeſſionnal ; je lui fis pitié, & je ſuis penſionnaire ici depuis le même jour : c'eſt elle qui paye ma penſion, qui m'a habillée, qui m'a fourni de tout abondamment, magnifiquement, avec des manieres, des tendreſſes, des careſſes qui font que je ne ſçaurois y penſer ſans fondre en larmes : elle vient me voir, elle me parle, elle me chérit, & en agit avec moi comme ſi j'étois votre ſœur : elle m'a même défendu de ſonger que je ſuis orpheline, & elle a bien raiſon ; je ne dois plus me reſſouvenir que je le ſuis ; cela n'eſt plus vrai. Il n'y a peut-être point de fille, avec la meilleure mere du monde, qui ſoit ſi heureuſe que moi. Ma bienfaitrice & ſon fils, à cet endroit de mon diſcours, me parurent émus juſqu'aux larmes.

Voilà ma ſituation, continuai-je ; voilà où j'en ſuis avec Madame de Miran. Vous qui, à ce qu'on dit, êtes un jeune homme plein de raiſon & de probité, comme il me l'a ſemblé auſſi, parlez-moi en conſcience, Monſieur : vous m'aimez ; que me conſeillez-vous de faire de votre amour, après ce que je viens de vous dire. Il faut regarder que les malheureux à qui on fait la charité ne ſont pas ſi pauvres que moi ; ils ont du moins des freres, des ſœurs, ou quelques autres

parents ; ils ont un pays, ils ont un nom avec des gens qui les connoiſſent : & moi je n'ai rien de tout cela ; n'eſt-ce pas là être plus miſérable & plus pauvre qu'eux ?

Va, ma fille, me dit Madame de Miran, acheve & ne t'arrête point là-deſſus. Non, ma mere, repris-je, laiſſez-moi dire tout : je ne dis rien que de vrai, Monſieur, & cependant vous me demandez mon cœur pour m'épouſer. Ne ſeroit-ce pas là un beau préſent que je vous ferois ? ne ſeroit-ce pas une cruauté à moi que de vous le donner. Eh ! mon Dieu, quel cœur vous donnerois-je, ſinon celui d'une étourdie, d'une évaporée, d'une fille ſans jugement, ſans conſidération pour vous. Il eſt vrai que je vous plaîs ; mais vous ne vous attachez pas à moi, ſeulement à cauſe que je ſuis jolie, ce ne ſeroit pas la peine ; & apparemment que vous me croyez d'un bon caractere : & en ce cas, comment pouvez-vous eſpérer que je conſente à un amour qui vous attireroit le blâme de tout le monde, qui vous brouilleroit avec toute une famille, avec tous vos amis, avec tous les gens qui vous eſtiment, & avec moi auſſi ; car quel repentir n'auriez-vous pas, quand vous ne m'aimeriez plus, & que vous vous trouveriez le mari d'une femme qui ſeroit mé-

prisée, que personne ne voudroit voir, & qui ne vous auroit apporté que du malheur & que de la honte? Encore n'est-ce rien que tout ce que je dis-là, ajoutai-je avec un attendrissement qui me fesoit pleurer. A présent que je suis si obligée à Madame de Miran, quelle méchante créature ne serois-je pas, si je vous épousois? pourriez-vous sentir autre chose pour moi que de l'horreur, si j'en étois capable? y auroit-il rien de si abominable que moi sur la terre, sur-tout dans l'occurrence où je sçais que vous êtes? car je suis informée de tout: ma mere me vint voir hier à son ordinaire; elle étoit triste, je lui demandai ce qu'elle avoit, elle me dit que son fils la chagrinoit; je l'écoutois sans m'attendre que je serois mêlée là-dedans: elle me dit aussi qu'elle avoit toujours été fort contente de ce fils; mais qu'elle ne le reconnoissoit plus depuis qu'il avoit vu une certaine jeune fille: là-dessus elle me conta notre histoire, & cette jeune fille qui vous dérange, qui fait que vous manquez à votre parole, qui afflige aujourd'hui ma mere, qui lui a ôté le bon cœur & la tendresse de son fils; il se trouve que c'est moi, Monsieur, que c'est cette pensionnaire qu'elle fait vivre, & qu'elle accable de bienfaits. Après cela, Monsieur, voyez avec l'honneur, avec la probité, avec le

cœur eſtimable, tendre & généreux que vous avez coutume d'avoir; voyez ſi vous ſouhaitez encore que je vous aime, & ſi vous-même vous auriez le courage d'aimer un monſtre comme j'en ſerois un, ſi j'écoutois votre amour. Non, Monſieur, vous êtes touché de ce que je vous apprends, vous pleurez; mais ce n'eſt plus que de tendreſſe pour ma mere, & que de pitié pour moi. Non, ma mere, vous ne ſerez plus ni triſte ni inquiette; Monſieur de Valville ne voudra pas que je ſois davantage le ſujet de votre chagrin: c'eſt une douleur qu'il ne me fera pas à moi-même. Je ſuis bien ſûre qu'il ne troublera plus le plaiſir que vous avez à me ſecourir; il y ſera ſenſible au contraire, il voudra y avoir part, il m'aimera encore; mais comme vous m'aimez, il épouſera la Demoiſelle en queſtion, il l'épouſera à cauſe de lui-même qui le doit, à cauſe de vous qui lui avez procuré ce parti pour ſon bien, & à cauſe de moi qui l'en conjure comme de la ſeule marque qu'il peut me donner que je lui ai été véritablement chere: c'eſt une conſolation qu'il ne refuſera pas à une fille qui ne ſçauroit être à lui, mais qui ne ſera jamais à perſonne; & qui de ſon côté ne refuſe pas de lui dire que, ſi elle avoit été riche & ſon égale, elle avoit ſi bonne opinion de lui

qu'elle l'auroit préféré à tous les hommes du monde; c'eſt une conſolation que je veux bien lui donner à mon tour, & je n'y ai point de regret pourvu qu'il vous contente.

Je m'arrêtai alors, & me mis à eſſuyer les pleurs que je verſois. Valville toujours la tête baiſſée, & plongé dans une profonde rêverie, fut quelque temps ſans répondre. Madame de Miran le regardoit & attendoit la larme à l'œil qu'il parlât; enfin, il rompit le ſilence, & s'adreſſant à ma bienfaitrice :

Ma mere, lui dit-il, vous voyez ce que c'eſt que Marianne; mettez-vous à ma place, jugez de mon cœur par le vôtre. Ai-je eu tort de l'aimer? me ſera-t-il poſſible de ne l'aimer plus? ce qu'elle vient de me dire eſt-il propre à me détacher d'elle? Que de vertus, ma mere! & il faut que je la quitte! vous le voulez; elle m'en prie; & je la quitterai; j'en épouſerai une autre; je ſerai malheureux; j'y conſens : mais je ne le ſerai pas long-temps.

Ses pleurs coulerent après ce peu de mots; il ne les retint plus : elles attendrirent Madame de Miran qui pleura comme lui & qui ne ſçut que dire : nous nous taiſions tous trois, on n'entendoit que des ſoupirs.

Eh ! Seigneur, m'écriai-je avec amour, avec douleur, avec mille mouvements confus que je ne sçaurois expliquer ; eh ! mon Dieu, Madame, pourquoi m'avez-vous rencontrée ? je suis au désespoir d'être au monde, & je prie le Ciel de m'en retirer. Hélas ! me dit tristement Valville, de quoi vous plaignez-vous ? ne vous ai-je pas dit que je vous quitte ?

Oui, vous me quittez, lui répondis-je ; mais en me le disant, vous désolez ma mere, vous la faites mourir, vous la menacez d'être malheureux, & vous voulez qu'elle se console ; vous demandez de quoi nous avons à nous plaindre ! Eh ! qu'exigez-vous de plus que ce que je vous ai dit ? quand on est généreux, qu'on est raisonnable, n'y a t il pas des choses auxquelles il faut se rendre ? Eh bien ! vous ne m'épouserez pas ; mais c'est Dieu qui ne l'a pas permis : mais je n'épouserai personne, & vous me serez toujours cher, Monsieur, Vous ne me perdez point, je ne vous perds point non plus : je serai Religieuse ; mais ce sera à Paris, & nous nous verrons quelquefois : nous aurons tous deux la même mere ; vous serez mon frere, mon bienfaiteur, le seul ami que j'aurai sur la terre ; le seul homme que j'y aurai estimé, & que je n'oublièrai jamais.

Ah ! ma mere, s'écria encore Valville en tombant ſubitement aux genoux de Madame de Miran, je vous demande pardon des pleurs que je vous vois répandre & dont je ſuis cauſe. Faites de moi ce qu'il vous plaira, vous êtes la maîtreſſe : mais vous m'avez perdu ; vous avez mis le comble à mon admiration pour elle en m'attirant ici : je ne ſçais plus où je ſuis ; ayez pitié de l'état où je me trouve, tout ceci me déchire le cœur, emmenez-moi, ſortons. J'aime mieux mourir que de vous affliger : mais vous qui avez tant de tendreſſe pour moi, que voulez-vous que je devienne ?

Hélas ! mon fils, que veux-tu que je te réponde, lui dit cette Dame, il faudra voir ; je te plains, je t'excuſe, vous me touchez tous deux, & je t'avoue que j'aime autant Marianne que tu l'aimes toi-même. Leve-toi, mon fils, ceci n'a pas réuſſi comme je le croyois ; ce n'eſt pas ſa faute, je lui pardonne l'amour que tu as pour elle : & ſi tout le monde penſoit comme moi, je ne ſerois guères embarraſſée, mon fils.

A ces derniers mots, dont Valville comprit tout le ſens favorable, il ſe rejetta à ſes genoux, lui prit une main qu'il baiſa mille fois ſans parler. Eh bien ! Madame, lui dis-je, m'aimerez vous en-

core? y a-t-il d'autre remede que de m'abandonner?

Le Ciel m'en préſerve, ma chere enfant, me répondit-elle; que viens-tu me dire? Va, encore une fois, ſois tranquille: je ſuis contente de toi. Mon fils, ajouta-t-elle d'un air de bonté qui me ravit encore, je ne te preſſe plus de terminer le mariage en queſtion; cela va me brouiller avec d'honnêtes gens: mais je t'aime encore mieux qu'eux.

Vous me rendez la vie, repartit Valville; je ſuis le plus heureux de tous les fils: mais, ma mere, que ferez-vous de Marianne? Ne me permettrez-vous pas de la voir quelquefois? Mon fils, lui répondit-elle, tu me demandes plus que je ne ſçais: laiſſe-moi y rêver, nous verrons. Conſentez, du moins, que je l'aime, ajouta-t-il.

Eh! juſte Ciel! à quoi ſerviroit-il que je te le défendiſſe? Aime-la, mon enfant, aime-la; il en arrivera ce qui pourra, reprit-elle.

J'avois pourtant dit que j'allois être Religieuſe, & je penſai le répéter par excès de zele; mais comme Madame de Miran l'oublioit, je m'aviſai tout d'un-coup de réfléchir que je ne devois pas l'en faire reſſouvenir.

Je venois de m'épuiſer en généroſité, il n'y

avoit rien que je n'eusse dit pour détourner Valville de m'aimer ; mais s'il plaisoit à Madame de Miran de vouloir bien qu'il m'aimât, si son propre cœur s'attendrissoit jusques-là pour son fils ou pour moi, je n'avois qu'à me taire ; ce n'étoit pas à moi à lui dire : Madame, prenez garde à ce que vous faites. Cet excès de désintéressement de ma part n'auroit été ni naturel, ni raisonnable.

Ainsi je ne dis mot. Elle se leva : quelle dangereuse petite fille tu es, Marianne ! me dit-elle en se levant : adieu ; partons mon fils ; & le fils ne cessoit de lui baiser la main qu'il tenoit : ce qui n'étoit pas si mal entendu.

Oui, oui, ajouta-t-elle, je comprends bien ce que cela veut dire : mais je ne déciderai rien ; je ne sçais à quoi me résoudre : quelle situation ! Adieu : il est tard, va dîner, ma fille, je te reverrai bientôt. Je la saluai alors sans rien répondre ; & comme je paroissois pleurer, & que je m'essuyois les yeux de mon mouchoir : pourquoi pleures-tu, me dit-elle, je n'ai rien à te reprocher ; je ne sçaurois te sçavoir mauvais gré d'être aimable ; va-t-en, tranquillise-toi : donne-moi la main, Valville.

Et ſur le champ elle deſcendit l'eſcalier, aidée de ſon fils, qui, par diſcrétion, ne me parla que des yeux, & ne prit congé de moi que par une révérence, que je lui rendis d'un air mal aſſuré, & comme une perſonne qui a peur de s'émanciper trop, & d'abuſer de l'indulgence de la mere, en le ſaluant.

Me voilà ſeule, & bien plus agitée que je ne l'avois été la veille, lorſque Madame de Miran me quitta.

Auſſi y avoit-il ici matiere à bien d'autres mouvements. Aime-la, mon enfant, il en arrivera ce qui pourra, avoit dit ma bienfaitrice à ſon fils, & puis nous verrons; je ne ſçais que réſoudre, avoit-elle ajoutée; & dans le fond, c'étoit m'avoir dit à moi-même, eſpérez; auſſi eſpérois-je, mais en tremblant, mais en me traitant de folle, d'oſer eſpérer ſi mal-à-propos; & en pareil cas, on ſouffre beaucoup: il vaudroit mieux ne voir aucune lueur de ſuccès, que d'en avoir une ſi foible, qui ne vient flatter l'âme que pour la troubler.

Eſt-ce que j'épouſerois Valville, me diſois-je, je ne le croyois pas poſſible; & je ſentois pourtant que ce ſeroit un malheur pour moi, ſi je ne l'épouſois pas. C'eſt-là tout ce que mon cœur avoit

gagné aux difcours incertains de Madame de Miran : n'étoit-ce pas-là le fujet d'un tourment de plus ?

Je n'en dormis point la nuit fuivante; j'en dormis mal deux ou trois nuits de fuite : car je paffai trois jours fans entendre parler de rien ; & ce ne fut pas fans un peu de murmure contre ma bienfaitrice.

Que ne fe détermine-t-elle donc, difois-je quelquefois ? à quoi bon tant de longueur ? & là-deffus je crois que je boudois contre elle.

Enfin le quatrieme jour arriva, & elle ne paroiffoit point ; mais au lieu d'elle, Valville à trois heures après-midi me demanda.

On vint me le dire; & c'étoit me donner la liberté d'aller lui parler : cependant je n'en ufai pas. Je l'aimois, & mille fois plus que je ne l'avois encore aimé ; j'avois une extrême envie de le voir, une extrême curiofité de fçavoir s'il n'avoit rien de nouveau à m'apprendre fur notre amour ; & malgré cela je me retins ; je refufai de l'aller trouver, afin que fi Madame de Miran le fçavoit, elle m'en eftimât davantage : ainfi mon refus n'étoit qu'une rufe. Je fis donc prier Valville de trouver bon que je ne le viffe point, à moins qu'il ne vînt de la part de fa mere ; ce que je ne préfumois

point, puiſqu'elle ne m'avoit point avertie, comme en effet elle ignoroit ſa viſite.

Valville n'oſa me tromper, & fut aſſez ſage pour ſe retirer. Ce trait de prudence ruſée me coûta extrêmement; je commençois à me le reprocher, quand il me fit dire qu'il me reverroit le lendemain avec Madame de Miran; & voici à propos de quoi il pouvoit m'en aſſurer : c'eſt que le lendemain il devoit y avoir une cérémonie dans notre Couvent; une jeune Religieuſe y feſoit ſa profeſſion, & ſes parents en avoient invité toute la famille de Valville, la mere, le fils, l'oncle & toute la parenté; ce que j'appris après, & ce que je préſumai au moment où je les vis dans l'Egliſe.

Vous ſçavez qu'en de pareilles fêtes les Religieuſes paroiſſent à découvert, & qu'on tire le rideau de leur grille; obſervez auſſi que je me mettois ordinairement fort près de cette grille. Madame de Miran étoit arrivée ſi tard, avec toute ſa compagnie, qu'elle n'eut que le temps d'entrer tout de ſuite dans l'Egliſe : je vous ai dit que j'ignorois qu'elle fut invitée; & ce fut pour moi une agréable ſurpriſe, lorſque je la vis qui traverſoit pour venir ſe placer près de notre grille : un Cavalier d'aſſez bonne mine, quoiqu'un peu âgé, lui donnoit la main.

Une file d'autres perſonnes la ſuivoit, à ce qu'il me parut; je ne la quittai point des yeux, elle ne me voyoit point encore.

Enfin elle arrive, & la voilà aſſiſe avec le Cavalier à côté d'elle. Ce fut alors qu'à travers ceux qui la ſuivoient, je démêlai M. de Climal & Valville.

Quoi! M. de Climal, dis-je en moi-même, avec un étonnement où peut-être entroit-il un peu d'émotion : ce qui eſt de certain, c'eſt que j'aurois mieux aimé qu'il n'eût point été là; je ne ſçavois s'il devoit m'être indifférent qu'il y fût, ou ſi je devois en être fâchée: mais à tout prendre, ce n'étoit pas une agréable viſion pour moi; j'avois droit de le regarder comme un méchant homme, que ma ſeule préſence déconcerteroit.

Encore ne ſeroit-ce rien pour lui que l'embarras de me voir, en comparaiſon des circonſtances qui alloient s'y joindre, & des motifs d'inquiétude & de confuſion qui alloient l'accabler. Je n'attendois que l'inſtant de faire ma révérence à Madame de Miran, ſa ſœur ; & Madame de Miran ne manqueroit pas d'y répondre avec cet accueil aiſé, tendre & familier qui lui étoit ordinaire. Oh! que penſeroit il de cette familiarité, quelles ſuites fâcheuſes n'en pouvoit-il pas prévoir? Madame,

concevez combien il me trouveroit redoutable pour sa gloire, & combien un méchant qui vous craint est lui-même à craindre.

Et tout ce que je vous dis-là m'agitoit confusément.

Son neveu fut le premier qui m'apperçut, & qui me salua avec je ne sçais quel air de gaieté & de confiance qui étoit de bon augure pour nos affaires. M. de Climal, qui s'asseyoit en ce moment, ne le vit point me saluer, & parloit au Cavalier qui étoit auprès de Madame de Miran.

Cette Dame les écoutoit, & ne regardoit point encore du côté des Religieuses. Enfin elle jetta les yeux sur nous, & m'apperçut.

Ce furent aussi-tôt de profondes révérences de ma part, qui m'attirerent de la sienne de ces démonstrations qui se font avec la main, & qui signifioient : ah ! bon jour, ma chere enfant, te voilà ? son frere, qui tiroit alors de sa poche une espece de bréviaire, remarqua ces démonstrations, les suivit de l'œil, & vit sa petite Lingere, qui ne paroissoit pas avoir beaucoup perdu, en le congédiant, & dont les ajustements ne devoient pas lui faire regretter le paquet des hardes malhonnêtes qu'elle lui avoit renvoyées.

Ce pauvre homme, (car l'instant approche où

il méritera que j'adouciſſe mes expreſſions ſur ſon chapitre;) ce pauvre homme, pour qui, par une eſpece de fatalité, je devois toujours être un ſujet d'embarras & d'allarmes, perdit toute contenance en me voyant, & n'eut pas la force de me regarder en face.

Je rougis à mon tour, mais en ennemie hardie & indignée, qui ſe ſent l'avantage d'une bonne conſcience, & qui a droit de confondre une âme coupable & au-deſſous de la ſienne.

Je m'apperçus que Madame de Miran l'obſervoit, & je ſuis perſuadée qu'elle ſentit bien le déſordre où il ſe trouvoit, tant à cauſe de moi qu'à cauſe de Valville, que, par bonheur pour lui encore, il croyoit ſeul au fait de ſon indignité. Le ſervice commença, il y eut un Sermon qui fut fort beau; je ne dis pas bon : ce fut avec la vanité de prêcher élégamment qu'on nous prêcha la vanité des choſes de ce monde; & c'eſt-là le vice de nombre de Prédicateurs: c'eſt bien moins pour notre inſtruction qu'en faveur de leur orgueil qu'ils prêchent; de ſorte que c'eſt preſque toujours le péché qui prêche la vertu dans nos chaires.

La cérémonie finie, Madame de Miran me demanda, & vint au parloir avant que de partir; elle n'avoit que ſon fils avec elle. M. de Climal s'étoit

déja retiré. Bon jour, Marianne, me dit-elle : le reste de ma compagnie m'attend en bas, à l'exception de mon frere, qui est parti ; & je ne suis montée que pour te dire un mot. Voici Valville qui t'aime toujours, qui me persécute, qui est toujours à mes genoux, pour obtenir que je consente à ses desseins ; il dit que je serois son malheur, si je m'y opposois ; que c'est une inclination insurmontable, que sa destinée est de t'aimer, & d'être à toi. Je me rends, je ne sçaurois dans le fond condamner le choix de son cœur ; tu es estimable, & c'est assez pour un homme qui t'aime, & qui est riche. Ainsi, mes enfants, aimez-vous ; je vous le permets : toute autre mere que moi n'en agiroit pas de même. Suivant les maximes du monde, mon fils fait une folie, & je ne suis pas sage de souffrir qu'il la fasse ; mais il y va, dit-il, du repos de sa vie ; & il me faudroit un autre cœur que le mien pour résister à cette raison-là. Je songe que Valville ne blesse point le véritable honneur, qu'il ne s'écarte que des usages établis, qu'il ne fait tort qu'à sa fortune, qu'il peut se passer d'augmenter. Il assûre qu'il ne sçauroit vivre sans toi ; je conviens de tout le mérite qu'il te trouve : il n'y aura, dans cette occasion-ci, que les hommes & les coutumes de choqués ;

Dieu,

Dieu, ni la raiſon ne le feront pas. Qu'il pourſuive donc. Ce ſont tes affaires, mon fils; tu es d'une famille conſidérable, on ne connoît point celle de Marianne : l'orgueil & l'intérêt ne veulent point que tu l'épouſes; tu ne les écoutes pas; tu n'en crois que ton amour. Je ne ſuis, à mon tour, ni aſſez orgueilleuſe, ni aſſez intéreſſée pour être inexorable, & je n'en crois que ma bonté. Tu m'y forces par la crainte de te rendre malheureux : je ſerois réduite à être ton tyran, & je crois qu'il vaut mieux être ta mere. Je prie le Ciel de bénir les motifs qui font que je te cède; mais, quoi qu'il arrive, j'aime mieux avoir à me reprocher mon indulgence, qu'une inflexibilité dont tu ne profiterois pas, & dont les ſuites ſeroient peut-être encore plus triſtes.

Valville, à ce diſcours, pleurant de joie & de reconnoiſſance, embraſſa ſes genoux. Pour moi, je fus ſi touchée, ſi pénétrée, ſi ſaiſie, qu'il ne me fut pas poſſible d'articuler un mot; j'avois les mains tremblantes, & je n'exprimai ce que je ſentois que par de courts & de fréquents ſoupirs.

— Tu ne me dis rien, Marianne, me dit ma bienfaitrice; mais j'entends ton ſilence, & je ne m'en défends point; je ſuis moi-même ſenſible à la joie que je vous donne à tous deux. Le Ciel

pouvoit me réserver une belle-fille qui fût plus au gré du monde, mais non pas qui fût plus au gré de mon cœur.

J'éclatai ici par un transport subit : ah ! ma mere, m'écriai-je, je me meurs ; je ne me possède pas de tendresse & de reconnoissance.

Là, je m'arrêtai, hors d'état d'en dire davantage à cause de mes larmes ; je m'étois jettée à genoux, & j'avois passé une moitié de ma main par la grille pour avoir celle de Madame de Miran qui, en effet, approcha la sienne ; & Valville, éperdu de joie, & comme hors de lui, se jetta, sur nos deux mains qu'il baisoit alternativement.

Écoutez, mes enfants, dit Madame de Miran après avoir regardé quelque temps les transports de son fils. Il faut user de quelque prudence en cette conjoncture-ci ; tant que vous resterez dans ce Couvent, ma fille, je défends à Valville de vous y venir voir sans moi ; vous avez conté votre histoire à l'Abbesse, elle pourroit se douter que mon fils vous aime, que peut-être j'y consens ; elle en raisonneroit avec ses Religieuses qui en parleroient à d'autres, & c'est ce que je veux éviter. Il n'est pas même à propos que vous demeuriez long-temps dans cette maison, Marianne : je vous y laisserai encore trois semaines

ou tout au plus un mois, pendant lequel je vous chercherai un Couvent où l'on ne ſçaura rien des accidents de votre vie, & où, ſous un autre nom que le mien, je vous placerai moi-même, en attendant que j'aie pris des meſures, & que j'aie vu comment je me conduirai pour préparer les eſprits à votre mariage, & pour empêcher qu'il n'étonne: on vient à bout de tout avec un peu de patience & d'adreſſe, ſur-tout, quand on a une mere comme moi pour confidente.

Valville, là-deſſus, alloit retomber dans ſes remercîments, & moi dans les témoignages de mon reſpect & de ma tendreſſe; mais elle ſe leva : tu ſçais qu'on m'attend, dit-elle à ſon fils; renferme ta joie, je te diſpenſe de me la montrer; je la vois de reſte: deſcendons.

Ma mere, reprit ſon fils, Marianne ſera encore un mois ici; vous me défendez de la voir ſans vous, cela ne veut-il pas dire que je vous accompagnerai quelquefois, quand vous viendrez? oui, oui, dit-elle, il faudra bien; mais une ou deux fois ſeulement & pas davantage. Allons, au nom de Dieu, laiſſe-moi te conduire; il y aura une difficulté à laquelle je ne ſongeois pas; c'eſt que mon frere connoît Marianne, ſçait qui elle eſt; & peut-être ſerons-nous obligés de vous

marier ſecrettement. Tu es ſon héritier, mon fils; c'eſt à quoi il faut prendre garde : il eſt vrai qu'après ſon aventure avec Marianne, on pourroit eſpérer de le gagner, de lui faire entendre raiſon; & nous conſulterons ſur le parti qu'il y aura à prendre : il m'aime, il a quelque confiance en moi, je la mettrai à profit, & tout peut s'arranger. Adieu, ma fille; & ſur le champ elle ſe hâta de deſcendre, & me laiſſa plus charmée que je n'entreprendrai de le dire.

Je vous ai conté qu'il y avoit trois ou quatre nuits que je n'avois preſque pas dormi, de pure inquiètude; à préſent, mettez-en pour le moins autant que je paſſai dans l'inſomnie. Rien ne réveille tant qu'une extrême joie, ou que l'attente certaine d'un grand bonheur; & ſur ce pied-là, jugez ſi je devois avoir beaucoup de diſpoſition à dormir.

Imaginez-vous ce que je deviens, quand je penſe que j'épouſerai Valville, & combien de fois mon âme en treſſaille; & ſi, avec tant de treſſaillements, j'avois le ſang bien repoſé.

Les deux premiers jours je fus ſimplement enchantée; enſuite il s'y joignit de l'impatience. Oui, j'épouſerai Valville, Madame de Miran me l'a dit, me l'a promis; mais cet évènement, quand arri-

vera-t il ? Je vais demeurer encore un mois ici ; on doit me mettre après dans un autre Couvent, afin de prendre des mesures pour ce mariage ; mais ces mesures seront-elles bien longues à prendre ? ira-t-on vîte ? on n'en sçait rien ; on ne fixe aucun temps ; on peut changer de sentiment ; & ces pensées altéroient extrêmement ma satisfaction ; j'en souffrois quelquefois presqu'autant que d'un vrai chagrin ; j'aurois voulu pouvoir sauter de l'instant où j'étois, à l'instant de ce mariage.

Enfin, ces agitations, tant agréables, que pénibles, s'affoiblirent & se passerent : l'âme s'accoutume à tout, sa sensibilité s'use, & je me familiarisai avec mes espérances & avec mes inquiètudes.

Me voilà donc tranquille ; il y avoit cinq ou six jours que je n'avois vu ni la mere ni le fils, quand un matin on m'apporta un billet de Madame de Miran, où elle me mandoit qu'elle me viendroit prendre à une heure après-midi avec son fils, pour me mener dîner chez Madame Dorsin ; son billet finissoit par ces mots :

Et, sur-tout, rien de négligé dans ton ajustement, entends-tu ? je veux que tu te pares.

Et vous serez obéie, dis-je en moi-même en

lisant sa lettre; aussi avois-je bien intention de me parer, même avant que d'avoir lu l'ordre: mais cet ordre mettoit encore ma vanité bien plus à son aise; j'allois avoir de la coquetterie par obéissance.

Quand je dis de la coquetterie, c'est qu'il y en a toujours à s'ajuster avec un peu de soin, c'est tout ce que je veux dire; car jamais je ne me suis écartée de la décence la plus exacte dans ma parure: j'y ai toujours cherché l'honnête, & par sagesse naturelle, & par amour-propre; oui, par amour-propre.

Je soutiens qu'une femme qui choque la pudeur, perd tout le mérite des grâces qu'elle a: on ne les distingue plus à travers la grossiereté des moyens qu'elle emploie pour plaire; elle ne va plus au cœur, elle ne peut plus même se flatter de plaire; elle débauche, elle n'attire plus comme aimable, mais seulement comme libertine, & par-là se met à-peu-près au niveau de la plus laide qui ne se ménageroit pas. Il est vrai qu'avec un maintien sage & modeste, moins de gens viendront lui dire, je vous aime; mais il y en aura peut-être encore plus qui le lui diroient s'ils osoient: ainsi ce ne sera pour elle que des

déclarations de moins, & non pas des amants; de façon qu'elle y gagnera du respect, & n'y perdra rien du côté de l'amour.

Cette réflexion a coulé de ma plume sans que j'y prisse garde; heureusement elle est courte, & j'espere qu'elle ne vous ennuiera pas: continuons.

Onze heures sont sonnées, il est temps de m'habiller, & je vais me mettre du meilleur air qu'il me sera possible, puisqu'on le veut; & c'est encore bon signe qu'on le veuille: c'est une marque que Madame de Miran persiste à m'abandonner le cœur de Valville; si elle hésitoit, elle n'exposeroit pas ce jeune homme à tous mes appas; n'est-il pas vrai?

C'est aussi ce que je pense en m'habillant, & j'ai bien du plaisir à le penser; mes grâces s'en ressentiront, j'en aurai le teint plus clair, & les yeux plus vifs.

Mais me voilà prête, une heure va sonner, j'attends Madame de Miran; & pour me désennuyer en l'attendant, je vais de temps en temps me regarder dans mon miroir, retoucher à ma coiffure qui va fort bien, & à laquelle pourtant, par une nécessité de geste, je refais toujours quelque chose.

On ouvre ma porte ; Madame de Miran vient d'arriver, on m'en avertit, & je pars ; son fils étoit à la porte du Couvent, & il me donna la main jusqu'au carrosse où ma bienfaitrice étoit restée.

Je ne vous dis pas que quelques Sœurs Converses que je trouvai sur mon chemin en descendant de chez moi, me parurent surprises de me voir si jolie. Jésus ! mignonne, que vous êtes belle ! s'écrierent-elles, avec un simplicité naïve à laquelle je pouvois me fier.

Je vis Valville prêt à s'écrier à son tour ; il se retint : la Touriere étoit présente, & il ne s'expliqua que par un serrement de main que j'approuvai d'un petit regard qui n'en fut que plus doux pour être timide.

Monsieur de Climal ne se porte pas bien, me dit-il dans le trajet ; il a un peu de fièvre depuis deux jours. Tant-pis, répondis-je, je ne lui veux point de mal, & il faut espérer que ce ne sera rien ; là-dessus nous arrivâmes au carrosse.

Allons, monte, Marianne, me dit ma bienfaitrice ; hâtons-nous, il se fait tard : & je montai.

Tu es fort bien, ajouta-t-elle en m'examinant, fort bien. Oui, dit Valville avec un souris ; grâce

à sa beauté & à sa figure, elle est on ne peut pas mieux.

Ecoute, Marianne, reprit Madame de Miran, tu sçais que nous allons dîner chez Madame Dorsin; il y aura du monde, & nous sommes convenues toutes deux que je t'y menerois comme la fille d'une de mes meilleures amies qui est morte, qui étoit en province, & qui en mourant t'a confiée à mes soins; souviens-toi de cela: & ce que je dirai est presque vrai; j'aurois aimé ta mere, si je l'avois connue; je la regarde comme une amie que j'ai perdue; ainsi je ne tromperai personne.

Hélas! Madame, répondis-je extrêmement attendrie, vos bontés pour moi vont toujours en augmentant depuis que j'ai le bonheur d'être à vous; toutes les paroles que vous m'avez dites, sont autant d'obligations que je vous ai, autant de bienfaits de votre part.

Il est vrai, dit Valville, qu'il n'y a point de mere qui ressemble à la nôtre; aussi ne sçauroit-on dire combien on l'aime. Oui, reprit-elle d'un air badin, je crois que tu m'aimes beaucoup, mais que tu me cajoles un peu.

Au reste, ma fille, je ne connois point de meilleure compagnie que celle où je te mene,

ni de plus choisie ; ce sont tous gens extrêmement sensés, & de beaucoup d'esprit, que tu vas voir : je ne te prescris rien, tu n'as nulle habitude du monde, mais cela ne te sera aucun tort auprès d'eux ; ils n'en jugeront pas moins sainement de ce que tu vaux, & je ne sçaurois te présenter nulle part où ton peu de connoissance à cet égard soit plus à l'abri de la critique : ce sont de ces personnes qui ne trouvent ridicule que ce qui l'est réellement ; ainsi ne crains rien : tu ne leur déplairas pas, je l'espere.

Nous arrivâmes alors, & nous entrâmes chez Madame Dorsin ; il y avoit trois ou quatre personnes avec elle.

Ah ! la voilà donc enfin ; vous me l'amenez, dit-elle à Madame de Miran, en me voyant. Venez, Mademoiselle, venez, que je vous embrasse, & allons nous mettre à table ; on n'attendoit que vous.

Nous dînâmes. Quelque novice & quelque ignorante que je fusse en cette occasion-ci, comme l'avoit dit Madame de Miran, j'étois née pour avoir du goût ; & je sentis bien avec quels gens je dînois.

Ce ne fut point à force de leur trouver de l'esprit, que j'appris à les distinguer ; pourtant il

eſt certain qu'ils en avoient plus que d'autres, & que je leur entendois dire d'excellentes choſes; mais ils les diſoient avec ſi peu d'effort, ils y cherchoient ſi peu de façon, c'étoit d'un ton de converſation ſi aiſé & ſi uni, qu'il ne tenoit qu'à moi de croire qu'ils diſoient les choſes les plus communes. Ce n'étoit point eux qui y mettoient de la fineſſe, c'étoit de la fineſſe qui s'y rencontroit; ils ne ſentoient pas qu'ils parloient mieux qu'on ne parle ordinairement, c'étoient ſeulement de meilleurs eſprits que d'autres, & qui par-là tenoient néceſſairement de meilleurs diſcours qu'on n'a coutume d'en tenir ailleurs, ſans qu'ils euſſent beſoin d'y tâcher; & je dirois volontiers ſans qu'il y eût de leur faute : car on accuſe quelquefois les gens d'eſprit de vouloir briller; oh! il n'étoit pas queſtion de cela ici; &, comme je l'ai déjà dit, ſi je n'avois pas eu un peu de goût naturel, un peu de ſentiment, j'aurois pu m'y méprendre, & je ne me ſerois apperçue de rien.

Mais à la fin, ce ton de converſation ſi excellent, ſi exquis, quoique ſi ſimple, me frappa. Ils ne diſoient rien que de juſte & que de convenable, rien qui ne fût d'un commerce doux, facile & gai; j'avois compris le monde tout autre-

ment que je ne le voyois-là (& je n'avois pas tant de tort:) je me l'étois figuré plein de petites regles frivoles & de petites finesses polies, plein de bagatelles graves & importantes, difficiles à apprendre, & qu'il falloit sçavoir, sous peine d'être ridicule, toutes ridicules qu'elles sont elles-mêmes.

Et point du tout; il n'y avoit rien ici qui ressemblât à ce que j'avois pensé, rien qui dût embarrasser mon esprit ni ma figure, rien qui me fît craindre de parler, rien au contraire qui n'encourageât ma petite raison à oser se familiariser avec la leur; j'y sentis même une chose qui m'étoit fort commode, c'est que leur bon esprit suppléoit aux tournures obscures & mal-adroites du mien. Ce que je ne disois qu'imparfaitement, ils achevoient de le penser & de l'exprimer pour moi, sans qu'ils y prissent garde, & puis ils m'en donnoient tout l'honneur.

Enfin, ils me mettoient à mon aise; & moi qui m'imaginois qu'il y avoit tant de mystere dans la politesse des gens du monde, & qui l'avois regardée comme une science qui m'étoit totalement inconnue, & dont je n'avois nul principe, j'étois bien surprise de voir qu'il n'y avoit rien de si par-

ticulier dans la leur, rien qui me fût si étranger; mais seulement quelque chose de liant, d'obligeant & d'aimable.

Il me sembloit que cette politesse étoit celle que toute âme honnête, que tout esprit bien fait trouve qu'il a en lui, dès qu'on la lui montre.

Mais nous voici chez Madame Dorsin, aussi-bien qu'aux dernieres pages de cette Partie de ma vie; c'est ici où j'ai dit que je ferois le portrait de cette Dame: j'ai dit aussi, ce me semble, qu'il seroit long, & c'est de quoi je ne réponds plus. Peut-être sera-t-il court, car je suis lasse. Tous ces portraits me coûtent: voyons celui-ci pourtant.

Madame Dorsin étoit beaucoup plus jeune que ma bienfaitrice: il n'y a guères de physionomie comme la sienne; & jamais aucun visage de femme n'a tant mérité que le sien, qu'on se servît de ce terme de *physionomie* pour le définir & pour exprimer tout ce qu'on en pensoit en bien.

Ce que je dis-là signifie un mélange avantageux de mille choses dont je ne tenterai pas le détail.

Cependant voici en gros ce que j'en puis expliquer. Madame Dorsin étoit belle, encore n'est-ce pas-là dire ce qu'elle étoit; ce n'auroit pas

été la premiere idée qu'on eût eue d'elle en la voyant, on avoit quelque chose de plus pressé à sentir : & voici un moyen de me faire entendre.

Personnifions la beauté, & supposons qu'elle s'ennuie d'être si sérieusement belle, qu'elle veuille essayer du seul plaisir de plaire, qu'elle tempere sa beauté sans la perdre, & qu'elle se déguise en grâces ; c'est à Madame Dorsin qu'elle voudra ressembler : & voilà le portrait que vous devez vous faire de cette Dame.

Ce n'est pas-là tout ; je ne parle ici que du visage, tel que vous l'auriez pu voir dans un tableau de Madame Dorsin.

Ajoutez à présent une âme qui passe à tout moment sur cette physionomie ; qui va y peindre tout ce qu'elle sent ; qui y répand l'air de tout ce qu'elle est ; qui la rend aussi spirituelle, aussi délicate, aussi vive, aussi fiere, aussi sérieuse, aussi badine qu'elle l'est tour-à-tour elle-même ; & jugez par-là des accidents de force, de grâce, de finesse, & de l'infinité des expressions rapides qu'on voyoit sur ce visage.

Parlons maintenant de cette âme, puisque nous y sommes. Quand quelqu'un a peu d'esprit & de

ſentiment, on dit d'ordinaire qu'il a les organes épais; & un de mes amis, à qui je demandai ce que cela ſignifioit, me dit gravement & en termes ſçavants: c'eſt que notre âme eſt plus ou moins bornée, plus ou moins embarraſſée, ſuivant la conformation des organes auxquels elle eſt unie.

Et s'il m'a dit vrai, il falloit que la nature eut donné à Madame Dorſin des organes bien favorables; car jamais âme ne fut plus agile que la ſienne & ne ſouffrit moins de diminution dans ſa faculté de penſer.

La plupart des femmes qui ont beaucoup d'eſprit, ont une certaine façon d'en avoir qu'elles n'ont pas naturellement, mais qu'elles ſe donnent.

Celle-ci s'exprime nonchalamment & d'un air diſtrait, afin qu'on croie qu'elle n'a preſque pas beſoin de prendre la peine de penſer, & que tout ce qu'elle dit lui échappe.

C'eſt d'un air froid, ſérieux & déciſif que celle-là parle, & c'eſt pour avoir auſſi un caractere d'eſprit particulier.

Une autre s'adonne à ne dire que des choſes fines, mais d'un ton qui eſt encore plus fin que tout ce qu'elle dit; une autre ſe met à être vive & pétillante. Madame Dorſin ne débitoit rien de ce qu'elle diſoit, dans aucune de ces petites maniè-

res de femme : c'étoit le caractere de ses pensées qui régloit bien franchement le ton dont elle parloit : elle ne songeoit à avoir aucune sorte d'esprit ; mais elle avoit l'esprit avec lequel on en a de toutes les sortes, suivant que le hasard des matieres l'exige ; & je crois que vous m'entendrez, si je vous dis qu'ordinairement son esprit n'avoit point de sexe, & qu'en même temps ce devoit être de tous les esprits de femme le plus aimable, quand Madame Dorsin vouloit.

Il n'y a point de jolie femme qui n'ait un peu trop envie de plaire ; de-là naissent ces petites minauderies plus ou moins adroites par lesquelles elle vous dit : regardez-moi.

Et toutes ces singeries n'étoient point à l'usage de Madame Dorsin ; elle avoit une fierté d'amour-propre qui ne lui permettoit pas de s'y abaisser, & qui la dégoûtoit des avantages qu'on en peut tirer ; ou si dans la journée elle se relâchoit un instant là-dessus, il n'y avoit qu'elle qui le sçavoit : mais en général, elle aimoit mieux qu'on pensât bien de sa raison que de ses charmes ; elle ne se confondoit pas avec ses grâces : c'étoit elle que vous honoriez en la trouvant raisonnable ; vous n'honoriez que sa figure en la trouvant aimable.

Voilà quelle étoit sa façon de penser ; aussi avoit-elle

roit-elle rougi de vous avoir plû, si dans la réflexion vous aviez pu vous dire, elle a tâché de me plaire; de sorte qu'elle vous laissoit le soin de sentir ce qu'elle valoit, sans se faire l'affront de vous y aider.

A la vérité, ce dégoût qu'elle avoit pour tous ces petits moyens de plaire, peut-être étoit-elle bien-aise qu'on le remarquât; & c'étoit le seul reproche qu'on pouvoit hasarder contre elle, la seule espece de coquetterie dont on pouvoit la soupçonner en la chicanant.

Et en tout cas, si c'est-là une foiblesse, c'est du moins de toutes les foiblesses la plus honnête; je dis même la plus digne d'une âme raisonnable, & la seule qu'elle pourroit avouer sans conséquence : il est naturel de souhaiter qu'on nous rende justice; la plus grande de toutes les âmes ne seroit pas insensible au plaisir d'être connue pour telle.

Mais je suis trop fatiguée; je m'endors: il me reste à parler du meilleur cœur du monde, en même temps du plus singulier, comme je vous l'ai déjà dit; & c'est une besogne que je ne suis pas en état d'entreprendre à présent: je la remets à une autre fois; c'est-à-dire, dans ma cinquième

Partie, où elle viendra fort à propos: & cette cinquieme, vous l'aurez incessamment. J'avois promis dans ma troisieme de vous conter quelque chose de mon Couvent, je n'ai pu le faire ici, & c'est encore partie remise. Je vous annonce même l'histoire d'une Religieuse qui sera presque tout le sujet de mon cinquieme Livre.

Fin du sixieme Volume.

TABLE

Des Matieres contenues dans ce Volume.

Les Effets surprenants de la Sympathie ; ou les Aventures de. . . Seconde Partie. Pag. 5

La Vie de Marianne, ou *les Aventures de Madame la Comtesse de *** Premiere Partie.* 251

Seconde Partie. 330

Troisieme Partie. 401

Quatrieme Partie. 496

Fin de la Table.

00100407

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 25 June, 2016